

# **Harry Dickson, L'intégrale Tome 21**

**Jean Ray**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

RAY

HARRY  
DICKSON

L'INTEGRALE 21

CLUB N°1



*Teen*  
**RAY**  
HARRY  
DICKSON  
L'INTEGRALE/21



CLUB *Neo*

Jean Ray



Harry  
Dickson

**L'INTÉGRALE/21**

CLUB *Neô*

# Table des matières

LES ILLUSTRES FILS DU

ZODIAQUE&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 4

L&RSQUO;ENIGME DU

SPHINX&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 64

USINES DE MORT&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 118

LES FEUX FOLLETS DU MARAIS

ROUGE&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 176

LA DAME AU DIAMANT

BLEU&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 229

# LES ILLUSTRÉS FILS DU ZODIAQUE

# 1. Les ennuis de Mr. Timothée Hull

— Un petit verre de cassis de France, Mrs. Crown ?

— Ce ne sera pas de refus, Mr. Hull, puisque vous avez la politesse de me l'offrir. Ce n'est pas dans mes habitudes, mais venant d'un gentleman comme vous, on se ferait scrupule de refuser.

Mr. Timothée Hull tenait une boutique d'épicerie dans l'étroite Barlow Street ; c'était un gentleman de la vieille école, aimable et honnête envers la clientèle, intransigeant sur la qualité des marchandises qu'il offrait en vente.

Veuf sans enfants depuis de nombreuses années, il n'avait pas renoué les liens de l'hymen, malgré les nombreuses et tendres convoitises qui entouraient sa personne et surtout sa rondelette fortune.

Il habitait une maison de bonne apparence, bien qu'un peu vieillotte, mais dont la façade tarabiscotée à l'ancienne attirait parfois les regards admiratifs de quelques personnes férues de choses du passé.

Mrs. Crown, la gouvernante du célèbre détective Harry Dickson, aimait à se fournir chez lui, parce qu'elle estimait qu'il ne faisait pas payer trop cher de la très bonne denrée, et parce qu'il l'entourait d'une considération respectueuse, à cause, sans doute, du maître qu'elle servait.

Ce jour-là, elle accepta le verre de cassis qu'elle sirota en connaissance de cause, dans l'agréable petite arrière-boutique remplie des chansons des canaris et vouée au rouge vif des géraniums en pots.

Quand elle eut vidé son verre et qu'elle fut prête à partir, Mr. Hull la força à se rasseoir et lui versa un second cassis.

Mrs. Crown protesta : elle voulait bien transgresser ses habitudes de sobriété en prenant un seul verre, mais deux...

— Non, jamais. Mr. Hull, ne me tentez pas !

L'épicier dodelina de la tête d'un air gêné.

— Voilà, Mrs. Crown, dit-il en toussant pour s'éclaircir la voix, j'ai comme on dirait quelque chose à vous demander.

La gouvernante, dont la curiosité s'éveilla à l'instant, prit néanmoins un air de prudente réserve.

— J'espère que vous voulez, comme toujours, vous conduire en gentleman, Mr. Hull, dit-elle sévèrement. Vous connaissez mes idées sur le mariage. Jamais, je ne quitterai mon bon et célèbre maître !



Mr. Hull rougit comme un écolier pris en faute.

— Ne vous méprenez pas, Mrs. Crown, répondit-il plaintivement ; vous êtes certainement la femme la plus digne d'illustrer le foyer d'un honnête homme, mais je ne songeais nullement à vous en demander autant. Je voulais simplement vous demander un service... un grand service.

Mrs. Crown accepta du geste et reprit une gorgée de liqueur.

— Vous êtes au service du plus grand détective du monde, reprit Mr. Hull, et un peu de sa célébrité rejaillit sur vous. À force de vivre à ses côtés, vous devez avoir appris à mieux juger les hommes et les choses, et je crois qu'on pourrait même vous soumettre un problème !

— Un problème ? s'écria la brave femme... Mais oui, après tout, ce ne serait pas la première fois que Mr. Dickson pousserait la condescendance jusqu'à vouloir écouter mes avis.

— Je le pensais bien ! s'écria l'épicier avec joie, vous êtes une maîtresse femme, et je puis me confier à vous et tout attendre de vos conseils.

» Je vais donc vous raconter ce qui me tarabuste depuis plus d'une semaine.

» Pendant trois nuits de suite, quelqu'un a tracé des lignes à la craie sur ma porte. Ce sont chaque fois deux traits parallèles et gondolés, tenez, comme ceci.

Mr. Hull prit son crayon et dessina les lignes sur l'envers d'une facture.

Mrs. Crown prit le dessin, le considéra d'un air critique puis le rendit à l'épicier en disant :

— Ce sont des gamins qui se sont amusés et cela ne signifie pas grand-chose.

Mr. Hull se gratta le menton d'un air rêveur.

— C'est ce que je me suis dit tout d'abord. Mais, le quatrième jour, un nouveau signe se trouvait à la même place ; c'était une sorte de petite écrevisse très grossièrement dessinée. J'ai essuyé la craie et je suis rentré dans ma boutique. J'ai été très étonné en retournant à la rue de voir un nouveau dessin qui, cette fois-ci, rappelait les formes d'une balance.

— Gamineries, lança Mrs. Crown.

— Je serais tenté de le croire, mais j'ai eu d'autres sujets d'inquiétude.

» Ce même jour, comme je pesais de la farine et du sucre que j'emballais ensuite dans des sacs d'une et de deux livres, j'ai entendu un coup sec sur le comptoir et j'y ai vu un long couteau, fiché en plein dans le bois et qui tremblait encore sous le choc. Il n'avait dû me manquer que de quelques pouces.

» J'ai couru à la porte, mais Barlow Street était vide de toute présence.

» Ce soir-là, c'était celui de mon unique sortie hebdomadaire au cours de laquelle je vais passer quelques heures à la taverne du *Bon Apôtre*, dans Paradise Street, à deux pas d'ici. J'y joue quelques parties de dames avec Mr. Jermyn, le chapelier de Paddington Street, ou avec Mr. Sel, un gentleman qui est dans l'administration, car je ne touche jamais aux cartes.

— C'est très louable, dit la bonne dame.

— Il se peut, continua Mr. Hull, que je me sois imaginé des choses, mais il m'a semblé qu'en sortant de ma maison, qu'en m'arrêtant au coin pour regarder les images devant la fenêtre de la marchande de journaux, d'étranges bonshommes me reluquaient curieusement. Comme j'arrivais à la hauteur de la taverne du *Bon Apôtre*, il commençait à faire noir, et vous savez que Paradise Street n'est pas parmi-les mieux éclairées de Londres, ni même du quartier.

» J'allais entrer quand un homme venu je ne sais d'où, s'est approché rapidement de moi et m'a dit quelques mots en une langue étrangère, que je ne compris naturellement pas.

» Je me suis retourné mais il s'en allait déjà à grands pas et bientôt il a tourné le coin de la rue. Je vous le répète, Mrs. Crown, je n'avais pas compris ce qu'il me disait mais j'ai senti fort bien que l'intonation de sa voix était menaçante. À ce moment, un agent de police est entré dans la rue et j'ai eu l'intention de l'aborder.

» J'ai même fait quelques pas vers lui, mais à l'idée d'être ridicule, je me suis ravisé et je suis entré dans le bar où je suis resté jusqu'à l'heure de la fermeture, minuit.

» J'avais encore tout juste assez en mémoire les silhouettes des hommes qui m'avaient regardé et les mots menaçants mais incompréhensibles qu'on m'avait dits, pour regarder autour de moi avec circonspection, mais les rues étaient désertes, et j'ai regagné Barlow Street et ma maison sans encombre.

» J'ai des habitudes de grande prudence, dont vous serez la dernière à vous moquer, Mrs. Crown, puisque vous savez mieux que personne que le monde est rempli de mauvaises gens. Aussi, chaque soir, je fais une tournée d'inspection dans ma maison, tournée qui commence à la cave et finit au grenier.

» J'examine alors les fermetures des portes et des fenêtres et je sonde à coups de canne les moindres recoins. Jugez de ma stupeur quand j'ai trouvé, cloué au beau milieu du panneau de la porte de ma chambre à coucher, un petit objet en métal que j'ai conservé et que voici.

Il lui tendit une flèche minuscule découpée dans un mince morceau de tôle.

Mrs. Crown l'examina, la soupesa et rendit sa sentence :

— En elle-même, cette chose ne signifie rien, mais elle démontre que quelqu'un s'est introduit chez vous pendant votre absence. Cela est grave.

Mr. Hull opina du bonnet.

— C'est la pure vérité, Mrs. Crown, quelqu'un est venu ici, mais pourquoi ?

La bonne gouvernante haussa les épaules.

— Mon maître, Mr. Harry Dickson, ne trouve pas non plus, dès la première seconde. Il réfléchit et des événements il tire alors des décoctions.

— Des déductions, rectifia modestement Mr. Hull.

C'est la même chose. Donnez-moi ce morceau de fer, je réfléchirai et j'en tirerai les décoctions d'usage.

Mrs. Crown se leva, car l'heure du souper dans Baker Street s'approchait. Quand elle fut sur le seuil de la boutique, elle se retourna.

— Avez-vous un revolver, Mr. Hull ?

— Oui, Mrs. Crown, mais l'idée d'avoir à m'en servir me remplit de terreur.

— Enfantillages, riposta la bonne dame avec force, si quelqu'un s'introduit chez vous au cours de la nuit, soit en forçant vos portes, soit en escaladant les murs de votre cour, tirez sur lui sans hésiter !

L'épicier répondit d'une voix faible qu'il la remerciait pour son conseil et ferma derrière elle la porte de la rue, puis baissa son volet de fer.

Quand Mrs. Crown revint dans Baker Street, elle trouva son maître en conversation avec une jeune dame en manteau de voyage.

— Je vous attendais avec impatience, Mrs. Crown, dit Harry Dickson ; il vous faudra ajouter un couvert, car mademoiselle dîne avec nous.

La gouvernante jeta un regard de côté sur la visiteuse.

Elle vit qu'elle avait un visage grave, des yeux clairs et francs, une bouche qui exprimait l'énergie, et qu'elle n'avait ni maquillage ni toilette tapageuse.

Cet examen dut avoir une heureuse influence sur le menu, car celui qui fut servi lui valut à la fois les compliments du maître, de son élève Tom Wills et également de l'étrangère.

— Vous vous tenez bien devant vos fourneaux, Mrs. Crown, dit cette dernière en souriant.

— Malgré qu'ils soient brûlants à vous faire fondre comme cire, répondit la gouvernante, mais pour réussir un gigot, il ne faut pas regarder à une pelle de charbon !

Sur ces mots, elle tira son mouchoir pour s'éponger le front, et, ce faisant, un petit objet métallique s'échappa de sa poche et tomba avec un bruit clair sur le plancher.

Avec une politesse exquise, la visiteuse se pencha, ramassa l'objet et allait le restituer à sa propriétaire, quand soudain ses yeux devinrent fixes.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda-t-elle d'une voix dure.

— C'est une flèche, répondit Mrs. Crown sèchement, car le ton de la question lui déplaisait. Rendez-la-moi.

Au lieu d'obéir, l'étrangère la tendit à Harry Dickson.

Mrs. Crown fut bien étonnée en voyant le détective s'en saisir, écarquiller les yeux, et donner un coup de poing sur la table.

— D'où tenez-vous cet objet, Mrs. Crown ? demanda-t-il d'une voix tout aussi dure que celle de son invitée.

La gouvernante comprit que c'était sérieux, et le souvenir des appréhensions de Mr. Hull lui revenant, elle s'empressa de raconter ce qui lui était arrivé.

Sa stupeur s'accrut en voyant son maître et l'étrangère se lever et exiger leurs chapeaux et leurs manteaux.

— Tom, ordonna Harry Dickson, nous allons immédiatement chez Hull dans Barlow Street. Téléphonez à Scotland Yard et dites que le superintendant vienne nous y rejoindre avec une escouade d'agents.

— J'espère que Mr. Hull n'est pas en danger ! s'écria Mrs. Crown, un si honnête homme qui ne s'est jamais remarié et qui est plein d'attentions pour les dames !

Mais ni le détective ni la jeune femme ne l'écoutaient. On les entendit descendre les escaliers en vitesse, puis courir dans la rue.

— Mr. Wills ! implora la gouvernante, est-ce vraiment si grave ?

Ordinairement, le jeune homme s'amusait à tourner quelque peu en bourrique l'excellente ménagère, mais pour l'heure il se contenta de quelques mots pressés avant de décrocher le cornet du téléphone.

— Une terrible histoire..., je n'en sais pas davantage !

— Mon doux Jésus ! gémit la gouvernante en regagnant sa cuisine, l'esprit assiégré des plus macabres pensées.

Pendant ce temps, Harry Dickson et la jeune dame avaient atteint Barlow Street, en proie à l'obscurité et à la pluie.

La boutique de Timothée Hull était sombre et aucune lumière ne luisait aux fenêtres de l'étage. Harry Dickson tira le pied-de-biche et une grêle sonnette tinta. Personne ne vint ouvrir et aucun bruit ne s'éveilla dans la maison.

— J'espère qu'il dort, murmura la jeune femme ; sonnez

encore, Mr. Dickson.

Un carillon frénétique éclata, mais resta également sans résultat.

À ce moment, un mugissement naquit au loin et s'approcha à toute vitesse : c'était l'automobile de police du Yard qui arrivait à grande allure.

Presque aussitôt, elle tourna le coin, s'approcha en trombe et s'arrêta à deux pas du détective dans un rugissement de freins bloqués ; Goodfield en descendit.

Harry Dickson lui murmura quelques mots à l'oreille.

— Déjà ! gronda le policier, que ne l'avons-nous su plus tôt ? Lord Dambridge sera dans tous ses états !

— Faites avancer vos hommes, Good, ordonna Dickson, et que l'on enfonce cette porte sans retard !

L'ordre fut exécuté aussitôt. La serrure fut forcée, puis un double verrou.

— Barrez la rue, dit le détective aux agents de police, il ne faut pas que quelqu'un s'approche de cette maison.

Il chercha le commutateur à tâtons et fit jaillir la lumière.

La boutique parut, proprette, bourrée de marchandises ; une bonne odeur d'épices et de salaisons flottait alentour.

— Rien ici, constata Goodfield, et il poussa la porte de l'arrière-boutique.

La lumière de la première pièce y pénétra avant elle et frappa en plein le visage de Mr. Timothée Hull, assis tout habillé sur son fauteuil, son tablier bleu d'épicier bouffant sur sa poitrine.

— Mr. Hull ! s'écria le policier.

— Inutile, Goodfield, déclara Harry Dickson d'une voix sombre, il ne vous entend pas... Il n'entendra plus personne !

Le visage de Mr. Hull était calme mais pâle et seulement alors on remarqua les terribles taches : il avait eu la gorge percée à coups de tranchet.

— Que voulez-vous, observa froidement la jeune femme qui accompagnait Dickson, après le signe du Sagittaire, on ne doit s'attendre à rien d'autre !

Goodfield regarda le détective d'un air interrogateur.

— Il est juste que je vous présente l'un à l'autre, dit ce dernier : Goodfield, superintendant à Scotland Yard, un de nos plus brillants officiers de la police métropolitaine. M<sup>lle</sup> Gilberte Lusseaux, du Quai des Orfèvres de Paris.

Goodfield salua, une lueur d'admiration dans les yeux.

— Gilberte Lusseaux ? La terreur des espions ! Mon Dieu, j'ai toujours rêvé de pouvoir vous être présenté un jour. Vous êtes « un as », comme on dit chez vous.

M<sup>lle</sup> Lusseaux s'inclina légèrement et se retourna vers Harry Dickson.

— Pourquoi ont-ils tué ce pauvre bougre d'épicier ? demanda-t-elle ; savez-vous quelque chose sur le compte de feu Mr. Hull, messieurs de la police de Londres ?

— C'était un brave homme, dit Goodfield, ne possédant aucune ombre de malice.

— Parcourons la maison, proposa le détective.

Mais tout y était dans un ordre parfait ; tout y témoignait de l'esprit soigneux et méticuleux du défunt propriétaire. Même dans la chambre du crime, rien n'avait été bouleversé.

— Même aucune trace de lutte, murmura Harry Dickson. Et l'homme a été frappé en face. Dans un cas récent, je me suis trouvé devant des faits identiques : l'homme assassiné avait dû être tué par une créature dont il ne se défiait pas !

Goodfield fit remarquer les deux verres encore poissés de liqueur rouge.

— Les verres de cassis dont Mrs. Crown nous a parlé, dit Harry Dickson. Le crime a dû être commis peu après son départ puisque Hull, homme soigneux, n'avait pas encore nettoyé ces verres.

Le bruit d'une motocyclette éveilla les échos du dehors et un agent cycliste se présenta devant son chef.

— Lord Dambridge est au Yard, dit-il ; il prie Mr. Dickson d'aller l'y retrouver dès qu'il aura achevé sa première enquête. Il demande également que la dame qui l'accompagne vienne avec lui.

## 2. Conseil de nuit

Lord Dambridge, Premier ministre du Royaume, jouait un grand rôle à Scotland Yard. Dans les cas retentissants, il ne dédaignait pas de mettre lui-même la main à la pâte. Il arpentait fiévreusement le bureau qu'il s'était réservé au Yard, quand Harry Dickson, Goodfield et leur compagne furent annoncés.

Les yeux gris du grand chef luirent de curiosité en voyant entrer Gilberte Lusseaux, qui lui fit une grave révérence.

— Je vous croyais moins jeune, mademoiselle Lusseaux, dit-il de cette voix coupante que ses inférieurs lui connaissaient bien. Dire que je ne suis au courant de votre arrivée, par le gouvernement français, que depuis la nuit dernière, et voici que vous allez déjà entrer en pleine action.

Il désigna Harry Dickson qui se tenait légèrement à l'écart.

— Vous allez travailler avec Mr. Dickson, dit-il. Notre grand détective m'a promis, ce matin même, son concours dans cette affaire.

— Je m'en doutais, répondit la jeune femme. Aussi me suis-je rendue chez lui, dès mon arrivée à Londres. Le hasard a fait le reste.

— Hasard ? interjeta le détective... soit, je suis bien obligé de l'admettre pour le moment. Voici les faits, Excellence, ils complèteront ce que mon élève, Tom Wills, a dû vous apprendre par téléphone.

Et l'histoire de Mrs. Crown connut l'honneur d'être répétée devant l'homme le plus puissant d'Angleterre.

Quand le récit fut terminé, M<sup>lle</sup> Lusseaux prit la parole.

— Voici enfin un acte de la mystérieuse et étrange bande du Zodiaque, dit-elle, et il se place en Angleterre. Je vais vous parler de cette ligue, entre toutes bizarre, bien que je craigne n'avoir rien de neuf à vous apprendre à son sujet.

» Nous savons qu'une ligue internationale existe : « Les Illustres fils du Zodiaque ». Que veut-elle ? De qui est-elle composée ? Nous n'en savons rien. Nous ne savons qu'une chose : elle dispose de moyens financiers formidables.

» Dans ce cas, toute loge discrète devient redoutable. Jusqu'ici, la ligue s'est contentée de donner des signes, assez mesquins, de sa réelle puissance.

» Dans les bureaux les mieux fermés du Quai des Orfèvres, elle a laissé des signes qui sont toujours empruntés à la ceinture céleste du zodiaque.

» Chaque signe représente-t-il un homme, un délégué de cette puissance d'ombre ?

» À première vue, on est tenté de le croire. Mais nous sommes pourtant arrivés à découvrir – et je vous avoue que ce n'était pas plus malin que cela – qu'un même signe s'adresse à un même département gouvernemental.

» Nous avons toujours retrouvé le signe de la Balance dans les bureaux de la rue des Saussaies ou de la place Dauphine, soit dans la police. Au département de la Justice, le Verseau ; les deux lignes gondolées se situaient dans le département de la Marine. Le Sagittaire dans celui de la Guerre. Les autres y apparaissaient également mais en sous-ordres, dirait-on.

» Ces inconnus ont simplement voulu nous faire connaître qu'il n'y avait pas de portes fermées pour eux. Pour démontrer leur puissance financière ils ont déposé dans un réduit du ministère des Finances un vaste amas de lingots d'or ; cela représentait une fortune. Conclusion : ils ne veulent pas d'argent.

— Comment l'idée vous est-elle venue qu'ils allaient s'en prendre à l'Angleterre, après la France ? demanda Lord Dambridge.

— Au ministère de la Marine, on conserve dans une armoire spéciale les pavillons de tous les pays, répondit M<sup>lle</sup> Lusseaux. Hier matin, l'Union Jack en avait été retirée et épinglée sur un mur d'un bureau d'expéditionnaire, et constellée par les douze signes du zodiaque.

— Et voici qu'ils débutent en Angleterre en assassinant un pauvre petit épicier de Paddington, dit Goodfield.

Lord Dambridge se tourna vers Harry Dickson qui, jusque-là, avait gardé le silence.

— Avez-vous une idée, Mr. Dickson ? demanda-t-il.

Le détective hocha lentement la tête.

— Une puissance occulte et formidable, dit-il, mais... ne disposant pas encore de tous ses moyens.

— Pourquoi le pensez-vous, Mr. Dickson ? demanda Gilberte Lusseaux.

— L'assassinat de Timothée Hull !

— Mais pourquoi, pourquoi ? s'enflévrâ la jeune femme.

— Parce qu'ils devaient obtenir encore quelque chose de Hull ou bien...

Il se tut soudain et fit signe à Goodfield d'approcher.

— L'épicier de Barlow Street n'a-t-il jamais eu de locataire ? demanda-t-il.

Goodfield fit un geste d'ignorance.

— Qu'attendez-vous pour téléphoner au service capable de vous renseigner, Mr. Goodfield, s'écria Lord Dambridge en le poussant



vers l'appareil.

La question fut posée mais la réponse tarda quelque peu.

Elle vint enfin, tandis que les yeux du grand chef s'emplissaient de lueurs d'orage, bien faites pour faire frémir le superintendant.

— Il y a quelques mois habitait encore chez lui un vieil homme du nom de Gusher, un Roumain-Bessarabien, mais il l'a mis à la porte parce qu'il ne payait plus son loyer.

— Gusher, murmura Harry Dickson, et son front se plissa. Attendez donc, le nom ne m'est pas inconnu. De fait, c'était un Français, qui eut maille à partir avec la justice de son pays dans le temps pour une affaire d'argent assez compliquée. Ah, j'y suis, son vrai nom ne s'oublie pas si vite, il s'appelait Soleil. Il s'occupait de recherches scientifiques et j'ai même lu, dans un magazine, d'assez bizarres articles signés de lui.

Lord Dambridge connaissait Dickson : en trop de circonstances, ils s'étaient trouvés ensemble, travaillant de pair. Il remarqua une lueur passagère dans ses yeux.

— Mr. Dickson, vous ne dites pas tout ! s'écria-t-il.

Harry Dickson ne releva ni la phrase ni le reproche ; il s'était assis devant le bureau, les coudes sur le bord, les mains soutenant le menton ; il ne fallait pas être grand clerc pour voir que, pour l'heure, il était en proie à toutes sortes d'idées contradictoires.

— J'aimerais beaucoup retrouver le nommé Soleil, dit-il. Permettez-moi le jeu de mots, Excellence, mais comme cet astre est le centre de notre univers à nous, le nommé Soleil pourrait bien être celui d'un monde criminel bien défini. Je reprends l'étrange dénomination de la bande mystérieuse : « Les Illustres fils du Zodiaque » ; et voyez comme la définition du terme « zodiaque » même est caractéristique : zodiaque, zone circulaire idéale, parallèle à l'écliptique, comprenant douze constellations principales qui se partagent la route annuelle apparente du Soleil...

» Soleil... Soleil... Comprenez-vous comment le nom m'a frappé tout à l'heure ?

— Oui, concéda Lord Dambridge, c'est ingénieux, mais n'oublions pas que les plus formidables forbans démontrent toujours une enfantine tendresse pour un certain romantisme.

— M<sup>lle</sup> Lusseaux, dit le détective, semble vouloir prêter à chacun des affiliés de la ligue une sorte de département spécial. Je ne suis pas tout à fait partisan de son idée pour le moment. Pour l'instant, je crois plutôt à une désignation chronologique. Le premier signe que Mr. Hull a entrevu est celui du Verseau qui régit le mois de janvier. Or, c'est en janvier que Soleil devient son locataire. En septembre, il est renvoyé : ce mois se trouve sous le signe de la Balance : second signe qu'entrevoit le malheureux épicier. Nous sommes en novembre

maintenant : sous le signe du Sagittaire. Dernier signe aussi qui est fait à l'homme mort aujourd'hui. Mais ce ne sont là que des suppositions, j'aime à le déclarer sans ambages.

M<sup>lle</sup> Gilberte Lusseaux regardait le détective avec une attention passionnée.

— Vous êtes bien subtil, Mr. Dickson, dit-elle, mais, s'il en était ainsi, il aurait presque fallu que le pauvre Timothée Hull ait eu quelque connaissance de tout ce mystère.

— Pas nécessairement, du moins pas dans le sens que vous semblez penser, mademoiselle. Mais le fait est que le centre de tout ceci est Soleil, le nommé Soleil, et que l'épicier a dû entreprendre quelque chose contre lui, et quelque chose qui chiffonne les bizarres créatures qui s'intitulent elles-mêmes « Les Illustres fils du Zodiaque ». Je crois savoir quoi.

— Non ! s'écria violemment la jeune femme ; comment pourriez-vous savoir ?

— Des papiers, des plans et peut-être même un appareil, riposta doucement le détective. N'avez-vous pas remarqué, mademoiselle Lusseaux, que dans l'une des chambres de l'étage, il y avait plusieurs prises de courant, fort peu nécessaires dans une pareille demeure ? Que le plancher présentait de nombreuses taches d'acide ? Que les murs éraflés témoignaient d'une ancienne présence d'appareils métalliques ?

M<sup>lle</sup> Lusseaux rougit et détourna les yeux.

— Je vous en dirai davantage, continua Harry Dickson, Mr. Timothée Hull a mis le pauvre Soleil à la porte, parce qu'il était mauvais débiteur. Mais en homme pratique, n'a-t-il pas gardé ses bagages ? Où sont-ils ? C'est-ce que « Les Illustres fils du Zodiaque » ont tenté de savoir, et c'est-ce qu'ils auraient voulu s'approprier !

— Mais les mystérieux associés possèdent assez d'argent pour tenter et acheter tous les épiciers du monde ! s'écria M<sup>lle</sup> Lusseaux.

— Malheureusement, Hull n'avait plus rien à vendre, répliqua froidement Dickson, et sa mort n'est qu'une œuvre de vengeance, qu'une sorte d'exécution.

Un silence tomba. M<sup>lle</sup> Lusseaux réfléchissait, le front barré de lignes profondes. Les regards de Lord Dambridge allaient d'elle au détective.

— Ensuite, Mr. Dickson ? demanda-t-il.

— Ensuite, Excellence, je suppose que les chercheurs de puissance que sont les « fils du Zodiaque » l'auront complètement conquise, le jour où ils auront mis la main sur les inventions de Soleil !

Tous les regards convergèrent vers Harry Dickson et Lord Dambridge prit la parole :

— Voici que tout à coup un nouveau nom jaillit dans la conversation : Soleil. Qui est-il ? Un savant, un original, un grand pauvre, un homme aujourd'hui disparu de la circulation. Et, soudain, des forces fantastiques traversent l'eau pour le chercher ici. Ces inconnus qui semblent disposer de richesses fabuleuses, puisqu'ils abandonnent des tas de lingots d'or, comme si c'était de la vulgaire ferraille, ces inconnus donc vont mettre tout en branle pour s'en prendre à un homme, plus pauvre qu'un mendiant de Londres. Telle me paraît la situation. Qu'en dites-vous, Mr. Dickson ?

— C'est à peu près cela, Excellence ; mais ce qu'il y a de meilleur dans votre exposé, c'est votre question : qui est Soleil ? Pourtant j'y substitue une autre plus importante : où est Soleil ?

Comme le détective achevait de poser la question, le téléphone se mit à tinter et Lord Dambridge s'en saisit. Dès les premières secondes de conversation, les assistants virent son visage se renfroger.

— Quelqu'un vous demande au téléphone, Mr. Dickson, dit-il... Je croyais pourtant que, notre entrevue étant secrète, personne ne se doutait de votre présence ici, excepté votre élève..., mais ce n'est pas lui.

Le détective prit le récepteur, et son visage également refléta à la fois la surprise et la consternation, sinon la colère.

— Voici ce que l'inconnu qui me sonne vient de me dire, Excellence, déclara-t-il en s'adressant au ministre. Il y a trois récepteurs témoins à l'appareil de Lord Dambridge, bien que la communication s'adresse surtout à Harry Dickson et il serait utile que tous les gens présents l'écoutent, à savoir lord Dambridge, Goodfield et M<sup>lle</sup> Lusseaux.

— C'est trop fort, gronda Son Excellence. Néanmoins, il s'empessa de coller l'oreille contre le microphone témoin, et les autres de suivre son exemple. Aussitôt, une voix nasillarde se mit à parler.

— Ici le porte-parole des « Illustres fils du Zodiaque ». Leur présence à Londres est nécessaire pour la réussite de l'œuvre qu'ils édifient pour le bien du monde entier. Leur action ne doit pas être contrecarrée. Aussi invitons-nous Harry Dickson à ne pas s'en occuper. À la jolie tête de linotte qu'est M<sup>lle</sup> Gilberte Lusseaux, nous donnons le conseil de retourner en France où elle pourra s'occuper utilement dès notre retour. À Lord Dambridge, d'employer son bon sens pour ne pas sacrifier inutilement des serviteurs zélés et pouvant être précieux en d'autres circonstances. Quant à Goodfield, nous l'avons laissé écouter pour qu'il ne pleure pas et ne soit pas jaloux, le cher homme. Adieu, nous n'avertissons jamais qu'une fois. Acceptez-vous, Dickson ? Votre parole d'honneur nous suffira ?

— Un instant, répondit Harry Dickson, je désire dire un mot à Son Excellence.

— Un instant, soit..., riposta la voix, mais ne le tirez pas en longueur, la patience n'est pas notre principale vertu.

Mais le détective ne prononça pas ce mot ; il se contenta d'arracher littéralement les récepteurs téléphoniques des mains de ceux qui écoutaient, puis, sans toucher à l'appareil, il cria dans un des microphones :

— Jamais !

Un vif crépitement se fit entendre ; on vit l'appareil téléphonique se recroqueviller comme une peau et une forte odeur de métal brûlé se répandit.

— Mazette ! ricana le détective, trois mille volts au bas mot ! Une seconde de plus, Excellence, et nous n'étions plus que d'infâmes morceaux de charbon !

— Comment avez-vous vu cela, Mr. Dickson ? demanda Lord Dambridge comme Goodfield se ruait au-dehors, dans l'intention de suivre des lignes d'embranchement occultes qui avaient amené le courant mortel jusqu'au bureau du Lord.

— Depuis le début de la conversation, je percevais des bruits mécaniques bizarres, comme si des ouvriers étaient au travail sur la ligne. Ensuite, tout en écoutant, j'ai examiné attentivement les récepteurs que nous tenions en main. Je savais qu'ils étaient en ébonite, et je fus donc passablement surpris en m'apercevant qu'ils avaient été remplacés par d'autres en métal, enduits habilement de vernis noir. Je me suis douté que mon mot de refus allait déclencher immédiatement l'offensive mortelle.

M<sup>lle</sup> Lusseaux tenait les yeux fixés sur le détective : aucune émotion ne se lisait sur son visage, mais son regard luisait.

— Je n'attendais pas moins de vous, Mr. Dickson, dit-elle enfin d'une voix profonde. Ce sera un grand honneur pour moi de pouvoir travailler avec vous.

Goodfield revenait, essoufflé.

— Sauf votre respect, Excellence, haletait-il, les bougres ont travaillé à notre nez et notre barbe. À dix heures, un officier de la brigade volante a produit un ordre écrit de votre main, Excellence, faisant évacuer cet étage par les agents de la surveillance de nuit. Au bout du couloir, il y a deux isolateurs en verre noir, fichés dans la muraille ; le courant a dû venir par-là, mais les fils ont déjà été cisailés et enlevés.

— Cela nous donne un échantillon de leur savoir, ricana Lord Dambridge. Mon cher Dickson, ce matin, mon collègue auprès du gouvernement français, en m'annonçant l'arrivée de M<sup>lle</sup> Lusseaux, me faisait savoir en même temps celle d'une bande mystérieuse, terrible

entre toutes et mettant la sécurité mondiale en jeu. Une journée s'est à peine passée et ils ont réalisé des prouesses frisant le fantastique. Je compte sur vous !

### 3. Nuit de fièvre

Harry Dickson quitta M<sup>lle</sup> Lusseaux, presque au sortir de Scotland Yard, devant Somerset House, la jeune Française occupant un petit appartement dans Tudor Street. La nuit était fraîche et belle ; aucune brume ne noyait les perspectives et pas un flocon de brouillard ne voilait la longue étendue miroitante de la Tamise.

Le détective résolut de marcher par Aldwych, puis tout au long de Kings Way, décidé à prendre un taxi au poste de stationnement d'Oxford Street.

Big Ben frappait au loin deux coups sourds vibrant longuement dans la nuit. Machinalement, Harry Dickson consulta sa montre : deux heures du matin, puis il repartit d'un bon pas.

Ce fut au coin de Parker Street qu'il sentit que quelque chose d'anormal se préparait autour de lui. De loin, il lui avait semblé voir un attroupement autour d'un des hauts lampadaires électriques ; quand il eut fait encore quelques pas dans cette direction, les gens entrevus s'éclipsèrent avec un ensemble parfait, et un coup de sifflet retentit. Un autre y répondit aussitôt, plus lointain et feutré par la distance.

Harry Dickson se retourna : un groupe, qu'il n'avait pas vu en passant, stationnait derrière lui, au coin de la brève avenue qui encercle Lincolns Field. Il entrevit aussitôt la manœuvre : on tâchait de l'encercler.

Entre les deux groupes, dont celui de Parker Street qui, pour être invisible, n'en était pas moins existant, et celui formant l'arrière-garde et qui se montrait avec insolence, il n'y avait plus de rue traversière.

À côté du détective, des façades hautaines et mornes se plongeaient dans l'ombre ; il eut d'abord l'intention de sonner à une des portes, mais on aurait dit que ses adversaires en avaient eu vent, car le groupe d'arrière se rapprocha soudain. Dickson vit une dizaine d'ombres avancer vers lui d'un pas délibéré. Il continua à marcher, se confiant à sa bonne étoile.

À sa droite, l'allée de Whitestone Park sortait de l'obscurité : elle s'ouvrait presque à la hauteur de Parker Street.

Le problème de la fuite se posait pour le détective de la façon suivante : ou bien l'ennemi avait formé le projet de le tuer, et alors son affaire était claire : une fois au pas de course, les revolvers allaient

partir tout seuls ; ou bien ils désiraient le capturer vivant.

Cette éventualité présentait de faibles chances de salut.

Mais bien faibles en vérité...

Soudain, quelque chose s'ébroua à sa gauche et il vit à côté de lui, dans un porche assez profond, un ivrogne s'étirant et prêt à s'en aller. En un éclair, il vit le profit qu'il pouvait tirer de la situation : il fit un brusque crochet et s'engouffra dans l'ombre de la porte, au moment où le noctambule en sortait et reprenait sa marche.

L'homme était grand et pouvait, de loin, être confondu avec le détective. Il hésita un moment sur la direction à prendre, fit brusquement un quart de tour et remonta vers Lincolns Field.

Un coup de sifflet retentit, suivi d'un autre : les poursuivants avaient donné dans le panneau.

L'homme marchait d'un bon pas que l'ivresse ne faisait pas trop tanguer.

Harry Dickson entendit aussitôt le bruit d'une course rapide et multiple, et toute la brigade d'arrière-garde passa devant lui.

De son refuge, il vit les poursuivants se diriger vers la rue traversière du Field. Que faire ? Retourner sur ses pas ? L'adversaire n'allait pas tarder à s'apercevoir de la méprise et reviendrait au galop.

À portée de sa main, il y avait un bouton de sonnette ; le détective y appuya. La maison dont le porche lui servait de refuge était un de ces buildings loués en appartements sans doute, dont la porte de rue s'ouvre automatiquement au coup de sonnette et où le visiteur doit décliner son nom au concierge.

Harry Dickson s'en rendit compte : un déclic sec se fit entendre et la porte s'ouvrit.

Il se jeta dans le vaste hall dallé, éclairé par une lampe brûlant en veilleuse. Un carré lumineux trouait le mur de gauche : c'était la loge du concierge.

– ...son, jeta Dickson d'une voix enrouée.

– ...night, répondit une voix tout aussi rauque et lourde de sommeil.

Il avait gagné du temps, mais rien que cela. Il comprit fort bien que ses poursuivants n'allaient pas être dupes de la manœuvre. Que la maison qui l'abritait serait bientôt repérée par eux et sans doute envahie.

Sans vouloir faire fonctionner la minuterie électrique, il escalada quatre à quatre le large escalier monumental.

Il atteignit le quatrième étage quand la sonnette de la rue se mit frénétiquement en branle.

L'ennemi était là... plus vite que le détective l'avait imaginé.

Tirant son revolver, il se pencha sur la rampe de l'escalier et attendit. Mais au lieu de la ruée de pas qu'il attendait, il n'en entendit

qu'un seul, traversant lentement le hall, puis un nom jeté d'une voix maussade :

— Sartoni !

La minuterie fonctionna, éclairant la cage d'escalier des deux premiers étages. L'homme montait d'un pas lourd et grimpait à présent vers le troisième. Dans l'ombre, Harry Dickson promena sa main sur le plafond bas, trouva l'ampoule électrique et la dévissa d'un tour de main.

En même temps, il entendit sous lui le bruit sec d'un commutateur qu'on tourne, mais aucune lumière n'y répondit plus.

L'homme jura dans le noir et frotta une allumette.

Quelques marches craquèrent encore sous ses pas, puis ce fut le silence.

Toujours penché sur la rampe, scrutant les ténèbres, Harry Dickson réfléchissait et la nature de ses méditations n'était pas des plus roses.

Comment se faisait-il que les ennemis, qui avaient dû éventer sa malice cousue de fil blanc, ne rappliquaient pas en vitesse ? Comment se faisait-il qu'à cet instant un seul homme entraît, alors que la longue Kings Way était absolument déserte quelques minutes auparavant ?

Ces pensées se levèrent en tumulte dans son esprit.

Un bruit menu, prudent, attira soudain son attention : des marches gémissaient doucement sous lui ; l'homme continuait à avancer dans l'ombre.

Et Harry Dickson comprit !

L'homme qui venait n'était pas plus chez lui dans la maison que lui-même ; après avoir essayé de lui donner le change, il montait doucement, prêt à bondir comme un tigre.

Le détective s'effaça contre la muraille.

L'inconnu qui marchait dans la nuit montait toujours ; certes sa progression était devenue absolument silencieuse, mais quelque chose d'autre la trahissait : c'était l'odeur fade d'un parfum à bon marché et extrêmement pénétrant. Par bouffées, des senteurs rancies d'œillet et de jasmin montaient aux narines du détective. Tout à coup, la dernière marche craqua et les pieds de l'inconnu, râpant le tapis du couloir, crissèrent quelque peu sur le bois du palier. Harry Dickson entrevit une vague silhouette et aussitôt il bondit sur elle. Il frappa de toutes ses forces dans la direction de la tête ; il sentit un craquement d'os ou de dents brisés et perçut un sourd grognement de souffrance. Mais l'instant d'après, Harry Dickson avait noué ses mains robustes autour d'un cou épais qu'il serra avec fureur.

L'autre, pris au dépourvu, n'esquissa plus qu'une faible résistance et bientôt pesa lourdement aux bras du détective.



Celui-ci posa l'individu sur le palier et prenant sa lampe de poche, la braqua sur lui.

Apparut une figure patibulaire, mais affreusement meurtrie par le coup de poing du détective et bleuie par la strangulation. Dans les plis d'un manteau sombre brillait un éclair et Dickson vit un long poignard dans la main crispée du misérable.

— Je suppose que ce n'est qu'un comparse ordinaire, se dit-il, qu'un vulgaire assassin aux gages de ces messieurs. En tout cas, me voici fixé sur leurs intentions : ils veulent me supprimer, ni plus ni moins. Ce sont des gens expéditifs.

Il fouilla les poches de l'homme inerte mais n'y découvrit qu'un trousseau de fausses clés, un revolver, un casse-tête et quelques billets de banque.

— J'en ferais volontiers cadeau à Goodfield, dit-il, mais le temps presse.

Promptement, il grimpa jusqu'au dernier étage, atteignit les combles et ouvrit une fenêtre donnant sur une spacieuse plate-forme.

« Essayons le chemin des chats, cela m'a toujours servi », se dit-il.

Ce chemin était aisément praticable. De la première plate-forme, il avait facilement accès sur une autre puis sur une troisième. Il calcula qu'au bout de quelque temps, arrivant à une échelle d'incendie, il lui serait possible de gagner Drury Lane dont il voyait les lumières monter vers lui. C'est à ce moment qu'un bruit absolument inattendu le fit sursauter : quelqu'un éternua.

Harry Dickson se jeta aussitôt à plat ventre dans une large gouttière et resta immobile ; bientôt il entendit un glissement de pas, et, levant prudemment la tête, il vit deux ombres ramper devant lui sur la plate-forme qu'il allait atteindre.

En poussant la tête au-dessus du rebord il voyait la rue sous lui, mais à quelle profondeur ! Et dans cette rue quelques silhouettes insolites émergeaient de l'obscurité pour y replonger ensuite.

Le détective songeait à revenir sur ses pas, quand il vit une nouvelle ombre se dresser contre le ciel : la retraite lui était coupée de ce côté également...

Un, deux, trois... Big Ben comptait trois heures.

Les lumières de Drury Lane étaient devenues plus rares ; au loin le fleuve s'estompait d'un peu de brume et Harry Dickson espérait qu'un fog providentiel allait pouvoir intervenir. Mais non..., ce n'étaient que quelques vagues écharpes de fumée qui traînaient sur l'eau noire de la Tamise, et rien de plus. Le seul point de fuite qui lui restait encore, c'était, à sa gauche en contrebas, un fouillis de toits. Ce n'étaient plus des plates-formes, mais des prismes d'ardoises et de tuiles rouges, d'accès plus difficile, mais également de meilleur abri.

Harry Dickson supputait mentalement ses chances, lorsqu'il vit, le long d'un toit, une fenêtre encore éclairée et, malgré la saison froide, ouverte dans la nuit. S'il pouvait l'atteindre, c'était peut-être le salut... Comme il la regardait intensément, la lumière s'y évanouit ; le détective l'avait cependant repérée et désormais il se dirigerait vers elle, comme vers son dernier havre.

En rampant, il arriva au bout de la gouttière, sans attirer l'attention des hommes circulant sur les plates-formes. La fenêtre ouverte n'était plus qu'à quelques pieds de lui : il aurait pu l'atteindre en étendant la main.

Sur les toits, devant et derrière lui, on s'enfiévrant. Les poursuivants ne pouvaient comprendre comment le détective était parvenu à leur échapper. Un autre bruit se mêlait à présent aux pas furtifs et hésitants des malfaiteurs : c'était le souffle court et rauque d'un homme qui se livrait à quelque périlleuse escalade. Harry Dickson l'entendait fort bien de sa cachette, trop même à son goût, car il devenait de plus en plus perceptible, de plus en plus proche.

Un raclement de mains incertaines se fit entendre sous la gouttière et, brusquement, deux mains velues s'agrippèrent solidement à la bordure de zinc et, à la force de ses poignets, un homme essaya de se hisser sur le toit. Harry Dickson fit un léger mouvement de côté. Cela le mit face à face avec un mufle de gorille soufflant une haleine empestée d'alcool et d'oignon. L'homme poussa un grognement de stupeur et ses petits yeux porcins s'ouvrirent ; puis la stupeur fit place à une joie infernale. La bouche s'ouvrit toute grande sur une clameur de triomphe, et, à cet instant le poing du détective se détendit comme un ressort et frappa ce visage immonde qui s'était dressé devant lui. L'attaque fut si vive, si brutale, que la brute se renversa en arrière, dans un geste de défense qui eût été parfait sur terre ferme mais non sur la barre fragile d'une échelle à incendie.

Ce fut bref, rapide et horrible.

L'homme chancela, devint affreusement livide et, avec une clameur d'épouvante, disparut : quelques secondes plus tard, un coup sourd résonna sur le pavé de la rue.

Cette fois, Harry Dickson n'en attendit pas plus long ; il se laissa couler au-dessus du rebord de la gouttière, imprima à son corps un élan d'acrobate et risqua le bond. Il entendit l'air siffler à ses oreilles, mais se trouva assis sur la bordure de pierre de la fenêtre entrouverte.

Des pas pressés coururent sur la plate-forme et des têtes vinrent se pencher sur la gouttière. Trop tard pourtant pour apercevoir le fugitif qui venait d'entrer dans la chambre inconnue et d'en refermer la fenêtre. Pendant de longues minutes, Harry Dickson resta immobile, jusqu'à ce que ses yeux se fussent habitués quelque peu aux

ténèbres alentour.

La chambre était peu spacieuse, toute en longueur ; c'était plutôt un simple boyau, sommairement meublé d'une table, de quelques chaises de paille et d'une armoire buffet. Sous ses doigts, tâtant la muraille, le détective sentit le papier de la tapisserie s'en aller en morceaux. Mais dans le fond de la pièce, il y avait une porte et sous cette porte un rai de lumière blanche.

Quelqu'un devait veiller là, car le détective entendit parfaitement le bruit d'un livre qu'on feuilletait.

Cette porte, c'était l'unique issue de la chambre ; fallait-il reprendre le chemin des toits au risque de tomber aux mains des chasseurs d'hommes dont le nombre semblait augmenter d'instant en instant ; fallait-il au contraire se confier à l'habitant qui lisait son livre de chevet derrière la porte close ?

Harry Dickson opta pour la dernière éventualité. Que l'habitant le livrât à la police et tout était pour le mieux.

Doucement, il s'approcha de la porte et frappa quelques petits coups discrets. À l'intérieur, le bruit des feuilles tournées cessa et fit place à un profond silence qu'on eût pu prendre pour attentif.

Le détective frappa une seconde fois.

— Entrez, dit une voix claire.

Harry Dickson obéit : il ouvrit la porte et la ferma aussitôt derrière lui. Il se trouvait dans une petite chambre agréable, tapissée de livres, où, derrière une vaste table chargée de tomes et de papiers, un vieux gentleman à barbe blanche lisait à la lumière d'une lampe voilée de soie verte.

— Bonsoir, Mr. Dickson, dit-il aimablement.

Le détective eut un recul étonné et regarda le vieux visage souriant qu'il ne connaissait pas, qu'il n'avait jamais vu.

— Je regrette fort de ne pouvoir répondre en disant votre nom à mon tour, sir, riposta-t-il.

— Qu'à cela ne tienne, dit le vieillard en branlant sa tête chenue. Je vous attendais et, pour que cette attente me parût moins longue, je lisais quelques pages de ce magnifique Shakespeare. Quel homme, Mr. Dickson, quel génie !

— Vous m'attendiez..., murmura le détective.

— J'ai passé des années de ma vie dans les brousses et les jungles les plus sauvages, continua le vieillard, assez donc pour savoir que les rabatteurs de gibier amènent toujours leurs pièces à un endroit choisi d'avance.

— C'est-à-dire, déclara amèrement le détective, que j'ai été conduit au piège ?

Le vieux fit un geste de dénégation.

— Vous voulez parler de ces brutes qui vous poursuivent

depuis tout un temps et vous frôlent du coude sans vous voir ? Oh non, mais je vous ai vu arriver sur la première plate-forme, puis dévaler de toiture en toiture, pour arriver à la large gouttière qui fait face à mon humble demeure.

» J'ai allumé dans la petite chambre voisine, le temps nécessaire pour attirer votre attention sur elle, et vous faire comprendre que votre unique chance de salut était de la rejoindre. Votre esprit travaille merveilleusement vite et vous avez saisi aussitôt. Vous voici donc chez moi et je vous y souhaite la bienvenue. Voulez-vous boire un peu de whisky ?

— Puis-je d'abord vous demander à qui je dois ce providentiel salut ? demanda Harry Dickson, la gorge sèche et le cœur battant.

Le vieillard se mit à rire doucement en poussant vers le détective la carafe d'eau fraîche et la bouteille de Black and White.

— Je lis dans votre pensée, dit-il ; vous me prenez pour le vieux papa Soleil, et votre émotion est grande. Hélas, Mr. Dickson, je ne suis pas Soleil, mais le plus humble de ses admirateurs, et si je vous ai laissé venir jusqu'à moi, c'est pour que vous m'aidiez à le trouver.

Le visage du détective s'était refermé ; il accepta pourtant le breuvage si généreusement offert et reprit, sans toutefois y remettre les premières formes d'urbanité :

— Qui êtes-vous, sir ?

— Je suis le Verseau, répondit simplement le vieux en levant des yeux souriants vers lui.

— Donc un affilié à la bande du Zodiaque !

De nouveau, le vieux branla la tête et un pétilllement de malice parut dans ses yeux noirs.

— Bande bizarre s'il en est, Dickson, dit-il.

Le ton parut si étrange au détective qu'il resta immobile devant le singulier bonhomme, ne sachant quoi dire.

L'homme partit d'un éclat de rire si juvénile que Dickson y trouva aussitôt matière à un nouvel étonnement, mais cela ne dura guère.

— Dangereux métier que vous faites là, mon confrère, dit-il en souriant et en s'avancant, la main tendue vers le vieillard.

Celui-ci s'en saisit avec empressement.

— Diable de Dickson, vous n'avez pas été long à vous en douter. Je me présente : Vincente Mendoza, de la police d'Etat d'Espagne. Depuis dix mois sur la piste des « Illustres fils du Zodiaque » ; sans grand résultat, hélas...

— Et pourtant, vous êtes déjà parmi eux ! s'étonna le détective.

— C'est bien ce qui est le plus déconcertant, répondit Mendoza avec tristesse. Je vais vous raconter mon histoire et excusez-moi si elle est bien moins intéressante que vous ne pourriez le

croire.

» Il y a quelques mois, un soir, à Cadix, des matelots ivres en bordée injurient un passant. Celui-ci, un vieillard, semblait assez irascible, ce qui ne fit qu'augmenter la mauvaise joie des marins.

» Soudain, le vieux se fâche, tire un revolver de sa poche et tue à bout portant trois de ses agresseurs. La riposte ne se fait guère attendre : l'homme est assommé sur-le-champ et on le transporte mourant à l'infirmierie de la prison.

» On lui prodigue les soins les plus dévoués, on s'évertue à lui rendre douces ses dernières heures. On lui demande l'adresse de sa famille ou de ses amis : il n'en a pas. Sur lui, on ne trouve aucune pièce d'identité, mais une forte somme d'argent et un petit disque en platine représentant une curieuse figurine : une sorte de gargouille.

» L'homme semblait avoir quelque chose qui lui pesait lourd sur le cœur et, la veille de sa mort, il confia à la police d'Etat l'étrange existence de la bande du Zodiaque. Non, Mr. Dickson, nous n'avons pas ri, nous avons déjà eu des preuves de son influence en Espagne. Je dois dire qu'elle était particulièrement néfaste dans les milieux ouvriers.

» Ces gens puissants préparaient quelque chose contre la paix du monde, mais quoi ? Même le moribond ne put nous le dire.

» — J'ai oublié mon propre nom, disait-il, et d'ailleurs il n'a aucune importance, mais je suis ingénieur des mines. Parfois, je reçois un ordre de me mettre en route, venant je ne sais d'où, ni je ne sais de qui. L'argent m'est envoyé sans que j'en demande. Jusqu'ici, je n'ai rien dû faire de bien transcendant, sinon de plonger pendant vingt minutes le port de Cherbourg dans l'obscurité, il y a cinq mois de cela. Ne me demandez pas pourquoi, je n'en sais rien.

» — Connaissez-vous d'autres membres de votre bande ? lui a-t-on demandé.

» — Je vous jure que non !

» — Et comment vous atteint-on ?

» — J'habite à Paris dans un petit appartement, rue Dauphine, sous le nom de Mr. Durieux, nom bien peu compromettant, convenez-en. Encore ne dois-je y séjourner que pendant le mois de janvier, mois qui se trouve sous le signe du Verseau.

» Le malade se recueillit un peu et acheva de la sorte son étrange déclaration.

» — Mais mes propres réflexions ont suffi pour m'apprendre que la bande du Zodiaque était entre toutes terrible. Les vingt minutes d'obscurité dans la rade de Cherbourg suffirent à détruire deux grands cuirassés d'escadre ancrés dans la rade. *Combustion spontanée des poudres dans les soutes*, ont raconté les journaux. Quelle blague ! Non, détournement de toute l'énergie électrique du port pendant quelques

minutes. Ne m'en demandez pas davantage à ce sujet, je n'ai pu comprendre comment elle fut utilisée à des fins aussi néfastes !

» — Comment et par qui avez-vous été affilié ? lui a-t-on encore demandé.

» L'homme allait répondre, mais il était très faible ; le médecin déclara qu'il fallait remettre son interrogatoire au lendemain.

» Au cours de la nuit, son état empira.

» Il murmurait des mots sans suite dans son délire :

» — La Vierge et le Sagittaire... Le Sagittaire, c'est la mort et le châtiment !

» Ces deux signes du Zodiaque revenaient constamment dans ses discours décousus. Il mourut le lendemain sans avoir repris ses esprits.

— Et alors, vous êtes devenu Durieux, dit Harry Dickson, ou, mieux encore, le Verseau !

Mendoza fit joyeusement signe que oui.

— Je devins Durieux en effet et pendant tout le mois de janvier j'ai habité rue Dauphine à Paris et j'y ai reçu à trois reprises une forte somme d'argent. À la fin du mois, comme je m'apprêtais à regagner l'Espagne, sans avoir rien appris, j'ai reçu une feuille dactylographiée me donnant l'ordre d'avoir à passer deux jours par mois à Paris, dans mon appartement.

» Il y a quelques jours, j'ai reçu un nouvel ordre conçu de la suivante façon : *Ralliement général à Londres. But : retrouver à tout prix, un vieux savant français nommé Soleil. Appartement à occuper : 177, à Drury Lane.* Et me voici, Mr. Dickson !

Mendoza éteignit la lumière et se rendit dans la chambre voisine ; quand il revint, sa mine était toute réjouie.

— L'ennemi a déblayé le terrain, dit-il ; je vais vous faire sortir par la cour ; elle donne sur une ruelle étroite et peu fréquentée. Ne me relancez pas ici, je pourrai bien vous donner de mes nouvelles.

Harry Dickson parvint sans encombre dans la rue, fit crochet sur crochet et, aux premières clartés de l'aube, se retrouva sain et sauf dans son appartement de Baker Street.

## 4. ...et journée d'embûches

Le lendemain, M<sup>lle</sup> Lusseaux reçut Harry Dickson dans son coquet appartement de Tudor Street.

Elle l'accueillit avec un cri de joie.

— Je vous attendais avec impatience, ami illustre ! Je viens de remplir de votre renommée les oreilles d'une charmante personne qui désire vous voir et entendre à tout prix. Je parle de cette chère tante Martine.

— Tante Martine ? demanda le détective, je vous croyais sans famille, absolument seule sur la vaste terre.

— Dieu merci, il n'en est rien. Un ange gardien, d'ailleurs bien terrestre m'est resté, c'est tante Martine. Elle a traversé la Manche au grand péril du mal de mer, pour ne pas me laisser seule chez « ces cochons de rosbifs d'Anglais ». Excusez mon insolence ! Et surtout pour me protéger contre un tas de dangers noirs qui, à son avis, doivent m'environner de partout.

Comme si elle n'eût attendu que la fin de ce discours, une énorme dame fit son entrée et fit au détective la plus désuète et la plus noble des révérences.

— Mr. Dickson, dit-elle sans autre préambule, votre pays est plein de gangsters et de kidnappers. Ce que c'est de ne pas laisser les gens boire leur petit verre, tout de même !

— Vous confondez avec l'Amérique, ma chère dame, répondit Dickson en souriant.

— L'Amérique et l'Angleterre, c'est chou vert et vert chou, répliqua la matrone, c'est rempli de bandits et je ne veux pas laisser assassiner ma nièce, alors je suis venue. Je suis au courant de tout, car elle ne me cache rien, et souvent je l'aide de mes judicieux conseils et de mon expérience. Cette histoire de jardin zoologique rempli de bêtes curieuses aux noms impossibles ne me dit rien qui vaille !

— Tante Martine confond la bande du Zodiaque avec un zoo ! s'esclaffa M<sup>lle</sup> Lusseaux. Ah, Mr. Dickson, vous en verrez et vous en entendrez encore bien d'autres avec elle, je vous préviens.

La plantureuse dame branla du chef et reprit :

— La petite m'a raconté qu'ils ont déjà assassiné un brave homme d'épicier, j'ai déjà mon opinion toute faite à ce sujet : le vol est le mobile du crime et cherchez la femme !

La conversation continua quelque temps sur ce ton. Harry

Dickson, tout en n'en laissant rien paraître, estimait que M<sup>lle</sup> Lusseaux agissait bien légèrement en prenant la bonne tante Martine pour confidente et ce fut une raison pour laquelle il ne parla pas des événements de la veille.

Aussi coupa-t-il assez brusquement court à l'entrevue et retourna-t-il à des occupations plus sérieuses.

Scotland Yard avait été prévenu par lui des tribulations de la nuit dernière et, sur les instances de Lord Dambridge, il avait dû accepter une garde du corps occulte.

Trois inspecteurs en civil le suivaient de loin, attentifs à tout ce qui pouvait se passer autour de lui.

Bientôt pourtant, le détective se rendit compte que l'ennemi avait, pour le moment, renoncé à lui donner la chasse. Il revint sans encombre au Yard, où les rapports de la matinée lui furent soumis.

Ni le corps du bandit de Kings Way, ni celui de l'homme écrasé sur le pavé de Drury Lane n'avaient été retrouvés. Le service dactyloscopique avait essayé de relever des empreintes dans la maison de maître et sur les toits. Elles ne donnèrent aucun résultat satisfaisant.

Mais un jeune inspecteur, Lew Carruthers, était parvenu à relever des traces de sang, conduisant la piste jusqu'à Essex Street. Là s'était trouvé, vers l'aube, un agent de police qui avait vu démarrer à toute vitesse une automobile, filant tous feux éteints dans la direction de la Tamise.

La chance se prononçait pour la police : un agent fluvial avait remarqué quelques minutes plus tard la même voiture et machinalement en avait relevé le numéro.

Le téléphone avait marché aussitôt et l'on venait d'apprendre que le véhicule avait été volé la veille à un habitant de Leadenhall Street, un honorable commerçant du nom de Wiggs.

Ce gentleman avait été convoqué sur l'heure au Yard et, dans un des parloirs, il attendait le bon plaisir des détectives.

— Je l'entendrais volontiers, déclara Harry Dickson.

Mr. Wiggs était un petit homme replet, sur le retour, à la mine avenante.

— La perte de ma voiture ne m'empêchera certes pas de dormir, déclara-t-il tout de go, je possède une assurance « omnium », comprenez-vous ? Mais puisqu'il paraît qu'elle aurait pu servir à des fins criminelles, j'estime qu'il est de mon devoir d'éclairer, autant que faire se peut, la justice de mon pays.

— Et que croyez-vous pouvoir faire pour elle ? s'enquit aimablement Harry Dickson en présentant son étui à cigarettes au loyal citoyen d'Angleterre.

— Je crois que mes déclarations pourraient avoir quelque



poids, répliqua Mr. Wiggs d'un ton important.

» Ma voiture se trouve toujours, dès la fin de la journée, dans mon garage particulier. C'est de là qu'elle a disparu, sans que la porte paraisse avoir été forcée. Mon chauffeur – Thornycroft, c'est son nom – n'a pas repris son service ce matin, bien que ce soit un garçon ponctuel.

— Vous le soupçonnez ?

— Oui et non. Pas d'avoir volé la voiture, mais de s'en être servi pour courir le guilledou, oui. C'était son unique défaut, mais quand cela ne fait pas de tort à son service, je ne me juge pas être en droit d'intervenir. Toutefois, il ne faut pas que cette tolérance aille jusqu'à lui permettre de se servir de ma voiture pour plaire à la gueuse !

— Vous semblez être bien certain de ce que vous avancez, Mr. Wiggs ! observa Harry Dickson.

— Je le suis, sir, et je vais vous le prouver sur l'heure. Je ne possède pas le flair du détective au sens figuré du mot, mais au sens propre... c'est une autre histoire, comme on fait dire tout le temps à notre célèbre Kipling. J'ai l'odorat excessivement développé et que croyez-vous que j'ai reniflé ce matin en entrant dans mon garage vide ? L'essence ou l'huile, me direz-vous, nenni... la violette... Cela suffit-il pour affirmer qu'il y a de la femelle là-dessous ?

— Où demeure votre chauffeur ?

Mr. Wiggs indiqua une rue peu fréquentée de Mile End, voisine d'Hanbury Street, en ajoutant qu'il avait déjà envoyé quelqu'un, mais qu'il avait trouvé porte de bois.

— On y va ! dit simplement le détective.

Goodfield, qui avait assisté à l'entretien, consulta sa montre.

— Ce qui m'ennuie, dit-il, c'est que Carruthers n'est pas revenu au rapport et qu'il n'a plus même donné de ses nouvelles. Enfin... je laisse ici des ordres pour lui et je vous accompagne.

— Si je suis de trop..., ne vous gênez pas pour me le dire, intervint Mr. Wiggs.

On protesta et le commerçant fut invité à se joindre aux policiers.

— Je vous suis très reconnaissant, déclara Mr. Wiggs dont la figure mangée de barbe poivre et sel, rougit de plaisir ; j'ai toujours rêvé de pouvoir me joindre un jour à une enquête judiciaire.

Le chauffeur Thornycroft habitait une petite maison en retrait des autres de la rue et précédée d'un jardinet laissé à l'abandon. La femme du voisinage qui faisait son ménage avait dû trouver, elle aussi, porte close, car elle avait écrit à la craie sur le battant qu'elle reviendrait à midi. Par habitude on frappa à l'huis, mais cet appel restant sans réponse, Harry Dickson décida de forcer immédiatement

la serrure.

Comme il y glissait son passe-partout, son visage se rembrunit :

— Quelqu'un a déjà passé avant nous, grogna-t-il, le mécanisme de cette serrure a été détraqué par une main experte mais trop nerveuse.

Après quelques vaines tentatives, ils purent cependant pénétrer dans la maison.

Ils traversèrent un petit hall, orné de meubles chinois et japonais à bon marché, et entrèrent dans le salon, salle à manger.

— Seigneur, quel désordre, cria Mr. Wiggs, voilà ce qui m'étonne d'un garçon comme Thornycroft qui est l'ordre en personne... Ah ! n'était-ce le défaut de trop aimer le cotillon, ce serait le modèle des serviteurs !

Tout à coup, Harry Dickson leva la main et ses yeux s'écarquillèrent : dans le fond de la pièce, aux meubles bousculés, on apercevait une porte fermée sur le panneau de laquelle deux lignes gondolées, tracées à la craie, venaient de lui rappeler un signe tragique : le Verseau !

— En voilà une idée d'écrire sur ses portes, dit Mr. Wiggs en y portant la main.

— Halte, n'y touchez pas ! cria Goodfield, et voyons plutôt ce qu'il y a derrière cette porte !

Le commerçant tourna la poignée et l'ouvrit mais aussitôt se jeta en arrière.

— Je ne veux pas voir ! cria-t-il avec terreur.

Deux corps s'allongeaient sur le plancher, deux corps baignant dans le sang.

— Mon pauvre Thorny..., gémit Mr. Wiggs, qui avait tout de même risqué un regard.

— Carruthers ! hurla à son tour Goodfield en se penchant sur le second.

— Le chauffeur est mort, murmura Harry Dickson, en voyant le visage livide et crispé, et le corps déjà rigide de l'infortuné jeune homme.

— Mais Carruthers vit ! s'écria Goodfield.

En effet, l'inspecteur respirait encore, bien que faiblement.

Harry Dickson explorait déjà les alentours du regard.

— Il y a eu une lutte dans la pièce voisine, déclara-t-il, et le drame s'est achevé dans cette chambre. Mais il faut nous rendre au plus pressé. Reconduisons Carruthers au Yard et fermons la porte de la maison pour reprendre nos recherches tout à l'heure.

Mr. Wiggs se trouvait mal ; il était pâle et tremblait de tous ses membres.

— Je préfère retourner chez moi, bégaya-t-il ; je me sens

malade... ah, malade...

— Bien, dit Goodfield, je dois vous prier, Mr. Wiggs, de vous tenir à la disposition de la justice. Nous vous aviserons encore aujourd'hui.

Le commerçant ne se le fit pas dire deux fois et s'esquiva de toutes les forces de ses petites jambes.

Une fois de retour au Yard, le médecin de service examina les blessures de l'inspecteur Carruthers. Pour être graves – deux coups de poignard dans le dos –, elles ne mettaient pas sa vie en danger. Quand elles furent pansées, le blessé ouvrit les yeux.

— Mr. Goodfield, murmura-t-il en reconnaissant son chef... ah, je croyais que je n'en reviendrais jamais !

— Ne parlez pas trop ! insista le médecin.

— Il faut que je parle.

On lui tendit un cordial qui le ranima quelque peu.

— Ce matin... à l'aube, j'ai suivi la piste de Thornycroft jusque chez lui...

— C'est vous qui avez forcé la porte ? demanda Harry Dickson.

— Non, elle l'avait été avant moi, et j'ai eu tort de ne pas me défier. Dans le salon, quelqu'un s'est jeté sur moi. J'ai été frappé au moment où j'allais ouvrir la porte du fond, qui était entrebâillée.

— Alors, on vous a traîné dans la pièce voisine... dit Goodfield. Le blessé nia de la tête.

— Non, je m'y suis traîné moi-même, quand mon agresseur fut parti, me croyant mort sans doute. Il avait l'air bien pressé, car je l'ai entendu courir.

Harry Dickson se leva soudain.

— Carruthers, consultez votre mémoire : avez-vous vu des lignes tracées à la craie sur cette porte ?

L'inspecteur lui jeta un regard étonné.

— Non, Mr. Dickson, il n'y avait rien !

— Par tous les diables ! rugit le détective, quel est le numéro de téléphone de Mr. Wiggs ?

On le trouva promptement et aussitôt le détective demanda la communication.

Une voix de femme lui répondit :

— Que dites-vous ? Notre auto est volée ? Mais nous n'en savons rien et nous n'avons pas encore ouvert le garage, parce qu'il n'y a que Mr. Wiggs à s'en servir, et il est en voyage sur le continent depuis deux jours...

Harry Dickson ferma rageusement l'appareil.

— Joué ! tonna-t-il.

— Alors le Mr. Wiggs de tout à l'heure était un faux Mr. Wiggs ? hurla Goodfield. Et pourquoi a-t-il tenu à se risquer ainsi dans

la gueule du loup ?

Harry Dickson, les bras croisés sur la poitrine, eut un rire amer.

— Pour deux raisons, Goodfield. Consultez les heures et voyez comme tout a été vite ! Les bandits ont dû calculer par minute, que dis-je, par seconde ! Mais dans sa précipitation, Mr. Wiggs a dû craindre d'avoir pu laisser des traces compromettantes. Quand il est parti tout à l'heure, il n'a opéré qu'une fausse sortie, et il doit être revenu pour effacer ce qui lui paraissait nécessaire à effacer !

— Et la seconde raison ?

— De nature toute psychologique celle-là : notre adversaire a voulu montrer qu'il était fort, aussi habile qu'audacieux !

— Ainsi c'est le faux Wiggs qui, à notre nez et à notre barbe, s'est amusé à tracer ce signe idiot sur la porte ! s'écria Goodfield. Mais une chose est évidente, nous connaissons son signalement.

— Croyez-vous ? rétorqua Dickson avec ironie. À l'heure qu'il est, le pseudo Wiggs débarrassé de sa barbe poivre et sel, doit se promener dans Londres, sous une forme toute nouvelle.

— Chien de métier ! gémit le superintendant.

\*\*\*

Harry Dickson essaya vainement, au cours de la journée, d'entrer en communication avec Mendoza. Il se heurta à une porte close et le concierge de la maison ne put lui fournir aucun renseignement utile.

De guerre lasse, il revint à Baker Street et y passa la journée à compulser ses registres spéciaux, mais ils ne purent rien lui apprendre de nouveau quant à l'étrange bande du Zodiaque.

Tom Wills, parti à l'aventure à travers Londres à la recherche de l'énigmatique Mr. Soleil, revint bredouille, mais il apportait quand même un renseignement fort bizarre.

— Savez-vous qui nous aurons à mettre sur la sellette, Mr. Dickson ? demanda-t-il en clignant malicieusement de l'œil. Notre bonne Mrs. Crown en personne !

Mais la digne gouvernante n'était pas dans sa cuisine ; elle avait préparé un repas froid, composé de bœuf, de jambon, de langue fumée et d'un gâteau de bonne mine. Un billet y était joint, témoignant certes de la sollicitude de la bonne femme pour ses maîtres, mais non en faveur de son orthographe :

*« Je suis sorti, vous devé mangé froi. Bonne apéti. »*

— Très bien, dit Harry Dickson, nous allons nous mettre à table. Mais qu'allez-vous lui demander à cette excellente femme, Tom ?

— Un voisin de Mr. Hull l'a vue sortir de chez l'épicier, tourner le coin de Barlow Street et revenir quelque temps après. Elle ne nous a pas dit cela.

Harry Dickson, qui n'avait pas très faim et qui s'apprêtait à plonger son couteau dans le gâteau aux raisins, resta tout à coup immobile, couteau et fourchette dressés.

— Tom, dit-il d'une voix étouffée, c'est la première fois que Mrs. Crown réussit pareil gâteau... Excellente cuisinière, elle a peu de dispositions pour la pâtisserie.

— Et elle sait que nous ne raffolons pas de ce genre de gâteau, ajouta Tom.

Harry Dickson rejeta son couvert et, se saisissant de la friandise dorée, il alla s'enfermer dans son laboratoire.

Il en revint quelque temps après, l'œil en feu :

— Un gâteau aux raisins et aux amandes ! gronda-t-il. Rien ne pourrait voiler mieux le goût de l'acide prussique qui l'imprègne.

— Acide prussique ! bégaya Tom Wills.

— Ce gâteau en contient assez pour empoisonner un escadron de horse-guards !

— Mrs. Crown ! gémit Tom Wills.

— Dire que je l'ai entendue s'affairer autour de ses casseroles ! dit sombrement le détective.

— Mais encore... cria Tom Wills, j'ai peur de comprendre, maître.

Harry Dickson allait répondre, quand la porte de rue s'ouvrit avec, violence et, quelques instants après Mrs. Crown entra furieuse et tout en nage.

— On s'est moqué de moi ! s'écria-t-elle. J'espère, Mr. Dickson, que vous allez vous mettre à la recherche de ces mauvais plaisants.

Son regard tomba sur la table.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria-t-elle. Vous mangez froid ! Vous n'auriez donc pas su attendre ? Vous ne mourez pas de faim, j'imagine ! Et ce gâteau... Dieu me damne, c'est bon à jeter aux pourceaux !

— Racontez-nous donc ce qui vous est arrivé, Mrs. Crown, dit Dickson.

— Voilà. Cet après-midi, un petit bout de commissionnaire – il soufflait comme un phoque, tant il était gras – vint me dire que mon amie Miss Pfefferkorn voulait me consulter d'urgence.

» Miss Pfefferkorn est une de mes bonnes amies et je n'ai rien à lui refuser, et puis elle n'habite pas loin : dans Paradise Street. Voilà que nous arrivons dans cette rue, et le commissionnaire – ah, le sale petit homme – s'arrête devant une maison vide et dit :

» — C'est ici, c'est la maison qu'elle va louer ; voulez-vous vous donner la peine d'entrer, mylady ? Oui, il m'appelait mylady !

» — Tiens, dis-je, Margaret va donc déménager ? Elle ne m'en a rien dit.

» — C'est venu tout à coup, me dit l'homme ; elle veut ouvrir une pension de famille, voyez-vous.

» C'était bien là un des caprices de cette bonne mais stupide Margaret.

» Le commissionnaire — il avait l'air d'un ballon, dans sa blouse — ouvre la porte avec une clé, et me prie d'entrer.

» Nous traversons le corridor qui était d'une malpropreté écœurante, puis il pousse une porte et dit :

» — Elle doit être par ici !

» Sur quoi il se met à crier :

» — Miss Pfefferkorn, voici la lady !

» Il ne reçoit aucune réponse, mais moi, je reçois une telle bourrade dans le dos que je fais quelques pas en avant dans une sorte de chambre noire et que je tombe sur les genoux.

» Derrière moi, j'entends une porte qui se ferme à clé.

» Je me suis mise à crier, mais à crier !

» Cela ne m'aidera en rien, j'en ai eu la voix toute rauque ; je me mis à explorer ma prison, comme vous diriez. Et en tirer des décoctions, comme c'est votre spécialité. C'était une de ces sales chambres qui servent à faire des portraits, toute noire et sans fenêtre. En tâtonnant partout, j'ai fini par trouver un morceau de fer avec lequel j'ai attaqué la porte.

» Cela a dû durer des heures ! Enfin je suis parvenue à l'ouvrir. Alors j'ai pu arriver à une fenêtre donnant sur la rue, et, avec l'aide d'un passant, j'ai pu sortir.

— Tom, dit le détective, posez donc votre question à Mrs. Crown.

Le jeune homme obéit et la brave femme tomba de stupeur en stupeur.

— Moi... moi, je suis retournée chez ce triste bavard de Hull, que Dieu ait son âme ! C'est un infâme mensonge, uniquement répandu pour nuire à ma bonne réputation !

— N'en croyez rien, Mrs. Crown, dit gravement son maître. Un habile bandit a simplement pris votre aspect pour revenir en votre lieu et place chez l'infortuné Hull qui le laissa entrer sans défiance et trouva la mort sous un couteau. Le bandit a agi de même pour faire ici le ménage à votre place et tenter de nous empoisonner. Il a failli y réussir...

» Que de types différents en une journée : Mrs. Crown, Wiggs et le commissionnaire ; quel Fregoli..., mais nous savons qu'il est petit et gros, c'est déjà quelque chose !

— Je ne lui pardonnerai jamais d'avoir voulu vous obliger à manger froid, du bœuf acheté chez le charcutier et un gâteau pareil, dont je ne voudrais pas même rêver ! conclut Mrs. Crown.

Le téléphone sonna longuement.

## 5. M<sup>lle</sup> Lusseaux marque un point

C'est la voix de M<sup>lle</sup> Lusseaux que Dickson entendit.

— Bonsoir, mon cher grand Dickson, dit-elle moqueusement, que diriez-vous si je vous demandais un rendez-vous cette nuit ?

— Vous me combleriez, mademoiselle, répondit galamment le détective.

— Mauvais ! Mais trêve de plaisanteries. Savez-vous d'où je vous sonne ? De Belsize Park ! Ni plus ni moins !

— Bel endroit, en vérité...

— Attendez avant de vous enthousiasmer : je suis au cabaret de la *Rose Noire*.

Harry Dickson siffla légèrement.

Le cabaret de la *Rose Noire*, pour être luxueux à souhait, n'en avait pas moins un renom douteux. Le demi-monde le fréquentait souvent et la haute pègre davantage. Des festins mémorables s'y étaient donnés dans le temps, mais le tapis vert y fonctionnait frénétiquement en cachette. Des fortunes s'y étaient perdues et, sous l'orme, on parlait de suicides et même de crimes ayant eu pour cadre ces salles fastueuses.

— J'occupe le cabinet particulier numéro 6, dans le salon vert, continua M<sup>lle</sup> Lusseaux. Je vous donne l'autorisation d'être indiscret à cet égard, mais pas avant minuit sonné. C'est-à-dire que, vers ce moment, je vous prie de vous trouver dans le voisinage.

La voix de la jeune femme devint grave.

— Danger, Mr. Dickson, et non seulement pour moi, mais pour vous vers l'heure dite ! À bientôt !

— Je vous accompagne ? demanda Tom Wills quand son maître lui eut rapporté le bref entretien téléphonique qu'il venait d'avoir.

Harry Dickson secoua la tête.

— Vous me serez plus utile, ici sur place, mon garçon. Je ne désire pas laisser la maison à la seule garde de cette pauvre Mrs. Crown.

Tom Wills se résigna, bien qu'en rechignant quelque peu.

Vers dix heures, le détective quitta son logis et se rendit à pied jusqu'à Oxford Street où il comptait prendre un taxi.

La soirée était douce et claire, malgré la saison, et les promeneurs étaient relativement nombreux. Mais la leçon des journées



précédentes avait profité au détective et il marchait l'œil aux aguets, préparé à toutes les embûches.

Il arriva sans encombre au poste de stationnement des taxis et prit la voiture qui attendait en tête de file. Comme il ouvrait la portière, le téléphone du poste se mit à sonner dans sa petite boîte de fer.

Le chauffeur s'excusa et prit l'appareil.

Aussitôt, il se tourna avec un peu d'étonnement vers son client.

— On demande le monsieur qui s'apprête à prendre place dans la voiture, dit-il en faisant signe au détective.

Fort intrigué, celui-ci prit le téléphone.

— C'est vous, Dickson ? demanda une voix lointaine et étouffée.

— Oui, qui êtes-vous et que me voulez-vous ?

— Soyez sur vos gardes, Dickson...

Pan ! l'appareil resta muet, la communication venait d'être coupée.

Il n'y avait pas à s'y méprendre : quelqu'un qui avait dû le voir arriver de loin et s'approcher du taxi avait dû bondir au téléphone du premier café venu pour l'alerter.

Mais les tavernes étaient nombreuses et une foule dense se pressait devant leurs entrées.

Pourtant, la voix sembla familière à Dickson.

— J'y suis, murmura-t-il tout à coup, c'est celle de Mendoza !

Mais aussitôt une autre idée lui vint : la communication avait été coupée juste après l'avertissement. Une intervention hostile avait eu lieu sur le moment même !

Le détective donna au chauffeur l'ordre de l'attendre et se mit à observer les divers débits de boissons.

Un de ceux-ci attira particulièrement son attention ; situé sur un angle, doté de plusieurs fenêtres, il offrait un excellent poste d'observation. Le détective prit note de son enseigne : *Taverne d'Henley*.

Des cartouches sportives la désignaient comme un rendez-vous favori des *rowingmen* de Londres.

Sans hésitation, le détective entra, se fiant à sa bonne étoile, et se dirigea immédiatement vers la cabine téléphonique.

C'était bien ce qu'il attendait : la communication ne pouvait être établie.

Il appela le garçon le plus proche de la cabine et lui demanda si quelqu'un venait de se servir du téléphone.

— En effet, sir, répondit le serveur, un gentleman élégant, en habit de soirée.

— Quel âge environ ?

— Mais la quarantaine bien sonnée, si je ne m'abuse.

— Est-il parti ?

— Oui, presque aussitôt, par l'entrée particulière de l'hôtel.

Harry Dickson étouffa un juron et examina le double fil isolé qui sortait de la cabine et, passant par la salle, montait vers le plafond.

Son regard perçant vit aussitôt qu'il avait été sectionné tout près de la cloison de la cabine.

— Dites-moi, demanda-t-il encore au garçon, qui était assis à cette place tout à l'heure ?

— Etes-vous de la police ? demanda le serveur avec une lueur de méfiance dans les yeux.

— Oui, et je vous prie de répondre vite.

— Très bien, sir. Il y avait là, à l'instant, un gentleman petit et assez gros.

Il a réglé immédiatement sa consommation. Tenez, elle est encore sur la table et il ne l'a pas même bue : un porto Priestly à trois shillings. Il a dû être bien pressé... mais je ne l'ai pas vu partir.

— Parbleu ! ricana doucement le détective en tendant un ample pourboire au serviable garçon de café.

— Wiggs ! gronda-t-il en quittant la taverne, Wiggs ou le diable sait quel est son nom ! Mendoza aurait mieux fait de se joindre à moi dans cette équipée. Mais puis-je lui reprocher de vouloir moissonner à lui seul tous les lauriers ?

Il n'avait pas de temps à perdre et, une fois qu'il eut rejoint son taxi, il donna l'ordre de rouler vers Belsize Park.

Bientôt les rues éclairées du grand centre firent place à d'autres en proie déjà à l'ombre et au repos nocturnes.

Aux approches des immenses parcs d'Hampstead, le pavage des rues devint tellement détestable que la voiture, qui était pourtant de bonne marque, dut ralentir et changer de vitesse en de nombreux endroits.

Il n'était pas loin de la demie de minuit quand il arriva enfin à la hauteur de Belsize, et qu'il vit devant lui les lumières discrètes de la *Rose Noire*.

— Vous attendrai-je ici, sir ? demanda le chauffeur avec appréhension... Vous savez, l'endroit n'est pas bien sûr.

Harry Dickson le congédia au grand soulagement de l'automédon qui s'esquiva en vitesse. Le détective s'approcha lentement de la taverne si douteusement famée et explora ses alentours.

Un petit jardin, planté de conifères nains et de fusains rabougris, précédait l'établissement ; des viornes gardaient encore un restant de verdure.

À l'angle ouest, le détective vit à l'étage une unique fenêtre

éclairée.

— Serait-ce le fameux cabinet numéro 6, ou le salon vert ? se demanda-t-il.

Comme pour lui répondre, la fenêtre fut ouverte : un bras nu de femme se glissa entre les tentures et quelque chose tomba sur le sol.

C'était un carré de papier roulé autour d'un bouchon de carafe, quelques mots y étaient tracés d'une écriture fiévreuse :

*H. D. – N'entrez que si vous entendez le verre cassé.*

*G. L.*

— Parfait, murmura le détective, voici qui m'épargne des reconnaissances topographiques, qui exigent toujours beaucoup de temps.

Il écouta aux volets clos et n'entendit aucun bruit à l'intérieur : il ne devait pas y avoir foule à la fameuse *Rose Noire*.

— J'aimerais autant entrer là-dedans dans le plus strict incognito, se dit Harry Dickson. Ce serait le moment ou jamais de me rendre invisible, comme ce cher homme de Wells !

Il consulta sa montre : un quart d'heure à peine le séparait encore de minuit ; il fallait agir, et le plus promptement possible.

La porte était ouverte, ou plutôt entrebâillée. Le détective la poussa.

Un hall pénombreux, éclairé par une unique lampe vénitienne, apparut devant lui, et il y risqua quelques pas.

Des sous-sols venait le bruit de casseroles et de poêlons bousculés, ainsi qu'une voix revêche :

— On voudrait bien aller se coucher, nous aussi. N'est-il pas malheureux de devoir rester debout, pour deux misérables clients, qui en sont déjà au dessert et au Champagne et ne commanderont plus rien !

— Fermez ça, hein, Victoria, répondit une autre voix, menaçante celle-là, ou vous pourrez rendre votre tablier avant demain !

Mais Harry Dickson en savait assez.

Il vit dans le fond du hall un escalier feutré de tapis de haute laine et le gravit quatre à quatre. Le palier de l'étage était spacieux et tout aussi chichement éclairé que le hall, mais il y avait un rai de lumière sous la porte de l'angle et Dickson vit le chiffre 6 peint en blanc sur son panneau.

Il se frotta les mains :

— Je suis encore quelques minutes en avance.

Attentivement, il prêta l'oreille, mais la porte était épaisse et sans doute matelassée ; seul un murmure de voix étouffées lui parvint.

Comme il écoutait toujours, minuit sonna à un cartel de l'étage ; un rire de femme éclata derrière la porte.

— Ce n'est pas le signal, se dit Dickson.

Quelques minutes se passèrent encore dans le silence ; pourtant, à l'intérieur, des paroles s'échangeaient à présent, rapides, fiévreuses, mais inaudibles pour le détective aux écoutes. Et soudain le bruit attendu éclata.

Un ruissellement de verre cassé, puis la chute d'un meuble.

Harry Dickson se jeta contre la porte, écarta les lourdes draperies qui la recouvraient à l'intérieur et bondit dans la pièce.

C'était un salon tendu de vert, aux meubles criards : une table était renversée au beau milieu de la pièce et des débris de vaisselle et de cristaux étaient éparpillés sur le riche tapis persan.

Mais ce n'était pas cela qui attirait les regards du détective, mais bien la scène atroce qui se passait sous ses yeux dans un silence féroce.

M<sup>lle</sup> Lusseaux, en toilette de soirée jaune or, luttait avec un homme de haute taille, en tenue de soirée, qui lui tenait la gorge dans l'étau de ses mains serrées. La jeune femme était tombée ; son visage se violait déjà et ses mains griffaient éperdument les joues de son agresseur.

Elle avait dû braquer un revolver sur lui, mais l'arme lui avait échappé et était tombée sur le tapis.

— Au secours ! râla-t-elle.

— Les mains en l'air ! tonna Harry Dickson.

L'homme sursauta et lâcha quelque peu son emprise.

Ce geste lui fut fatal : M<sup>lle</sup> Lusseaux se jeta en arrière, ramassa le revolver et avant que le détective eût pu intervenir, fit feu à deux reprises sur son agresseur qui tomba comme une masse.

— Mademoiselle Lusseaux ! s'écria Harry Dickson, que vous arrive-t-il ?

La jeune femme reprenait difficilement haleine et d'une main frémissante, elle désignait l'homme abattu.

— Vous savez qui c'est ? demanda-t-elle enfin d'une voix mal assurée, mais néanmoins triomphante.

Harry Dickson se pencha sur l'homme : ce n'était plus qu'un cadavre, les deux balles de Gilberte Lusseaux l'avaient frappé en plein cœur.

Il vit un visage jeune et énergique, barré d'une petite moustache noire.

— Je ne le connais pas, murmura-t-il.

— Relevez la manche de son bras gauche jusqu'auprès du coude, déclara la jeune femme.

Harry Dickson obéit : une manchette blanche tomba, puis, sur

la chair bronzée de l'avant-bras, deux lignes gondolées apparurent.

— Le Verseau ! s'écria M<sup>lle</sup> Lusseaux avec un accent de joie sauvage, et d'un !

— Le Verseau ! murmura le détective horrifié, et soudain il reconnut les grands yeux noirs que déjà la mort emplissait de ténèbres.

D'un effort surhumain, il surmonta son émotion et se prit à considérer avec attention le double tatouage bleu, zébrant le bras du mort.

Sans dire un mot, il s'empara d'une carafe d'eau et, mouillant la chair morte, la frotta avec force : le tatouage persista :

— Ah, vous croyez que c'est du chiqué ! s'exclama la jeune policière ; détrompez-vous, mon cher ami.

— Un moment ! rétorqua le détective.

Il prit une petite boîte plate dans sa poche et en retira un minuscule flacon rempli d'un liquide incolore. M<sup>lle</sup> Lusseaux le regarda faire, avec quelque étonnement sur son beau visage.

Posément, le détective recommença l'expérience et cette fois-ci les lignes bleues ne résistèrent plus : le tatouage s'enleva comme la craie sous l'éponge.

— Que signifie... que signifie..., murmura Gilberte Lusseaux en passant la main sur son front.

— Une terrible erreur, mademoiselle, dit tristement le détective, l'homme que vous voyez là, c'est Luis Mendoza de la police d'Etat espagnole, lancé lui aussi sur la piste des bandits du Zodiaque !

— Im... possible..., gémit la jeune femme en blêmissant.

— Racontez, ordonna brièvement Harry Dickson.

— Je le suivais depuis mon arrivée à Londres, dit M<sup>lle</sup> Lusseaux, d'une voix angoissée. Il habitait un étrange appartement dans Drury Lane. Il a caché chez lui le cadavre d'un homme tué dans la rue. Je l'ai vu rôder dans Barlow Street, puis autour de la maison du pauvre Thornycroft. Je l'y ai vu tracer le signe du Verseau que j'ai effacé aussitôt qu'il fût parti, parce que... C'est très mal ce que je vais vous dire, mais je tenais à garder pour moi seule le bénéfice de sa capture ou de sa perte.

» Une heure plus tard, je l'ai rencontré dans le Strand, dans un café de journalistes où il prenait l'apéritif. Je me suis installée à la table voisine de la sienne. Nous n'avons pas tardé à engager la conversation. Je crois qu'il a vu immédiatement clair dans mon jeu, mais néanmoins, j'ai accepté de le rencontrer ici ce soir. Je vous ai fait venir, parce que je me sentais incapable de le capturer par mes propres moyens ; je le sentais déjà trop sur ses gardes.

» Tout à l'heure, comme par mégarde, j'ai heurté la table, ou plutôt pour lancer le signal, car son visage devenait de plus en plus

inquiétant. Il s'est jeté sur moi.

» — Dickson est là, grondait-il, tu y passeras d'abord et lui ensuite !

» Mais je suis parvenue tout de même à faire tomber la table.

— Pourquoi l'avez-vous tué ? demanda Dickson avec reproche.

M<sup>lle</sup> Lusseaux lui jeta un regard indéfinissable.

— Parce que je suis certaine qu'il vous « aurait eu », murmura-t-elle. Oh Dickson, vous ne comprendrez donc jamais une femme, vous ?

Le détective évita son regard.

— Vous êtes une détective remarquable, mademoiselle Lusseaux, dit-il enfin, les rapports que votre gouvernement nous a fait parvenir à votre sujet chantent vos louanges méritées. Mais n'avez-vous pas entrevu que Mendoza pouvait être du même bord que nous ?

Elle se redressa, un feu sombre dans les yeux.

— J'ignorais que cet homme fût Mendoza, dit-elle d'une voix dure, mais si vous voulez de ma compagnie cette nuit, téléphonez du Yard à Madrid. Ce n'est pas la première fois que j'entends son nom.

En descendant l'escalier, Harry Dickson se heurta au patron de l'établissement que l'insolite rumeur avait attiré.

— Police, dit-il sèchement ; téléphonez immédiatement au poste de nuit le plus proche pour que l'on envoie un inspecteur.

— La police chez moi ! gronda le propriétaire, le visage mauvais.

— Et comment ! Faites vite, ou je vous promets, foi d'Harry Dickson, qu'il vous en cuira sur-le-champ.

— Harry Dickson ! s'écria l'homme effrayé.

— Et qui gardera votre boîte à l'œil, je vous en fiche mon billet, mon bonhomme.

Ce ne fut pas un inspecteur, mais trois qui arrivèrent et le détective leur laissa la garde de la chambre tragique.

Une heure plus tard, il arrivait au Yard en compagnie de M<sup>lle</sup> Lusseaux. Pendant tout le trajet qu'ils firent dans un taxi, ils avaient gardé le silence, mais le détective sentit avec émoi que la jeune femme sanglotait doucement à ses côtés.

Vers quatre heures du matin, ils eurent enfin Madrid au téléphone, et les renseignements qu'ils obtinrent achevèrent de rendre Dickson fort perplexe :

— Depuis six mois, Mendoza ne fait plus partie de la police d'Etat. Il a démissionné brusquement et a disparu. On prétend qu'il désirait travailler pour son propre compte.

— Ou pour les « Illustres fils du Zodiaque », conclut ironiquement M<sup>lle</sup> Lusseaux.

— Je vous dois des excuses, mademoiselle Gilberte, dit doucement le détective en la reconduisant chez elle vers l'aube.

— Venez, dit-elle simplement, comme leur voiture s'arrêtait devant Tudor Street.

Le petit salon était coquet et chaud : une salamandre rougeoyait doucement dans la cheminée.

Gilberte Lusseaux dédaigna la lumière électrique et alluma les torsades de cire rose d'un chandelier à sept branches.

— Nous allons boire une coupe de champagne de France, dit-elle.

Comme le vin pétillait et moussait dans les tulipes en cristal, elle éleva la sienne vers les flammes des bougies.

— Je veux boire à un projet, dit-elle.

— Celui d'exterminer au plus vite la bande du Zodiaque ? sourit Harry Dickson en élevant également sa coupe.

Elle secoua vivement sa belle tête brune.

— Ne parlons pas « affaires », dit-elle gravement, car pour l'heure, la recherche des forbans, c'est des « affaires ». Depuis que je suis au service de la police de mon pays, je vous connais, Harry Dickson, j'ai vécu dans l'unique espoir de vous voir un jour et de travailler à vos côtés. Ce jour est venu.

Le détective s'inclina galamment.

— Vous me flattez énormément, dit-il en souriant.

— Trêve de fadaïses, coupa-t-elle durement, ce que j'ai à vous dire, à vous demander est autrement grave. Je vais renverser les lois des coutumes de mon pays et du vôtre.

Elle prit quelque temps. Sa poitrine haletait et la coupe tremblait dans sa magnifique main blanche.

— Je vous aime, Dickson... Je ne suis pas pauvre, j'ai quelque fortune, mais peu importe... voulez-vous m'épouser ?

## 6. L'étrange roman d'amour de Harry Dickson

Un coup de foudre... On ne parle plus des « Illustres fils du Zodiaque », on ne s'entretient plus dans les milieux policiers que d'un événement ultra sensationnel : Harry Dickson est fiancé à Gilberte Lusseaux !

Goodfield secoue la tête :

— Ah ! les femmes ! Voici que même le grand Harry Dickson est tombé dans le piège !

Tom Wills est triste : il voit mal une dame installée en maîtresse dans le home de Baker Street. Mais Mrs. Crown est encore plus désolée que lui :

— Une mijaurée qui arrête les bandits, comme un vulgaire bobby de Londres ! C'est-il la destinée d'une jeune femme et surtout les devoirs d'une femme de ménage ? Non et non ! Connaît-elle le moyen de réussir un gigot, tel que le maître l'aime ?

Et puis, la femme qui lui donnera des ordres à elle, Mrs. Crown, n'est pas encore née ! Non et non, elle le répète : elle rendra son tablier et ira vivre chez sa cousine à Ipswich !

Même les mystérieux « Fils du Zodiaque » semblent avoir désarmé devant cette tendre nouvelle. On n'entend plus parler d'eux. Harry Dickson peut se mouvoir librement dans les rues, soir ou matin sans se sentir épié ou suivi.

Mr. Wiggs a disparu... Envolé comme une fumée dans le soir !

Harry Dickson avait écarté d'un simple mot cordial les fâcheux venant aux renseignements.

Eh oui, il était fiancé à M<sup>lle</sup> Lusseaux, et il acceptait de grand cœur les félicitations qu'on lui prodiguait de tous côtés.

Ainsi donc, quelques jours se passèrent dans le calme.

Harry Dickson voyait journallement sa fiancée, et il avait trouvé grâce devant la sévère tante Martine.

— Ce n'est pas mon rêve que de la voir épouser un policier ou un détective, avait-elle déclaré d'un ton boudeur, mais qui se ressemble s'assemble. En tout cas, vous la protégerez et c'est déjà cela de gagné !

Le huitième jour après les fiançailles, M<sup>lle</sup> Lusseaux reçut



l'ordre de ses chefs de retourner à Paris pour quelques jours ; elle s'en trouva quelque peu ennuyée.

— Je suis encore toujours dans le métier, Harry, déclara-t-elle à son fiancé, et je n'entends pas me soustraire à mes devoirs ; je crois que vous m'approuvez. Je vous laisse tante Martine, ajouta-t-elle malicieusement ; ne la négligez pas trop, la pauvre. C'est à peine si elle baragouine un peu d'anglais, comme vous savez !

Elle partit le jour même pour Douvres, et dans la soirée, l'étrange missive parvint à Harry Dickson.

*Dear Sir !*

*Moi aussi je désire vous rencontrer à la Rose Noire. J'ai une affaire à vous proposer. Auparavant, mettez-vous en communication avec la rue des Saussaies à Paris et vous apprendrez que M<sup>lle</sup> Lusseaux n'a pas été rappelée. Est-il utile d'ajouter que votre fiancée se trouve en mon pouvoir ? N'avertissez pas le Yard et surtout ne tentez rien contre ma personne, la vie de cette jolie Gilberte se trouverait, de ce fait, bien en danger comme vous vous l'imaginez aisément. Mais j'espère que nous nous entendrons. À ce soir, minuit : le fameux salon vert numéro 6 nous sera réservé.*

*Celui que vous appelez « Wiggs », mais qui, de fait, porte un nom autrement redoutable.*

Harry Dickson resta un long moment songeur, puis il bourra sa pipe et la fuma longuement jusqu'à ce que l'heure de son rendez-vous fût proche.

À Belsize Park, le patron de la *Rose Noire* le reçut d'un air complice.

— Je suis bien honoré de votre visite, Mr. Dickson, dit-il, et j'espère que vous me rendrez justice : je ne fais que mon métier de restaurateur, un peu spécial sans doute, mais tout de même honnête. J'ai refusé toute autre clientèle ce soir, en votre honneur.

— Et sur l'ordre du gentleman qui m'attend, ici ? répliqua ironiquement le détective.

— Gentleman ? demanda l'hôtelier étonné. Je ne sais rien, Mr. Dickson, vous avez bien voulu me téléphoner vous-même, en disant de réserver le salon vert, de laisser la porte ouverte sur le jardin, afin que votre... compagnon puisse venir sans être vu. Nous sommes discrets dans le métier, nous aussi.

— Ah, vraiment ? C'est moi qui vous ai téléphoné ? Bon, je l'avais oublié. Mais cela n'a pas d'importance.

Vous ai-je également commandé le menu ?

— Et en connaissance de cause, répondit le patron en clignant de l'œil : Caviar d'origine, du Molossol, un perdreau froid, du foie gras

de Strasbourg et comme champagne du Pommery et Greno.

— Très français ! approuva le détective.

— Tiens, c'est ce que je me suis dit, riposta l'hôtelier en souriant obséquieusement ; vous serez content de la maison, Mr. Dickson !

Le salon vert ne rappelait plus en rien le drame qui s'y était déroulé. Les meubles avaient repris leur place coutumière, les taches de sang avaient disparu du beau tapis persan. Sur la table, les cristaux et la porcelaine étaient intacts, et les bougies électriques luisaient doucement dans les appliques murales et au lustre à pendeloques.

Harry Dickson s'installa dans un fauteuil ; il avait encore plus d'un quart d'heure d'attente devant lui, avant d'entendre le cartel du hall compter les douze coups de l'heure fatidique.

Pour passer le temps, il tira son carnet de notes de sa poche et relut les lignes tracées sur une des pages ; c'était un renseignement qu'il avait reçu le jour même du continent :

*Aristide Soleil, docteur en sciences, savant aux idées bizarres. À la tête d'une très grande fortune. A disparu brusquement. Nulle trace de sa fortune dans les banques. Ignorons complètement la nature de ses travaux.*

Harry Dickson sourit, puis reprit son air pensif.

— Et Soleil fut chassé de sa chambre de Barlow Street, parce qu'il n'en payait pas le loyer, murmura-t-il. En tous cas, il vaut mieux qu'on ne trouve pas ce billet sur moi.

Il le relut, puis le déchira en menus morceaux qu'ils jeta dans le feu dansant derrière les grilles du foyer.

Un coup de gong assourdi résonna dans le hall : le premier coup de minuit ; le détective compta jusqu'à douze et, à ce moment, on frappa doucement à la porte. Ce n'était pas Mr. Wiggs, mais le patron qui poussait devant lui une table à roulettes où le souper froid se trouvait complètement servi.

— Ainsi, il ne faudra pas que je vous dérange encore au cours de la soirée, dit-il d'un air aimable. À propos, Mr. Dickson, il faut m'excuser, mais l'horloge du hall avance de cinq minutes.

— Compris ! dit Harry Dickson. Mr. Wiggs a trouvé en vous un serviteur attentif.

L'hôtelier s'inclina sans répondre.

La cinquième minute s'écoulait quand, de nouveau, on frappa à la porte. C'était Mr. Wiggs. Il entra de l'air le plus naturel du monde.

C'était bien le petit gentleman replet et à la mine avenante de l'autre jour. La même figure mangée de barbe, le même ventre bedonnant sur lequel tressautait une antique chaîne de montre. Il ne lui manquait que des knickebocks pour ressembler quelque peu au

légendaire Pickwick, tant il y avait de bonhomie dans sa personne et dans son attitude.

— Bonsoir, Mr. Dickson, dit-il en frottant ses mains grassouillettes. Il fait froid ce soir ; le thermomètre a franchi le zéro en vitesse. Pourtant, nous allons manger froid... mais je crois que cela vous est déjà arrivé.

— Certainement, riposta le détective de bonne humeur, mais je vois avec plaisir que vous avez biffé le gâteau aux raisins et aux amandes du menu.

— Ah, dit Mr. Wiggs, en prenant une mine contrite, je regrette fort de ne pas avoir connu vos goûts. Mais aujourd'hui, je tiens à réparer largement cette erreur culinaire des derniers jours. Soupçons-nous ?

— Et pourquoi pas ? repartit gaiement le détective.

Le souper fut charmant. Mr. Wiggs était un admirable causeur qui savait placer l'anecdote, Harry Dickson y alla même de la sienne, et, à les voir là, on se serait cru en présence de deux vieux amis, fervents de la bonne chère et des bons mots, et non devant deux implacables adversaires, à l'aube d'une partie formidable.

Enfin, le détective refusa une nouvelle coupe de Pommery et Greno.

— On cause ? demanda Mr. Wiggs.

Harry Dickson approuva d'un simple mouvement de la tête.

— *In medias res*, commença Mr. Wiggs, c'est la seule citation latine que j'aie retenue et qui d'ailleurs me plaît beaucoup, puisqu'elle signifie : commençons immédiatement sans réticences.

» Votre fiancée est en mon pouvoir. Je vous la rendrai contre un certain service que vous allez me rendre : vous allez me dire où se trouve Soleil.

— Où se trouve Soleil, répéta lentement le détective, vous êtes donc bien certain que je le sais ?

Mr. Wiggs inclina la tête.

— Vous le savez, Mr. Dickson ! Depuis des jours, vous ne vous occupez plus de le chercher...

— Vous êtes bien au courant de mes actions !

— Je vous entends ! Donc, puisque Dickson ne cherche plus, c'est qu'il a trouvé. Voilà comment je raisonne. Ai-je tort ?

Harry Dickson le regarda longuement de son regard perçant.

— Non, fit-il doucement, je sais en effet où il se trouve.

— Très bien, nous pouvons terminer cette petite affaire, à présent. Voulez-vous recevoir, en échange de votre secret, votre charmante fiancée.

— Je ne demande pas mieux !

Le visage de Mr. Wiggs s'éclaira.

— Votre parole, Dickson ! dit-il d'une voix un peu altérée.

— Vous l'avez !

De nouveau, Mr. Wiggs s'inclina, une flamme de triomphe dans les yeux ; puis il se dirigea vers la porte et appuya à plusieurs reprises sur le bouton de sonnette.

— M<sup>lle</sup> Gilberte se trouvait donc ici ? demanda Dickson en souriant.

— Vous l'avez deviné ! Où pourrait-elle être mieux ? La table de la *Rose Noire* est entre toutes délicate et choisie ! Je crois qu'elle arrive d'ailleurs, ajouta Mr. Wiggs en se frottant les mains.

En effet, un coup discret fut frappé sur la porte et Gilberte Lusseaux parut. Son visage était très pâle, et la toilette blanche qu'elle portait accentuait cette pâleur inquiète et lasse.

— Une belle robe de mariée, dit Mr. Wiggs ; c'est mon cadeau personnel dans la corbeille de la mariée, ajouta-t-il en riant.

Gilberte regarda longuement le détective, et il lut une étrange détresse dans son regard.

— Car c'est une mariée que nous allons avoir devant nous, avant qu'il soit bien tard, s'exclama Mr. Wiggs.

Derrière la jeune fille, le patron de l'hôtel s'avancait. Il était en redingote noire et portait une bible sous le bras. Il s'inclina longuement devant Dickson.

— J'ai oublié de vous dire, Mr. Dickson, dit-il d'une voix onctueuse, que j'ai reçu les ordres dans ma jeunesse. Je suis le révérend Stilkins...

— Vraiment ? dit Harry Dickson, je crois me rappeler certaine histoire de faux en écritures et d'enlèvement de mineure...

— De l'histoire ancienne, en tout cas, Mr. Dickson, répliqua en souriant le restaurateur. Des peccadilles de jeunesse... que Dieu a pardonnées, j'en suis certain. Aujourd'hui, je suis bien fier de pouvoir unir le grand Harry Dickson à cette adorable jeune fille, pleine de vertus.

Gilberte Lusseaux chancela ; Harry Dickson ne soufflait mot et regardait la figure triomphante de Mr. Wiggs.

— Je suppose que tout ceci est dans le programme de la soirée ? demanda-t-il.

— Très juste, excellent ami ! s'écria Mr. Wiggs, très juste, et voyez comme je suis bon prince : vous ne me réclamez qu'une fiancée et je vous donne une épouse, qu'en dites-vous ?

— Je vais répondre : une amabilité pour une autre, Mr. Wiggs. Vous me demandez où est Mr. Soleil, eh bien, au lieu de vous le dire, je vais vous conduire chez lui. Qu'en dites-vous à votre tour ?

Mr. Wiggs le regarda d'un air scrutateur, mais bientôt son visage se rasséra et il se remit à frotter ses mains avec fureur.

— C'est très bien ainsi... allons, Révérend Stilkins, faites votre office !

Gilberte Lusseaux eut un regard de bête traquée que le détective remarqua très bien, sa pâleur s'accrut, mais elle ne dit mot ; seulement, ce regard s'attacha sur son fiancé avec une expression indéfinissable. Elle lui tendit la main : une main si glacée qu'elle semblait celle d'une morte et que Dickson réprima mal un frisson.

L'hôtelier pasteur ânonna quelques formules, puis il unit les mains de M<sup>lle</sup> Lusseaux et de Dickson au-dessus de la bible.

— Gilberte Lusseaux, consentez-vous à prendre pour époux Harry Dickson ?

— Harry Dickson, consentez-vous à prendre Gilberte Lusseaux pour épouse ?

Deux fois, le oui sacramentel tomba.

— Mariés ! jubila Mr. Wiggs, et dire que je suis le premier à vous féliciter, mon cher Harry Dickson !

Le révérend Stilkins se confondit en congratulations, puis il tira un papier de sa poche et le tendit à Harry Dickson.

— Pardon, j'oubliais, voici les licences de mariage bien en ordre, dit-il.

— Tout a été prévu, je vous en félicite, répondit le détective.

— Et maintenant, s'exclama Mr. Wiggs c'est à Mr. Dickson de tenir parole et de nous conduire chez cet admirable père Soleil. La voiture est avancée et Mr. Stilkins, qui est décidément un homme bien précieux, nous conduira.

» Je prendrai place sur le siège à côté de lui, car je ne veux pas troubler le premier tête-à-tête de ces enfants !

Gilberte Lusseaux prit place dans la voiture et Harry Dickson s'installa à ses côtés. L'auto démarra.

— Quelle direction, Mr. Dickson ? demanda Mr. Wiggs.

— Barlow Street.

— Hein... quoi, êtes-vous sérieux en disant cela ? s'écria Mr. Wiggs d'un ton lourd de menaces.

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux ; j'ai dit Barlow Street.

— Soit ! Filez en vitesse, Stilkins !

Les rues défilèrent obscures, ouatées de brouillard.

Gilberte Lusseaux se tenait sans souffler mot aux côtés de son mari. Soudain, elle murmura d'une voix étouffée :

— Je voudrais être morte !

## 7. Le Verseau et le Sagittaire

— Devant la maison de Hull ? demanda tout à coup Mr. Wiggs.

— Oui, répondit brièvement Harry Dickson.

— Soit, mais je vous assure, Dickson, que si vous vous jouez de moi, vous verrez que vous avez affaire à forte partie.

— Je vous affirme que je tiendrai parole en vous disant que je vous conduis chez Aristide Soleil.

— Tiens, vous connaissez son prénom ? demanda vivement Wiggs en se retournant sur son siège et en attachant un singulier regard sur le détective.

— Cela et bien autre chose encore, fut la réponse.

— Très bien, Dickson, je n'attendais pas moins de vous, du reste.

Le véhicule stoppa et ils descendirent.

L'épicerie, avec ses fenêtres closes aux volets éclaboussés par la boue des voitures, montrait le parfait visage de l'abandon.

— Il n'y a pas de verrous à l'intérieur, déclara Dickson, je suppose que vous savez parfaitement ouvrir cette porte, Mr. Wiggs ?

— Certainement, Mr. Dickson, je suis assez expert en la matière, rassurez-vous.

Et Mr. Wiggs n'avait pas menti en affirmant cela, car, en un rien de temps, il glissa un crochet dans la serrure, en fit jouer les déclics et aussitôt la porte fut ouverte.

L'odeur de l'épicerie, mêlée à un âcre relent de moisissure, les accueillit dans ta maison du crime.

Harry Dickson sentit que Gilberte tremblait à ses côtés. Mr. Wiggs alluma sa lampe de poche et la braqua sur le couple en disant d'un ton ironique :

— Vous n'avez pas l'air bien amoureux, Dickson ; rassurez donc votre femme qui n'a plus l'air du foudre de guerre de jadis !

— Assez, dit tout à coup M<sup>lle</sup> Lusseaux d'une voix dure, que l'on fasse vite ; il me semble que cela dure depuis assez longtemps déjà.

Harry Dickson lui jeta un regard de côté, reprima un sourire, mais ne dit mot.

— Où allons-nous, Dickson ? jeta Mr. Wiggs d'une voix soudainement enrouée par l'émotion.

— Dans la cave !

Mr. Wiggs sursauta et Gilberte Lusseaux poussa soudain un sourd gémissement.

— Vous ne voulez pas dire..., balbutia le gros petit homme.

Mais il n'acheva pas sa phrase et se mit à dégringoler les marches raides d'un escalier descendant vers les sous-sols.

— Dickson, dit-il tout à coup d'une voix altérée, l'avez-vous vu ?

Le détective haussa les épaules.

— Je n'ai pas besoin de voir pour savoir, Mr. Wiggs, c'est ce qui me distingue peut-être des « Illustres fils du Zodiaque ».

— Au diable les allusions et les réticences ! objecta grossièrement Mr. Wiggs en s'arrêtant au milieu d'une cave spacieuse. Et dites vite... où ?

Harry Dickson tenait les yeux fixés sur le dallage d'un bleu gris.

— Voilà du mortier frais, dit-il... Creusez, il y a des outils dans ce coin à ce que je vois.

Ni Wiggs ni Stilkins ne dirent mot, mais, se saisissant de pics et de pioches, ils attaquèrent les dalles avec frénésie. Gilberte Lusseaux, comme absente, se tenait aux côtés de son mari sans paraître le voir.

Les dalles une à une descellées, apparut une sorte de caveau d'où s'élevait une odeur fétide.

Mr. Wiggs leva sa lampe à la hauteur de ses yeux et jeta un cri.

Un cadavre presque complètement momifié se tenait recroquevillé dans l'étroit espace, à côté d'un fouillis de pièces métalliques dévorées par la rouille et le vert-de-gris.

Harry Dickson s'avança à son tour : il tenait les bras croisés sur la poitrine et toute son allure était celle d'un justicier triomphant.

— Voici tout ce qui reste d'Aristide Soleil et de son œuvre ! dit-il.

— Mensonge ! hurla Wiggs avec rage.

— Détrompez-vous, malheureux, continua Harry Dickson : le vieux Soleil n'a jamais fabriqué de l'or ! Jamais ! Non... Ne m'interrompez pas. Quand il est tombé en votre pouvoir... Mais laissez-moi vous raconter votre propre histoire.

» Aristide Soleil croyait à la transmutation des métaux et même il parvint à réussir quelques expériences fort curieuses, mais non transcendantes. Un jour, il crut avoir découvert ! Et il rêva d'une puissance terrible : fabriquer l'or au prix de vieux fer ! C'était la perte du crédit du monde, oui, celle du monde d'aujourd'hui dont la force est assise sur l'or.

Mais dans son entourage, se trouvait quelqu'un pour partager ce rêve, tout en ayant l'idée de ne s'en servir qu'à ses propres fins.

» Et ce quelqu'un, c'était simplement... sa gouvernante ! Oh,

une maîtresse femme, allez ! Une femme de tête ! Mais elle sentit fort bien que son maître aurait plutôt détruit son merveilleux secret que de le faire servir à d'autres fins qu'à sa mégalomanie. Elle parvint à faire croire au vieux savant que son nom, Soleil était un nom prédestiné et elle songea aussitôt à l'entourer de signes imaginaires, bien adéquats à la situation pourtant : elle imagina toute une bande dont chacun des membres portait le nom d'un des signes du zodiaque. D'abord, cela flattait les goûts de mystère et de prédestination du savant ; ensuite, cela aidait à lui soustraire de fortes sommes.

» C'est alors que Soleil fit la décevante découverte qu'il ne pouvait pas plus fabriquer de l'or que les Roses-Croix et autres alchimistes des temps passés. Mais son orgueil était si grand qu'il n'en laissa rien paraître : sa fortune était considérable. Il la transforma en lingots d'or pur ! Déjà, grâce à l'argent, la bande imaginaire fonctionnait, c'est-à-dire que la gouvernante seule faisait agir de vagues acolytes. Cela avec assez d'astuce et d'intelligence pourtant pour effrayer le gouvernement français.

» Des tas de choses singulières arrivèrent dans les bureaux les plus jalousement fermés de plusieurs départements. Cela pourrait paraître incompréhensible si l'on ne savait pas que cette prodigieuse gouvernante avait une nièce qui possédait la pleine confiance de ce gouvernement, qu'elle servait fort bien comme la plus belle de ses détectives.

» N'est-ce pas, mademoiselle Lusseaux ?

— Oui, murmura Gilberte, continuez... Vous savez beaucoup, si pas tout !

— Mais elle aussi croyait à présent qu'elle pouvait manier l'or comme le sable de la mer et elle conçut le formidable projet d'étonner son gouvernement, car elle aussi avait donné dans le rêve de la toute-puissance !

» Elle laissa en abandon un nombre fantastique de lingots d'or ! Ce qui était bien de nature à faire croire à ceux qui présidaient aux destinées de la France que la mystérieuse bande possédait une puissance presque sans bornes : celle de l'or et du mépris de ce métal précieux !

» Et Soleil se tut et y laissa toute sa fortune ; et aussitôt après, il disparut. Ce fut un coup terrible pour M<sup>lle</sup> Lusseaux et sa tante Martine !

» Car tante Martine, c'était la prodigieuse gouvernante.

» Il fallait retrouver Soleil, coûte que coûte.

» Entre-temps, le pauvre savant travaillait, dans une chambre de Barlow Street, à la réalisation de son œuvre et, un jour, pauvre naïf en criant victoire, il montra à son propriétaire, l'épicier Hull, le dernier lingot d'or qu'il avait conservé.



» Il fallait à son orgueil de folie que quelqu'un au moins crût à sa science. Le reste se devine : la terrible fièvre de l'or gagna Mr. Hull : en cachette, il épia son locataire, mais celui-ci, non dépourvu de malice, fit semblant d'ignorer cet espionnage. Il tirait de sa machine lingot sur lingot, qu'il dissimulait dans la cachette que voici... De fait, ce n'était que du cuivre doré par galvanoplastie, comme pourront en témoigner les restes des appareils dont vous voyez les débris.

» Et quand la cachette fut pleine, le démon de l'or eut raison de l'honnêteté de Mr. Hull qui assassina le père Soleil !

» Jugez de son désespoir quand il découvrit qu'il s'était chargé la conscience d'un meurtre pour une demi-tonne de plomb ! Mais jugez aussi de sa terreur quand un jour la bande du Zodiaque vint lui demander des nouvelles de Soleil ! Il joua au mystérieux, fit l'important, déclara qu'il ne dévoilerait jamais la retraite ni le secret de Soleil et... se fit assassiner par... le Sagittaire, en l'occurrence la douce dame Martine !

— Dickson, dit tout à coup Mr. Wiggs, tout cela est vrai et je ne veux pas ruser avec vous, mais vous ne pouvez rien contre nous : vous ne pouvez pas, en tant qu'époux, porter témoignage contre votre femme, Gilberte Lusseaux !

— J'ai compris cela immédiatement, répondit le détective ; malheureusement pour vous, je ne suis pas le mari de Gilberte Lusseaux.

— Hein ? hurla Mr. Wiggs.

— Vous oubliez le Verseau...

— Le Verseau..., murmura Gilberte d'une voix mourante.

— Mais oui, Gilberte. Mendoza, votre époux, n'est pas mort ! Et la preuve, la voici !

— Seigneur ! cria M<sup>lle</sup> Lusseaux en chancelant, blême d'horreur.

Mendoza, pâle mais bien vivant, se tenait dans l'ouverture de la porte.

— J'achèverai le récit pour vous, Mr. Dickson, dit-il. L'histoire du vieillard de Cadix était fabriquée de toutes pièces. J'étais en mission à Paris pour mon gouvernement quand j'ai fait la connaissance de M<sup>lle</sup> Lusseaux. Je l'ai épousée en cachette comme elle l'a exigé, puis elle m'a gagné à son œuvre.

» J'ai cherché Soleil à Londres, sans parvenir à le trouver..., mais je vous jure que lorsque je vis Martine déployer une astuce infernale pour vous supprimer, je m'y suis opposé et je vous ai sauvé malgré elle.

» Mais, ce faisant, j'ai signé mon arrêt de mort ! Et c'est Gilberte, la femme que j'aimais, qui a accepté de l'exécuter ! Elle l'a fait en votre présence, pour gagner votre confiance, sachant que

l'unique espoir de retrouver Soleil et la fortune, c'était vous, le grand Harry Dickson !

Il y eut un moment de silence puis le détective demanda :

— Vous m'avez en effet sauvé, Mendoza, que voulez-vous ?

— Je l'aime encore et c'est ma femme, Mr. Dickson, dit-il avec des larmes dans la voix. Loin de la sinistre Martine, elle redeviendra une femme aimante, guérie de sa folie d'antan.

Harry Dickson lui tendit la main.

— Soit, vous pourrez partir tous ! Au fond, en tuant Hull, le Sagittaire n'a fait que venger Soleil. Le chauffeur Thornycroft était un des assassins qui me traquaient dans Kings Road. L'inspecteur Carruthers échappera à la mort. Le pardon sera peut-être accordé en une certaine mesure à la bande des Illustres fils du Zodiaque. Mais je tiens à ce que dame Martine aille se faire pendre ailleurs, en Amérique ou en Australie, loin de vous deux..., et l'honorable Stilkins fermera la taverne de la *Rose Noire* et filera également, s'il ne veut pas que je lui fasse faire connaissance avec les cachots de Newgate. À présent, Mr. Wiggs, veuillez ôtez votre barbe postiche, depuis que je sais que dame Martine parle si mal l'anglais, je connaissais déjà votre identité.

À la place de Mr. Wiggs, une dame Martine bien abattue apparut.

— Vous ferez fortune au théâtre dans des rôles de composition, tante Martine, dit le détective, mais désapprenez à jouer du couteau et à diriger des bandes de voyous. Un jour ou l'autre, cela pourrait mal finir.

» Mr. Wiggs assassin, puis commissionnaire empoisonneur, enfin Mrs. Crown meurtrière à son tour ! Diable, vous en avez incarné des rôles noirs ! Mais je vous préviens : ne vous mettez plus en travers du bonheur de Mendoza et de sa femme.

Il se tourna vers Gilberte sanglotante.

— Votre carrière de policière est rudement compromise, dit-il, depuis que vous tirez sur un homme qui porte une fine cuirasse d'acier sous sa chemise de soirée et que vous ne savez pas voir qu'un homme joue au mort vivant. Allez, faites-vous pardonner, par une vie sans reproche, cette singulière peccadille... conjugale.

— Harry..., s'écria soudain Gilberte Lusseaux en se tordant les mains.

Mais Harry Dickson fuyait déjà dans l'escalier et ne l'écoutait plus.

FIN

# L'ENIGME DU SPHINX

# 1. La farce et la tragédie

Harry Dickson ne pouvait y croire...

Tout cela était si traditionnel, si naïvement romanesque ! Le metteur en scène d'un théâtre ambulant, allant de foire en foire, n'aurait pu mieux faire et l'auteur d'un roman de cape et d'épée du siècle dernier aurait hésité devant une trame aussi rabâchée.

Rien n'y manquait, en vérité, depuis le fauteuil hérissé de crânes, les poignards et les tibias en croix jusqu'à la cave sombre et sonore éclairée par des torches grasses, et enfin, la bombe... La bombe dont la mèche allumée se consumait lentement, sous l'œil de la victime enchaînée...

Des centaines d'auteurs de trente-sixième ordre, sans imagination et sans gloire, avaient décrit des scènes analogues.

Mais les cordes qui attachaient le détective au fauteuil étaient solides, la mèche répandait en brûlant une odeur fétide de soufre et de salpêtre, et les gens étranges qui l'avaient fait prisonnier semblaient avoir grande hâte de quitter les lieux.

Harry Dickson se disait : « C'est idiot... Des choses pareilles ne sont possibles que dans le dernier des romans à trois sous dont une bonne d'enfant ne voudrait plus, ou bien dans un rêve. Donc je rêve et j'avoue que je n'ai jamais rêvé chose aussi stupide ! »

Mais les liens serraient et meurtrissaient ses chairs, la mèche grésillait et sa flamme jaune se rapprochait lentement de la bombe sphérique placée sous le fauteuil.

Pourtant Dickson ne croyait pas encore à sa fin prochaine.

Tout s'était passé d'une manière si singulière, si puérile, si inadmissible à la logique !

Figurez-vous qu'il avait décidé de passer sa journée à la campagne.

Il avait pris le train jusqu'à Edgeware et, là, il avait loué une bicyclette à la journée chez un regrattier juif, car il comptait pousser jusqu'à Bushey dans le Hertford.

Il venait de quitter les jolies routes vertes du Middlesex pour arriver à la hauteur de la région boisée des Groves.

C'est là que survint l'étonnante chose.

Soudain, il pirouetta et bascula au milieu d'un fourré de viornes.

Une main malveillante mais habile avait projeté une canne

entre les rayons de sa roue arrière.

Comme il se relevait sans avoir éprouvé grand mal, mais néanmoins fort vexé et prêt à demander des comptes pour cet acte stupide, un sac fut tiré au-dessus de sa tête tandis que des mains expertes le ligaturaient.

Bientôt, il sentit qu'on le déposait sur un engin qui lui semblait être une brouette. Il entendit le bruit de plusieurs pas à côté du véhicule qui dut s'engager dans un espace dallé car la roue tressauta sur de mauvais pavés.

Peu de temps après, on le transporta de nouveau par porteurs. Et puis la vue lui fut rendue.

Il se trouvait dans une cave et on finissait de l'attacher à un fauteuil.

— Qu'est-ce qui vous prend ? demanda le détective en regardant ses ravisseurs, et que signifie cette stupide comédie ?

C'est ainsi qu'il traitait l'imbécillité de la mise en scène, avec le fauteuil garni d'insignes mortuaires et le funèbre bric-à-brac du décor mural. Les hommes qui l'avaient amené à cet endroit étaient au nombre de quatre. Ils étaient grossièrement vêtus et leurs mines étaient neutres ; ils semblaient ne manifester ni colère ni intérêt envers le détective. Ils ne lui adressèrent pas la parole, pas même au moment où l'un d'eux amorça la bombe sphérique et la déposa sous le fauteuil du captif.

— Si c'est pour un film, vous vous ferez siffler, ricana Harry Dickson qui, malgré tout, ne parvenait pas à prendre l'événement au tragique.

« Au cas où ce serait une blague, se dit-il, elle manque d'originalité... mais je ne puis m'imaginer qui pourrait en être l'auteur. »

Les agresseurs s'en allèrent sans que le prisonnier eût entendu le son de leur voix. La mèche ne brûlait pas très vite et Dickson calcula qu'une vingtaine de minutes, peut-être une demi-heure, s'écouleraient encore avant que la flamme ne disparaisse sous le fauteuil.

Très posément, il raisonna : « Si un ennemi, et Dieu sait si j'en ai, voulait se débarrasser de ma personne, il se ferait au moins connaître pour rendre sa vengeance plus efficace et plus agréable. Mais pourquoi choisirait-il un moyen traditionnel des livres à trois sous, qui laisse une chance de salut à la victime, et qui a le grave inconvénient d'être bruyant et encombrant ? Alors qu'une balle de revolver, un coup de poignard, une simple noyade, seraient autrement expéditifs et rationnels. »

La flamme s'approchait en dansottant.

« Pour être logique, continua mentalement le détective, le

sauveteur devrait venir au moment où la pointe ignée de la mèche s'approchera du détonateur. » Tout à coup, il partit d'un gros éclat de rire.

« C'est grossier, se dit-il, cela manque de poésie, de sens romanesque, mais que voulez-vous... le sauveteur inconnu aura, une fois de plus, suivi l'exemple des carabiniers d'Offenbach. »

Il fit quelques mouvements de profonde déglutition et sa bouche s'emplit de salive. Puis, d'un geste que le plus vieil amateur de chiques lui aurait envié, il envoya un ample jet sur la flamme. Elle crachota, lança un fil de fumée vers la voûte et s'éteignit.

— La tragédie a tourné au vaudeville, que dis-je... à la farce vulgaire, railla Harry Dickson. Mon Dieu, je suis presque honteux de devoir la vie à cet art de marinier : pouvoir cracher dans le mille ! Et maintenant, continua-t-il, il faudra sortir de ce fauteuil sans beauté et sans confort.

D'un effort puissant, il fit jouer ses muscles mais sans arriver à un résultat positif.

— Serais-je tombé de Charybde en Scylla, murmura-t-il, et au lieu de mourir d'un rapide trépas, ne me suis-je pas condamné moi-même à une fin aussi lente que terrible ?

Ses agresseurs avaient laissé, fichée dans une fente de la muraille, une torche résineuse qui charbonnait très fort et menaçait de s'éteindre.

Harry Dickson fit une nouvelle tentative, mais le fauteuil et les liens tenaient bon et, avec un soupir, il renonça à ce système d'évasion. Tout à coup, une voix s'éleva dans l'ombre.

— C'est un véritable chef-d'œuvre, savez-vous ? Personne n'a jamais pensé qu'il était si facile d'éteindre la mèche en crachant dessus. Connaissiez-vous la légende d'Œdipe et du Sphinx ?

Le détective eut un haut-le-corps en s'entendant adresser la parole d'une manière aussi inattendue.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Eh bien, je suis le Sphinx ; cela vous suffit-il ?

— Autant s'appeler ainsi que Brown ou Atkins, répondit le détective, mais ne trouvez-vous pas que la plaisanterie a assez duré ?

— Ce n'est pas une plaisanterie, c'est une énigme... Vous l'avez résolue, tout comme Œdipe : à un problème compliqué en apparence, trouver une solution simple. Je cherche des hommes dans votre genre. Comment vous appelez-vous ?

Harry Dickson réfléchit un moment.

— Mon nom est David Winter.

— Très bien, Mr. Winter, veuillez également me donner votre adresse. Croyez-moi, c'est dans votre intérêt.

Parmi les aides du détective se trouvait un certain David

Winter, habitant une ruelle traversière de Tabernacle Street, et ce fut cette adresse qu'il donna.

— Bien, dit la voix, je suis très satisfait d'avoir rencontré un homme qui a trouvé la clé de l'énigme. Eh... eh... c'était si facile et personne n'a eu l'idée d'éteindre la mèche d'une manière aussi simple. C'est à douter de l'intelligence de notre pauvre humanité ! Mais le Sphinx en fit l'expérience il y a tant de siècles ! Pourquoi quelque chose serait-il changé sous le soleil dans l'espèce humaine ?

— Monsieur, dit le détective, vous raisonnez comme un sage, mais vous ne vous conduisez pas comme un gentleman. La mèche est donc éteinte et la bombe n'explodera pas.

— Elle n'aurait pu le faire, car elle est vide. Les têtes de mort sont en carton-pâte et les poignards en fer-blanc.

— Mais les cordes sont terriblement réelles, riposta Dickson.

— Elles ne vous retiendront plus bien longtemps. Excusez-moi, Mr. Winter, vous comprendrez peut-être plus tard, selon ma volonté, mais je crois bien que je vous donnerai de mes nouvelles. La solution de l'énigme du Sphinx, c'était l'homme... Sans doute que le Sphinx cherchait un homme. L'aurais-je trouvé dans Mr. Winter, de Tabernacle Street ? Eh ! Eh ! qui sait ?

— En effet, qui sait... mais détachez-moi, Mr. Sphinx.

— A l'instant, Mr. Winter.

Quelque chose de glacial jaillit à la face du détective accompagné d'une violente odeur d'éther et de chlore. Il essaya de se rejeter en arrière, mais ses liens l'en empêchèrent.

Pendant quelques instants, il lutta contre un énorme besoin de sommeil qui l'envahissait et brusquement il perdit connaissance...

— Et alors, croyez-vous que vous êtes à l'hôtel ici ?

Harry Dickson ouvrit péniblement les yeux.

Un homme d'équipe, revêtu d'un costume de grosse toile bleue, le secouait sans douceur.

— Allez cuver votre vin ailleurs, damné soûlard ! Les bancs de la gare ne sont pas faits pour les fainéants de votre espèce !

— Où suis-je ? balbutia le détective.

— Ah ! mon garçon, vous devez en avoir une fière cuite, pour ne pas savoir que vous vous trouvez à la gare de Paddington, assis sur un banc à l'usage exclusif des lampistes. Allons, ouste, filez... Si un contrôleur venait, j'aurais certainement des ennuis.

Une heure plus tard, réconforté par un bain glacé et quelques tasses de café très fort, Harry Dickson, confortablement calé dans un fauteuil de son cabinet de travail, la pipe aux lèvres, songeait à son étrange aventure.

Un coup discret fut frappé à sa porte ; c'était Tom Wills qui

venait aux nouvelles.

— Avez-vous téléphoné à David Winter ?

— Il est en route, maître, et je l'attends d'une minute à l'autre.

Un bref coup de sonnette donna raison au jeune homme qui se hâta d'introduire le visiteur. C'était un homme long et maigre, à l'expression neutre et triste et dont le visage glabre trahissait son ancienne profession d'artiste lyrique.

Mr. Winter n'avait jamais tenu que des rôles de quatrième plan dans des théâtres de quatrième ordre, et encore il n'y brillait guère.

Pourtant, une chance lui était venue : Harry Dickson avait découvert une certaine ressemblance entre lui-même et le comédien sans gloire.

Un habile maquillage le transformait rapidement en un parfait sosie du détective qui avait compris tout l'avantage qu'il pouvait en tirer.

Ajoutez à cela que David Winter était honnête et intègre, et que de se voir tirer de l'éternelle gêne l'avait rendu dévoué à Harry Dickson comme un chien de garde.

En quelques mots, il fut mis au courant de l'aventure.

— Je comprends, fit-il. Quelqu'un demandera David Winter et il faudra que David Winter ressemble à Harry Dickson à s'y méprendre ; ce qui n'est pas difficile. A moins d'y être obligé, je compte ne pas sortir de chez moi d'ici longtemps. Je relis Shakespeare, comprenez-vous ?

\*

Pauvre David Winter ! Que lui était-il arrivé ?

Il relisait *Macbeth* car le livre était ouvert devant lui marqué de notes marginales.

Son visage était très calme et sa main se fermait sur une fine plume à profiler dont il se servait pour ses annotations.

Il avait été tué par-derrière, entre les omoplates, d'un coup de stylet qui avait atteint le cœur et avait provoqué une hémorragie interne.

L'assassin avait dû s'introduire par la porte donnant sur la ruelle de service, car la serrure avait été forcée.

Harry Dickson regarda longtemps son fidèle serviteur mort... Et, soudain, il haussa les épaules avec brusquerie.

— J'avais bien dit à Winter de rester chez lui, murmura-t-il.

— Il ne l'a donc pas fait ? demanda Tom Wills qui était présent à la macabre découverte.

— Non, et c'est pour cela qu'il est mort, Tom. Il est mort après avoir désobéi. Regardez les notes et la plume que David tient encore !



Une pareille plume trace des caractères d'une finesse outrée, tandis que ceux des annotations sont bien plus gros et probablement faits au stylo.

— Pourtant, dit le médecin légiste Miller, cette main s'est figée dans la mort en tenant un porte-plume.

Le détective écarta, après de nombreux efforts, les doigts engourdis du cadavre et montra des taches violâtres.

— Winter est mort en écrivant, cela est certain, mais à ce moment il ne tenait pas un porte-plume, mais un crayon à l'aniline. Ensuite, ce n'est pas ici qu'il a été assassiné.

— Oh ! expliquez-vous ?

— Comme si vous ne voyiez pas qu'il n'y a pas assez de place entre son corps et la muraille pour qu'un intrus puisse s'y glisser et cela encore en passant inaperçu ! Pour frapper un coup pareil, il faut un véritable élan.

Dickson examina les vêtements du mort, des brins d'herbe sèche y adhéraient.

— C'est l'enfance de l'art, grommela-t-il. David Winter était plus curieux de nature que je le croyais. Il a voulu y aller de son enquête personnelle : il s'est rendu aux Groves et c'est là qu'il est allé chercher la mort. On ne manque pas de porteurs en cet endroit pour transporter les morts ou les vivants, j'en sais quelque chose !

## 2. Trois étranges prisonniers

Sur ces entrefaites, on arrêta un homme : le coupable.

Du moins, avoua-t-il tout ce qu'on voulut.

Le jour même de la découverte du crime, Harry Dickson, Tom Wills, le surintendant Goodfield et deux inspecteurs se rendirent aux Groves où ils inspectèrent les environs.

Ils n'eurent aucune peine à retrouver les traces du pauvre David Winter.

L'ex-comédien avait été vu à Edgeware où il avait pris le thé dans une boulangerie et s'était fait indiquer le chemin des Groves.

Le facteur rural était la dernière personne à l'avoir rencontré ; à ce moment, il se dirigeait d'un bon pas vers le bois de Stanhill qui longe la route vers Bushey. Ils l'interrogèrent.

— Est-ce qu'il y a un château dans le bois ?

— Oui, mais il est en ruine et il manque d'aspect pour qu'on le classe comme monument historique et pour qu'on le montre aux touristes. Il appartient à la Municipalité qui ne s'en occupe guère.

— Le bois est-il fréquenté ?

— Au contraire, on l'évite à cause des vipères grises qui y gîtent en grand nombre, car le sol est humide.

Les policiers trouvèrent promptement les ruines en question et Harry Dickson vit le reste de la cour dallée où il avait entendu résonner les pas de ses geôliers.

Ils n'eurent aucune peine à découvrir la cave qui avait servi de scène à la sinistre comédie dont le détective avait été la victime ; seulement, tous les accessoires avaient été enlevés.

Ce fut Tom Wills qui, en explorant les souterrains qui n'étaient d'ailleurs pas bien grands ni compliqués, découvrit l'homme tapi dans une encoignure.

Dickson le reconnut aussitôt pour un de ceux qui avaient placé la bombe sous le fauteuil de la mort.

Le garde-champêtre de la région, qui accompagnait les policiers londoniens, ne reconnut pas l'individu comme étant du pays.

L'homme fut interrogé sur-le-champ. Il répondit par monosyllabes, se contentant de branler la tête et de se frotter énergiquement les mains à chaque réponse.

C'était un individu d'un âge incertain, vêtu misérablement et dont le visage grossier ne reflétait aucun sentiment.

— Votre nom ?  
— Jack...  
— Et l'autre ?  
— Smith.  
— Vous mentez !  
— Non.  
— Où habitez-vous ?  
— Sais pas.  
— Vous étiez au nombre des agresseurs qui ont attaqué ce gentleman et l'ont transporté ici ? Ceci dit en désignant Harry Dickson.

- Oui ?  
— Vous avez posé une bombe sous le fauteuil ?  
— Oui.  
— Qui vous a dit de le faire ?  
— Sais pas.  
— Oui sont vos complices ?  
— Sais pas.  
— Vous avez amené ici un autre gentleman ?  
— Oui.  
— Hier ?  
— Oui.  
— On l'a tué ?  
— Oui.  
— Qui ?  
— Sais pas.  
— C'est vous l'assassin ?  
— Oui.  
— Vous serez pendu.  
— Oui.

Harry Dickson arrêta l'interrogatoire du geste.

— Vous êtes en train de faire fausse route, Goodfield. Vous allez vous en convaincre.

Il se plaça devant le prisonnier et lui demanda :

— Vous avez bien regardé le gentleman que vous avez tué hier ?

- Oui.  
— Regardez-moi.

L'homme obéit en levant des yeux atones sur le détective, mais aucune réaction ne se produisit.

— Goodfield, dit gravement le détective, si cet homme disait vrai, rien qu'en me regardant, il serait pris d'une terreur panique car David Winter me ressemblait comme un frère !

- Dans ce cas, cet homme ment ?

— Il ne sait pas ce qu'il dit, ce qui n'est pas la même chose.  
— N'empêche que je le mets en état d'arrestation.  
— Pour cela, je vous approuve ; nous le ferons d'ailleurs examiner par les psychiatres.

Soudain, le détective siffla doucement entre ses dents.

— Regardez les mains de l'homme !

Elles étaient noires et fort malpropres, mais fines et presque aristocratiques. On y distinguait même encore les soins lointains de la manucure.

L'homme se tenait debout entre les deux inspecteurs, les yeux dans le vague, branlant la tête et semblant fort ennuyé de ne pouvoir frotter l'une sur l'autre, ses mains bloquées par les cabriolets d'acier.

Harry Dickson explora une dernière fois les ruines et abrégéa assez brusquement sa visite.

— David Winter n'a pas été tué ici ! déclara-t-il.

Pendant que Goodfield donnait des ordres à ses subordonnés pour assurer le transport de leur prisonnier à Londres, le détective entama la conversation avec le garde-champêtre.

— Quelle est la maison ou le château le plus proche d'ici ?

— Ce sont les *Oaks*, la propriété de Mr. Sartle, un ancien gentleman-farmer qui y vit seul, retiré des affaires. C'est une sorte d'ours et on ne l'aime pas, bien qu'au fond il ne soit pas méchant.

On sortit du bois. A l'orée de celui-ci, l'automobile qui avait amené les policiers de Londres avait été laissée sans surveillance, aussi le garde-champêtre fit-il un geste de mécontentement en voyant un individu assis familièrement sur le marchepied de la voiture.

— Holà, l'homme, que faites-vous là ? Vous n'êtes pas ici chez vous, il me semble ! Filez...

Mais il s'interrompit brusquement et murmura :

— Ah ça, par exemple... c'est Mr. Sartle !

Toutefois sa stupeur avait été partagée, et... par Harry Dickson lui-même.

— Par exemple ! grommela celui-ci, à l'instar du brave garde rural.

Mr. Sartle était revêtu d'une cotte bleue de mécanicien et portait une vulgaire casquette en étoffe à courte visièrè ; son visage était bouffi et sale, et ses mains trahissaient le travail de la terre.

Mais ce n'était pas cela qui avait frappé le détective de surprise, mais bien le fait d'avoir reconnu en lui un second agresseur, qui avait été présent au début de la comédie souterraine.

— Arrêtez cet homme, dit-il sourdement à Goodfield, et, pour l'amour de Dieu, ne recommencez pas votre interrogatoire, car vous obtiendriez le même résultat que tout à l'heure avec le soi-disant Jack Smith !

Mr. Sartle se laissa docilement appréhender et prit place dans l'automobile, sans se soucier de Smith qui s'y trouvait déjà.

— Qui est ce Sartle ? demanda le détective au garde.

— Il laisse tout le monde tranquille et personne ne s'occupe de lui ici, sir. C'est une sorte d'ermite, comme je vous l'ai dit. Il y a un an à la Chandeleur, il est venu occuper les *Oaks* qu'il a achetés à la Municipalité pour bien peu d'argent.

Tout à coup, on entendit crier Tom Wills.

— Eh ! il y a un incendie par-là. Regardez cette fumée au-dessus des arbres... Voilà que les flammes s'y mettent déjà. C'est dans le voisinage.

— Ce sont les *Oaks* qui flambent ! s'écria le garde rural.

On s'entassa dans l'auto qui fila sur la piste forestière et, cinq minutes plus tard, on était en vue du sinistre.

Une vieille maison, tout en hauteur, flambait comme une immense torche, crachant d'énormes flammes par portes et fenêtres et répandant une telle chaleur que les policiers durent se tenir à une sage distance.

— Sartle, cria Harry Dickson, c'est votre maison ?

— Oui, répondit l'autre sans s'émouvoir.

— Elle brûle.

— Oui.

— Bon, grommela le détective à l'adresse de Goodfield, l'antienne recommence. Puis se retournant vers Sartle :

— Cela ne semble pas vous émouvoir grandement ?

— Non.

— C'est vous qui y avez mis le feu ?

— Oui.

— Comment ?

— Sais pas.

Goodfield lui montra le poing.

— Je vous apprendrai bien à devenir plus loquace, Mr. Sartle...

Allons, avouez. Hier, vous avez tué un homme dans cette maison.

— Oui.

— Oui était-ce ?

— Sais pas.

— Les voici deux à s'accuser du même crime, se lamenta le brave policier.

Les hautes volutes de fumée, ainsi que les flammes avaient été aperçues des villages proches, car de toutes parts les gens accouraient et des pompiers volontaires arrivaient à toute vitesse.

Mais tous les efforts pour sauver les bâtiments furent vains. Avec une vélocité incroyable, le feu dévora complètement les *Oaks*.

— Voilà du beau travail, ricana Harry Dickson en voyant

s'écrouler le dernier pan de mur dans une pluie d'étincelles et de tisons.

— Oui, le feu a été mis, il n'y a pas de doute, opina Goodfield.

Le détective observait un des pompiers improvisés qui braquait sa lance sur un monceau de décombres incandescents, sans parvenir à les éteindre ni même à diminuer l'ardeur du feu.

— Plus j'y mets de l'eau, plus ça flambe ! grommela-t-il ; je ne sers pas de pétrole pourtant mais d'excellente eau de puits !

— Plus il y met de l'eau..., répéta machinalement Harry Dickson.

— Cela vous fait réfléchir, maître ? dit Tom Wills.

— En effet, car je pense que nous avons affaire à quelqu'un qui connaît bougrement de choses, le feu grégeois par exemple.

— Ce serait à l'aide de cette fameuse chose que le feu aurait été mis à cette boîte ? demanda Tom.

— Oui, ou de quelque dangereuse matière similaire.

L'élément dévastateur avait accompli son œuvre et la foule se retirait par petits groupes, discutant l'événement.

Tout à coup le détective fit un geste de surprise et se tourna vers le garde.

— Qui est cet homme assis sur la barrière de la prairie et qui tient les yeux fixés sur les ruines des *Oaks* ?

Le garde secoua la tête.

— C'est la première fois que je le vois ici. Il n'est pas du pays.

Il l'apostropha avec rudesse :

— Holà, l'homme, que faites-vous là ? L'inconnu ne l'entendit pas ou fit semblant de ne pas lui prêter attention. Il resta assis sur la traverse, la tête dans les épaules, le regard au loin.

— Allons le trouver ! dit brusquement le détective. C'était un individu de mise négligée, à la mine triste et indifférente.

— Qui êtes-vous ? demanda le garde rural.

— Sais pas.

— Votre nom ?

— Sais pas.

Harry Dickson écourta immédiatement cet interrogatoire qui menaçait de s'identifier complètement avec les deux autres, à cette différence près que le troisième lascar prétendait ne pas même connaître son nom.

— Il nous faudra louer une auto spéciale, gronda le détective, si nous voulons transporter à Londres tous ces gens si peu bavards.

— Comment, il nous faut l'arrêter également ? demanda Goodfield.

— Il était du nombre, dans la farce souterraine... Il n'en manque plus qu'un pour que le quatuor de mes geôliers soit au

complet.

Pourtant, le quatrième ne donna pas signe de vie et l'auto de la police ne retourna qu'avec trois prisonniers.

A peine furent-ils arrivés à Scotland Yard qu'une escouade d'employés fut recrutée pour consulter les fiches anthropométriques.

Cette besogne se fit rapidement, sans toutefois l'ombre d'un résultat : aucun des trois mystérieux taciturnes ne figurait au casier judiciaire.

C'était celui qui avait été capturé en premier lieu qui attirait le plus l'attention du détective.

Alors que les autres, y compris Mr. Sartle, semblaient appartenir au monde ouvrier, celui-là avait des allures autrement plus distinguées.

Ses mains étaient fines, son corps dénotait une hygiène et des soins lointains, même son regard avait des lueurs d'intelligence.

Tous trois furent sur l'heure déferés aux psychiatres de l'infirmerie spéciale de Newgate, qui reçurent mission de s'occuper surtout du soi-disant Jack Smith.

Le premier rapport qui parvint au Yard, le lendemain, était singulièrement décourageant :

*Imbécillité complète – Manque de réactions – Atonie de la gustation et de l'odorat – Aucune sensation de fatigue au cours de l'observation – Sensibilité physique très réduite – Analyse du sang et de la liqueur lymphatique ne révèle l'emploi d'aucun poison connu.*

Les psychiatres ajoutaient qu'ils craignaient la rapide diminution de leur vitalité. Ils avaient raison.

Le troisième jour de l'incarcération, l'individu arrêté en troisième lieu décédait presque subitement, tandis que le soi-disant Mr. Sartle commençait à donner des signes de profond affaiblissement.

Piqûres, réactifs énergiques, rien n'y fit : Mr. Sartle mourut à l'aube du quatrième jour.

A peu près vers cette heure, l'état du pseudo Jack Smith suscita de sérieuses inquiétudes : il s'endormit profondément et sa température passa par des alternatives stupéfiantes, fournissant matière à ce bulletin extraordinaire :

*10 heures du matin : 39,2°*

*10 h 30 : 40°*

*11 heures : 41,8°*

*12 heures : 42,1°*

*12 h 30 : 43,4°*

Ici, des médecins, accourus en nombre au chevet du singulier malade, commencèrent à crier au miracle, car la fièvre atteignit 44 degrés, phénomène fébrile à peu près inobservé jusqu'à ce jour.

Le malade respirait avec force, sa poitrine se soulevant comme un soufflet de forge et la sueur lui ruisselant sur le visage.

Pourtant, le point culminant semblait avoir été atteint.

Vers deux heures de l'après-midi, le thermomètre tomba presque verticalement et la température devint normale au crépuscule.

Pourtant, les docteurs n'étaient pas au bout de leurs surprises : à minuit, cette température descendait en dessous de 35 degrés, puis, aux approches de 34 degrés – chose inouïe –, elle remonta.

Elle redevint normale à l'aube ; le malade continuait à dormir, mais d'un sommeil calme que les médecins qualifièrent de réparateur.

A huit heures du matin, il se dressa brusquement sur son séant et regarda autour de lui.

— Appelez Harry Dickson, dit-il d'une voix stridente.



### 3. L'amnésie de Mr. Norris Wantley

Ici se situe une des plus étranges scènes auxquelles Harry Dickson assista, et où sa logique et son bon sens coutumiers reçurent un sérieux coup...

Quand le détective fut introduit auprès du soi-disant Jack Smith, celui-ci était toujours assis sur son séant, le dos dans les oreillers, et il ne parut pas s'apercevoir de l'arrivée du détective qu'il avait pourtant mandé à son chevet.

— Je vous écoute, Jack Smith, dit Harry Dickson.

L'homme ne répondit pas et ses regards semblaient passer à travers le corps du visiteur, comme si ce dernier eût été en verre ou n'eût pas existé.

Au bout d'un quart d'heure, l'homme répéta de la même voix stridente :

— Harry Dickson est-il là ?

— Je suis ici près de vous, répondit ce dernier.

Il se passa quelques instants avant que l'homme répondît à son tour. On aurait dit que la parole du détective avait mis un temps relativement long à lui parvenir.

— Harry Dickson, écoutez !

L'inconnu parlait, mais sans regarder le détective, ou plutôt sans paraître l'apercevoir.

— Je vous écoute, Jack Smith.

Alors l'autre parla, très lentement, comme s'il cherchait ses mots, articulant avec peine.

— Vous m'avez tendu un piège, Harry Dickson. Vous êtes un enfant. On ne me prend pas. J'ai tué David Winter. Il n'était pas dangereux. J'ai voulu vous avertir en le faisant. Je vous tuerai quand il me plaira. Il ne me plaît pas encore de le faire maintenant.

Le malade se tut et resta immobile.

Le médecin de service s'approcha du détective.

— On dirait un homme qui parle en état d'hypnose, bien qu'il y ait une certaine différence.

Harry Dickson approuva d'un signe de tête.

— Jack Smith, écoutez-moi à votre tour dit-il.

L'autre ne parut ni entendre ni comprendre.

— Oui êtes-vous ?

De nouveau, un temps relativement long s'écoula et tout à

coup le patient eut comme un haut-le-corps.

— Je suis le Sphinx.

— Où êtes-vous ?

La réponse fut plus rapide :

— Nulle part... et pourtant partout où je le veux.

— Quel but poursuivez-vous ?

— Affirmer ma puissance, la seule qui soit.

— Me voyez-vous ?

— Si je le veux !

— Veuillez-le donc !

Le malade poussa un ricanement si atroce que détective, médecin et infirmiers reculèrent.

— Regardez donc !

Ce fut bref, mais épouvantable : les yeux du patient brasillèrent, une double flamme sembla en jaillir et l'expression de son visage fut à ce point effroyable que Dickson dut faire un effort héroïque pour ne pas détourner les yeux.

Jack Smith se mit à donner immédiatement après des signes d'intense fatigue.

— Vous pouvez m'écouter encore ?

— Oui, répondit la voix, mais très affaiblie et lointaine.

— Cet homme n'est-il que votre instrument ?

Un bruit bizarre, comme du verre cassé, sortit de la gorge du malade. Puis une onomatopée qui ressemblait à un juron ou une exclamation de colère, très lointaine. Et ce fut le silence.

Jack Smith retomba sur sa couche ainsi qu'une souche et glissa immédiatement dans un profond sommeil, tandis que sa température se remit à monter.

Harry Dickson se retira, rêveur, à peu près démoralisé.

\*

Le lendemain, les psychiatres lui firent savoir que Jack Smith était redevenu normal, c'est-à-dire qu'il était revenu à l'état où il se trouvait lors de son incarcération.

Il restait des heures immobile, ne parlant à personne, ne répondant à aucune question, n'acceptant pour toute nourriture qu'un peu de pain et de bouillon, mais buvant beaucoup d'eau.

Quinze jours plus tard, cette situation n'avait pas changé.

Mais, entre-temps, Harry Dickson n'était pas resté inactif.

Il avait dirigé son enquête du côté de Mr. Sartle et avait fini par découvrir qu'avant son établissement aux Groves, l'ancien propriétaire des *Oaks* avait habité Londres et notamment le triste quartier de Bow.

De fil en aiguille, il était parvenu à savoir que Sartle était employé dans une maison de gros, que c'était un homme taciturne, honnête et ponctuel, ne s'occupant de personne. Son nom était réellement Sartle : Emil Sartle.

Il y avait un peu plus d'une année qu'il avait brusquement donné sa démission aux patrons qui l'employaient depuis plus de trente ans, sans en fournir la raison. Il avait vendu ses meubles à un regrattier du voisinage et était parti.

Les chambres que Mr. Sartle avait occupées dans une hideuse maison de Bow Road, n'avaient plus été louées depuis son départ, tellement elles étaient sombres et inconfortables.

Harry Dickson jubila intérieurement en apprenant ces détails et soumit les lieux à une investigation en règle.

Les propriétaires ne s'étaient pas souciés de remettre les chambres en état ni même de les faire nettoyer après le départ de leur locataire.

Dans la cheminée, la suie s'était amoncelée et avait formé un grand tas noir et gras que le détective remua du bout de sa canne. Il sentit une résistance et en retira une petite figurine en pierre verte, admirablement travaillée, représentant le Sphinx d'Egypte.

Ce fut tout ce que lui livrèrent les chambres, mais il sentit néanmoins qu'il tenait quelque chose.

Il soumit la figurine à l'examen d'un fonctionnaire du British Muséum, qui la transmit ensuite à Mr. Brusher, le célèbre égyptologue. Celui-ci sembla fort ému en la voyant.

— C'est du travail antique et du plus pur art, dit-il. Pourtant, je n'en ai jamais vu de pareil. Les sculpteurs modernes ont réduit le Sphinx en miniature, mais les Egyptiens ne l'ont jamais fait.

Dickson en reprit l'examen à son tour, mais sous un autre angle.

Il ne lui apprit qu'une chose : l'objet avait dû tomber d'une certaine hauteur, ce qui expliquait de menues meurtrissures de la pierre verte.

Sa conclusion fut assez étonnante :

— Tout semble avoir été enlevé avec soin des chambres de Sartle ; il n'est pas admissible que cet objet, qui me paraît avoir une certaine valeur, ait été oublié. Voyons le tas de suie à présent. Il ne date pas d'hier, mais pas davantage de l'année dernière. Elle a dû s'écrouler après le départ de Sartle, par l'effet d'un orage ou d'un grand vent. La figurine doit l'avoir suivie... ; elle se trouvait par conséquent cachée dans la cheminée. Oui l'a mise là ? Sartle ? Dans ce cas, pourquoi ne l'aurait-il pas emportée ? Il paraît que c'était un homme soigneux et même méticuleux.

Il en était là de ses cogitations quand on lui annonça que Jack

Smith semblait aller mieux.

Non qu'il parlât plus ou autrement que de coutume, mais il s'était soudain mis à manger et manifestait une sorte de satisfaction animale devant les repas copieux qu'on lui servait.

Un gardien lui ayant donné un cigare, il le tourna quelque temps entre les doigts d'un air préoccupé, puis il le décapita d'un coup de dent et l'alluma au briquet qu'on lui tendait, pour le fumer ensuite avec un réel plaisir.

Harry Dickson décida alors de tenter un grand coup. Il obtint la libération du détenu. Lors de la levée d'écrou, celui-ci ne manifesta aucune joie à la nouvelle de sa liberté retrouvée. Peut-être ne comprenait-il même pas ce qu'on lui disait.

— Vous êtes libre, Jack Smith.

— Oui.

— Qu'allez-vous faire ?

— Sais pas.

— Allez-vous rentrer chez vous ?

— Oui.

— Où donc ?

— Sais pas.

On lui remit un peu d'argent qu'il regarda du même air préoccupé, avant de le glisser prestement dans sa poche.

Les portes de la prison s'ouvrirent devant lui. Il resta quelque temps immobile, les yeux fixés sur le ciel.

Harry Dickson avait organisé une filature en règle, dont lui-même avait pris le commandement. Non sans angoisse, il observait Jack Smith. Après une dernière hésitation, ce dernier se mit brusquement en marche. Il traversa Ludgate Hill d'un bon pas, puis le Fleet et Aldwych. Il hésita de nouveau à l'angle de Kingsway qu'il finit tout de même par emprunter.

Il y avait plus d'une heure qu'on le suivait, quand il arriva à la hauteur de Theobalds Road. Là, un changement parut s'opérer en lui. Il se passa à plusieurs reprises la main sur le front, s'arrêta devant l'étalage d'un magasin de confection et se regarda dans la glace.

Harry Dickson, qui s'était approché avec précaution vit son visage se crispier, refléter la surprise, puis une incompréhension terrifiée.

Jack Smith fouilla ses poches, en retira le peu d'argent qu'on lui avait remis à Newgate, haussa les épaules d'un air découragé et, tournant à angle droit dans Farringdon Road, entra dans la succursale de la Midland Bank.

Vivement, Harry Dickson entra à sa suite.

Jack Smith, d'une voix toute changée, demandait à parler au directeur. Celui-ci arriva, regarda l'homme mal habillé qui l'avait fait

venir et lui demanda sans trop d'aménité ce qu'il voulait.

Jack Smith se pencha vers lui.

— Grands dieux ! s'exclama le directeur, veuillez entrer dans mon bureau, je vous prie !

L'entretien dura quelque temps et quand Jack Smith sortit, il pliait posément une grosse liasse de billets de banque qu'il glissa dans la poche de sa vareuse.

Ce fut le moment que le détective choisit pour intervenir.

— Un instant, Jack Smith, dit-il.

L'homme le regarda avec méfiance.

— Vous vous trompez, dit-il, je ne me nomme pas ainsi et je ne vous connais pas. Veuillez passer votre chemin.

Il y avait quelque chose de tellement changé dans la voix et dans l'attitude de l'ancien détenu que Dickson lui-même crut à une erreur.

Mais les pauvres vêtements étaient là, et le fil blanc qui avait retenu le numéro de toile de la matricule pénitencière émergeait encore d'une boutonnière.

Le détective exhiba son insigne de police.

— Que me voulez-vous ? demanda le pseudo-Jack Smith.

— Je désire vous demander votre identité et vous parler ensuite.

— Je n'ai aucune pièce de ce genre sur moi, mais si vous voulez me suivre chez le directeur, il se portera garant pour moi.

Dickson ne demandait pas mieux.

— Ce gentleman est un de nos clients, affirma le directeur ; il se nomme Norris Wantley et il est à la tête d'un commerce d'exportation dans Bishopsgate. Il y a deux mois, il est parti sur le Continent pour affaires, et on n'a plus eu de ses nouvelles. Mais comme ses affaires étaient bien gérées et que ses employés le connaissaient comme quelqu'un de très indépendant et d'assez original, ils ne se sont pas inquiétés outre mesure.

Norris Wantley passa de nouveau sa main sur son front.

— Je vous dois un aveu, dit-il. Je suis parti de Londres parce que je sentais mon mal revenir. Je souffre de crises d'épilepsie, mais je les ai toujours cachées à mes employés. Je suis célibataire et ne dois donc des comptes à personne. Je suis parti sur le Continent, dans l'intention de me faire soigner. Pourtant, depuis Douvres, je ne me souviens plus de rien.

» Je vais rentrer chez moi et changer de vêtements. Voulez-vous me suivre, Mr. Dickson ?

Deux heures plus tard, les émissaires du détective avaient soigneusement contrôlé les propos de Norris Wantley et trouvé que tout était parfaitement exact selon ses dires.

Les affaires de Mr. Wantley étaient florissantes. Ses bureaux occupaient un bel immeuble de Bishopsgate Street, et une partie des bâtiments lui servait de demeure privée, luxueusement agencée.

Après s'être réconforté de quelques verres de vieux porto, Norris Wantley se déclara prêt à répondre à toutes les questions du détective.

Il ne se souvenait de rien : ni de son passage aux Groves, ni de sa détention. Ses souvenirs s'arrêtaient en gare maritime de Douvres.

— J'ai pris mon billet pour Ostende, dit-il, la malle était devant moi... Et puis..., je ne sais plus... Il y a un grand trou noir dans ma mémoire... Je me suis retrouvé à l'angle de Theobalds Road, habillé comme un portefaix.

— Qui a assuré la bonne marche de vos affaires pendant votre absence ? demanda Dickson.

— Je suppose que c'est le vieux Dowes, un excellent employé. Voulez-vous le voir ?

— Je préférerais faire un tour dans vos bureaux.

— A votre aise.

— N'êtes-vous pas trop fatigué ?

— Au contraire, je me sens frais et dispos comme si je venais de passer une bonne cure de repos à la campagne ou à la mer.

Les bureaux étaient spacieux et magnifiquement aménagés. Le travail y battait son plein ; les machines à écrire cliquetaient, les appels téléphoniques se succédaient presque sans interruption.

Le retour du patron ne semblait y provoquer aucune surprise, comme s'il n'était parti que depuis la veille. Seul le vieux Dowes, un gentleman respectable, manifesta un peu d'émotion.

— Ah, Mr. Norris, de ne pas recevoir de vos nouvelles, nous avons failli nous inquiéter, mais vous voici de retour et nous sommes bien contents. Avez-vous passé de bonnes vacances ?

— Très bonnes, Dowes, je vous remercie. Rien n'est arrivé de spécial pendant mon absence ?

— Non, sir..., c'est-à-dire que Miss Freyson a été malade.

Harry Dickson vit une légère rougeur glisser sur les joues de Wantley.

— J'espère qu'elle est guérie ?

— Certainement, sir, elle est revenue ; un peu pâlotte, mais en bonne santé, a-t-elle dit. D'ailleurs, la voilà.

A travers les hautes glaces du bureau de Mr. Dowes, on vit approcher une ravissante jeune femme d'une trentaine d'années.

Elle entra et vint immédiatement au-devant de son patron.

— Ah, Mr. Norris, murmura-t-elle, je suis bien contente de vous voir de retour.

Ils se serrèrent la main.

— Dowes me dit que vous avez été malade ?

— Un peu de fatigue, c'est-à-dire que de garde-malade, je suis devenue malade à mon tour ! répondit-elle en riant.

Mr. Wantley expliqua :

— Miss Lilian Freyson soigne son vieil oncle, le colonel Freyson et je ne pense pas que ce soit un patient très facile.

Non sans surprise, Harry Dickson regardait Mr. Norris Wantley, cet homme qu'il avait vu se conduire en complice de forban, qu'on avait arrêté sous l'inculpation d'un crime, qui avait parlé un langage si étrange et si terrible pendant son incarcération, et qui se mouvait maintenant à son aise dans un décor qui lui était familier, comme s'il ne l'avait jamais quitté.

L'envie le tenaillait de lui mettre la main au collet et de le faire réintégrer la prison de Newgate, mais l'homme semblait si réel dans ses gestes, si loin de tout soupçon possible qu'il opta pour le mystère.

Quel être étrange et occulte arrivait à faire mouvoir à distance le pantin humain qu'était Norris Wantley ?

Tout à coup une idée lui traversa l'esprit.

Il se tourna vers le vieux Mr. Dowes.

— Y a-t-il longtemps que vous avez vu Sartle ? de-manda-t-il à brûle-pourpoint.

Dowes secoua la tête et réfléchit.

— Sartle..., voyons, sir, de qui voulez-vous parler ? Attendez, j'ai en effet connu quelqu'un de ce nom, mais il y a bien longtemps qu'il n'est plus venu ici. Il était employé chez Milkinwater Brothers et il faisait les encaissements les premier et quinze de chaque mois.

— Il venait donc ici ?

— Mais oui, comme tous les encaisseurs des firmes avec lesquelles nous traitons.

Norris Wantley, assis à son bureau, compulsait des papiers avec indifférence.

— Vous avez connu ce Sartle, Mr. Wantley ? demanda Dickson.

— Moi ? Pas le moins du monde.

— Les encaisseurs ne dépassent jamais les guichets, dit fièrement Mr. Dowes.

Harry Dickson l'attira à l'écart.

— Je désire savoir si vous connaissez cet homme, dit-il, en tirant de son portefeuille la photo du troisième prisonnier, celui qui était décédé en prison, tout comme Mr. Sartle.

Dowes sursauta.

— Je le connais certainement, dit-il, bien qu'il ne soit pas changé à son avantage. Il m'a l'air d'avoir dégringolé durement l'échelle sociale – ce qui était à attendre d'un individu de son espèce.

— Qui est-ce donc ?

— C'est Médard Woodpriver, un ancien employé de notre firme, qui a été renvoyé pour indécatesse il y a plus d'un an.

— Quel genre d'homme était-ce ?

Mr. Dowes haussa des épaules méprisantes.

— Assez intelligent, très travailleur, mais obstiné comme une mule. Je n'ai jamais su pourquoi il a commis des faux en écriture pour s'approprier des sommes dérisoires. Pourtant, il ne semblait pas avoir des besoins spéciaux et vivait très retiré. Mais n'empêche..., c'est un voleur ; c'est tout ce que j'ai à dire à son sujet. Je ne sais pas ce qu'il est devenu après avoir été renvoyé de notre firme.

— Il n'a donc pas été poursuivi pour ces faits ?

Mr. Dowes indiqua du geste Miss Freyson qui s'entretenait avec Mr. Wantley.

— C'est cette jeune fille au grand cœur qui a plaidé sa cause et qui a obtenu son simple renvoi.

Harry Dickson prit congé, promettant de revenir dans peu de jours.

Mentalement, il nota : « Norris Wantley semble être pour l'instant un pivot de l'affaire. Sartle était connu par la firme Wantley et y venait occasionnellement, mais il y venait tout de même. Médard Woodpriver était un ancien employé de la firme Wantley. » Il rentra chez lui à Baker Street. Au moment où il poussait la porte, une barre de fer siffla au-dessus de sa tête et ne le manqua que d'un pouce, lancée par un homme qui s'était tenu caché sous un porche voisin et qui s'enfuyait.

Harry Dickson se lança à sa poursuite.



## 4. Le quatrième

L'homme courait de toutes ses forces, tournant les rues à chaque angle, ce qui dénotait un manque d'habitude de la fuite. Il s'était engagé dans ce réseau de rues peu fréquentées qui se trouve derrière Baker Street, de telle sorte que la poursuite passa à peu près inaperçue.

D'ailleurs, le temps favorisait l'agresseur : le fog, le fameux brouillard jaune de Londres, commençait à assombrir les rues.

Déjà la silhouette du fuyard devenait plus vague, s'estompant dans la brume humide, et Dickson, à qui elle ne semblait pas tout à fait inconnue, désespérait déjà de la rejoindre.

Il n'avait fait qu'entrevoir le visage de l'assaillant et, sans pouvoir le classer dans sa mémoire, il se le rappelait.

Soudain, il poussa une sourde exclamation.

— C'était le quatrième des geôliers des Groves !

Cette pensée lui donna des ailes. Il serra les poings aux hanches et accéléra considérablement son allure.

Mais le fog de Londres a d'autres tours dans son sac, et du moment qu'il est en place dans la métropole, il y règne en maître.

De grosses volutes de fumée tournoyèrent, formant un impénétrable rideau entre le détective et le fuyard.

— Malédiction ! gronda Harry Dickson.

Il venait de se heurter à un passant.

— Pardon, sir, je ne vous avais pas vu venir.

Harry Dickson sursauta en reconnaissant la voix.

— Mr. Dowes !

— Ciel, Mr. Dickson !

L'agresseur était perdu pour le détective, car on ne voyait pas à cinq pas dans le brouillard et l'incident lui avait donné de l'avance.

— Il y a à peine une heure que nous nous sommes quittés, Mr. Dowes, dit le détective, et nous nous rencontrons déjà.

— C'est la faute à ce maudit brouillard, Mr. Dickson ; je me rends compte, à présent, que j'ai dû m'égarer. D'ailleurs, le quartier ne m'est pas très familier.

— Il se peut que je puisse vous être utile, Mr. Dowes, car ce voisinage est un peu le mien.

— Miss Lilian Freyson a été invitée à dîner par le patron et elle désire que j'aille prévenir son vieil oncle. Elle n'aurait pas osé envoyer

un employé ordinaire, car le colonel n'est pas d'humeur facile. J'ai mission d'agir en diplomate. Je me rends donc à sa demeure de Paradise Street, mais je ne m'y retrouve plus.

— Pourtant, Mr. Dowes, vous êtes dans le bon chemin. Tenez, il vous suffit de tourner à gauche et vous êtes dans Paradise Street.

— Je vous suis très reconnaissant en vérité, murmura le vieillard.

Harry Dickson sentit une certaine gêne chez son compagnon.

— Mr. Norris Wantley est fiancé à Miss Freyson ? demanda-t-il. Mr. Dowes s'effara.

— Grands dieux, que dites-vous là, Mr. Dickson ? Je n'en sais rien et vraiment je serais le dernier à répandre des bruits aussi absurdes.

Le détective s'excusa d'un geste.

— Je voulais rattraper un gentleman qui marchait un peu vite, dit-il ; ne l'auriez-vous pas vu, par hasard ?

— Je regrette, je n'ai vu personne, répondit le vieux gentleman.

— Au revoir, Mr. Dowes, dit Dickson en lui serrant la main, vous êtes donc arrivé à destination ; efforcez-vous de ne pas trop vous faire secouer par le colonel Freyson.

Dickson tournait déjà les talons quand Mr. Dowes le retint.

— Excusez-moi, murmura-t-il, mais cela ne m'enchanté guère d'aller chez lui, et seul encore ! Il est si emporté. Si vous veniez avec moi, vous me rendriez un très grand service.

— Encore faudrait-il expliquer ma présence à l'irascible militaire, railla le détective.

— Je dirai..., hésita le vieil homme, je dirai... Mon Dieu, c'est vrai, que pourrais-je bien dire. Je suis un vieux fou, Mr. Dickson, et il faut me pardonner, mais je ne pense pas avoir en moi l'étoffe d'un diplomate.

— Vous avez déjà vu le colonel Freyson ?

— Une ou deux fois. Il venait chercher sa nièce au bureau : il me fait peur.

Harry Dickson réfléchissait : une étrange idée lui était venue. Tout à coup, sans trop savoir pourquoi, la maison de Paradise Street et ses habitants l'intéressaient.

— Mr. Dowes, dit-il, votre visite au colonel peut-elle être retardée d'une demi-heure ?

— Mais certainement, Mr. Dickson. Je vous avouerai même que je songeais déjà à la postposer et à passer ce délai devant une demi-bouteille de porto, pour me donner le courage d'affronter cet olibrius.

— Dans ce cas, venez, ma maison est à quelques minutes d'ici.

— Que projetez-vous, Mr. Dickson ?

— Bah ! Une de ces blagues qui me sont quelquefois coutumières. Il faut bien rire un peu, même dans le métier de détective et de chasseur d'hommes.

Mr. Dowes, intrigué, suivit Harry Dickson dans son home de Baker Street.

— Voici la bouteille de porto désirée, dit le détective avec bonne humeur, vous en userez selon votre plaisir. En attendant...

Du tiroir de sa table de travail, il avait retiré la boîte à maquillage et de postiches, et ses mains agiles s'affairaient sur son visage.

— Par Jupiter ! s'écria Mr. Dowes éberlué, que faites-vous là ?

— Je deviens Mr. Dowes ! répondit Dickson en riant, vous voudrez bien me prêter votre redingote, car je n'en ai pas de pareille dans ma garde-robe. Grimé et costumé de cette façon, c'est moi qui irai affronter le bouillant colonel.

Mr. Dowes trembla.

— Pourvu qu'il ne s'aperçoive de rien... Et puis je n'aimerais pas non plus que Miss Freyson ou Mr. Norris Wantley l'apprennent.

— Soyez tranquille, cher monsieur, nous aurons désormais un secret qui restera entre nous. Là..., qu'en dites-vous ?

Mr. Dowes ne disait rien, mais son visage parlait pour lui : il se voyait face à face avec lui-même comme si une glace lui eût rendu son image.

— Votre mission se limite-t-elle à avertir Mr. Freyson de l'absence de sa nièce au dîner ? demanda Harry Dickson.

— Presque, déclara le vieillard. Miss Freyson m'a demandé d'apprendre à son oncle le retour de Mr. Norris Wantley, mais rien de plus.

— A bientôt, ne ménagez pas la bouteille, cher monsieur ; je suis trop heureux de vous rendre un petit service.

— Surtout, s'alarma le vieil employé, ne dites pas de bêtises, hein !

— Lesquelles donc ?

— A propos de fiançailles entre Norris Wantley et Miss Freyson. Non seulement il vous romprait les os, mais ma situation serait compromise.

Harry Dickson promit tout ce que Mr. Dowes voulut et se dirigea à grandes enjambées vers Paradise Street.

La tournure que prenait l'aventure lui semblait passablement déroutante ; au fond, qu'allait-il faire chez le vieux Freyson ?

Peut-être qu'après tout, il ne faisait que rendre service à ce pauvre Mr. Dowes, pusillanime et froussard.

Il cherchait l'assassin de David Winter, mais jusqu'ici l'enquête

avait tourné court, se heurtant à des choses fantastiques sans doute, mais bien vagues.

La maison des Freyson était de confortable apparence, bien que sa façade se ressentît des injures du temps et que son ensemble présentât un aspect indéfinissable de négligence et d'oubli.

Il fallut carillonner à plusieurs reprises avant qu'un écho ne s'éveillât derrière la porte close.

Ce fut d'abord un bruit de pas traînants, accompagné d'une sorte de grognement de bête, puis la porte s'ouvrit tout à coup avec violence.

— Qu'avez-vous à arracher ma sonnette ! beugla une voix énorme. Qui êtes-vous et que me voulez-vous ?

L'apparition du colonel Freyson aurait certainement dérouté des hommes moins vaillants que Harry Dickson.

C'était un homme d'une stature colossale, dépassant les six pieds, bâti à coups de serpe, aux épaules d'ours, aux longs bras de gorille. Le visage, large et boucané comme un jambon, effrayait par son énormité d'abord, ensuite par la fixité étonnante des gros yeux pédoncules.

— Je suis Mr. Dowes, répondit Dickson d'une voix qu'il rendit fluette à souhait, et je suis envoyé par Miss Lilian Freyson.

— Lilian ne peut-elle faire ses commissions elle-même et quel besoin éprouve-t-elle de m'envoyer un singe de votre espèce ?

Ce disant, le géant s'était écarté pour livrer passage au visiteur et l'introduisait dans un salon de misérable apparence.

— Je vous écoute, dit-il.

Harry Dickson s'acquitta de sa commission.

— Que Norris Wantley, comme vous l'appellez, soit revenu, cela m'est égal, rugit la brute ; il pouvait tout aussi bien rester parti jusqu'au jour du jugement dernier, ce n'est pas mon affaire. Que Lilian mange à ses frais, c'est bien, je lui ai inculqué des principes d'économie. N'empêche que je vous donnerai une bouteille de bière à boire, car vous me semblez avoir rudement besoin d'un réconfortant, hein, vieux barbon ?

Harry Dickson avoua humblement que ce serait un grand honneur pour lui de pouvoir boire à la santé du colonel Freyson.

Celui-ci s'absenta pendant quelque temps et Harry Dickson l'entendit fourrager dans des bouteilles, tout en poussant des jurons sonores.

Le salon où il se trouvait n'apprenait rien au détective ; il était grand, sombre et banal. Les meubles témoignaient d'un long usage et d'un manque de soins considérable ; la carpette montrait la trame et la glace était fêlée à plusieurs endroits.

Freyson revenait, portant une bouteille sous le bras et pinçant

entre les doigts deux gobelets d'étain bosselés, d'inégale grandeur.

Il prit le plus volumineux pour lui, posa l'autre devant le visiteur et déboucha la bouteille en connaisseur.

C'était une fine ale écossaise dont Dickson apprécia immédiatement le velouté et l'arôme.

— C'est une bière crâne, murmura-t-il.

— Ce vieux grigou de Norris Wantley ne doit pas en boire de pareille, ricana le colonel. A propos de cet idiot, où est-il passé pendant tout le temps que cette bête de Lilian a dû trimer toute seule ?

— Il était sur le Continent, répondit évasivement le détective.

— A faire la bombe dans quelque sale ville de Suisse ou d'Italie, à moins que ce ne soit à Paris. Mais c'est trop beau pour un babouin de son espèce, cria le vieux militaire.

Tout à coup, Harry Dickson dressa l'oreille.

— Vous avez un malade dans la maison ? demanda-t-il. Il avait perçu des plaintes sourdes, entrecoupées de gémissements et de hoquets.

Une expression de surprise qui se mua vite en colère glissa sur l'énorme visage du colonel Freyson.

— Chez moi ? Je suis seul dans ma maison. N'y habitent que ma nièce et moi. Je me demande qui a poussé l'audace jusqu'à venir hurler comme un chacal dans ma propre demeure.

Il écouta à son tour et déclara que cela devait venir du jardin.

— Je vois ce que c'est, dit-il, j'ai un poirier dans mon jardin ; j'en ai compté les poires, il y en a onze. Un voleur s'y sera introduit pour me les chiper et il est tombé du mur ou de l'arbre. Aha, nous allons bien voir... S'il n'est pas mort tout à fait. Ce ne sera plus qu'une question de minutes !

Il retroussa ses manches sur deux puissants avant-bras velus et nouveaux.

— Venez ! ordonna-t-il au détective.

Le jardin était une cour dallée où, dans un carré de terre meuble, poussait un poirier étique. Une petite porte basse s'ouvrait dans une arrière-rue : elle était entrouverte.

— Le voilà ! rugit Freyson en s'élançant.

Derrière la porte, un homme était accroupi ; il était livide et se tenait la tête dans les mains.

— Au voleur ! rugit l'irascible militaire... A nous deux, maintenant.

— Pardon, colonel, intervint Harry Dickson, cet homme est blessé.

— Et s'il en était même ainsi, Monsieur touche-à-tout ; suis-je chez moi, oui ou non ?

— Certainement, mais je crains, colonel, que vous ne vous mettiez une mauvaise histoire sur le dos en maltraitant cet homme dans l'état où il est. Si nous le secourions plutôt ?

— Occupez-vous-en, dans ce cas..., mais pas dans mon jardin. Jetez-le dans la rue pour le dorloter. Allons, debout, le type !

Le type leva des yeux vitreux sur lui et soudain Dickson tressaillit : c'était l'homme qu'il avait suivi une heure auparavant.

— Connaissez-vous cet homme, colonel Freyson ? demanda-t-il.

— Croyez-vous que j'ai des cambrioleurs parmi mes connaissances ?

— Cet homme est grièvement blessé. Sans doute qu'il a vu la porte ouverte et qu'il a espéré y trouver un refuge dans votre jardin. Si vous permettez que je m'en occupe, je le conduirai dans la rue et j'irai au poste de police le plus proche.

— Faites ce que vous voulez, mais débarrassez-moi de cet individu de mauvais aloi.

— Merci, colonel, et adieu.

Freyson grommela encore quelques mots indistincts puis s'exclama soudain :

— Au fait, nous étions occupés à boire de la bière et nous allions bavarder un peu. Quand je suis de bonne humeur, j'aime la conversation. Revenez donc un de ces jours, on causera. Il y a encore de la bière.

Harry Dickson s'était occupé de l'homme et Freyson ferma la porte derrière eux.

L'inconnu marchait en titubant, de grosses gouttes de sueur perlaient à ses tempes et un tremblement violent lui secouait les membres.

Il se laissa conduire jusqu'à l'angle de Weymouth Street où quelques taxis stationnaient.

Dickson installa l'homme dans une des autos, monta à côté de lui et se fit conduire à toute vitesse à Scotland Yard.

— Non, mais quelle étrange tête vous vous êtes fait ! s'écria Goodfield quand il se fut fait connaître.

— L'homme à qui elle appartient m'attend chez moi et il faut que j'aille le délivrer, dit le détective. Gardez-moi cet homme et faites-le soigner ; il pourra nous être utile, j'espère.

Le taxi le ramena chez lui, où il trouva le bon Mr. Dowes devant une bouteille considérablement entamée.

— Eh bien, demanda le vieil employé, le colonel ne vous a pas cassé la tête au moins ?

— Au contraire, nous avons bu de la bière excellente, et je le considère comme un homme un peu rude, mais de commerce

agréable.

— Non mais, des fois..., s'écria Mr. Dowes éberlué. Eh bien, dans ce cas, vous êtes un privilégié, Mr. Dickson, car le colonel n'a jamais eu un mot aimable pour personne, si ce n'est pour sa nièce Lilian.

— Je ne le connais pas, confessa le détective ; je suppose que c'est un ancien colonial ?

— En effet, il fut un des glorieux soldats de l'armée d'Egypte, sous les ordres de Lord Kitchener. Il entra avec lui dans Khartoum.

« Egypte... », pensa Dickson, et l'image du Sphinx flotta devant ses yeux.

— Miss Lilian, continua Mr. Dowes que le porto rendait bavard, n'est pas très communicative de sa nature, mais elle s'est un jour excusée à cause de quelques mots un peu... grossiers que son oncle eut à mon adresse en entrant dans les bureaux. Figurez-vous qu'il m'appelait sale civette ou quelque chose du même genre.

Harry Dickson regarda Mr. Dowes de côté et s'avoua *in petto* que celui-ci, avec son cou grêle et sa tête en fuseau, avait bien l'apparence d'un chat sauvage, la férocité en moins.

Ce dernier reprenait du porto et vidait son verre avec délice.

— Elle racontait, continua-t-il, que le colonel avait beaucoup souffert des intrigues contre lesquelles son manque de tact et de finesse le rendait impuissant.

Mr. Dowes glissait sur la pente des confidences.

— Vous avez déjà entendu parler de la mission Holpole ?

— Oui, j'en ai lu l'une ou l'autre chose.

— Elle opérait des fouilles dans la Vallée des Rois, bien avant que Lord Carnarvon y vînt, et elle obtint quelques résultats. Le colonel Freyson avait été désigné pour protéger les membres de la mission contre les pillards indigènes. Or, Sir Bradford Holpole fut dépouillé d'une façon mystérieuse de ses plus précieuses trouvailles. On accusa le colonel Freyson de manque de surveillance et il fut prié de prendre sa retraite. On le soupçonnait fort d'avoir prêté la main au pillage occulte des trésors découverts.

— Ce Bradford Holpole avait, si je ne me trompe, un renom peu recommandable, observa le détective. On lui prêtait des instincts pervers et les fouilles qu'il fit provoquèrent un vif mécontentement parmi la population, à cause de l'insolence avec laquelle elles furent faites.

Mr. Dowes haussa les épaules.

— C'est du latin pour moi, cher monsieur, je suis un pauvre vieux comptable qui n'entend rien à ces choses, mais le colonel me fait peur et je le crois capable des pires horreurs.

La bouteille était vide et Mr. Dowes, dont les idées ne

semblaient plus très claires, donnait des signes d'une douce ébriété.

Harry Dickson le reconduisit gentiment jusqu'à la porte, héla un taxi et entendit Mr. Dowes donner son adresse.

« Tiens, se dit-il, tout comme Mr. Sartle, il habite Bow. »

En refermant la porte, il entendit sonner le téléphone. C'était Goodfield qui était à l'autre bout du fil.

— C'est la même blague, gémissait le superintendant. Dieu du Ciel, qu'avons-nous fait à ces gens ? Votre prisonnier est mort, Dickson. Le docteur Miller l'examine : il a dû recevoir un rude coup sur la tête, car le crâne est fracturé. Il a passé de vie à trépas sans dire un mot.



## 5. Cauchemar nocturne

Que lui arrivait-il ?

Harry Dickson s'était réveillé en sursaut et, dressé sur son séant, regardait d'un œil hagard le clair de lune qui filtrait entre les rideaux.

Avait-il fait un mauvais rêve ? Il ne s'en souvenait pas. Une sueur glacée l'inondait et tout son être était en proie à une peur inexplicable, mais effrayante.

Avec effort, il promena ses regards de part et d'autre de la chambre familière où tous les objets lui étaient connus : rien n'y était changé et pourtant il avait le sentiment d'une présence abominable.

— Qui est là ? demanda-t-il d'une voix si grêle qu'il ne la reconnut pas lui-même.

Aucune réponse ne vint et le clair de lune souligna le lourd silence nocturne.

« Je suis malade », se dit-il, et il voulut se recoucher et dormir.

A ce moment, ses regards s'arrêtèrent sur la porte donnant dans son cabinet de travail et, avec une terreur indicible, il vit une raie de lumière se dessiner sous elle ; le trou de la serrure s'irradiait également comme une topaze ardente.

— Qui va là ? voulut-il crier, mais sa gorge n'émit aucun son.

Il n'avait qu'à allonger la main pour toucher le bouton de la sonnerie qui reliait sa chambre à celle de Tom Wills, mais il ne le put : son bras était de plomb, ou plutôt c'était un membre étranger qui n'obéissait plus à ses ordres.

Lentement, il se laissa glisser hors du lit, puis il fit un dernier effort pour se révolter contre la force qui le contraignait à agir.

Ce fut en vain : il marchait à pas lents vers la porte.

Il avait des armes à portée de ses mains, il les voyait... et pourtant elles semblaient demeurer à une distance énorme.

Ouvrit-il la porte ou fut-elle ouverte ? Il n'eût pu le dire : le cabinet de travail était devant lui, baigné de cette inexplicable lumière dorée.

Ensuite, il vit...

Un visage resplendissait de l'autre côté de la table. Il était à ce point éblouissant que le détective sentit comme une brûlure dans le crâne rien qu'à lever les yeux dans sa direction.

Il était triste, beau et terrible, et Dickson le reconnut.

C'était le Sphinx.

L'énigme du désert était immobile, elle ne parlait pas et pourtant le détective l'entendit.

— Je suis le maître !

— Tu es le maître, répondit Harry Dickson.

— Tu obéiras !

— J'obéirai !

— Tu as voulu me trahir !

— J'ai voulu te trahir !

Les paroles inaudibles du monstre retentissaient avec un bruit de cataclysme dans son subconscient. Dickson y répondait par les mêmes mots dans un esprit absolu d'aveu et de soumission.

— Tu tueras...

— Je tuerais...

Pourtant, malgré sa volonté obnubilée, sa pensée esclave, Harry Dickson se souvint qu'il parlait à présent comme le faisaient les quatre hommes des souterrains des Groves.

Il sentit qu'il fallait faire quelque chose pour échapper à la formidable emprise du monstre.

Il voulut s'approcher de la table, mais tout ce qu'il put faire fut de chanceler et de tanguer comme un bateau dans la tempête.

Derrière lui se trouvait une bibliothèque vitrée...

Il eut un éclair de révolte et de raison. D'un effort terrible, il se laissa aller en arrière et tomba de tout son poids contre la glace.

Elle éclata à grand bruit...

Le monstre ardent ne semblait pas s'en être aperçu : il était encore immobile, mais à un frémissement de ses lourdes paupières closes, Harry Dickson comprit qu'elles allaient s'ouvrir.

Et il ressentit que ce regard serait horrible et fatal.

A l'étage, il entendit un bruit de pas : le bris de la glace avait éveillé Tom Wills... Mais arriverait-il à temps ? Avant que le Sphinx n'ouvre les yeux... ?

Les paupières frémissaient davantage... Une fine fente s'y ouvrait déjà par où filtrait une étrange et terrifiante lueur verte.

Les yeux allaient s'ouvrir complètement et Dickson sentit que ce serait pour lui la mort, ou pire encore !

La lueur verte s'accroissait ; elle envahissait la pièce comme un épouvantable clair de lune.

C'était fini, les lourdes paupières se levaient...

— Eh bien, maître, qu'arrive-t-il ?

Tom Wills était là, en pyjama, étouffant un bâillement.

Le cabinet de travail était redevenu ce qu'il était à l'ordinaire, hors la vitre brisée de la bibliothèque.

Presque sans force, Harry Dickson se laissa choir dans un

fauteuil.

— Ne me questionnez pas, petit, je n'en ai pas la force ; demain, peut-être...

Soudain, Tom Wills poussa un cri de souffrance.

— Non, mais... je me suis fait mal, cria-t-il d'une voix furieuse ; pourquoi vous êtes-vous amusé à le faire chauffer à blanc ?

Il désignait un objet posé sur le coin de la cheminée, et qu'il venait de toucher du bout des doigts, en se brûlant profondément.

C'était la petite figurine de pierre verte, que Dickson avait découverte dans la maison de Mr. Sartle, dans Bow.

Déjà Tom Wills avait pris la carafe d'eau et la déversait sur elle. Une épaisse colonne de vapeur fusa avec un bruit strident.

« Si elle avait été posée sur du bois et non sur du marbre, la maison aurait pu flamber », pensa le détective, et il revit l'autre demeure de Sartle, les *Oaks*, flambant comme une torche.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Tom.

— Je ne sais pas... Jetez-la dans un seau d'eau en attendant ; demain et les jours qui suivront, nous essayerons de découvrir les causes de cette sorcellerie.

Harry Dickson n'en pouvait plus et Tom dut le reconduire dans sa chambre à coucher. A peine au lit, il s'endormit d'un sommeil de plomb sur lequel son jeune et dévoué élève veilla jusqu'à l'aube.

Le lendemain, le détective se trouva fort abattu, mais bien plus au moral qu'au physique. En vain essaya-t-il de donner une explication à l'effrayante hallucination de la nuit ; il ne put y parvenir.

Il sortit sans but défini et ses pas le portèrent dans les environs de Bishopsgate. Il vit les bureaux de Mr. Norris Wantley à quelques pas de lui et entra. Immédiatement, il remarqua les visages consternés de Mr. Norris et de Miss Freyson.

— Ah, Mr. Dickson, dit la jeune fille dès qu'elle le vit, Dieu sait si nous n'aurons pas besoin de vos lumières. Imaginez-vous que Mr. Dowes, si ponctuel d'habitude, n'est pas venu au bureau. Nous avons aussitôt envoyé quelqu'un à son domicile et nous avons appris par sa logeuse qu'il n'est pas rentré cette nuit.

— Est-ce si étonnant ? demanda Harry Dickson en souriant.

— De la part de Mr. Dowes ? Certainement ! C'est l'homme le plus rangé du monde.

Mr. Wantley intervint.

— Vous ne dites pas tout, Miss Freyson. De fait, nous sommes occupés à vérifier la caisse qui était sous le haut contrôle de Mr. Dowes, car...

Il hésita visiblement puis se reprit :

— J'espère que ce ne sont que de vaines alarmes et je suis presque certain que tout sera en ordre de ce côté-là. Mais ce qui

justifie notre inquiétude, c'est qu'en réalité l'appartement de Mr. Dowes est vide et qu'il a déménagé à la cloche de bois, comme on dit !

Harry Dickson songea que quatre jours à peine s'étaient écoulés depuis sa rencontre avec Mr. Dowes dans le brouillard le jour où il lui rendit service.

— Bah, dit-il, je suppose que vous vous alarmez à tort, mais je veux bien y aller de ma petite enquête, si cela peut vous faire plaisir.

Il échangea encore quelques mots avec Mr. Wantley, constata que rien n'était changé en lui depuis son retour et prit vivement congé.

L'appartement que Mr. Dowes occupait dans Bow n'avait rien de remarquable et ne différait pas des autres qui s'y louent à profusion.

Toutefois, l'air sournois et malveillant de la logeuse le frappa.

— J'aimerais jeter un coup d'œil sur les chambres inoccupées, dit-il.

— Impossible, trancha la pipelette, le locataire a payé un trimestre qui est loin d'être révolu. Je n'y laisse entrer personne.

Quelque chose dans son attitude déplaisait au détective, mais ce qui le frappait surtout, c'est que, dans un lamentable quartier comme celui-là, le locataire payât par trimestre, alors que tant d'autres louaient à la semaine. Il résolut de brûler ses vaisseaux.

— C'est-à-dire, répliqua-t-il durement, qu'il vous a payé un trimestre entier et quelque chose encore de surcroît, pour vous taire. Je suis au courant, ma bonne femme, mais je désirais savoir à quel point vous étiez complice de Mr. Dowes qui vient de filer avec la caisse de ses patrons.

Harry Dickson se disait :

« Bah, si jamais Mr. Dowes apprend que j'ai tenu un pareil langage, je me débrouillerai bien avec lui. »

Mais il se félicita aussitôt de sa ruse : la logeuse, interdite, levait les bras au ciel et jurait ses grands dieux qu'outre le trimestre elle n'avait reçu que deux livres.

— Il m'a raconté une histoire d'ennemis qui lui voulaient du mal et qui le persécutaient et il a dit qu'il voulait changer de domicile sans que personne en sût quoi que ce soit et sans laisser d'adresse.

— Il y a longtemps qu'il habitait ici ?

— Oh oui, mais il n'occupait que deux chambres très sommairement meublées, il n'a pas eu beaucoup de peine à emporter son fourbi, allez. Dites, monsieur, j'espère que je ne serai pas inquiétée dans cette histoire.

— Non, du moment que vous êtes sincère, promet le détective en lui montrant son insigne de police. Que savez-vous encore de votre locataire ?

— Rien, sir, c'était un homme rangé. Il y a tout au plus deux ans que la passion de la pêche à la ligne lui est venue ; sinon, c'était un gentleman qui vivait comme un moine. Si cela peut vous intéresser, continua la logeuse, voici une lettre qui est arrivée par la poste pour lui. Prenez-la, je ne sais qu'en faire et je ne pourrai la lui faire parvenir. Peut-être que vous le pourrez, ajouta-t-elle avec un rire sournois.

C'était un mot court et bref du colonel Freyson qui l'invitait à venir passer la soirée chez lui :

*Ma nièce va ce soir au cinéma avec votre singe. Venez boire votre bière. Il est inutile de parler à Lilian de votre visite, car elle s'imaginerait que je vous fais venir pour vous questionner sur ses affaires. Je vous attends à huit heures. Soyez exact, vous savez que je n'aime pas attendre.*

*Martin Freyson.*

— Je me charge de cette lettre, dit Harry Dickson.

Des fournisseurs demandaient la logeuse.

— Voici les clés des chambres du monsieur, dit-elle au détective, vous n'avez pas besoin de moi pour les voir.

La femme avait raison en disant que l'appartement de Mr. Dowes n'avait rien d'extraordinaire. C'étaient deux pièces contiguës, fort proprement tenues et qui avaient été vidées avec soin.

La fenêtre de la chambre servant de salle à manger donnait sur la cour. Elle s'ouvrait sur une large gouttière de zinc côtoyant les maisons voisines.

Dickson se pencha au-dehors et examina les alentours. Ils lui rappelaient quelque chose qui s'était fixé dans sa mémoire depuis une époque récente, mais quoi ?

Sa réflexion fut de courte durée : c'était dans les parages qu'habitait Mr. Sartle !

Le détective scruta attentivement les façades proches et en procédant par points de repère, il parvint à situer la vieille et sordide maison qui avait donné asile à l'énigmatique habitant des *Oaks*.

Il découvrit alors que la gouttière permettait à un homme agile et ne craignant pas le vertige d'approcher de ses fenêtres.

Par esprit de curiosité, Harry Dickson décida de le faire et, déjà, il s'apprêtait à enjamber le rebord de la croisée, quand il se jeta vivement en arrière : quelqu'un se mouvait dans l'appartement désert de feu Mr. Sartle.

Les vitres sales ne permettaient à Dickson de voir qu'une silhouette indécise, se déplaçant brusquement, avec des mouvements de bête en cage.

Il hésitait à entreprendre l'expédition par le chemin des chats,

lorsque soudain la fenêtre lointaine fut ouverte et quelqu'un se pencha au-dehors.

Le détective étouffa difficilement un cri de surprise.

Là-bas, au ras de la gouttière, faisant des gestes de possédé, roulant des yeux exorbités, se tenait le colonel Freyson.

Que faisait-il là ? Allait-il lui aussi jouer au chat de gouttière ? Allait-il choisir comme but la pièce que Dickson occupait à ce moment ? Ce dernier le crut un moment, mais changea bientôt d'avis.

Le colonel, après avoir respiré bruyamment l'air frais, retourna à l'intérieur de la chambre.

Peu après, Harry Dickson entendit de violents coups de marteau et même le grondement lointain d'une bordée de jurons.

Bientôt, le vieux Freyson reparut devant la fenêtre, noir de suie et gris de plâtras et de poussière.

— Ah, fit simplement le détective.

Il avait compris ce que cherchait l'ancien colonel.

Freyson démolissait la cheminée de l'appartement de Mr. Sartle.

« Il cherche la figurine du Sphinx », pensa Dickson.

Alors il comprit également qu'à travers les ténèbres épaisses de cette affaire, une voie plus claire venait de s'ouvrir ; une voie qui prenait des allures de piste.

— Ce soir, j'irai boire de la bière chez le colonel Freyson, se dit-il, ou plutôt ce sera Mr. Dowes qui ira.

Depuis longtemps, il ne s'était senti aussi guilleret et aussi dispos.

Le cauchemar de la nuit s'était enfui. A présent, il entrevoyait une lutte avec des hommes et non avec des entités vagues de brouillard et de fumée.

Mais tout à coup, au beau milieu de la rue, il fit halte.

— J'allais faire une belle bêtise, murmura-t-il. Ah ça, mon vieux Dickson, auriez-vous fait la nique à la logique, et sa sœur la déduction vous serait-elle devenue étrangère ?

Il sauta dans le premier bus venu qui roulait dans la direction de la City.

Le Dickson désabusé des derniers jours avait fait place de nouveau au Dickson combatif de jadis, courant à tête baissée vers l'aventure.

## 6. Une singulière réception

Le colonel Freyson semblait l'attendre avec impatience. Il avait posé des bouteilles de bière, des gobelets d'étain et des pipes neuves sur la table, mais sa montre, tout aussi bien mise en évidence, devait faire observer au visiteur qu'il était de cinq minutes en retard.

— Comment se fait-il que ce soit un petit morveux de boy qui m'ait prévenu aujourd'hui de l'absence de Lilian toute une journée, et non vous, comme l'autre fois ? demanda le colonel.

Harry Dickson vit un regard singulièrement perçant posé sur lui et, histoire de gagner du temps, se fit répéter la question.

Si Lilian Freyson n'était pas rentrée pour déjeuner, il se pouvait que son oncle ne fût pas au courant de la fugue de Mr. Dowes. Ou alors, le colonel jouait la comédie, mais laquelle ?

Dickson prit un air mystérieux.

— Faut vous dire, colonel, que j'ai pris un jour de congé aujourd'hui, de ma propre autorité ; je déménage, voyez-vous, je compte aller habiter la campagne.

— Et prendre votre retraite ?

— Je crois, entre nous soit dit, que je suis décidé à le faire.

Le colonel remplissait les verres.

— A propos, comment va le misérable que je vous ai laissé bénévolement conduire hors de chez moi l'autre jour ?

— Il est mort, sir !

— Mort ? Et de quoi ? Je ne lui ai rien fait.

— Non, un autre a dû s'en charger en lui brisant le crâne d'un coup de casse-tête.

— Qui était-ce ?

— Je ne pourrais vous le dire, mais je crois bien qu'il a été lié en quelque sorte avec Mr. Norris Wantley, un certain Mr. Sartle et un autre individu du nom de Woodpriver.

L'effet de ces trois noms fut prodigieux.

Les yeux du militaire s'ouvrirent démesurément.

— Dowes, gronda-t-il, où voulez-vous en venir ?

— Et vous, colonel ? Comment dois-je expliquer votre soudaine amitié pour moi ?

Le géant ferma les poings et son visage se tordit en une hideuse grimace.

— Amitié, espèce de sapajou... Attendez que vous soyez plus

vieux d'une heure, pour savoir de quel genre est cette amitié.

Le colonel était rouge de colère, mais sans doute s'aperçut-il de sa trop grande impolitesse car il s'excusa d'un ton rogue.

— Je ne supporte pas que l'on me pose des questions, il ne faut pas m'en vouloir. Il m'avait semblé que vous aimiez la bonne bière et cela m'a plu ! Cela vous suffit-il ?

— Non, répondit Harry Dickson, cela ne me suffit pas.

Pour le coup, Freyson n'y tint plus.

Il saisit son gobelet – qu'il venait d'ailleurs de vider d'un trait – et le jeta contre la muraille où il s'aplatit complètement.

— Qu'est-ce qu'il vous faut de plus, marmouset ? tonna-t-il.

Le détective se leva.

— Je pense, colonel, que nous nous entendons mal ce soir, dit-il.

Freyson lui jeta un regard à la fois furieux et inquiet, et Dickson remarqua que ses yeux se portaient également vers la lente marche des aiguilles de sa montre.

— Ne partez pas, Mr. Dowes, dit le colonel d'une voix qu'il essayait d'adoucir, nous allons reprendre de la bière et bourrer une bonne pipe. Voulez-vous que je vous raconte quelques-unes de mes aventures lointaines ?

L'ancien colonial était décidément mauvais diplomate et le détective comprit qu'il faisait tous ces efforts pour le retenir.

— Soit, répondit-il ; une de vos aventures en Egypte, par exemple.

De nouveau, le visage de Freyson se crispa.

— Vous voulez que je vous parle de l'Egypte ?

— De la vallée des Rois !

— Mille millions de tonnerres ! rugit-il.

— Si vous le prenez sur ce ton..., colonel.

— Je le prends sur le ton qu'il me plaît, et maintenant je vous dirai que vous ne vous en irez d'ici que lorsque je le voudrai. Reprenez de la bière, fumez, faites ce que vous voulez, mais restez...

La colère faisait trembler Freyson et le détective vit arriver le moment où le deuxième gobelet suivrait le chemin du premier.

— Si vous le prenez sur ce ton..., répéta intentionnellement le détective, je m'en vais. Adieu, colonel !

Pour la deuxième fois, Harry Dickson esquissa le mouvement du départ, mais cette fois-ci Freyson n'écouta plus que son mauvais caractère ; il attrapa son invité par l'épaule et il l'aurait certainement rejeté dans le fauteuil, si un coup de sonnette n'avait retenti à toute volée.

Freyson s'élança dans le corridor et ouvrit la porte. Le détective l'entendit apostropher l'arrivant :



— Enfin, vous voilà..., mais ce que j'ai eu de la peine à le retenir !

Dickson retint difficilement un sourire. La comédie tirait à sa fin et on arrivait aux choses sérieuses.

Freyson rentra dans le salon ; son visage était rouge et ses yeux lançaient des éclairs ; derrière lui s'avavançait un homme de petite taille, à la figure en lame de couteau.

— Voici Dowes ! s'écria le colonel.

L'homme à la mine ascétique jeta à peine un regard sur le visiteur.

— Colonel, dit-il d'une voix acide, vous êtes un imbécile !

— Moi... moi..., hurla le militaire, et pourquoi ?

— Cet homme n'est pas Dowes !

Pour le coup, Freyson n'y tint plus ; il roula de gros yeux effrayés, se gratta la nuque, souffla comme un phoque, donnant tous les signes de la plus parfaite incompréhension.

— Mais je le connais depuis longtemps, protesta-t-il.

Je l'ai vu dans les bureaux de Norris Wantley. Lilian me l'a envoyé, j'ai bu et fumé avec lui.

— Voilà justement votre erreur, Freyson ! Car Dowes ne boit ni ne fume ; cet homme est donc un imposteur. D'ailleurs je savais parfaitement que jamais il n'aurait osé mettre les pieds ici, et c'est bien cette audace de sa part qui fut la cause de ma suspicion.

L'inconnu regardait fixement Harry Dickson, sans toutefois lui adresser la parole.

— Dans ce cas, on lui fait son affaire, au faux Dowes ! hurla Freyson !

Mais le faux Dowes, comme le nommait le colonel, ne semblait guère ému par cette sinistre menace. Au contraire, il regardait alternativement le colonel et le nouveau venu, un sourire moqueur sur les lèvres. Enfin, il prit la parole :

— A quel point de vue, Mr. Dowes vous intéresse-t-il, Sir Bradford Holpole ? demanda-t-il au petit homme.

Ce dernier tiqua à peine. Freyson, par contre, serra les poings et mugit une nouvelle bordée de menaces.

— C'est un voleur, répondit Holpole, mais cela, c'est une autre histoire. Je rends hommage à votre perspicacité, sir. A vous de me dire, maintenant, comment vous connaissez mon nom. Depuis le temps que je vis retiré du monde, je croyais au plus complet oubli des hommes.

Il s'exprimait d'une manière élégante et affable, mais ses yeux restaient froids et durs.

— Le colonel Freyson n'est-il pas resté le serviteur de Sir Holpole, comme au temps de l'expédition d'Egypte ? demanda

innocemment Harry Dickson.

— Voyou ! hurla le colonel. Attendez, vous allez me payer tout cela.

— Restez tranquille, imbécile ! gronda Sir Holpole ; puis il se reprit à examiner le détective. Au bout de quelques minutes, son austère visage s'éclaira et ce fut presque joyeusement qu'il déclara :

— Et vous êtes naturellement Harry Dickson ?

— Me voici découvert comme au jeu de cache-cache, répondit du tac au tac le détective.

— Comment, ce flic ? Cet agent de police ! aboya Freyson, je vais lui montrer de quel bois je me chauffe, moi !

— Une dernière fois, taisez-vous, Freyson ! Mr. Dickson n'est pas un ennemi, pas même un adversaire. Je suppose que nous suivons une même route, vers un même but, dans des intentions diverses, cela va sans dire, mais non dans celle de nous nuire mutuellement.

— Je crois que vous dites vrai, Sir Holpole.

— Pourquoi ne joindrions-nous pas nos efforts ? demanda brusquement l'ancien chef d'expédition.

— Parlez, répondit froidement Harry Dickson, et je verrai après. N'oubliez pas qu'un de mes serviteurs a trouvé la mort dans cette incompréhensible comédie et que par deux fois j'ai failli y laisser ma peau, sans parler des hommes qui ont passé de vie à trépas dans les plus mystérieuses circonstances.

— C'est l'énigme du Sphinx, murmura Holpole.

Il se dressa de toute sa petite taille, mais Harry Dickson dut se dire qu'il n'en paraissait pas moins imposant.

— Mon collaborateur Freyson et moi, commença l'explorateur, nous avons eu bien mauvaise presse dans le temps, et la carrière du colonel en fut fort compromise : quant à moi, je dus renoncer à bien des honneurs. De quoi nous a-t-on accusés, en somme ?

» Nous étions envoyés en Egypte, par le Gouvernement anglais et, comme tels, les produits de nos fouilles appartenaient de droit aux autorités anglaises. Nous nous en sommes accaparés ; nous avons travaillé pour notre propre compte. C'est tout au plus si on ne nous a pas traités de voleurs. En vérité, c'eût été un joli cadeau à faire à l'humanité, et sans le savoir peut-être, vous en avez déjà eu la preuve, Harry Dickson ! Ce que nous avons trouvé...

Sir Holpole croisa ses bras devant sa maigre poitrine et ses yeux lancèrent des éclairs.

— Ce que nous avons trouvé ? Seigneur... ce qui aurait dû rester enfoui dans le sable maudit du désert, jusqu'au jour du Jugement Dernier. Nous avons trouvé l'énigme... oui, la vivante énigme dont le Sphinx n'est qu'une image de pierre.

Harry Dickson approuva d'un grave hochement de tête.

— Cette énigme, c'est l'asservissement de l'humanité par une force supérieure à laquelle aucune énergie humaine ne peut opposer de résistance, n'est-il pas vrai ?

— Oui, c'est bien cela. Comment le savez-vous ? s'écria Sir Holpole.

— Cela et bien d'autres choses encore, mais trêve d'interruptions.

— Le Sphinx a existé il y a des milliers d'années, continua Holpole, mais il a existé. Ce dut être une sorte de démiurge, né d'on ne sait quel caprice des cieux et de la terre. Sa puissance était immense et pourtant c'était un captif.

Holpole hésita un moment. Puis il partit d'un éclat de rire amer.

— Si j'avais dû produire cette thèse devant les doctes académies de Londres, j'aurais fini mes jours dans un asile d'aliénés. Connaissez-vous la manière dont les coupeurs de têtes australiens fument les têtes coupées, Mr. Dickson ? Oui, dans doute... Ils parviennent à leur garder toutes leurs formes, tout en les réduisant au dixième de leur volume. Mais ce ne sont là que des têtes mortes. Eh bien, les nécromans égyptiens en faisaient autant avec des créatures complètes, réduisant leurs formes et leur aspect au centième, au millième même de leur volume... Ils pouvaient donc reculer à une limite inouïe cette hallucinante réduction. Seulement...

Sir Holpole se pencha vers son interlocuteur.

— Seulement, ce n'étaient pas des cadavres qu'ils réduisaient en homoncules, mais des vivants... et qui le restaient !

— Et, acheva le détective, le monstrueux Sphinx vivant, ils en firent une minuscule figurine verte !

Holpole et Freyson sursautèrent.

— On nous l'a volée... C'est elle que nous gardions prisonnière, pour épargner à l'humanité l'horrible esclavage dans lequel l'aurait plongée la créature qui aurait pu se servir de la puissance du Sphinx.

— Ne l'a-t-elle pas fait ? demanda Harry Dickson. A mon tour de vous dire ce que je sais.

Il commença par raconter son arrivée aux Graves, puis la mort de David Winter, la capture des quatre singuliers individus, dont un seul vivait encore : Norris Wantley. Enfin l'étrange cauchemar si vivace encore dans sa mémoire.

Sir Holpole écoutait, immobile comme une statue.

— La comédie souterraine, comme vous l'appellez, Mr. Dickson, n'en est pas une à proprement parler. C'est un test, une expérience, un critère. A part un, je connais les hommes qui y ont servi : Norris Wantley, Sartle, Woodpriver, Harry Dickson. Ces quatre personnes qui ne se connaissaient pas, entre lesquelles aucun lien n'existe, ont

pourtant une chose commune : l'esprit de décision.

— Je ne vous suis plus, avoua le détective.

— J'admets que c'est obscur, mais voici ce que la science hermétique des prêtres égyptiens a révélé : Dans une salle de mort, un captif était ligoté et l'on introduisait une vipère ou quelque autre immonde animal venimeux. Si la réaction de l'homme était telle que, tout privé de ses moyens de défense qu'il fût, il parvenait à se délivrer du monstre, à sortir vainqueur de cette lutte inégale, il était, permettez-moi l'expression vulgaire : bon pour le service.

— Et quel service ? demanda Dickson, de qui les captifs devenaient-ils les serviteurs ?

— Les esclaves du Sphinx. En des termes autrement scientifiques : c'étaient des êtres bons conducteurs aux volontés occultes du monstre. N'oubliez pas que les nécromans de Thèbes envoyaient au loin des yeux et des oreilles, c'est-à-dire des sortes de postes récepteurs vivants d'ondes ! De là à en faire des exécuteurs de volontés à distance, il n'y avait qu'un pas.

— Et la figurine verte ? demanda Dickson.

Sir Holpole aussi bien que le colonel Freyson frissonnèrent.

— C'est elle qui nous fut volée, et à vous en croire, Mr. Dickson, le voleur essaye de s'en servir, mais il n'a pas encore complètement réussi.

— Et le voleur serait Dowes ?

— Je le pense ; voyez comme les hommes-esclaves, comme je les nommerai, furent de ses relations quotidiennes.

— Quel but poursuit le voleur – qu'il soit Dowes ou non – avec cette figurine ?

Holpole se redressa :

— Il tâtonne..., il fait des essais, mais tout prouve qu'il est encore loin d'avoir trouvé. Ce qu'il veut ? Il veut lui rendre sa terrible forme première ! Le Sphinx géant qui arrêta Œdipe dans le désert ! L'effroyable poseur d'énigmes ! !

— Croyez-vous ? demanda le détective. Eh bien, l'avant-dernier possesseur de ce magique objet fut Sartle...

— Je le supposais, gronda Freyson, mais c'est en vain que j'ai exploré sa maison. Pourtant je crois qu'il le gardait à son insu.

Holpole partit d'un éclat de rire sauvage.

— Je le conçois fort bien ! Quand le Sphinx reprendra sa forme première, il lui faudra une victime toute prête, car n'oubliez pas qu'il est femme et fauve à la fois. Ce n'est jamais l'homme qui veut le conduire selon sa guise qui se tiendra à sa portée en ce moment.

— Tout ceci est encore bien obscur, murmura Harry Dickson, mais une chose est certaine : la figurine se trouve chez moi !

## 7. Finie la comédie !

Quand Harry Dickson, suivi de Freyson et de Sir Holpole, arriva dans Baker Street, une autre surprise l'attendait : l'appartement avait été bouleversé de fond en comble et la figurine verte avait disparu.

Pendant que le colonel jurait, que Sir Bradford faisait sombre mine, le détective explorait son propre home.

— Allons, dit-il brusquement, nous devons en finir ; tout cela a assez duré.

Il se retira un instant dans son cabinet d'où les deux gentlemen l'entendirent téléphoner longuement.

Quand le détective revint, il était calme et souriant.

— Nous allons aux Groves ! dit-il.

Le trajet se fit sans que beaucoup de paroles fussent échangées.

Harry Dickson conduisait son auto à une allure endiablée et le soleil se couchait derrière les collines du Middlesex quand la voiture arriva sur la piste forestière et fit enfin halte devant le bois où se trouvaient les ruines de l'ancien castel.

— Je vous prie de patienter un peu, demanda le détective à ses compagnons.

Une demi-heure s'écoula et enfin le double pinceau lumineux d'une puissante auto balaya l'espace.

Goodfield et deux inspecteurs en descendirent, ainsi qu'un homme et une dame.

— Lilian ! s'écria Freyson, que signifie...

— Je suis avec Mr. Wantley, dit la jeune fille. Je ne sais pas ce qui nous arrive, mon oncle..., ces messieurs nous ont enlevés presque de force.

Harry Dickson ne leur fournit aucune explication. Il porta seulement ses mains à la bouche, les plia en entonnoir et cria de toute la puissance de ses poumons :

— Allons, Doves, sortez de là... sinon je fais enfumer la tanière !

On entendit crouler quelques pierres et tout à coup le vieux Doves se trouva devant eux. Il souriait.

— Ce n'est pas ici, que Messrs. Holpole et Freyson ont caché les trésors enlevés à la vallée des Rois, dit moqueusement Dickson.

— Comment ? rugit le colonel.

— Finie la comédie, comme on dirait au théâtre ; parlons un langage clair, sans trop verser dans la magie, continua Harry Dickson.

Il désigna le colonel et l'explorateur.

— Ce n'est pas seulement le Sphinx soi-disant prisonnier dans la pierre verte que vous avez rapporté d'Égypte, messieurs, mais des trésors inestimables, surtout en pierreries et en bijoux appartenant de droit au Gouvernement.

Il se tourna vers Lilian.

— L'oncle Freyson n'avait pas de secrets pour vous, mademoiselle, et vous n'en aviez pas pour votre patron, qui vous avait promis le mariage.

Le détective bourra sa pipe.

— A présent je raconterai l'histoire à ma manière :

» Norris Wantley n'a jamais été riche, malgré les apparences et cela, ce brave Mr. Dowes ne le savait que trop bien.

» Ils décidèrent donc de s'emparer du trésor égyptien à leur tour.

» Mais Miss Lilian ne connaissait que l'histoire de la figurine verte, histoire, chose étrange pourtant, à laquelle Sir Holpole et le colonel ont toujours ajouté créance.

» Ils ne purent que voler la figurine, la seule chose que Miss Lilian pût emporter de chez son oncle, puisqu'elle y était gardée.

» Mais Wantley qui, décidément, est un homme de grande et brillante imagination, machina l'énorme comédie.

» Il recruta, dans son entourage, trois hommes aux nerfs solides et aux scrupules absents. Il leur fit la leçon : il s'agissait de donner à toute la mise en scène une forme de magie égyptienne bien définie.

» Une fois que tout fut au point et pour que la chose fût connue par Holpole et Freyson, il fallut lui donner une certaine publicité.

» On décida de faire prisonnier le premier passant venu dans la forêt de Graves, et, la comédie souterraine passée, de le relâcher pour qu'il puisse en bavarder à son aise.

» Seulement, ce fut Dickson qui vint...

» Dickson semblait trop dangereux aux lascars et quand son sosie revint aux Graves, on le tua.

» Quand les forbans comprirent qu'ils n'avaient pas eu Dickson, ils décidèrent pourtant de jouer le tout pour le tout.

» Les complices se laissèrent capturer facilement et jouèrent à merveille leur rôle d'hommes hallucinés, soumis à une puissance occulte lointaine.

— Donnez-moi le Sphinx vert, Mr. Dowes.

Dowes obéit.

Harry Dickson prit la figurine, la tordit d'une certaine façon et la tête se détacha, tandis qu'une fine poussière grise s'envolait.

— Une matière terriblement dangereuse, ricana-t-il, qui s'appelait dans l'ancienne Egypte le « cœur du diable », si je ne me trompe. Aspirée ou avalée, elle élève la température à un degré fantastique, sans toutefois mettre la vie en danger.

» Wantley le savait et il s'en servit avec une habileté remarquable en pleine infirmerie de la prison. La comédie qu'il y joua fut également en tous points réussie.

» Mais ses complices aussi étaient au courant des propriétés du contenu de la figurine, eux aussi avaient toujours sur eux une pincée de la drogue infernale. Je suppose qu'ils la dissimulaient dans une dent aurifiée.

» Ce qu'ils ignoraient, c'est que ce bon Norris Wantley y avait mélangé un poison violent et difficilement détectable.

» Quand ils en firent usage, ce fut la mort pour eux, et cela servit la cause de Wantley.

» Car Norris Wantley n'a jamais eu qu'un seul but : faire régner une sorte de panique, même dans le grand public, pour arriver à faire chanter Holpole et Freyson, détenteurs du trésor convoité.

» Ah ! Dowes, vous aussi vous êtes un fieffé malin...

» Pendant que je jouais votre personnage chez le colonel, vous avez allumé une fine et très lente petite mèche au cœur de cette figurine et, la nuit venue, les vapeurs que j'ai inhalées pendant mon sommeil m'ont plongé dans le plus horrible et le plus vivant des cauchemars.

» Ce que je n'ai compris que plus tard, c'est qu'avant de venir chez moi, vous avez vu votre quatrième complice, dont le nom n'ajoute rien à l'affaire, et vous l'avez froidement assommé et laissé pour mort, dans la cour du colonel Freyson.

» Pauvre colonel ! Il était tenu régulièrement au courant de l'hallucinante marche des choses par sa nièce Lilian, complice – peut-être pas complètement benévole – de l'infernal Norris Wantley !

» C'est Lilian qui l'envoya à la recherche de la figurine verte dans la maison vide de feu Sartle, espérant bien que je l'y verrais et que, de cette manière, le tout s'embrouillerait encore davantage.

— Mais enfin, dit tout à coup Goodfield, qui avait écouté bouche bée, dans quel but Norris Wantley aurait-il commis tant de forfaits incohérents ?

— Dans quel but ? Mon Dieu, c'est pourtant très simple ! Quand Holpole et Freyson se seraient rendu compte que l'autorité du Sphinx était établie dans Londres, ce n'aurait été qu'un jeu pour Wantley de leur faire rendre gorge. Ce dernier voulait s'emparer des trésors monnayables de l'Egypte et se moquait pas mal de la science hermétique des Pharaons !

Wantley haussa les épaules.

— J'ai peu de chose à ajouter à cela, Harry Dickson, dit-il. En effet il me fallait créer l'atmosphère d'in vraisemblable magie à laquelle Holpole et Freyson croyaient obstinément. Mais Miss Lilian n'a jamais été qu'un instrument inconscient entre mes mains. Une fois le trésor en ma possession, j'aurais quitté à jamais l'Angleterre, mais j'aurais demandé à Miss Lilian de me suivre et je l'aurais épousée.

— Canaille ! hurla le colonel, voilà ce qui est encore plus abominable que tout le reste !

Norris Wantley lui rit au nez avec insolence.

— Quant à Dowes, dit-il, je n'ai rien fait sans lui et je lui rends cet hommage qu'il n'a pas son pareil pour créer des situations inextricables. Si on ne le pend pas et s'il sort vivant de Newgate un jour, il peut faire carrière dans le cinéma ou dans l'art dramatique.

» Maintenant, je vais reprendre ma place à l'infirmerie de la prison ; j'y fus très bien, savez-vous !

— Pardon, vous irez en cellule, comme un bandit que vous êtes, grogna Goodfield.

— J'ai dit l'infirmerie, affirma Norris Wantley.

\*

Il eut raison.

Bien qu'il eût été soumis à une fouille minutieuse, on le trouva le lendemain étendu sans connaissance au pied de son lit. Transporté à l'infirmerie, sa température augmenta de nouveau d'une manière incompréhensible, mais cette fois-ci elle ne s'abaissa – et combien rapidement – que lorsqu'il eut rendu l'âme.

Grâce à l'habileté de son avocat, Dowes s'en tira avec une peine relativement minime. L'affaire n'eut d'ailleurs pas un très grand retentissement : le public s'en désintéressa, n'y comprenant pas grand-chose.

Holpole restitua le trésor enlevé à la vallée des Rois. Le Gouvernement anglais se montra bon prince en lui allouant le cinquième de sa valeur, ce qui constituait encore une fortune. Il partagea d'ailleurs celle-ci honnêtement avec le colonel Freyson qui, à son tour, donna sa part en dot à Miss Lilian.

Pourtant l'énigme du Sphinx n'était pas complètement résolue et la suite en fait foi.

La figurine fut remise à Mr. Brusher, du British Muséum, qui eut la curiosité de la confier au laboratoire d'analyses de South Kensington.

Un jeune savant du nom de Gripary l'examina et ne put déterminer la nature de la matière verte dont elle était faite.

Un jour, après de longues et multiples recherches, il la soumit



à un réactif de sa composition.

Tout à coup, une haute flamme jaillit du bain où la figurine était plongée. Gripary, épouvanté, vit une puissante colonne de fumée verte monter au plafond ; au fond de ce nuage, une énorme figure menaçante le regardait.

Il reconnut le Sphinx d’Egypte.

Un tonnerre roula et une partie du laboratoire fut détruite.

Gripary s’en tira, par miracle, avec des blessures insignifiantes.

Quand il confia son rapport à Mr. Brusher, celui-ci se hâta de le transmettre à Harry Dickson.

Le détective resta longtemps songeur.

— Au fond des plus insensées comédies dort une part de vérité, murmura-t-il. Comme en tant de choses, je suis obligé de citer, en fin de cette aventure, ces mots éternels : *Qui sait ?*

# USINES DE MORT

# 1. L'imperméable aégryrin

Si l'on avait dit, en cette douce journée de vacances, à Freddy Mallems qu'il allait jouer un rôle dans l'histoire de son pays, il aurait bien ri. Freddy Mallems était ce qu'on appelle vulgairement un calicot, c'est-à-dire un vendeur aux Grands Magasins Coney et Buchanan dans Great Easternstreet.

Il était préposé aux rayons des nouveautés. Comme il était d'agréable présentation, qu'il causait gentiment et savait même tourner un compliment à la plus revêche de ses clientes, Coney et Buchanan l'estimaient à sa juste valeur en lui payant un salaire de trente-six shillings par semaine.

Aux termes de la loi, les Grands Magasins devaient un congé de huit jours avec solde à leurs employés et Freddy avait décidé de se l'octroyer pendant la seconde quinzaine d'août, alors que la clientèle se fait rare dans Great Easternstreet.

Férocement, il avait économisé une bonne part de ses appointements. En outre, il avait mis de côté, pour ces beaux jours à venir, les quelques livres sterling que sa bonne tante Millycent de Suttonhill lui envoyait à l'occasion des étrennes, de son anniversaire et de la Saint-Héribert, fête patronymique de feu l'oncle Heribert Mallems.

Les autres années, Freddy Mallems s'empressait de gagner un village proche de la frontière écossaise où il canotait et pêchait à la ligne, mais, cette année-là, il avait décidé de passer son congé à Suttonhill même, chez la bonne tante Milly, parce qu'il ne partait pas seul en vacances.

Miss Eva Gabrow, une des dactylo-secrétaires de Coney et Buchanan l'accompagnait. Oh, en tout bien tout honneur, cela s'entend, puisque Freddy allait la présenter à tante Milly comme sa fiancée.

Si le jeune Mallems était gentil et plutôt beau garçon, Miss Eva Gabrow était bien digne de lui : c'était une jeune fille élancée, aux cheveux blonds naturellement platinés, ce qui est bien rare, aux yeux un peu pâles, mais néanmoins d'un bleu très doux, et très bonne employée gagnant presque autant que Freddy lui-même : trente-cinq shillings par semaine.

Le jeune homme rêvait à tout cela le samedi matin et le coup de midi signifierait pour lui une longue délivrance de huit journées

entières.

Il se tenait accoudé à son comptoir, abandonné par les clients et laissait vagabonder ses regards sur ce décor qu'il quitterait bientôt sans regrets.

Août jetait d'ailleurs le vide un peu partout dans les Grands Magasins Coney et Buchanan.

La préposée aux parfumeries se faisait les ongles, sa collègue des maroquineries lisait un livre de Wallace et l'employé au rayon des accessoires et articles de voyage confectionnait allègrement une vaste provision de cigarettes roulées à la main.

Un couple errait, sans grande envie apparente d'acheter, dans les passages à peu près déserts. C'était un grand homme roux, au crâne tondu, vêtu d'un épais costume en tweed ocre brûlé, accompagné d'une petite femme au visage neutre et désabusé.

Après avoir jeté un regard dédaigneux sur les parfums et méprisé les valises, après être passés avec indifférence devant la dévoreuse de romans policiers, ils se plantèrent devant le rayon de Freddy.

La femme désigna un imperméable aégyrin en soie verte transparente :

— C'est à peu près cela, Zach...

Elle avait parlé en allemand et Fred, qui était un peu polyglotte, s'empressa aussitôt d'ajouter en cette langue :

— Excellente qualité, madame, et au surplus, nous soldons l'article, ce qui vous fait une jolie économie... Jawohl !

— Nous comprenons très bien l'anglais, répondit l'homme roux d'un ton acerbe et dans un anglais impeccable. Que madame essaye ce vêtement.

L'imperméable allant comme un gant à la dame au visage neutre, l'acquisition en fut décidée sur l'heure.

Freddy leur passa le bon de vente et remit l'objet choisi à l'emballeur.

Le grand cartel de l'entrée sonna dix heures.

— Encore deux heures avant de passer à la caisse, pensa le jeune homme, et puis la liberté !

Le couple repassait, l'aégyrin roulé en un petit paquet ; l'homme jeta un regard dur et froid à Freddy et ne répondit pas à son salut.

— Quelle sale tête, se dit le vendeur, et quels vilains yeux de serpent !

Pour se consoler, il pensa aux yeux d'Eva Gabrow et se dit qu'ils étaient eux aussi d'un bleu pâle d'acier, mais néanmoins tellement jolis. De là, à ne plus penser qu'à ses amours, il n'y avait qu'un pas.

Il y avait six mois que la jeune fille était entrée au service de Coney et Buchanan. Elle était préposée à la correspondance générale et Freddy ne pouvait l'approcher que le samedi lorsqu'il lui remettait le bref inventaire des rayons placés sous sa surveillance.

Ils n'avaient échangé que peu de mots jusqu'au jour où brusquement, la jeune secrétaire lui avait dit :

— Je vois, monsieur Mallems, que vous faites moins de fautes d'orthographe que les autres.

Piqué, mais poli tout de même, Freddy avait répondu :

— Pardon, mademoiselle, je n'en fais pas du tout !

Elle lui avait jeté un regard hautain.

— Quelle prétention, jeune homme !

Freddy avait rougi.

— Je sors de Cambridge, mademoiselle et j'ai le grade de docteur en philosophie et sciences naturelles ; mais comme l'enseignement est encombré et que je ne dois pas espérer accéder à une place intéressante avant quatre ou cinq ans, je gagne ma vie comme je le puis.

— Ah ! fit-elle en lui remettant le récépissé de sa liste d'inventaire.

Plusieurs samedis se passèrent sans que d'autres paroles étrangères à leur travail fussent échangées entre eux.

Un jour, Freddy la trouva plongée dans la lecture d'un magazine et d'humeur maussade.

— Il est midi passé, monsieur Mallems, dit-elle, et les inventaires doivent tous être rentrés à cette heure.

— Ma dernière cliente m'a quitté à midi sonnant, répondit Freddy. Coney et Buchanan ne me payent pas pour mettre les clients à la porte.

— Sans doute, fit-elle... à propos, vous qui êtes un homme savant, qu'est-ce donc qu'un « chlorbot » ?

Le jeune homme se mit à rire.

— Si je n'étais qu'un homme savant, comme vous le prétendez, répondit-il, il est très probable que je laisserais votre question sans réponse ! L'expression n'a aucune consécration scientifique, mais mon pauvre et cher oncle Heribert en avait la bouche pleine... non de chlorbot, qui est une matière fort dangereuse, mais du mot lui-même. En terme de laboratoire spécial, on désigne par ce nom une substance qui décolore le sang.

— Bien, je vois que vous appartenez à une famille de savants !

— Heu... c'est beaucoup dire ! L'oncle Heribert, frère de feu mon père, était un médecin militaire, un bon vieux toubib qui, à ses moments perdus, et il en avait beaucoup, s'occupait de chimie organique. Ah, c'est une histoire amusante, mais trop longue à vous

raconter. D'ailleurs, elle ne vous intéresserait pas.

— Qu'en savez-vous ? Vous pensez donc que je n'ai d'intérêt que pour les bons de commande, les inventaires de fin de semaine et la correspondance commerciale de Coney et Buchanan ?

— Je suis heureux d'apprendre qu'il n'en est rien, mademoiselle, mais l'heure de la fermeture est largement dépassée et je passe le week-end à la campagne. Adieu !

Ainsi, le jeune homme s'était-il vengé du léger affront subi lors de leur première rencontre.

Mais il était écrit que leur entretien aigre-doux ne s'arrêterait pas à ces rapides propos.

Devant la porte de sortie des employés, Freddy s'arrêta pour fumer la première cigarette de la liberté reconquise quand Jenny Leyroyd, la jolie vendeuse de la parfumerie, se planta devant lui.

— Mon petit Fred, quand m'inviteras-tu à faire une promenade aux sources de la Tamise ?

— Quand j'aurai une automobile deux fois plus belle que celle du vieux Mr. Binkslop dans laquelle tu fais tes sorties du samedi et du dimanche, mon petit, riposta joyeusement Freddy Mallems.

— Vous êtes un inconvenant, monsieur, dit Jenny en faisant la grosse voix, puis redevenant aimable :

— Avec toi, je me passerais d'auto... souviens-t-en le jour où cela te dira quelque chose. Good bye, jeune imbécile !

Freddy remonta vers Oldstreet où il lunchait dans un restaurant à prix fixe.

Il fut assez étonné d'y voir entrer, presque en même temps que lui, Miss Eva Gabrow qu'il n'y avait jamais rencontrée.

Toutes les tables étaient occupées, à l'exception de celle que l'on gardait pour Freddy Mallems.

Le jeune homme vit l'embarras de la secrétaire et s'approcha d'elle :

— Veuillez prendre ma place, mademoiselle, j'attendrai que vous ayez terminé votre lunch, à moins qu'une autre table ne devienne libre.

— Il y a deux places à cette table que vous dites vôtre, répondit-elle, si vous n'y voyez aucun inconvénient, je déjeunerai en face de vous.

— Trop flatté, murmura Mallems.

— Je n'en crois rien, monsieur, et, surtout, je ne voudrais pas que cela fit de la peine à mademoiselle Leyroyd.

— Cette jeune dame ne m'est rien, je ne lui dois rien, ni elle à moi, répondit-il presque avec colère.

Ils s'assirent et le waiters les servit aussitôt.

— Miss Jenny Leyroyd est jolie, dit-elle.

— Très, répondit gravement Freddy.  
— Je vous croyais « in love » avec elle.  
— Et si cela était ? riposta le vendeur qui s'énervait.  
— Ne vous fâchez pas... Dieu, vous voilà rouge comme un coq ! Quel garçon chatouilleux vous êtes. Ecoutez... je n'ai pas l'habitude d'écouter aux portes, mais Miss Leyroyd parle sur un ton si élevé qu'il m'a été impossible de ne pas entendre ce qu'elle vous a demandé tout à l'heure.

— Très bien ! Mademoiselle, vous savez maintenant que je regrette fort de ne pas être l'heureux propriétaire d'une auto de maître pour conduire Miss Jenny Leyroyd à la campagne.

Les yeux bleus eurent un éclair de colère.

— M'y conduiriez-vous, à la campagne, même sans automobile ?

— Non, dit Freddy, je ne le ferais pas.

— Et pourquoi pas ?

— Parce que je ne vous aime pas... oh ! pas du tout !

Elle piqua lentement une olive verte sur le bout de sa fourchette.

— C'est bien... mais faites-le tout de même.

Ils longèrent la rive à bord d'un petit vapeur de plaisance, bondé d'une foule libérée par le week-end, et descendirent jusqu'à Kingston avant de s'enfoncer à travers bois.

Un orage violent les obligea à chercher refuge dans une petite auberge forestière où ils étaient les seuls clients.

Ils y passèrent la journée du dimanche et, le soir, revinrent à Londres, après avoir fait une grande partie du trajet à pied.

Comme les lumières de la métropole resplendissaient au loin, Miss Gabrow réclama l'histoire de l'oncle Heribert.

— Elle est plaisante, répondit Fred Mallems. Mon cher oncle ne possédait pour toute bibliothèque qu'un seul livre, et c'était *L'Homme Invisible* de H. G. Wells.

» Vous savez qu'il y est question d'un savant, un certain Griffin, qui parvient à se rendre aussi transparent que l'air lui-même. À cet effet, il commence par user de drogues décolorant le sang.

» C'est ce fait qui frappa mon oncle. Il n'attachait aucune croyance à la possibilité de cette prodigieuse invisibilité, mais bien au procédé.

» Il consacra bien dix années à la recherche des substances qui jusque-là n'existaient que dans la faconde de notre grand romancier.

» Il en découvrit, je crois, et, surtout, il en fit parler dans les milieux scientifiques. L'étymologie du nom de « Chlorbot » montre combien mon cher oncle était peu familiarisé avec la terminologie ainsi que l'entend la science ; le chlore étant un décolorant par

excellence, il donna à sa trouvaille le nom de « lampée de chlore ». Chose curieuse, le nom, grâce à sa consonance, trouva crédit et passa dans le langage usuel du monde savant.

— Votre diplôme universitaire aurait dû faire de vous le collaborateur du Dr Héribert, opina Miss Gabrow.

— Pensez-vous ! Il était trop jaloux de ce qu'il appelait ses travaux ; de plus le cher homme voyait des espions partout, même en la personne de ma bonne tante Millycent qui, la pauvre, aurait eu bien de la peine à distinguer un acide d'une base. Pour elle, les sels les plus compliqués étaient simplement de la poudre ou de la mort aux rats, s'ils étaient nocifs.

Ils parlèrent alors d'autre chose ; le soleil couchant allongeait leurs ombres devant eux sur la route solitaire. Peu à peu ces ombres se rapprochèrent.

Ils étaient fiancés.

\*

Midi !

Une puissante sonnerie se déclencha et retentit dans les magasins. Elle annonçait le week-end, la belle détente hebdomadaire, et partout une fiévreuse hâte de départ se manifestait.

Un mégaphone installé à la caisse centrale faisait l'appel des noms des heureux qui prenaient leurs vacances annuelles. Fred Mallems était du nombre.

— Ceux qui partent en congé annuel passent au bureau de Mr. Becks, clama le haut-parleur.

Mr. Becks était le secrétaire général de Coney et Buchanan et avait le personnel sous ses ordres immédiats.

— Il essaiera bien de rogner sur nos journées, grommelèrent les élus, mais nous avons la loi pour nous.

Becks était un gros homme à mine de buffle, toujours prêt à rabrouer, à réprimander et à punir, mais cette fois-ci, contre toute attente, il fut tout sucre tout miel pour Freddy Mallems.

— On dirait que nos meilleurs éléments se sont entendus pour partir en congé, déclara-t-il, vous, monsieur Mallems, et vous, Miss Gabrow.

Eva s'inclina devant le compliment et sourit à son fiancé.

— Il paraît, continua Mr. Becks, que vous allez passer vos vacances à Suttonhill, monsieur Mallems ? Savez-vous que nous sommes presque voisins ? Je passe mes week-ends de vieux célibataire dans un petit cottage que j'ai loué à Slootersham.

— C'est, en effet, tout proche, reconnut le jeune homme.

— Eh bien ! vous me ferez le plaisir de venir prendre le thé, demain, avec Miss Gabrow. J'ai quelques belles collections de papillons et de coléoptères à vous montrer.



— Vraiment ? demanda Freddy sans enthousiasme.

Mr. Becks signa sa feuille de congé et la fiche de caisse réglant deux semaines de salaire.

Pour apposer sa signature au bas de ces papiers, Freddy dut s'incliner sur le bureau, et son regard glissa derrière le meuble.

Sur un tabouret bas, masqué par le plan vertical de la table, il vit, posé, un imperméable aégyrin.

Ceci n'était pas de bien grande importance, ce genre de vêtement se portait beaucoup cette année, mais celui-ci avait quelque chose de particulier : le long de la couture de l'aisselle droite, une fine bande de soie gommée, dite « invisible », avait été apportée et Freddy reconnut l'imperméable qu'il venait de vendre dans la matinée au couple allemand.

Il quitta Mr. Becks sur une poignée de main, la première qu'il eût jamais échangée avec le chef du personnel.

Eva lui fit signe de l'attendre : sa présence aux côtés de Mr. Becks étant encore nécessaire pour le service.

— Je suppose, pensa-t-il en se retirant, que la cliente s'est aperçue de la déchirure maquillée et qu'elle est allée se plaindre immédiatement à la direction, mais pourquoi ne m'en fait-on pas la remarque ?

Il haussa les épaules. Sentant sa responsabilité sauve, il quitta les magasins.

À quelques pas plus loin, sur le trottoir, Jenny Leyroyd l'attendait.

— Mon petit Fred, dit-elle, saviez-vous que je quitte Coney et Buchanan ?

— Pas possible ? Quelle lubie vous a prise, petite sotte ?

— Il n'y a pas de lubie qui tienne, c'est ce gros mufle de Becks qui me congédie. Au fond, cela m'est égal... pour ce que je gagne, et mon ami Binkslop sera très content.

— Pour quelle raison Becks vous a-t-il renvoyée ?

— C'est à cause d'une sorte de singesse blanche accompagnée d'un singe roux, qui parlaient allemand tous les deux. Il paraît que je serais restée à les écouter... pensez-vous ! Moi qui comprends leur sale langue aussi bien que le hottentot ou l'esquimau !

— Comment cela s'est-il passé ? demanda Freddy qui sentit une vague curiosité s'allumer dans son esprit.

— Bien... voilà, cela vous regarde un peu. Si je n'ai pas précisément écouté ce qu'ils baraguaient, j'ai tout de même tenté de le faire. Ils se trouvaient à bavarder dans le petit hall derrière le bureau de Becks, par où nous devons passer pour nous rendre au vestiaire. Alors j'ai entendu qu'ils prononçaient votre nom à deux reprises : Frédéric Mallems.

— Eh ! sans doute, c'est bien le mien ! Mais comment ces étrangers le connaissent-ils et en quoi cela les intéresse-t-il ?

— Vous m'en demandez trop, mon petit. Mais voilà qu'en revenant du vestiaire, je vois le couple en conversation avec le gros Becks. Celui-ci me jette un regard comme s'il voulait me dévorer et se met à beugler.

— Miss Leyroyd, vous êtes d'une inconvenance sans bornes... vous êtes une indiscrète. Vous essayez de surprendre les conversations particulières de vos chefs et des clients.

Alors, j'ai pris la mouche à mon tour et je lui ai dit des choses pas agréables à entendre pour un lascar de sa trempe.

— Vos clients, ai-je répondu, je m'en bats l'œil de ce qu'ils disent ! Ils sont d'ailleurs aussi boches que vous-même !

— Alors, c'était le renvoi !

— Je ne vous le fais pas dire, mon garçon ! À propos, si vous m'offriez un verre ?

Fred Mallemes hésita : Eva pouvait venir d'un instant à l'autre, mais Jenny le rassura à ce sujet.

— Miss Gabrow en a encore pour près d'une demi-heure, affirma-t-elle.

Ils s'attablèrent à une petite terrasse du voisinage.

— Mon petit, dit Miss Leyroyd en sirotant son orangeade, il se peut que je n'aie plus l'occasion de vous féliciter avant votre mariage avec Miss Eva. J'espère que vous serez heureux et vraiment je voudrais être à sa place. N'est-elle pas Allemande, elle aussi ?

— Non, Polonaise.

— C'est tout comme. Ainsi, il n'y a plus de jolies Anglaises dans toute l'île ?

Freddy se mit à rire.

— Il y en a beaucoup, à commencer par Miss Jenny Leyroyd, et je suis certain également qu'il n'y a pas mal de beaux garçons anglais à vouloir lui faire les yeux doux.

— Flatteur ! Je me sauve, la Pologne pourrait m'envoyer une déclaration de guerre si je m'attardais ici. Ecoutez, si jamais, comme dans la fable, vous avez besoin d'un plus petit ou d'une plus petite que vous, pensez à Jenny Leyroyd !

Elle se sauva eu lui lançant un baiser du bout des doigts et laissa Fred légèrement rêveur.

« Qu'est-ce que ces deux Allemands pouvaient me vouloir ? » pensa-t-il.

Bientôt il n'y pensa plus : Miss Eva Gabrow quittait les magasins de Coney et Buchanan et le cherchait des yeux.

## 2. Une rencontre

Contre toute attente, la bonne tante Milly reçut Eva Gabrow fort civilement, mais sans effusion.

La veuve d'Héribert Mallems était une petite bonne femme toute rose, aux beaux cheveux de neige, gaie comme un pinson de France.

Elle avait pourtant bien fait les choses pour faire honneur aux fiancés. La table était dressée dans le salon jaune, avec une profusion de porcelaines et d'argenterie. Quelques honorables bouteilles de vin du Rhin, unique luxe de feu l'oncle, flanquaient un pudding aux fruits, orgueil traditionnel de la maison.

On mangea le rôti de veau cuit à point et le poulet doré, presque en silence. Quand d'aventure Freddy levait les yeux vers sa tante, il voyait les siens se dérober.

— Et pourtant, songeait-il, tante Milly n'a jamais cessé de me conseiller le mariage. Ma fiancée lui aurait-elle déplu ?

Eva Gabrow se montrait affable et respectueuse, n'ayant pas l'air de s'apercevoir du froid qui s'était glissé dans l'atmosphère.

Elle conquit un peu la tante Milly en s'installant au piano et en jouant une valse dont la bonne vieille marquait le rythme du pied et d'un léger balancement de la tête.

— C'est très joli, dit-elle quand la musicienne eut plaqué un dernier accord sur les touches jaunies, comment appelez-vous cette valse, chère amie ?

— C'est une vieille valse allemande, qui s'appelle *Sehnsucht*, si je ne me trompe.

— Il me semble l'avoir déjà entendue, murmura la vieille dame en essayant de rassembler ses souvenirs.

Eva Gabrow se mit à rire.

— Oh ! j'en doute un peu, chère dame, car c'est un péché de jeunesse de mon père qui la lui fit composer pendant son séjour à Heidelberg où il étudia quelque temps.

— C'est possible, répondit tante Milly mal convaincue, et pourtant... pourtant... mais il faut pardonner à une vieille radoteuse dont la tête bat parfois un peu la breloque, n'est-ce pas ?

La servante emporta les reliefs du dessert.

— N'oubliez pas, Freddy, que Mr. Becks nous a priés de venir prendre le thé chez lui.

— Euh ! grommela le jeune homme, voilà une invitation dont je me passerais. Autant j'aime voir folâtrer les papillons autour des fleurs, autant j'ai horreur de voir les pauvres bestioles piquées sur un bouchon.

— Il faut pourtant y aller, répliqua Eva avec décision, Mr. Becks est un bon chef et il ne sert à rien de lui déplaire. D'ailleurs, nous l'avons promis.

— Ce qui est promis est dû, déclara à son tour la tante Milly. Allez mes enfants ! J'espère que vous passerez un bon après-midi. Mais n'oubliez pas d'être rentrés avant l'obscurité.

Elle se tourna vers Eva Gabrow et expliqua :

— Freddy vous dira que j'ai l'habitude de m'enfermer à triple tour dans ma maison, une fois la nuit tombée.

Freddy s'esclaffa.

— C'est vrai ! Il faut savoir, Eva, ma chérie, que la maison de tante se transforme, une fois la nuit close, en une véritable forteresse !

Miss Gabrow ouvrit des yeux étonnés.

— Pourtant la région est très sûre, dit-elle, et je n'ai jamais entendu parler d'un événement fâcheux, survenu à Suttonhill ou dans les environs.

— En effet, pas même un vol de poule, s'écria Freddy, mais en ce faisant, tante Milly obéit à une des dernières volontés de l'oncle Mallems.

— Le pauvre cher homme croyait détenir des secrets, dit la vieille dame en souriant tristement. Je suis certaine du contraire, mais à son lit de mort, il m'a donné l'ordre de veiller sévèrement à ce qu'il appelait son laboratoire. J'obéis tout comme si cette pauvre chambre était remplie de trésors et non de poussière et de vieilles bouteilles.

— Nous serons présents à l'appel, promit Freddy en embrassant tendrement la chère dame.

Comme il essayait sa casquette neuve devant la glace du hall, tante Milly le prit à l'écart.

— Vous savez, Fred, je ne veux pas contredire votre fiancée, mais écoutez ; je vais vous fredonner quelque chose à l'oreille.

Le jeune homme fit un geste de surprise.

— Mais c'est la valse qu'Eva a jouée tout à l'heure et qui aurait été composée par son père au temps de sa jeunesse estudiantine !

— Et je me souviens maintenant de l'endroit où je l'ai entendue. C'était au Rainbow-Cottage, l'année où votre oncle est mort. Je ne sais plus à qui était louée cette villa à cette époque, mais je me rappelle très bien qu'on y jouait cette valse, j'ai même retenu des fragments, comme vous avez pu l'entendre.

— Rainbow-Cottage... tenez, c'est là que nous nous rendons. Mr. Becks est son locataire actuel. Mais ce ne peut être lui, car je ne

crois pas qu'il soit musicien pour un sou.

— Oh, non ce n'est pas lui, cela je le sais très bien. Votre Mr. Becks est un gros vilain homme et l'autre, qui jouait la valse mais dont je n'ai jamais connu le nom, était un fort beau garçon, bien plus attachant de nature.

— Eh bien, Freddy, venez-vous ? cria Eva du fond du jardin.

L'après-midi était radieuse. Un soleil pas trop chaud dorait les lointaines collines des bords de la Tamise, la lande était pourpre de bruyères et jaune de genêts, des alouettes lançaient des trilles éperdues dans l'azur sans fond.

Tout à l'enchantement du paysage et de son amour, Freddy Mallems oublia la valse *Sehnsucht*.

La réception de Mr. Becks fut cordiale, mais Freddy dut faire un effort pour s'intéresser à des collections très quelconques d'insectes et à de vagues herbiers d'écolier.

Seule Miss Gabrow, par politesse sans doute, demanda des explications, exigea des détails et laissa même son fiancé s'amuser à taquiner les cyprins de la minuscule pièce d'eau du jardin tandis qu'elle suivait attentivement le cours d'entomologie que lui faisait Mr. Becks.

Mais le chef du personnel de Coney et Buchanan eut la délicatesse de ne pas trop retenir deux jeunes fiancés devant des plantes desséchées et des insectes morts. Après une tasse de thé excellent et une tranche de gâteau non moins bon, il congédia ses hôtes avec une franche cordialité :

— Ce n'est pas moi qui volerai le temps que vous devez à vos projets d'avenir, dit-il. Allez maintenant, je suis content d'avoir pris contact avec votre jeunesse ; à cela se bornera mon égoïsme. Bonnes vacances !

— C'est un meilleur type que je ne croyais, dit Freddy comme ils retournaient à travers champs.

— Les gens au travail et au repos diffèrent essentiellement, répondit Eva. Mr. Becks est un homme charmant et de remarquable culture ; pourtant, au bureau, il est rogne et d'esprit tatillon.

Bien que l'après-midi fût relativement avancé, le soleil dardait la lande de feu et les jeunes gens firent diligence pour gagner le couvert. À deux milles de Suttonhill coule la Greeny, un petit affluent de la Tamise qui serpente à travers un paysage adorable et très boisé.

— Nous irons à la caverne de Prométhée, dit Freddy.

— Quel est ce site mythologique ?

— C'est une belle grotte dans un lieu fort sauvage ; les rochers y ont des formes curieuses. Dans l'une d'elles, un gentleman a essayé de reconnaître une figure de Prométhée enchaîné à son roc et attendant le supplice de l'aigle.

Comme ils débouchaient dans la clairière où s'ouvrait la grotte, Freddy poussa un cri de déception.

— Il y a déjà du monde... ah ! ces automobilistes sont vraiment les punaises du paysage !

— Oh, ajouta-t-il, je crois reconnaître cette magnifique Pontiac.

Il montra du doigt une longue et élégante voiture, abandonnée par ses occupants et dissimulée sous la verdure frissonnante d'un saule pleureur.

— Mais c'est la machine de Mr. Binkslop !

Les lèvres d'Eva Gabrow se pincèrent.

— Dans ce cas, Miss Leyroyd n'est pas loin, dit-elle.

Comme pour lui donner raison, une voix joyeuse éclata dans les hauteurs :

— Ohé ! les amoureux, venez donc nous rejoindre près de l'auto, nous avons du champagne dans la malle !

Freddy leva les yeux et vit la pétillante Jenny Leyroyd descendre quatre à quatre la pente d'une verdoyante colline, suivie à une allure plus prudente par un gros gentleman à la mine imposante.

— Je vous présente Mr. Jedodah Binkslop, dit-elle quand elle eut rejoint les fiancés. Savez-vous que nous sommes, lui et moi, logés à votre enseigne, mes petits agneaux ?

— Qu'est-ce à dire ? demanda Freddy.

— C'est bien simple : hier soir, j'ai dit à Jedodah : « Mon ami, on m'a donné mes huit jours comme à une servante qui a laissé brûler son rôti. Je suis donc sur le pavé de Londres, le plus sale et le plus vilain pavé du monde, n'est-ce pas vrai ? Alors, je me demande ce qu'il me restera à faire quand j'aurai dépensé mon dernier salaire à m'acheter un petit chapeau vert d'eau. »

» Devenir chorus-girl dans un beuglant de Drury Lane, cela m'irait comme un gant, si je savais chanter, mais je n'ai aucun talent, si ce n'est que je sais imiter le chant de la grenouille et le cri de l'alouette.

— Pardon, c'est le contraire, chère amie, intervint gravement le gros Mr. Binkslop.

— Vous voyez, j'ai encore moins de qualités que je ne croyais... il ne me reste qu'à me jeter dans la Tamise du haut de Tower-Bridge.

— Vous plongez très bien et vous nagez également très bien, Jenny, déclara son adorateur.

— C'est bien ma chance, allez ! Alors je répétais tout le temps : Que faire ! Que faire ! À la fin, Jedodah a eu une idée, ce qui ne lui arrive pas tous les jours, mais quand il en a une...

— Elle est très bonne ! décida Mr. Binkslop.

— Il a dit : « Il faut m'épouser, Miss Jenny Leyroyd. »

» À quoi j'ai répondu : « Vraiment ? Je n'avais jamais songé à cela, mais cela peut se faire puisque je suis veuve et lui célibataire. »

— Pardon, c'est le contraire, Jenny !

— Sans doute, sans doute, mais cela revient au même. Ainsi nous sommes fiancés et, demain, nous demanderons notre licence de mariage.

— Je vous souhaite beaucoup de bonheur ! dit chaleureusement Freddy Mallems.

— Nous en aurons beaucoup ! opina Mr. Binkslop.

— Sûr et certain, renchérit Miss Leyroyd, car Jedodah possède une auto, un yacht, une maison de campagne, un Brougham avec poney et trois chiens de chasse, sans oublier son compte en banque.

— Oh oui, approuva le gros gentleman, il ne faut pas oublier le compte en banque, Jenny, ni l'usine.

— C'est encore vrai, s'exclama la blonde enfant, il a une usine, mon Jedodah, mais elle sent si franchement mauvais que je m'en passerais volontiers.

— Non ! fit Mr. Binkslop avec énergie, c'est une bonne usine, elle rapporte beaucoup d'argent.

Il indiqua du doigt une direction sud-ouest.

— Si vous sortez de la forêt par là, vous pouvez voir ses cheminées.

— Diable ! s'écria Freddy, dans ce cas, ce sont les fabriques de la mort subite comme on les appelle dans la contrée.

— Oui, approuva vivement Mr. Binkslop, elles travaillent pour le compte de l'Etat, pour le Département de la Guerre. C'est ce qui fait que vous vous trouvez ici dans une zone interdite.

— Seigneur, vous allez nous en expulser ! gémit comiquement Freddy Mallems.

— Non... je vous donne l'autorisation de circuler.

— Pourquoi les promeneurs ne peuvent-ils pas courir librement dans ces bois ? demanda Jenny devenue agressive.

— C'est défendu à cause des espions, ma chère amie. Mon usine fabrique pour l'armée anglaise, des gaz et des matières dangereuses.

— Finissez de parler de ces horreurs, Jedodah, s'écria Jenny Leyroyd, alors que nous avons du champagne qui n'est ni asphyxiant ni dangereux !

Eva Gabrow n'avait pas desserré les dents et semblait s'intéresser davantage aux évolutions d'un couple de pies grièches qu'à la conversation. Jenny fouilla dans la malle de l'auto, en tira une nappe, un seau à glace, des coupes et des bouteilles de champagne et invita ses invités à s'asseoir sur l'herbe.

— À notre bonheur ! Au bel avenir !

Les bouchons s'envolèrent et la généreuse boisson pétilla dans les verres. Mr. Binkslop semblait préoccupé. Sans doute, une nouvelle et excellente idée essayait-elle de se faire jour dans son esprit.

Jenny le regardait de côté et retenait difficilement une envie de rire.

Tout à coup, le gros homme lui jeta un regard de reproche.

— Allons, Jenny... commencez donc !

Miss Leyroyd laissa fuser un joli rire clair et consentit enfin à redevenir sérieuse.

— Monsieur Mallems, dit-elle, savez-vous que nous vous cherchions, Jedodah et moi ?

— Oui, approuva vivement Mr. Binkslop, on vous cherchait, monsieur Mallems.

— Nous savions que vous passiez vos vacances chez votre tante Millycent, qui est donc en quelque sorte notre voisine ou plutôt celle de mon fiancé.

Satisfait de cette entrée en matière, le gros usinier fit signe qu'il voulait parler à son tour.

— Miss Leyroyd, qui sera demain Mrs. Binkslop s'il plaît à Dieu, dit-il, m'a parlé de vous et quand j'ai entendu votre nom je me suis dit : Je connais ce nom... je le connais très bien.

Il fit une pause et regarda le jeune homme avec intérêt.

— Votre oncle, le major Heribert Mallems, était une personnalité remarquable, jeune homme !

— Oh ! vous avez connu ce cher oncle ? s'exclama Freddy.

— Oui, et j'avais beaucoup d'estime pour lui. Je lui ai fait des offres avantageuses pour le faire entrer dans mon usine. Il a refusé, disant que ses expériences n'étaient pas achevées, mais qu'à leur aboutissement, il examinerait ma proposition.

» Hélas... il est mort avant, acheva tristement Mr. Binkslop.

— Eh bien ! c'est tout ce que vous avez à dire à Mr. Mallems ? s'écria Miss Leyroyd.

De nouveau, le visage du gros homme exprima l'embarras.

— Je parlerai à sa place, dit Jenny, car ce matin nous avons pris une décision, tous les deux. Jedodah estime qu'il est idiot de voir le neveu du major Mallems, qui a des grades et des diplômes, passer son temps chez Coney et Buchanan pour trente-six shillings par semaine.

— Justes dieux, trente-six shillings ! s'écria Mr. Binkslop, c'est à peine le prix d'une de ces bouteilles de champagne.

— Aussi ne puis-je en boire tous les samedis, déclara joyeusement Freddy.

— Et, continua la jeune fille, il vous fait la même proposition



qu'il fit un jour à votre oncle : voulez-vous entrer à son service dans ses usines ?

Freddy jeta un regard éberlué autour de lui, tant la proposition était inattendue ; il chercha les yeux de sa fiancée pour y lire son avis, mais Miss Gabrow les tenait fixés sur le sol.

— Nous en reparlerons, dit-il, j'ai huit jours de congé devant moi et je compte les vivre sans autre pensée que celle d'un délassement complet.

— Bien, bien, approuva Mr. Binkslop, mais j'espère que vous ne retournerez pas chez Coney Buchanan.

Avec une délicatesse que l'on aurait pas attendu de cet homme épais, l'usinier détourna la conversation et attira l'attention sur le paysage.

— Depuis des années je lutte pour maintenir ce site, dit-il. Jusqu'ici j'y suis parvenu, mais je ne sais si je pourrai continuer à le faire.

Mr. Binkslop sourit et mit son doigt sur ses lèvres.

— Chut... secret d'Etat, mais je crois qu'en votre faveur je puis commettre une indiscretion. Mes usines sont bâties expressément dans un endroit proche de terrains d'où l'on extrait les matières nécessaires à leur fonctionnement.

Il indiqua la grotte qui bâillait dans l'ombre verte :

— Ici, il y a des gisements exceptionnels qu'il nous faudra exploiter un jour ou l'autre.

— Ah ! murmura Freddy, l'image de Prométhée tient du présage : le pauvre dieu enchaîné, c'est la terre, et l'aigle qui va lui fouiller les entrailles, c'est l'homme !

— Eh ! eh ! fit Mr. Binkslop en riant, voilà qui n'est pas si mal trouvé. Mais je ne sais si c'était là l'idée du bonhomme qui voulait absolument voir cette figure dans le haut de la roche, alors que d'autres et moi-même n'y voyons tout juste que des pierres. D'ailleurs, c'était une sorte de maniaque qui habitait, il y a des années, le petit Rainbow-Cottage et y passait son temps à jouer du piano. Il faisait de cet endroit son lieu préféré de pèlerinage jusqu'au jour où il devint zone interdite.

— À l'avenir !

Le crépuscule tournait déjà à la nuit quand Freddy, se souvenant de la promesse faite à la tante Milly, se leva et prit congé de ses nouveaux amis.

Mr. Binkslop tint à reconduire les fiancés jusqu'à leur porte et l'on se sépara en se souhaitant un prompt au revoir.

Comme Freddy voulait entrer, Eva le retint.

— Vous avez raison, Fred, dit-elle, de ne vouloir penser à autre chose qu'à nos vacances pendant la huitaine à venir, aussi me

garderai-je bien d'influencer, en quelque manière que ce soit, votre future décision.

— Ma chère Eva ! s'écria le jeune homme, vous ne semblez pas du tout contente de l'heureux changement que la proposition de l'honnête Mr. Binkslop peut apporter à notre existence.

— Il ne s'agit pas de cela, riposta Eva dont les joues se couvrirent d'un sombre incarnat, il s'agit de Miss Leyroyd.

Elle respira longuement :

— Je suis jalouse, murmura-t-elle.

— Jalouse... du magnifique avenir que lui fera son mari ?

— Peuh... pour ma part, elle peut épouser un maharadjah et tous ses trésors avec lui... je suis jalouse d'elle, parce qu'elle est jolie et... et... sa voix s'étrangla...

— Et qu'elle vous aime, Freddy Mallems !

### 3. Le terrible réveil

La semaine se passa sans autre anicroche.

Le mardi, Mrs. Mallems, Freddy et Eva Gabrow reçurent une lettre de faire-part du mariage de Mr. Jedodah Binkslop et de Miss Jenny Leyroyd.

— Ils n'ont pas perdu de temps, eux, murmura Freddy avec regret, mais Eva ne lui répondit pas.

Le samedi soir, ils prirent le thé dans le jardin, malgré les protestations de tante Milly qui n'aimait pas l'obscurité.

Pour la première fois, Eva insista pour faire à sa mode : au contraire de tante Milly, elle adorait l'heure incertaine où le jour s'achève et la nuit commence.

Ils restèrent assis près de la table, dans leurs fauteuils de rotin, jusqu'au moment où leurs visages ne furent plus que de vagues taches pâles dans les ténèbres.

— Encore une tasse de thé ! proposa joyeusement Eva et je vous rends à la clarté crue de vos lampes de 120 watts.

Ils se séparèrent bientôt pour se mettre au lit, tante Millycent se déclarant très lasse.

— Embrasse-moi, Freddy... embrasse-moi très fort, demanda Eva au moment où son fiancé la quittait sur le seuil de sa chambre.

— Tu n'es pas malade au moins ? questionna-t-il inquiet.

— Non, pas le moins du monde. Bonne nuit, mon Fred... tu sais, je t'aime bien.

— Elle est un peu nerveuse, se dit le jeune homme, c'est sans doute la fin des vacances qui la rend comme cela. Mon Dieu, qu'ai-je à bâiller ainsi ?

\*

— Il revient de loin, celui-là !

Freddy Mallems se demanda qui pouvait parler de la sorte dans sa chambre et il ouvrit les yeux.

Il les referma aussitôt, pris de vertige : des formes rapides et saugrenues voltigeaient autour de lui.

— J'ai dû mal dormir, se dit-il, je ne me suis jamais senti aussi las !

La voix répéta :

— Il ne sera pas nécessaire de lui faire encore des piqûres.

Pour le coup, Freddy ouvrit les yeux tout grands, avec la ferme

volonté de les garder ainsi.

Il vit une grande clarté blanche et, comme à travers un brouillard, des visages inconnus.

La lumière blessa ses yeux et il dut les refermer ; une autre voix demanda :

— Croyez-vous que je pourrai l'interroger aujourd'hui ?

— Sans doute, monsieur Dickson, fut la réponse, en de pareils cas, une fois le danger écarté, la guérison est prompte et les facultés se remettent à fonctionner normalement.

Monsieur Dickson !

Ce nom frappa Freddy Mallems et il refit un effort.

Cette fois-ci, il réussit à garder les yeux ouverts et il vit son entourage.

Il était couché dans un lit qui n'était pas le sien, très blanc, très propre, et très net. La chambre non plus n'était pas la sienne, mais celle d'une clinique très bien tenue.

Deux infirmières marchaient d'un pas feutré, tandis qu'à son chevet, assis sur des chaises basses, deux gentlemen conversaient.

Freddy avait bien entendu le nom, car il reconnut immédiatement le visage maigre et dur où brillait le regard clair des yeux gris.

C'était Harry Dickson, le détective.

— Bonjour, monsieur Mallems, comment vous sentez-vous ?

— Bien, merci, murmura le jeune homme, pourrais-je savoir ce qui m'est arrivé... où sont tante Milly et Eva ?

Harry Dickson fit un geste discret de la tête.

— Estimez-vous, docteur, que je puisse mettre Mr. Mallems au courant des événements passés ?

— Oui, monsieur Dickson ; si toutefois vous remarquez que l'émotion est trop considérable...

Bien que le médecin eût parlé très doucement, Freddy Mallems avait entendu.

— Je crains que vous n'ayez des choses fâcheuses à m'apprendre, dit-il. Voyons... j'ai souhaité le bonsoir à tante Milly, puis à ma fiancée, Miss Gabrow, ensuite j'ai ressenti un violent besoin de dormir...

— Ensuite ? demanda le docteur.

Le jeune homme secoua lentement la tête.

— Rien... j'ai dormi... je n'ai même pas rêvé.

— Combien de temps pensez-vous avoir dormi, monsieur Mallems ?

Les regards de Freddy tombèrent sur une main blanche et maigre, presque squelettique, posée sur la couverture et il découvrit avec stupeur qu'il voyait sa propre main.

— Ce n'est pas possible ! s'écria-t-il.

— Il y a six semaines, monsieur Mallems !

Fred gémit et ferma les yeux, puis il fit un nouvel effort pour se souvenir, mais tout était ombre et silence dans sa mémoire.

— Rien, je ne sais rien, se lamenta-t-il, où est Eva ?

Une des infirmières lui tendit un grand verre de cordial qu'il but d'un trait.

Une bonne chaleur coula dans ses veines et il retrouva sur l'heure un peu de forces.

— Pourquoi Harry Dickson est-il ici ? demanda-t-il faiblement.

Le détective le regarda avec bonté et prit sa main dans les siennes.

— Il faudra faire appel à toute votre énergie, monsieur Mallems, vous sentir homme devant les adversités qui vous ont accablé et dont je me fais le triste rapporteur auprès de vous, dit-il doucement.

— Tante Millycent ?

Harry Dickson approuva d'un geste lent de la tête.

— C'est très grave, mon jeune ami, si elle avait eu votre âge et votre vigueur, elle serait en ce moment, comme vous, en bonne voie de guérison.

— Morte ? gémit Freddy.

Pour toute réponse, le détective lui serra la main.

— Soyez courageux, ingénieur Mallems... Freddy n'était pas habitué à s'entendre appeler par son titre et il en ressentit un vague orgueil.

— Je fais appel à votre courage, continua le détective, car il vous le faudra pour venger la pauvre chère dame.

— Venger ? s'écria Freddy alors...

Il jeta un regard perdu sur ceux qui l'entouraient.

— Alors, qu'est-il arrivé à ma pauvre tante ?

Il lui sembla que Harry Dickson lui-même hésitait.

— Je vous en supplie, monsieur Dickson, je puis tout entendre, mais ne me laissez pas dans cette atroce incertitude.

— Soit, répondit le détective, j'aime mieux cela, monsieur Mallems. Je vous ai dit tout à l'heure que si votre tante avait eu votre âge et votre vigueur...

— Elle serait en bonne voie de guérison ?

— Oui, j'ai dit cela... mais il n'en est pas ainsi. J'ai voulu arriver en pente douce, comprenez-vous ? Mrs. Heribert Mallems est morte... assassinée.

Freddy gémit et sa tête retomba sur l'oreiller. Déjà le médecin s'approchait, mais le jeune homme, reprenant ses esprits, fit comprendre par un signe qu'il se sentait assez solide pour continuer à

écouter le récit du détective.

— Comment ? demanda-t-il d'une voix plus ferme.

Harry Dickson ne répondit pas tout de suite à cette question, mais en posa une lui-même :

— Quels sont vos derniers souvenirs ?

Freddy se recueillit, puis se mit à parler lentement au fil des images qu'il évoquait :

— Eva m'a dit : « Encore une tasse de thé et je vous rends à la clarté de vos 120 watts ! »

» Il faisait sombre... tante Milly était fatiguée et elle avait surtout hâte de barricader la maison comme elle le faisait toujours.

» Elle nous a souhaité le bonsoir dans le hall et elle est montée dans sa chambre en brandissant l'énorme trousseau de clefs comme elle le faisait toujours.

» Eva m'a accompagné jusqu'à la porte de ma chambre.

» J'étais très fatigué, j'avais beaucoup de peine à réprimer mes bâillements.

» Eva a dit : « Embrasse-moi très fort. »

» Elle tremblait et je lui ai demandé si elle ne se sentait pas bien.

« Non, a-t-elle dit, je t'aime bien. »

» J'ai fermé ma porte et je me suis dévêtu à la hâte, je tombais littéralement de sommeil...

» Et puis... je me suis réveillé ici... près de vous.

— Bon, dit le détective en se tournant vers le médecin, votre confrère Miller n'est pas encore là ?

— Il vient d'arriver et le voici qui monte quatre à quatre les escaliers.

La porte s'ouvrit et une petite trombe humaine roula dans la chambre : c'était le petit et trépidant médecin légiste Miller, le collaborateur fort estimé, mais très original, du détective.

— Réveillé ! jubila le Dr Miller, enfin nous allons savoir... savez-vous qu'il a réellement bonne mine, votre mort-vivant ?

— Mort-vivant ? demanda Freddy.

C'est à peine si Miller ne battait pas des mains.

— Les symptômes... les véritables ! By Jove, c'est d'un pur classique : quarante-huit heures d'état quasi cadavérique, puis reprise normale de toutes les fonctions, celles du cerveau excepté, c'est-à-dire léthargie complète et par conséquent affaiblissement général mais non mortel.

» Réveil au bout de cinq à six semaines avec lucidité complète de l'esprit.

» Ce jeune homme ira se promener dans la rue et boira son cocktail d'ici huit jours, voilà ce que je dis.

Harry Dickson approuva du lent signe de tête qui lui était familier.

— On s'est donc bien servi, pour droguer Mr. Mallems, de la mystérieuse substance dont vous avez parlé dès les premiers jours, docteur Miller ?

— Je donnerais six mois de mes honoraires pour en posséder un quart de gramme, affirma le petit médecin, et même alors, ce ne serait qu'un prix ridiculement bas. Je pense en effet qu'il n'en existe pas dix grammes dans le monde entier.

— Et où donc dans le monde ?

Miller plissa malicieusement les yeux.

— Je pense bien que je pourrais vous donner l'adresse sans me tromper de beaucoup. Il se trouve, en effet, quelque part sur la vaste terre, une sorte d'enfer où des créatures exécrables, valant moins que les démons, si c'est possible, fabriquent tout ce qui hâte la fin des hommes, c'est-à-dire le poison sous toutes ses formes.

Freddy Mallems vit le détective faire un signe imperceptible qui mit fin tout à coup, à la loquacité du médecin légiste.

— Donc, ingénieur Mallems, vous voilà endormi, continua brusquement Dickson.

» Vous avez été drogué et d'une manière peu ordinaire. Vous l'apprendrez bientôt. Vous avez bu du thé que vous a servi Miss Gabrow...

— Oui, murmura faiblement le jeune homme.

— En a-t-elle servi également à votre tante ?

— Non, je ne le crois pas.

— Soyez-en certain. Pendant la nuit, quelqu'un a débarricadé une des portes et un homme est entré.

» Cet homme avait l'intention de vous supprimer, mais quand il vous a vu étendu sans mouvement, le corps se refroidissant déjà et présentant toutes les apparences d'une mort récente due à un empoisonnement, il ne s'est pas servi de son poignard.

— Hein, si je comprends Lien... cria Freddy.

— Ne vous hâtez pas de comprendre, je reprends mon récit : alors, cet homme se dirigea vers la chambre de Mrs. Millycent Mallems, il la réveilla... il l'obligea à l'accompagner dans le laboratoire de feu son mari et à lui montrer une certaine cachette dont elle était seule à connaître le secret. La pauvre femme obéit et le bandit emporta ce qui l'intéressait. Cela fait, il poignarda votre tante qui tomba foudroyée...

— Grands dieux ! hurla Freddy en se voilant la face, mais pourquoi ne m'a-t-on pas tué moi aussi ?

— Quelqu'un a voulu, malgré tout, vous sauver la vie.

Un silence tomba. Freddy Mallems hésitait encore avant de

prononcer un nom.

Harry Dickson reprit, le front sombre, les lèvres pincées :

— Hélas, l'Angleterre est souvent injuste pour ses enfants les plus méritants et le major Héribert Mallems était de ceux-là. Il n'y avait qu'un homme en Grande-Bretagne à savoir que la découverte de l'ancien médecin militaire était d'une réelle, disons surtout d'une terrible valeur. Cet homme avait insisté, depuis des années, auprès de votre tante pour qu'elle lui vende le secret qu'il la savait détenir.

» Et la pauvre femme allait s'y résoudre, malgré la promesse solennelle faite à son mari mourant, pour...

La voix du détective s'étrangla quelque peu.

— Pour doter son neveu Freddy qui allait se marier !

— Tante ! Pauvre chère tante Milly ! sanglota Freddy.

— Cet homme, continua Harry Dickson, c'était Jedodah Binkslop...

— Binkslop... le fiancé de Jenny Leyroyd ! s'écria Freddy, alors, il serait... mais non, ce n'est pas possible.

— Ne vous hâtez pas de juger, dit doucement le détective, voici quelqu'un qui désire vous parler.

Une infirmière ouvrait la porte pour livrer passage à une jeune femme, vêtue de noir, qui s'élança vers le lit du malade et s'effondra toute en larmes.

— Jenny ! s'écria Freddy.

— Mrs. veuve Binkslop, rectifia Harry Dickson.

— Veuve ! gémit la jeune femme, oh, Freddy... dire que j'ai été mariée exactement douze heures !

— Comment ! Binkslop est mort ?

— Il est mort, monsieur Mallems, continua le détective, de la même main criminelle qui tua votre tante.

— Oh, ma raison s'égare, se lamenta le malade.

— Pourtant, il faudra continuer à surmonter votre juste émotion, monsieur Mallems. Il nous faudra bientôt agir et nous aurons besoin de vous.

» Les assassins ont dû craindre que Mr. Binkslop puisse fournir des données assez précises, non seulement sur eux-mêmes mais sur le secret de feu Heribert Mallems. Ils ont abattu le pauvre usinier au moment où il ouvrait son coffre-fort, sans toutefois y trouver ce qu'ils cherchaient.

» Mais, grâce à ce qui reste des notes de feu votre oncle ainsi qu'à un petit carnet personnel de Mr. Binkslop, nous avons pu connaître à peu près l'exacte nature de ce secret.

Harry Dickson se redressa, ses yeux lancèrent des éclairs.

— Il ne faut pas que les criminels puissent tirer le moindre bénéfice de leurs forfaits !



Jenny Binkslop essuya ses yeux gonflés de pleurs.

— Oui, mon cher Freddy, vous m'avez quittée pauvre, heureuse et fiancée ; vous me retrouvez riche, veuve et malheureuse comme les pierres.

» Ce pauvre Jedodah ! C'est comme s'il avait eu le pressentiment de sa fin prochaine. Nous nous sommes mariés simplement, comme de tout petits bourgeois, et, à peine sortis de l'église, Jedodah m'a conduite chez son notaire pour m'instituer sa légataire universelle.

» Nous devions partir le soir pour la Suisse, mais il s'est souvenu d'une recommandation importante à faire au chef de son personnel.

» Notre voyage fut retardé de vingt-quatre heures. Nous retournâmes à Suttonhill...

— À ce moment, l'assassinat de votre tante n'était pas découvert, dit Harry Dickson.

— Mon mari consulta sa montre et dit : il est possible que nous puissions encore prendre le train de nuit pour Douvres. Je me dépêche, ma chérie.

Il tarda un peu... et puis, j'ai entendu crier des hommes : on avait découvert son cadavre !

Elle mit la main sur l'épaule de son ami :

— C'est moi qui ai chargé Mr. Dickson de s'occuper de cette affaire. Je veux que Jedodah soit vengé !

— Depuis, le Département de la Guerre a fait comme Mrs. Binkslop, dit le détective en souriant, et je n'attendais que votre réveil pour vous demander de m'aider, monsieur Mallems.

Freddy lui tendit les deux mains.

— Vous avez dit tout à l'heure, monsieur Dickson, que quelqu'un a voulu, malgré tout, me sauver la vie.

— Eva Gabrow, répondit le détective.

Freddy ferma les yeux.

— Il y a longtemps que j'ai compris, murmura-t-il.

— Elle ne figurait pas sur la liste des espionnes qui infestent notre trop hospitalier pays, dit durement Harry Dickson. Ce que j'ai pu rugir contre les préposés de la brigade spéciale de Downingstreet, pour n'avoir pas mieux tenu à l'œil le sieur Becks de chez Coney et Buchanan !

— Comment Becks lui aussi ?

— De son vrai nom, Freiherr Bartek von Guggenheim, espion redoutable et madré, doublé d'un impitoyable assassin, condamné deux fois à mort par contumace en Angleterre.

Harry Dickson serra les poings.

— Vous entendez ? Il me faut le Freiherr Bartek von

Guggenheim afin de le faire accrocher à la potence de Newgate, même si je dois aller le chercher à Berlin même !! Cela et autre chose encore !

— Je pense, dit rêveusement le Dr. Miller, que je connais son adresse.

Et pour la deuxième fois, Freddy Mallems vit Harry Dickson faire au petit docteur le signe de tenir sa langue.

— Quand Monsieur Mallems sera-t-il complètement rétabli ? demanda le détective.

— Dans huit jours, il sera frais et dispos comme vous et moi, affirma le médecin légiste.

— Dans huit jours, rendez-vous chez moi, dans Bakerstreet, conclut Dickson.

— Et pendant ces huit jours, c'est moi qui le soignerai, décida Jenny Binkslop.

## 4. Son Excellence

— Schwertfeger ?

— Présent !

— Storch ?

— Présent !

— Fleischeter ?

— Présent !

La voix de l'appelant était dure et hargneuse, celles des répondants à l'appel monocordes et infiniment lasses.

Entre deux hautes murailles de ciment gris, une horde, dont la couleur se confondait presque avec celle de ces murs, s'avancait à la file indienne sous le regard sévère des surveillants en uniforme.

— Salle A, par file à gauche... Salle B, par file à droite... Salle C, par file à gauche !

Et ainsi retentirent les commandements jusqu'au moment où le couloir, entre les interminables parois de pierre unie, fût entièrement vide.

Un mégaphone invisible lança :

— Deux entrants pour les cubes !

Le surveillant, appeleur de noms, salua une présence invisible et tourna ses regards vers le fond de la cour où le couloir faisait un angle droit entre diverses bâtisses cubiques.

Deux hommes tournèrent bientôt le coin et s'avancèrent vers lui.

Ils portaient des vêtements de cuir bouilli et leur tête était serrée dans de petites calottes noires.

— Vos cartes horaires ?

Sans dire un mot, les arrivants tendirent deux carrés de carton que le surveillant examina attentivement.

— Strelinski ?

— C'est moi, dit le plus jeune.

— Et Dallmeyer... c'est bien. Vous connaissez votre ouvrage. Il est neuf heures. Il vous est interdit de quitter la cour des cubes avant onze heures. Pendant ce temps, vous en êtes les maîtres. Nul n'a le droit d'y circuler sans s'être fait annoncer par la sonnerie. Vous avez, dans le cas contraire, le droit de vous servir de vos armes contre lui.

Un signal retentit.

— Voici l'ordre qui me commande de quitter la cour. Moi-

même, je n'ai pas le droit d'y venir entre les heures indiquées.

Alors qu'il avait regardé, avec mépris et hauteur, les ouvriers qui s'étaient égaillés dans les ateliers du fond de l'allée, le gardien-surveillant salua les deux nouveaux venus, qui répondirent brièvement à son salut.

Des portes de tôle grincèrent et modifièrent l'aspect initial de l'endroit : la cour s'était rapetissée, et s'enfermait entre des murs sans fenêtres sur lesquels couraient les signes traditionnels du danger de mort : le crâne et les tibias croisés.

— Venez, dit le plus âgé, en faisant signe à son compagnon de le suivre. À leur droite, dans les murs de ciment épais de plus d'un mètre, bâillait une mince ouverture. Une salle basse et nue, éclairée par des lampes à mercure imitant la clarté du jour, s'ouvrait au fond d'un boyau.

Sur un tableau de marbre noir, entre deux séries d'appareils enregistreurs, frissonnaient des lampes-témoins aux filaments à peine rouges.

Devant l'une des parois courait une table de marbre, allongée mais étroite, et, traversée dans toute sa longueur par une fine rigole d'eau courante.

Deux escabeaux d'acier lui faisaient face et formaient l'unique ameublement.

— Il nous est permis de fumer dans les cubes, dit celui qui avait répondu au nom de Dallmeyer en allumant une petite pipe de terre noire, et je vous conseille d'en faire autant.

La fumée monta au plafond et y fut avalée par un aspirateur.

Dallmeyer ne s'occupa plus de son compagnon, mais, s'installant devant la table de marbre, préleva quelques éprouvettes d'eau de la rigole.

Pendant quelques minutes il fit usage de certains réactifs et enfin d'un appareil ressemblant à un électrophone ; des étincelles mauves crépitèrent. Une petite lampe ronde s'alluma au milieu d'un disque d'ébonite et Dallmeyer décrocha un cornet acoustique.

— L'eau est pure... attendez dix minutes avant d'envoyer le premier résultat.

Presque aussitôt, l'eau cessa de couler dans la rigole.

L'homme disposa quelques appareils et consulta sa montre : l'eau se remit à couler, puis l'œil électrique s'alluma de nouveau.

— La composition de l'eau est altérée, dit brièvement Dallmeyer.

À l'autre bout du fil, une parole d'approbation dut être prononcée car il répondit de la même voix maussade et lasse :

— Je vous remercie... envoyez le deuxième résultat.

Peu après il signala :

— Altération plus profonde. Continuez à envoyer...

— ...

— Il n'y a pas de troisième résultat. C'est peu. Reprenez le premier.

Il en fut ainsi pendant les deux heures. Seul Dallmeyer travaillait, tandis que son compagnon suivait attentivement ses travaux du regard.

Enfin, une sonnerie se fit entendre dans la cour.

— Quelqu'un s'annonce !

Des pas rapides retentirent sur le dallage sonore de l'extérieur et un homme très gros, au crâne rose et chauve, entra en se frottant les mains.

— Herr Direktor ! fit Dallmeyer en faisant un imperceptible salut.

L'autre s'inclina à son tour.

— J'apprends que vous connaissez votre affaire, dit le directeur ; je ferai, aujourd'hui encore, mon rapport dans ce sens. Dans quelques minutes vous serez libres et vous pourrez vous retirer dans vos appartements qui sont prêts. L'Oberst vous recevra à trois heures. Je vous salue.

Dans la cour, Dallmeyer et Strelinski retrouvèrent le surveillant qui les salua et leur indiqua le chemin.

Ce chemin s'étirait par de longues rues étroites et s'engageait entre d'interminables murailles sans portes ni fenêtres, si ce n'est, de distance en distance, quelques minces fentes pratiquées dans l'épaisseur du ciment.

À la fin, deux soldats en feldgrau croisèrent l'arme en les voyant s'approcher d'une large porte de tôle rouge.

— Vos cartes horaires ?

— Les voici !

— *Stimmt !*

Les militaires rendirent les cartes et l'un d'eux lança un mot dans un porte-voix, qui clama presque aussitôt :

— Dallmeyer et Strelinski... laissez passer !

De l'autre côté de la porte de tôle, on entendit glisser des verrous et soudain le décor changea.

Un jardin à larges bougainvillées s'étendait, dans un spacieux enclos ceinturé de briques rouges. Dans des parterres carrés pointaient des œillets, tandis qu'ailleurs une pergola de bois vert se tapissait de roses du Bengale. Avec un mauvais goût manifeste, l'allée que suivaient les deux hommes était bordée d'asphodèles crissantes. Deux merles sautillaient dans l'herbe et c'était là l'unique manifestation de vie dans ce jardin sans grâce ni beauté.

Du fond de cette vallée, un domestique en sobre livrée venait

au-devant des nouveaux venus.

— Je vous conduis à vos appartements, messieurs.

Il les précéda jusqu'à un perron de granit bleu, poussa une porte-tambour, les introduisit dans un hall blanc et nu comme un vestibule de clinique, et annonça à la cantonade :

— Chambres 18 et 20... Lift !

Lesdites chambres se trouvaient à l'étage.

Elles présentaient un certain confort, tout en n'offrant aucun superflu à leurs occupants. Une pièce, servant de salle à manger particulière, de salon et de fumoir, les joignait en trait d'union.

La table y était servie.

À peine Dallmeyer et Strelinski s'étaient-ils installés qu'un domestique apporta les plats.

Les mets étaient fort simples mais bons ; des carafes offraient de l'eau et un petit vin blanc.

Alors qu'il apportait le dessert, en l'occurrence une crème bavaroise d'aspect agréable mais particulièrement fade, le serveur déposa une carte sur la table.

Elle portait ces mots : *Son Excellence vous recevra à trois heures.*

Dallmeyer la glissa dans sa poche.

— On tient à nous le rappeler, dit-il.

Strelinski ouvrit la bouche pour répondre, mais son compagnon le fit taire d'un geste brusque ; en même temps il crayonna sur un bout de papier qu'il lui fourra sous le nez :

*Il y a des microphones dans la chambre !*

Le jeune homme approuva de la tête.

— J'ai la digestion difficile, dit-il à haute voix, et je ne suis pas encore habitué à ce régime, bien qu'il me rappelle en partie celui que nous avons adopté en Amérique.

— Ma mère patrie nous suit partout, même dans notre gourmandise ! dit l'autre en riant, allons donc faire un tour au jardin.

Ils suivirent pendant quelques minutes un triste boulingrin et s'arrêtèrent devant un petit parc de roses que Dallmeyer parut examiner en connaisseur.

— Ici, nous n'avons pas à craindre l'indiscrétion des appareils écouteurs, dit-il. Il faudra nous habituer à n'échanger chez nous que des banalités ou des paroles peu compromettantes. Ici, nous pouvons parler. Demain, nous pourrons le faire aux cubes si nous y retournons. J'ai avisé deux moteurs particulièrement bruyants qui brasseront nos mots avec l'air qu'ils remuent.

— Je trouve que cela a bien marché, monsieur Dickson, dit le jeune homme.

Son compagnon fronça les sourcils.

— Pas de noms, mon petit. Oubliez pour l'heure que je suis

Dickson et vous Fred Mallems. Oui, cela a bien marché et trop bien à mon avis !

Dans une de ces îles farouches de la Baltique, dominées par la grande Rügen, se trouvait l'usine B.

Que de légendes avaient circulé sur ce triste îlot, mi-rocheux mi-marécageux, que l'Allemagne transforma, en quelques années, en une immense usine-forteresse. Berlin ne cachait à personne que l'on y fabriquait les gaz de guerre Blau et Gelb Kreuz, de tragique mémoire ; mais d'autres secrets devaient se cacher derrière les formidables murailles de ciment.

On savait que le personnel était uniquement volontaire et se recrutait le plus souvent dans les geôles d'Allemagne et parfois même d'ailleurs.

Un détenu à une longue peine, jouissant d'une bonne santé et surtout d'une solide intelligence ou ayant des connaissances scientifiques, voulait-il changer d'air et surtout jouir d'un certain confort ? Il faisait sa demande pour l'Usine B et il était rare qu'elle fût repoussée. Bien des jeunes ratés, à l'orée du désespoir et du suicide, vont enterrer leur peine dans les légions étrangères de France ou de Hollande ; mais s'ils ont un bon passé universitaire derrière le dos, quels que soient leurs péchés, ils peuvent continuer leur vie aux Usines B... qui sont la légion étrangère d'Allemagne.

Un matin, deux stowaway avaient débarqué à Hambourg d'un cargo américain ; la police du port les appréhenda aussitôt.

Ils exhibèrent des papiers en règle au nom de Hans Heinz Dallmeyer et de Paul Strelinski, germano-américains, citoyens de l'Union.

Quand le commissaire vit leurs grades et qualités il tiqua légèrement.

— Docteurs en sciences naturelles de l'Université d'Harvard, ingénieurs chimistes. Et vous, Dallmeyer vous avez travaillé aux usines de guerre de Pittsburg ! Que venez-vous faire en Europe ?

— On a eu des petites difficultés tous les deux, affirma Dallmeyer.

— Vous n'avez pas de moyens d'existence ?

— À vrai dire non, monsieur le commissaire.

— Je vous garde ! Mais comme vous êtes Allemands, vous serez bien traités en attendant que nous ayons d'autres nouvelles sur votre compte.

Ces nouvelles tardèrent un peu, puis arrivèrent, sans doute fort bonnes, car le commissaire se montra aimable et offrit de la bière à ses prisonniers.

— Vous êtes Dallmeyer de la section des gaz rouges à Pittsburg ? demanda-t-il.

— Comment savez-vous cela ? s'écria celui-ci vivement surpris.

— Nous savons tout. Qu'avez-vous sur la conscience... attention, ne mentez pas !

— Quelques faux dollars, très mal fabriqués pour commencer, avoua piteusement le prisonnier.

Le commissaire se mit à rire.

— À la bonne heure, vous êtes sincère au moins et je suppose que vous répondez pour votre compagnon.

— Nous sommes vaguement cousins et il m'a aidé quelque peu. Il est d'ailleurs bon chimiste, mais la chance et lui ne sont pas passés par la même porte.

— Nous vous en ouvrirons une autre.

Trois jours plus tard, les deux réprouvés passèrent un véritable examen devant quelques doktoren chauves et gras, puis, après un accord simple et bref, prirent la route de la Baltique...

— Je me demande, dit le jeune homme, ce que Son Excellence nous dira.

— Nous le saurons bientôt, car il n'est pas loin de trois heures...

Dallmeyer se pencha sur une vasque en ciment où luisait une eau tranquille qui refléta son visage comme un miroir.

Qui, dans cette figure ravagée, aurait reconnu celle du prestigieux détective ?

Car le masque de Dallmeyer était celui d'un homme meurtri par le vice et la misère, tandis que le visage de son jeune compagnon avait été rendu méconnaissable par une hideuse brûlure d'acide.

Il s'adressa un muet sourire en guise de compliment pour ce chef-d'œuvre de maquillage et entraîna son compagnon.

— Vous connaissez votre rôle, Freddy, celui d'un homme qui parle peu et difficilement, quant à moi, je prendrai la parole pour deux s'il le faut.

Un coup de gong retentit au loin et presque aussitôt un domestique en uniforme sombre tourna le coin de l'allée et leur fit signe.

— Je vous conduis auprès de Son Excellence !

Ils traversèrent le jardin presque au pas de gymnastique pour arriver bientôt auprès d'un large perron bas où veillait une sentinelle.

— Oberst ! jeta le domestique.

Il les précéda dans un hall, où toutes les lampes étaient allumées, et les confia à un autre valet qui semblait les attendre.

Un cartel piqua trois heures, comme ils se trouvaient devant une haute porte matelassée de vert, qui s'ouvrit sans bruit.

Au milieu d'un bureau, grand comme une salle de bal et nu comme une chambre d'hôpital, à l'exception de l'énorme table de



travail, un homme les regardait venir.

Il portait un uniforme militaire sans éclat et fumait à petits coups un mince et long cigare blond ; ses yeux étonnamment pâles les observaient. Sans savoir pourquoi, ce regard remua profondément Freddy Mallems.

— Docteur Dallmeyer et docteur Strelinski, approchez.

Il n'y avait d'autre siège dans la pièce que celui occupé par l'Oberst, les visiteurs restèrent donc debout devant lui.

— Savez-vous que vous êtes condamnés par contumace aux Etats-Unis ? demanda l'officier.

— Non... nous avons fui et nous nous sommes sentis traqués comme des bêtes ; nous n'avons pas eu de journal en main depuis notre... départ de Pittsburg.

— Bien, cela concorde avec les renseignements que nous venons de recevoir par câble spécial.

Il souffla un jet de fumée odorante et fit une joyeuse grimace.

— Dallmeyer à perpétuité et Strelinski à vingt-cinq ans de travaux forcés.

— On m'a comblé, dit Dallmeyer. Il est vrai que j'ai un tout petit peu tiré sur un G-Man qui ne me voulait pas de bien.

— Ce n'est pas tout, continua triomphalement Son Excellence, savez-vous que nos amis les Anglais donneraient cher pour vous avoir en leur puissance ?

— Je ne me soucie pas de John Bull, grommela Dallmeyer.

— Par contre, il s'intéresse beaucoup à vous, mon ami, et cela pour faire de vous un champion de tred-mill. On est donc passé par l'Angleterre, monsieur Dallmeyer ?

— Euh... oui, il y a longtemps.

— Ne mentez pas, nous savons tout ! Il y a à peine quelques années que votre gouvernement vous a envoyé en mission aux usines Binkslop, où l'on paraît vous avoir gardé rancune...

— Hélas, Excellence, ce fut une stupide histoire.

J'avais contracté de petites dettes au poker et j'avais emprunté un peu d'argent à un coffre-fort, qui avait été laissé ouvert par négligence. J'avais la ferme intention de remettre la petite somme, mais on ne m'en a pas laissé le temps, vrai de vrai.

L'Oberst tendit vers lui un doigt maigre et sec.

— Que faisiez-vous chez Binkslop ?

— Euh... euh... j'étais en mission.

— Mais encore ?

— Euh... comment dirai-je ? Il s'agissait de la mise au point d'une formule sur laquelle l'Angleterre et les Etats-Unis voulaient s'entendre à cette époque. Cela portait un nom ridicule, dont je ne me souviens plus.

— Je veux aider votre mémoire... le Chlor ?

— Chlor ? Attendez... En effet, Excellence, c'est quelque chose de ce genre. Mais la formule était incomplète, cela je le sais très bien.

» Ah j'y suis : Chlorbot ! Mais le nom ne me dit rien.

— Bon, bon, vous êtes sincère, monsieur Dallmeyer et j'apprécie cette qualité. Et d'autres autant que moi. Vous avez travaillé ce matin aux cubes avec votre compagnon Strelinski et, à ce que disent les rapports, de manière à nous satisfaire. Continuez. Si vous vous montrez bons serviteurs, nous serons bons maîtres, sinon... vous me comprenez ?

Dallmeyer s'inclina.

— Avez-vous quelque chose à me demander ?

— Non, Excellence, c'est-à-dire si... Aux repas, le dessert ne s'accompagne-t-il jamais d'un peu de... brandy ou de cognac ?

L'Oberst partit d'un éclat de rire bruyant.

— Bien, Dallmeyer, maintenant je ne doute plus de vous, mon garçon ! Aha ! vous voulez du cognac ? Mais vous en aurez, mon ami, et du meilleur, à condition que cela ne nuise pas à votre travail !

Dallmeyer poussa un gloussement de plaisir.

— Nous sommes ici au paradis, s'exclama-t-il, et puis, je vais enfin pouvoir être désagréable aux English.

— Mais comment donc ! Ne vous gênez pas à cet égard ! s'écria Son Excellence. Allons, mes garçons, assez bavardé. Au travail. Si je suis content de vous, et je suis certain que je le serai, je vous traiterai en amis et, dès dimanche, je vous inviterai à ma table. Il y aura du cognac, Dallmeyer, de la fine Napoléon encore !

— La présidence des Etats-Unis ne me dit plus rien, affirma le scélerat.

Sur un geste de bonne humeur, l'Oberst les congédia.

Ils retournèrent aux cubes.

Dans le triste après-midi brumeux, l'Usine B grondait, soupirait, trépidait de ses milliers d'organes invisibles. De dix en dix minutes, on entendait derrière les murailles les appels des sentinelles se relayant.

— Monsieur Dickson, dit Freddy Mallems en déposant une éprouvette remplie d'un liquide visqueux, les yeux de l'Oberst ne vous rappellent-ils rien ?

— Non, peut-être ceux d'un poulpe.

Freddy secoua la tête.

— Ce n'est pas cela, soupira-t-il.

Harry Dickson bourra sa pipe d'un rude tabac américain.

— Je rends hommage aux services des renseignements truqués de l'Intelligence Service, dit-il, nous jouons sur du velours pour le moment.

Sur le coup de six heures, on les délivra et ils retrouvèrent leur chambre et la table servie.

Un carafon de fine champagne flanquait le couvert de Dallmeyer.

## 5. La valse mystérieuse

Le troisième soir, comme Dallmeyer-Dickson savourait un excellent cocktail et un non moins bon cigare qui se trouvait mystérieusement placé sous sa serviette, Freddy déposa soudain la fourchette qu'il portait à sa bouche et lui fit signe d'écouter.

La nuit était douce et, par la fenêtre ouverte, montait l'odeur des chèvrefeuilles humides de rosée vespérale.

Le détective se tourna vers la croisée, guettant les bruits de l'ombre. Des noctules chuintaient, avides de moustiques et de phalènes, les feuillages murmuraient dans le vent atténué de la Baltique et tout au fond de ces rumeurs, comme un décor de mélodie, un piano jouait.

— C'est un fameux artiste, approuva-t-il.

En même temps, il vit que son compagnon venait de griffonner quelque chose sur la carte.

— *La valse d'Eva Gabrow !*

Ah ! fit simplement le détective.

Il décapita son cigare d'un coup de dent, puis il écrivit à son tour :

— *Tenez-vous tranquille !*

Contre l'attente du jeune homme, le détective ne le convia pas à une promenade au jardin après le repas, au contraire.

— Nous avons une journée fatigante derrière le dos, dit-il, et il faut bien nous reposer pour être frais et dispos demain. Les réactions deviennent de plus en plus difficiles, nous serons bientôt en face d'expériences ardues. Allez vous coucher, petit, moi je veille. C'est bien dommage que je n'ai pas l'autorisation de continuer de travailler nuitamment aux cubes, comme on les appelle, car la nuit m'inspire. Bonne nuit... passez-moi mon carnet de notes.

Freddy se retira dans sa chambre et Dickson se mit à couvrir les feuillets de son cahier de chiffres et d'équations.

Un doigt discret frappa à sa porte et il sourit faiblement : il avait parlé intentionnellement à voix très haute et il était convaincu que les microphones espions, dissimulés dans la pièce, avaient fait leur service. Un domestique entra.

— Le directeur de service s'excuse de vous déranger à une heure aussi tardive, dit-il poliment, mais il supposait que vous travailliez encore. Voudriez-vous m'accompagner auprès de lui ?

— Certainement !

Dans une pièce du rez-de-chaussée, qui n'avait rien d'un bureau directorial, il se trouva en présence du Herr Direktor, gras et rose, qui lui fit très bon accueil.

— J'ai appris que vous aimiez un bon doigt de fine, monsieur Dallmeyer, dit-il, et j'en ai une très honorable à vous offrir.

Sans avoir reçu d'ordre, le domestique apporta deux verres sur un plateau et l'on trinqua.

— Les expériences deviennent intéressantes, à ce que je crois ? demanda le directeur.

— Oui, monsieur le directeur, il me faudra des cobayes demain.

Le directeur fit la moue.

— Des cobayes, vraiment ? Enfin, nous verrons si nous n'avons pas mieux à mettre à votre disposition.

Il vida son verre et frappa un coup sec sur le sol : aussitôt, le domestique réapparut avec d'autres verres remplis.

— Hm, continua le directeur, vous progressez rapidement, monsieur Dallmeyer, on dirait que ces expériences ne vous sont pas étrangères.

— C'est la vérité, il y a des années, je les fis à Pittsburg et ce n'est qu'une répétition...

Il vida son verre d'une lampée et prit des airs de confident.

— Votre fine est meilleure que celle qu'on me verse au dessert, avoua-t-il.

Le directeur devint plus rose encore, de plaisir, sans doute.

— J'en tiens à votre disposition autant que vous en désirez, ami.

— Ami... oui, j'aime vous l'entendre dire, je me sens très bien ici et l'on a pour moi les égards que je mérite.

Son air devint mystérieux et le directeur le remarqua.

Sur un nouveau signe, le domestique revint et les verres avec lui.

— Je suis l'homme qu'il vous faut, affirma orgueilleusement Dallmeyer-Dickson.

— Sans doute... sans doute...

— Ah ! continua Dickson avec une emphase d'ivrogne, comme il est bon de n'être plus un savant méconnu. Et dire que ce bandit de Binkslop m'a menacé de prison pour une bagatelle de cinquante livres ! Quel idiot... il n'était pas même capable de compléter sa formule.

— Le pourriez-vous ? demanda un peu trop âprement le directeur.

Dickson prit un air sournois.

— L'ai-je dit ? Je ne le crois pas... pourtant, je sais certaines choses.

— Parlez donc, puisque nous sommes entre amis.

Le détective fit celui qui hésitait.

— C'est que... j'aurais voulu en parler à Son Excellence, histoire de... vous me comprenez ?

— D'obtenir quelques faveurs supplémentaires, n'est-ce pas ? s'écria le directeur en riant à gorge déployée.

— On ne pourrait mieux le dire. Mais le véritable champagne français est tellement cher, acheva-t-il piteusement.

Cette fois-ci, le directeur ne put retenir les éclats de sa lourde joie, il en pleurait littéralement.

— Votre marque préférée, cher ami... voyons, on ne refuse pas cela !

— Une bouteille de Pommery et Greno, extra-dry, et je vous raconte une histoire réellement amusante.

— C'est bien trop peu payé ! affirma le gros homme en appelant le valet.

Cinq minutes plus tard, on déboucha une jéroboam dont Dickson prit une large part.

— À la santé de Binkslop, dit-il en levant sa coupe, et qu'il crève, le ladre. Je sais ce qu'il cherchait pour le compte de ses patrons de Londres : le chlorbot... Aha, je le retiendrai à présent, ce nom-là ! Gaz inodore, incolore et insipide, pour parler comme les manuels d'école ; action immédiate sur la masse du sang qu'il transforme...

Il prit son temps et ricana :

— Pas en champagne, par exemple, mais en véritable eau de citerne ! Aha, voyez-vous une armée dont les soldats ont de l'eau de pompe dans les veines ! Allez me gagner une guerre avec ça !

Le directeur était devenu grave et observait l'ivrogne avec un intérêt passionné.

— Parlez, dit-il.

— Je ne fais que cela, mon vieil ami, et j'en ai la gorge sèche.

Immédiatement la coupe se trouva remplie.

— Mais il manquait un bout de formule que cet imbécile de Binkslop ne possédait pas !

— Et vous ?

— Moi non plus, naturellement, sinon je l'aurais bien emportée de Pittsburg.

— Et si nous l'avions ?

— Vous ?

L'ivrogne parut réfléchir profondément.

— Vous ne pourriez rien en faire !

— Pourquoi ? cria le directeur.

L'autre semblait complètement ivre.

— Parce que vous êtes bêtes, ricana grossièrement Dallmeyer, bêtes tout comme Binkslop et que vous ne connaissez pas l'élément catalyseur !

— Juste Ciel ! s'écria imprudemment le directeur, c'est la vérité. Mais Dickson ne semblait pas l'avoir entendu.

— Le catalyseur, c'est l'essentiel ! Sans lui, vous n'avez qu'une cartouche de fusil sans amorce, un obus sans canon pour le lancer ! Mais, à Pittsburg, on le connaissait et on ne connaissait pas la formule. Comprenez-vous pourquoi je fus envoyé en mission aux usines de Binkslop... et voilà que pour cinquante livres, oui, cinquante malheureux quid, on m'a laissé tomber !

La tête de l'ivrogne heurta la bouteille qui tomba sur le sol.

— Cinquante livres, hoqueta-t-il... un homme comme moi. Non, je ne suis pas soûl ! Qui ose le dire ? Qu'il vienne et je lui ouvrirai le ventre... mon nom est Dallmeyer... Hans Heinz Dallmeyer... docteur et ingénieur chimiste... un très grand savant... le catalyseur... tout est là !

Il ronflait.

— Portez ce porc dans son lit ! ordonna le directeur au domestique.

Quand cela fut fait, le gros homme se frotta les mains.

— C'est un méprisable ivrogne et un scélérat, murmura-t-il, mais il n'y a pas à dire, c'est un savant. Notre bonne étoile l'a conduit aux usines B. Quand il aura donné ce que nous attendons de lui, on lui fera boire autre chose que du champagne à cent marks la bouteille. Ach ! *der Schweinhund* !

\*

Harry Dickson et Freddy Mallems travaillaient aux cubes.

L'eau, qui fuyait dans la rigole, était d'un beau bleu indigo et des électrophores crépitaient à grand renfort d'étincelles mauves.

Soudain, le mégaphone annonça une visite.

Des pas résonnèrent dans le couloir.

Freddy réprima difficilement un frisson : dans la pénombre palpitait la soie verte d'un imperméable aëgyrin.

Le cube s'était soudain rempli de visiteurs silencieux.

Le directeur rose et gras ouvrait la marche, un homme et une femme le suivaient, cette dernière portait l'imperméable.

Freddy reconnut les deux clients de Coney et Buchanan.

La femme s'approcha de Dickson et sans dire un mot lui remit un mince rouleau de feuillets.

Le détective les dépla, les parcourut et fit la moue.

— Incomplet ! laissa-t-il tomber d'un ton méprisant.

— Non ! s'écria la femme !

Dickson lui jeta les papiers comme un rebut.

— Je dis ce que je dis.

Le directeur voulut s'emparer du rouleau mais la femme s'y opposa.

— J'en suis seule responsable, fit-elle d'une voix furieuse.

— C'est juste, mais je suis responsable de vos personnes.

Il sortit un sifflet de sa poche et en tira trois sons différents.

Presque aussitôt, trois soldats en armes accoururent.

Le directeur leur indiqua les deux visiteurs.

— Au secret ! ordonna-t-il.

Tout cela s'était passé en quelques instants et, quand le directeur fut seul avec les deux chimistes, il cacha mal sa mauvaise humeur.

— Si vous avez menti, vous vous êtes mis dans de sales draps, Dallmeyer !

Celui-ci haussa les épaules.

— Pourquoi le ferais-je ? Je m'y connais comme pas un en formules chimiques mais je n'entends rien à ces diableries.

Le directeur, le front soucieux, réfléchissait.

— Ce sont nos deux meilleurs agents voyageurs. Ils ont apporté la formule d'Angleterre, alors que tous les ports, aériens et autres, étaient fermés. Ils sont habiles, ils n'auraient pas amené une chose incomplète.

Pour la deuxième fois, Dallmeyer-Dickson manifesta son indifférence.

— Vous avez peut-être raison, directeur. Ce que je viens de voir est un élément de la formule du chlorbot, élément que Binkslop ne possédait pas, à mon avis. Mais cette partie n'est pas la plus importante, or c'est celle-là que Binkslop détenait.

» Ah ! s'il avait eu le rouleau que la bonne femme cachait si bien sous son imperméable, le vieux Bink aurait été content ! Mais enfin... il ne l'avait pas et, au fond, ce n'est pas mon affaire.

» Où sont mes cobayes ?

— Vous aurez mieux que cela ! ricana le directeur.

Quand il fut parti, Freddy tourna vers le détective un visage effrayé :

— Ne craignez-vous pas d'en avoir trop dit ?

Harry Dickson actionna le moteur dont le grondement devait les préserver de l'indiscrétion des microphones éventuels.

— Non, mon jeune ami, je ne le crains pas. Ou plutôt, je ne le crains plus.

» La discorde est entrée chez le voisin et ils auront assez à faire pour débrouiller leurs histoires personnelles. Les espions voyageurs à l'imperméable aégyrin vont se plaindre de ce pas chez Bartek von



Guggenheim, alias Becks.

— Tiens, fit naïvement Freddy, nous n'avons pas encore eu signe de vie de cette sinistre canaille.

— Plaise à Dieu que ce soit aussi tard que possible, déclara gravement le détective, car Bartek est une créature autrement fine et redoutable que celles qui ont croisé notre chemin jusqu'à ce jour.

Ils n'eurent de nouvelles de personne avant le dimanche suivant et c'est à peine si le gros joufflu de directeur vint s'enquérir d'un air maussade de la marche des travaux.

Le repos dominical fut strictement observé. Les deux chimistes ne durent pas se rendre aux cubes et passèrent des heures assez moroses à se promener dans les jardins déserts.

Au-delà des hautes murailles, ils entendaient le bruit confus d'une cour de récréation : sans doute les bagnards-ouvriers s'y livraient-ils à des parties de balle ou de tennis.

Les menus furent plus soignés qu'à l'ordinaire mais l'invitation de Son Excellence semblait avoir été oubliée.

Même du côté de l'aile occupée par l'Oberst, on n'entendit ni bruit de pas ni piano : la valse *Sehnsucht* ne fut pas jouée.

Le soir, alors que Dickson s'était retiré dans sa chambre, le directeur le fit appeler au salon du rez-de-chaussée.

Le gros homme semblait fiévreux et fort préoccupé.

— Dallmeyer, dit-il en remplissant deux énormes verres de cognac, il y a du changement. Je crains que vous n'ayez eu raison en disant que la fameuse formule des chlorbots était incomplète.

» Je vous conseille, néanmoins, de faire tout ce que vous pourrez pour arriver à un résultat appréciable, car il y va de votre intérêt et de celui de votre collaborateur.

Harry Dickson fit un geste d'indifférence et vida son verre d'un trait.

— Je suis mécontent, dit-il. Figurez-vous, directeur, que Son Excellence m'avait promis de m'inviter à sa table et de me faire boire...

— Chut ! fit le directeur en épongeant son front luisant de sueur, il ne faut pas parler de cela.

— Comment ? demanda Dickson surpris, et pourquoi ne le ferais-je pas ?

— Son Excellence vient d'être remplacée par... euh, par un chef qui n'est pas très facile. C'est pour cela que j'ai voulu vous voir et vous parler. Vous me plaisez beaucoup et je serais peiné s'il vous arrivait quelque chose de fâcheux. Il faut que vous arriviez à un bon résultat, m'entendez-vous ?

— Malgré la carence de la formule ?

— Certainement ! Nous avons des ordres formels. De plus,

l'arrivée de l'autre chef laisse prévoir des sanctions sérieuses si on n'est pas content en haut lieu. Comprenez-vous ?

— Euh... oui et non. Pour moi, le plus clair de l'histoire est qu'il me faut réaliser un chlorbot potable, qui vous vide les veines d'un homme en moins de temps qu'il ne m'en faut pour vider ce verre.

— Ne parlez donc pas si légèrement de ces choses, Dallmeyer, gronda le directeur en lui jetant un regard mauvais.

— Et mes cobayes d'expérience ?

— On vous les soignera, vos bestioles, mais attendez encore un peu.

Après quelques libations, ils se séparèrent, à nouveau excellents amis, et le détective regagna sa chambre.

À peine y était-il que Freddy Mallems entra à son tour.

— J'ai une poussière dans l'œil, gémit-il, et cela m'empêche de dormir, ne pourriez-vous me l'ôter ?

Et en même temps, il lui glissa un bout de papier couvert d'une écriture heurtée.

— Là, dit Dickson, ce n'est pas plus malin que cela. Allez dormir maintenant, jeune homme !

Le billet disait :

*Je réfléchissais et, tout à coup, ce fut la lumière : les yeux de l'Oberst sont les yeux d'Eva Gabrow... Vous rappelez-vous qu'elle m'a dit que c'était son père qui composa jadis la valse Sehnsucht ? Son Excellence, c'est le père d'Eva !*

Harry Dickson bourra sa pipe et l'alluma avec le billet de Freddy.

— Son Excellence est remplacée, murmura-t-il, cela ressemble étrangement à une disgrâce. Il faut que j'en sache davantage.

Il éteignit la lumière et se coucha. Une demi-heure plus tard, un homme en maillot noir de rat d'hôtel se glissa, invisible, dans les ténèbres des jardins.

## 6. Le jugement de minuit

L'attention du détective avait été attirée par un long et mince couloir, partant des cubes et longeant une partie des usines.

Pendant la journée, une double sentinelle y veillait et toute approche en était défendue. Seul, le directeur gras et rose semblait jouir du droit de passage.

Vers quelle zone interdite cette rue sans portes ni fenêtres conduisait-elle ? C'est ce que Harry Dickson voulait savoir ce soir.

Une seule sentinelle faisait les cent pas le long de la haute clôture de tôle défendant l'entrée des cubes.

Certes, le détective aurait pu faire état de l'autorisation lui permettant de travailler de nuit dans ces laboratoires, mais il s'était promis de tenter la complète aventure.

Le mur de fer n'était rébarbatif qu'au premier aspect, il le savait bien. À sa jonction avec le mur des usines, il présentait des saillies et des appuis suffisants pour permettre l'escalade.

Dickson calcula ses chances : la sentinelle faisait cent pas en tout : cinquante à droite de sa guérite et autant à sa gauche.

Au moment où elle lui tourna le dos, le détective s'élança : il enjamba l'enceinte tandis que le soldat faisait demi-tour.

Les cubes étaient plongés dans l'ombre, mais la lumière qui tombait de la haute rangée de fenêtres d'une des usines à travail nocturne était suffisante pour éclairer sa route hasardeuse.

Il prenait pied à terre quand, soudain, il entendit un bruit de pas et de voix étouffées. L'une d'elles, celle du directeur, disait :

— Entendu, Excellence. La séance aura lieu cette nuit même dans la coupole. Nous vous attendrons et tout marchera très rapidement. Le mot d'ordre...

— Non, je le donnerai moi-même, ce sera « Suttonhill ».

Harry Dickson entendit ricaner le directeur.

— Fort bien, Excellence... et demain à l'aube, Dallmeyer aura le cobaye qu'il réclame à corps et à cris.

— C'est en ordre. Donc, à minuit sonnant ! dit Son Excellence en prenant congé de son sous-ordre.

Harry Dickson se rejeta dans l'ombre d'un des cubes ; il n'avait pas reconnu la voix de Son Excellence et ne s'en étonna pas outre mesure puisqu'il savait que l'Oberst avait été remplacé par un autre chef.

Mais la voix ne lui semblait pas tout à fait inconnue et, au mépris du danger, il resta à son poste de guet jusqu'au moment où « Son Excellence » parut. Non... ce n'était pas l'Oberst. Mais cette taille, cette démarche... elles non plus n'étaient pas étrangères au détective.

Le nouveau chef marchait lentement, la tête penchée pensivement vers le sol. Il tourna le cube où Harry Dickson se tenait blotti, et entra dans le couloir interdit.

Sans hésiter, la main sur le revolver qu'il avait pu dérober à la fouille, Harry Dickson le suivait, glissant dans l'ombre.

Le couloir s'allongeait, devenait sinueux, débouchant sur une petite esplanade dont le fond était occupé par un bâtiment d'un aspect inattendu : c'était une sorte de grand dôme bâti à même le sol.

— La coupole ! murmura Harry Dickson et il grava la topographie des lieux dans sa mémoire.

Son Excellence contourna le vaste hémisphère et entra par un portillon béant à ras de terre ; Dickson l'entendit descendre des marches, puis ouvrir une porte.

Un rai de lumière filtra au-dehors.

La minute d'après, l'œil du détective se glissait derrière la fente.

Le chef avait pénétré dans une des pièces nues coutumières aux usines ; il tournait le dos à l'espion et semblait réfléchir profondément.

Une lampe de bureau à gros abat-jour vert laissait la pièce dans la pénombre.

Tout à coup, Son Excellence se retourna et la lumière de la lampe tomba sur son visage. Il sembla à Dickson qu'il venait de recevoir une décharge électrique en plein corps.

Cette taille courbée qui se redressait, ce masque dur et intelligent !

C'était l'homme que l'Angleterre cherchait depuis des années pour le faire pendre, c'était l'assassin de Suttonhill, Bartek von Guggenheim, alias Mr. Becks de chez Coney et Buchanan. Il resta longtemps immobile, puis, lentement, il entrouvrit la porte.

\*

Freddy Mallems fut tiré un peu rudement de son sommeil.

Le rayon d'une lampe électrique le frappait dans les yeux ; il vit une forme noire et imprécise se pencher sur lui.

Heureusement la voix de Dickson vint calmer son inquiétude.

— Venez, mettez l'uniforme noir, voici mes instructions...

— Comment, vous osez parler ? chuchota le jeune homme.

Le rayon de lumière fit un quart de tour et Freddy vit des fils électriques coupés pendiller le long des murailles.

— Les micros seront muets cette nuit. Ecoutez... le temps

presse, voici mes instructions.

Harry Dickson eut peine à étouffer des exclamations de surprise chez son jeune ami.

— L'avion particulier de Son Excellence se trouve dans la cour C, devant un plan incliné permettant son départ immédiat.

» Le pilote, qui est en même temps le gardien, dort dans le petit corps de garde, sous le plan incliné. Mettez ses vêtements.

— Mais lui ?

— Il ne bougera pas, je m'en porte garant, ricana doucement Harry Dickson.

Nerveusement, le détective consulta son chronomètre.

— Nous devons compter par secondes, murmura-t-il, pour l'amour du ciel, n'en perdez aucune.

Tandis qu'il parlait, la lumière de la lampe de poche avait dévié quelque peu et éclairait en partie le visage de Dickson.

Freddy Mallems se jeta en arrière, les yeux agrandis d'horreur, mais Harry Dickson s'élança vers lui et lui mit la main sur la bouche.

— Que diable, ce n'est pas l'heure de manifester autre chose que le désir de gagner la partie, grommela-t-il. Pensez que vous avez vu le diable en personne, mais faites ce que je vous dis, sinon tout va rater et l'aube équivaldra pour nous au peloton d'exécution.

— Mais vous... où allez-vous tout seul ? hésita le jeune homme.

— Ne vous en préoccupez pas ; là où je vais, je ne puis travailler que seul !

— Mais je risque d'être vu ! Je connais à peine le chemin, se lamenta tout à coup Freddy.

Harry Dickson le secoua comme un gamin.

— Allons, je connais ce genre de défaillance, mais ce n'est pas une raison pour qu'elle persiste trop longtemps. Personne ne voit ni entend, cette nuit, sur les routes que nous aurons à suivre. J'en ai pris soin, moi, Harry Dickson.

Et Freddy Mallems put s'en rendre compte quelques instants plus tard, lorsqu'il marcha le long des sinistres ruelles, entre les hauts murs de ciment, qu'il vit les silhouettes des sentinelles étrangement immobiles et statuesques et qu'il sentit une odeur bizarre qui le fit frémir.

\*

Dans les usines B, aucune heure ne sonne, si ce n'est dans les bâtiments où sont installés les services privés ; mais dans les vastes salles au personnel anonyme et muet, dans la pénombre des cours hideuses, rien ne rappelle ce qui peut faire penser à la détente et au repos.

Pourtant, dans la coupole, douze coups mats et secs frémirent.

Une lumière s'alluma, puis une autre, et du fond de ces atroces rues sans yeux, un groupe d'hommes silencieux s'avança.

Aucun mot ne fut prononcé entre eux jusqu'au moment où ils eurent descendu les marches qui conduisaient à une vaste salle circulaire, autour de laquelle courait un amphithéâtre aux bancs métalliques.

Alors, le directeur prit la parole.

— Meine Herrschaften, prenez place selon votre rang hiérarchique.

Douze hommes aux visages lourds et impassibles s'assirent et fixèrent sans mot dire une haute cathèdre placée au centre de la salle et devant laquelle une sorte de box avait été établi.

— Debout ! cria soudain le directeur, Son Excellence Bartek von Guggenheim !

Bartek entra, les épaules voûtées comme de coutume, et ne daigna même pas jeter un regard sur les douze nuques baissées, mais il fit signe au directeur d'approcher.

— Pourquoi ne signez-vous pas vos rapports ? dit-il d'une voix rauque.

Le directeur lui jeta un regard effaré.

— Votre Excellence... Oberst von Gradwitz ne voulait pas que les rapports fussent signés.

— Monsieur, je compte faire exactement le contraire d'Oberst von Gradwitz. Exactement, entendez-vous ! Ainsi, signez votre rapport et lisiblement, je vous prie. Je compte fixer les responsabilités pleines et entières. Je suppose que vous me comprenez.

Le pauvre directeur, suant comme un portefaix, s'exécuta.

— Bien, Herr Brill, j'espère qu'à l'avenir vous voudrez bien me fournir autre chose que des rapports anonymes, si toutefois vous tenez à nos bonnes relations.

— Oh ! Excellence, murmura le malheureux directeur en faisant force courbettes.

— Tous ceux qui sont présents ont-ils une copie de ce rapport ?

— Oui, Excellence !

— Bon, j'entends que cette affaire soit promptement expédiée. Faites avancer l'accusée, docteur Brill !

Le directeur s'élança vers un des couloirs latéraux et hurla un ordre. Presque aussitôt, deux énormes soldats en uniforme gris sombre avancèrent, encadrant une jeune fille vêtue d'un simple tailleur sombre.

Du geste, le Dr Brill la fit asseoir dans le box devant la haute cathèdre, sous les regards durs de Son Excellence.

— Les deux témoins, les agents voyageurs 31 et 32.

L'homme roux et la femme à l'imperméable aëgyrin entrèrent.

— Messieurs, dit von Guggenheim en s'adressant à l'auditoire qui semblait faire office de jury, consultez le rapport déposé devant vous, car nous n'avons pas une minute à perdre.

On entendit le froissement des feuilles retournées, puis le président donna un coup sec sur la table pour attirer l'attention.

— Eva von Gradwitz, savez-vous que votre père, Oberst Christian von Gradwitz, directeur militaire de ces usines, a pris la fuite à l'étranger ?

— Je l'ignore, dit-elle froidement.

— Soit, mais ceci vous fera comprendre que vous n'avez aucun secours à attendre de ce côté.

— Je n'ai besoin de l'aide de personne.

— Savez-vous de quoi vous êtes accusée ?

— Oui !

— Tant mieux, mais il faut pourtant que je le répète. Vous aviez reçu mission d'aider votre chef direct, Freiherr Bartek von Guggenheim, donc moi-même, à se procurer, par tous les moyens possibles, les documents relatifs à la fabrication de certains gaz appelés « chlorbots » et détenus par une certaine veuve Heribert Mallems, à Suttonhill en Angleterre.

— Oui, acquiesça l'accusée.

— Ces documents, vous les avez eus !

— Oui, puisque c'est vous-même qui me les avez passés après le meurtre de Mrs. Mallems.

— Très juste. Il vous fallait les remettre aux agents 31 et 32, qui avaient ordre de les faire sortir d'Angleterre et de les apporter ici, ce qu'ils ont fait. Mais ces documents étaient incomplets. Reconnaissez-vous en avoir détourné une partie.

— Oui, dit tranquillement Eva von Gradwitz.

Un murmure de colère s'éleva dans la salle, mais, d'un geste impérieux, Son Excellence le fit taire.

— Voulez-vous en donner la raison ?

La jeune femme pinça les lèvres et fit un geste énergique de refus.

— Très bien encore, continua le président. Sans doute cette raison et celle qui vous fit épargner la vie du jeune Mallems ne font-elles qu'un ?

L'accusée rougit violemment, mais garda le silence.

— Vous aviez reçu l'ordre de tuer Frédéric Mallems et vous vous êtes contentée de l'anesthésier avec une des drogues que vous avez indûment subtilisée dans notre officine secrète.

— J'ai fait cela, répondit Eva.

— La raison, je vous la demande encore une fois !

— Je l'aimais.

De nouveau, on ricana dans la salle, mais le regard sévère de von Guggenheim réprima cet écart.

— Fraülein Eva von Gradwitz, ce n'est pas mon rôle de vous faire des reproches, mais seulement de prononcer la sentence qui décidera de votre sort. Les reproches, je me les adresse à moi-même, puisque je n'ai pu deviner votre faiblesse pendant tout le temps que vous avez travaillé à mes côtés. J'ai dit. Veuillez vous asseoir.

Il s'adressa aux jurés.

— Que ceux qui jugent Fraülein Eva von Gradwitz coupable du crime de haute trahison lèvent la main !

Douze mains se dressèrent.

Le président se leva, son visage était impassible.

— L'accusée est condamnée à mort, dit-il.

Un terrible silence tomba. Eva von Gradwitz, très pâle mais calme, regardait fixement le plafond.

— Fraülein von Gradwitz, dit Bartek von Guggenheim, ce que j'ai encore à vous dire sera peut-être une consolation pour vous, à condition qu'un peu de patriotisme soit resté vivace en vous.

» Vous mourrez d'une mort rapide et, je crois, indolore. Malgré votre trahison, les chlorbots ont été réalisés par nos services en un temps prodigieusement court.

» Vous en serez le premier sujet d'expérience.

La jeune fille blêmit affreusement.

— Un cobaye de laboratoire, vraiment ! s'écria-t-elle avec horreur.

— Un cobaye, voilà le mot ! s'écria le Dr Brill.

— Docteur Brill, vous serez puni ! dit froidement Son Excellence, et le directeur gras et rose devint livide comme un chiffon et se remit à suer par tous les pores.

— Vous pouvez disposer, messieurs, dit le président, puis se tournant vers le pauvre directeur :

— Conduisez Fraülein sous escorte au cube du Dr Dallmeyer.

— Mais, ce n'est qu'à l'aube... commença le Dr Brill.

— Je vous inflige dix jours d'arrêts supplémentaires, docteur Brill, coupa von Guggenheim, et sachez que je n'aime pas les bavards.

Les deux soldats se postèrent aux côtés de la condamnée et la troupe se mit en marche.

Brill les introduisit dans la salle cubique qui servait de laboratoire à Dallmeyer-Dickson.

— Il ne faut pas que l'affaire s'ébruïte, murmura Son Excellence à l'oreille du directeur. Quand... tout sera fini, pourrions-nous nous passer de ce Dallmeyer et de son confrère ?

— Aisément, Excellence ! ricana joyeusement le Dr Brill, nous en terminerons avec eux le même jour.



— Euh, fit pensivement le chef, je crois que ce serait un peu tôt.

Tout en parlant, il maniait distraitement les manettes d'un gros ballon d'acier.

Soudain, une lueur mauve en jaillit, accompagnée d'un violent jet de vapeur. Brill, Eva von Gradwitz et les deux gardiens roulèrent comme foudroyés sur le sol.

Bartek von Guggenheim se retourna : un épais masque à gaz lui recouvrait le visage. Il écarta le corps du gros directeur d'un puissant coup de pied et, soulevant Eva dans ses bras robustes, il sortit du cube de la mort.

## Epilogue

Une clarté citrine glissa sur la mer et le pilote de l'avion, qui volait vers l'ouest, grogna de plaisir en consultant le chronomètre encastré dans le tablier des appareils-témoins.

— Quelle épatante machine, jubila-t-il. Dire qu'on a fait le trajet en trois heures ! Il tourna légèrement la tête et héla quelqu'un au fond de la carlingue.

— Allo, Freddy, le mal de l'air va-t-il mieux ?

— Hum, gémit une voix plaintive, où suis-je ? Les cubes ont-ils sauté et sommes-nous sous les décombres ?

— Tous les grands hommes ont leurs petits côtés, railla le détective, on affirme que Nelson avait le mal de mer par gros temps ; alors, mon cher héros, le Dr Freddy Mallems, dit Strelinski, peut bien avoir le mal d'avion. Mais il lui faudra pourtant le surmonter pendant quelques minutes, le temps de tenir les commandes car si je descends sur la terre anglaise avec le visage que j'ai, on sera en droit de me fusiller sur-le-champ.

— Oui, murmura Freddy avec un frisson, mon Dieu, monsieur Dickson, si je n'entendais pas votre voix, je croirais que c'est lui qui pilote... lui, l'assassin de ma pauvre tante Milly !

La lumière grandissait et un halo de feu jaune semblait suivre le grand oiseau mécanique.

En effet, c'était bien le visage dur et cynique de Bartek von Guggenheim qui se tournait vers le jeune homme, le visage aussi de Mr. Becks de chez Coney et Buchanan... mais lentement, il se transformait : le maquillage s'effaçait et les traits sévères et nobles du célèbre détective réapparurent enfin.

— Hourrah ! voici Harry Dickson revenu ! s'écria Freddy, qui du coup en oublia le mal de l'air ; ah ! ce qu'il est bon de voir votre vrai visage.

Harry Dickson fixait l'horizon où une ligne argentée se dessinait.

— La côte anglaise, murmura-t-il avec émotion... Après les journées aux usines B, voilà ce qu'on revoit avec plaisir.

Il actionna les manettes de l'appareil Morse et les longues et brèves crépitèrent : le détective alertait le champ d'aviation de Yarmouth.

— Monsieur Dickson, dit Freddy comme l'appareil commençait

à descendre en vol plané vers la terre, il y a deux colis bizarres dans la carlingue, je dois vous avouer que j'ai été trop malade pour être curieux... qu'est-ce donc ? cela me semble suspect.

— L'un est pour vous, Freddy, et l'autre...

L'appareil toucha terre, fit quelques bonds encore et stoppa devant un des hangars aéronautiques.

Un officier s'élança au-devant du détective.

— Monsieur Dickson ! On sera content à Londres... nuit et jour, nous avons surveillé anxieusement le ciel.

— Y a-t-il quelqu'un de Scotland Yard chez vous ? demanda le détective.

— Mr. Goodfield, le superintendant, n'a pas quitté l'aérodrome depuis trois jours, il était fou d'inquiétude... mais le voilà.

De toute la force de ses grosses jambes, le vieux policier accourait.

— Dickson... mon vieux Dickson, vous voilà et c'est le principal.

— Non, répondit le détective en riant, le principal c'est que l'Allemagne ne puisse jamais fabriquer les chlorbots du major Héribert Mallems, grâce à quelqu'un que je désire faire réhabiliter et recouvrer son droit au bonheur.

En parlant, il avait tiré de la carlingue une forme humaine drapée dans une couverture de cuir fauve.

— Elle en a encore pour une bonne heure au moins à dormir, dit-il, en se tournant vers Freddy, car le gaz soporifique que j'ai fabriqué aux cubes, au lieu de faire un chlorbot mortel, est de première valeur.

Il retira la couverture :

— Eva ! s'écria Freddy.

— Freddy, dit gravement le détective, pour vous, en ce moment, et en pensant à cette jeune fille endormie, je répéterai les paroles du Seigneur : Beaucoup lui sera pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé.

Pendant ce temps, les soldats tiraient l'autre corps de la carlingue.

— Goodfield, dit Harry Dickson, celui-là, je vous le donne en dépôt, car il appartient en fait au bourreau de Londres.

Freddy Mallems vit soulever une seconde couverture et apparaître le visage endormi de Freiherr Bartek von Guggenheim, alias Mr. Becks de chez Coney et Buchanan.

— Freddy, dit Jenny Binkslop lorsque, un peu triste mais souriante tout de même, elle eut assisté à la simple bénédiction nuptiale qui venait d'unir à jamais Frédéric Mallems à Eva von

Gradwitz, Freddy, et vous aussi Eva, il y a une chose que j'exige de vous deux... c'est d'être la marraine de votre premier fils.

Eva se jeta en pleurant à son cou.

— Il s'appellera Jedodah, murmura Jenny... ce n'est pas un beau nom, mais c'est celui d'un brave homme.

Elle leur fit un joli geste d'adieu et monta dans son automobile, où Harry Dickson avait pris place avant elle.

— Monsieur Dickson, murmura-t-elle, je me suis bien tenue, n'est-il pas vrai ?

Pour toute réponse, le détective lui serra les deux mains.

— Et maintenant, je puis pleurer, n'est-ce pas ?

— Oui, dit doucement Harry Dickson, vous le pouvez.

Et le formidable vengeur qui, une fois de plus, avait fait triompher la cause de la justice en face d'une cohorte de géants criminels, berça comme un père la peine d'un pauvre petit cœur brisé.

FIN

***LES FEUX FOLLETS DU MARAIS  
ROUGE***

# *1. Au bureau de la rédaction du World*

La salle de rédaction du grand quotidien new-yorkais The World était spacieuse et agréable, aménagée avec un confort tout américain ; deux gentlemen se tenaient autour d'une immense table couverte de manuscrits, de journaux, de coupures et d'épreuves encore humides d'encre. Onze heures venaient de sonner.

L'un d'eux, le rédacteur en chef Bredford, était un homme de puissante stature, à la figure énergique ; des yeux intelligents brillaient derrière ses énormes lunettes à monture d'écaille.

Bredford avait débuté dans la carrière comme simple soldat, c'est-à-dire qu'à l'âge de huit ans, il était crieur de journaux. À force de travail et d'intelligence, il était parvenu au poste élevé de rédacteur en chef d'une des plus importantes et plus riches feuilles de l'Est américain.

Pendant le jour, il avait vendu des journaux, et la nuit, il avait étudié. Mais il s'était surtout appliqué à l'étude difficile de l'âme humaine, et si on le trouve, à dix-sept ans, un des plus fameux reporters de la métropole, c'est qu'il n'a pas craint de fouiller les bas-fonds des grandes villes, de fréquenter la basse-pègre, de risquer sa peau dans les bouges des bords de l'Hudson.

Comme reporter, il avait accompli des prouesses, dignes de rester dans les livres. Souvent il avait damé le pion aux détectives du quartier général de New York, et il avait percé à jour le mystère de nombreux crimes qui sans lui auraient sombré dans l'oubli et dans l'impunité.

À trente-cinq ans, Bredford était rédacteur en chef du World et un des personnages les plus en vue de l'État de New York.

Mais qui donc était ce gentleman long et maigre, très correctement habillé, qui faisait face au grand journaliste.

Son visage glabre dénotait une vive intelligence, ses gestes étaient sobres et nets, son regard vif et perçant.

Le personnel du World se demandait en vain qui pouvait être cet étranger mystérieux car, alors que le rédacteur en chef faisait patienter tout le monde, ce visiteur inconnu avait été introduit d'emblée dans le sanctuaire du patron.

— C'est curieux, marmottait le garçon de bureau, alors que tout importun est expédié séance tenante, celui-ci y est depuis

bientôt deux heures, et le chef a défendu sa porte à tout le monde...

Depuis ce jour-là, l'étranger était revenu, et chaque fois il avait eu de longs entretiens avec Bredford : mais jamais il n'avait dit son nom, et jamais il n'avait répondu aux avances des autres employés pour entamer une conversation.

On supposa que l'étranger pouvait être quelque diplomate influent, et un employé, qui se disait mieux renseigné que quiconque, déclara que c'était le représentant d'une riche compagnie anglaise, désireuse d'acquérir le World. Ce soir-là, l'inconnu était venu peu avant minuit, et Bredford s'était aussitôt enfermé avec lui dans son bureau.

À présent, ils parlaient d'une voix si basse, que l'oreille la plus exercée n'aurait pu percevoir la moindre de leurs paroles.

— Vous êtes donc décidé à partir demain matin, monsieur Dickson ? Vos efforts pour percer à jour le mystère qui entoure ce complot criminel ont donc été vains ?

— Pour ce qui concerne New York, il en est ainsi, répondit le détective à mi-voix. Mes espérances pour découvrir sur place des traces de cette effroyable bande internationale ont été déçues, hélas ! Il faut que je tente ma chance, ailleurs.

Mais avant que mon élève, Tom Wills, et moi, nous quissions le pays, je tiens à vous exprimer ma vive reconnaissance, pour les excellentes données et les bons conseils, puisés dans votre expérience, que vous avez bien voulu me prodiguer.

— Mon Dieu, monsieur Dickson, n'exagérons rien ! Au fond, qu'ai-je pu faire pour vous ?

— Vous m'avez rendu de précieux services, monsieur Bredford.

Avant de partir pour l'Amérique en compagnie de Tom Wills, je lui avais dit :

— Si je veux réussir à détruire les fameux « Feux follets du Marais Rouge » – c'est bien ainsi que s'intitulent les compagnons de cette association criminelle, n'est-ce pas ? – il me faudra à mes côtés un homme qui connaisse autrement mieux que moi les bas-fonds de New York.

Et cet homme, je l'ai trouvé en vous, monsieur Bredford.

— Cela a été un très grand honneur pour moi, d'avoir pu vous rendre service, monsieur Dickson. Mais qu'allez-vous faire ? Comment trouverez-vous la piste des bandits ?

Dickson haussa les épaules et murmura d'un air chagrin :

— En vérité, mon cher monsieur Bredford, je suis assez perplexe à l'heure qu'il est ! En dépit de tous mes efforts, je ne suis pas parvenu à découvrir quelque chose de tangible.

J'ai passé maintenant par Londres et par New York, par Berlin et par Paris, et partout, je me suis livré à une enquête approfondie.

— Et le résultat ?

— Nul, mon cher ami ! Nulle part je ne suis parvenu à trouver la moindre indication de nature à me mettre sur la piste des criminels.

— Mais voyons, demanda Mr. Bredford, sur un ton confidentiel, êtes-vous bien certain que cette bande existe ?

La question était un peu vexante pour le détective, pourtant il garda toute sa sérénité.

— Les « Les Feux follets du Marais Rouge » existent, répondit-il d'une voix ferme ; de cela il ne faut pas douter.

— Vous en avez la conviction ?

— Oui. Elle a donné des preuves irréfutables et terribles de son existence, voilà ce qui est formel.

C'est la plus puissante association de malfaiteurs de notre temps ; elle travaille avec une méthode parfaite, et avec une discipline telle que je dois admettre que l'homme, qui se trouve à sa tête, est un génie en matière d'organisation et un grand conducteur d'hommes.

Tous les grands crimes, commis ces derniers temps, doivent être mis à l'actif des « Feux follets du Marais Rouge ».

Cette dénomination est très caractéristique.

Tout comme les feux follets, les malfaiteurs surgissent et disparaissent, et la comparaison est vraiment ingénieuse, quand on songe qu'ils s'évanouissent à la moindre approche, tout comme les feux errants sur les mares ! Je me suis rendu compte également que ce ne peuvent être les mêmes individus qui ont opéré si tragiquement à Londres, à Paris, à Chicago et jusqu'en Australie ! Ce sont des membres d'une vaste organisation se ramifiant sur le globe entier et qu'un seul cerveau central anime et dirige.

Et comme je viens de vous le dire, ce n'est pas une mazette que l'homme qui, du fond de je ne sais quel cabinet, tient tous les fils en mains, fait fonctionner tous les rouages !

Dickson se tut pendant quelques instants, plongé dans une réflexion profonde.

— Il se peut, continua-t-il, que je me trompe quant au nombre des adhérents à cette ligue du crime. Il n'est pas impossible que nous ne soyons que devant trois ou quatre gaillards résolus, peut-être six, groupés autour d'un chef formidable, qui en vaut bien cent à lui tout seul.

En tout cas, et quelque envergure que cette bande puisse



avoir, j'espère la prendre tout entière et lui ôter tous moyens de nuire encore.

Ce que j'ai cru comprendre, c'est qu'à chaque crime préside un esprit unique, qu'à chaque fois il est perpétré d'après une même méthode.

— Mais comment avez-vous appris le nom de la bande ? demanda Bredford. Si vous tenez ce renseignement de source sûre, vous avez déjà une indication, tout de même.

— Ce nom, je le connais depuis plus de six mois, répondit tranquillement Harry Dickson en tirant sa pipe de sa poche et en fixant son interlocuteur de son regard perçant, et je l'ai découvert d'une façon, ma foi, assez originale.

Je venais en ces temps-là de pincer à Paris, un certain Renard, un bonhomme qu'on suspectait d'avoir assassiné un courtier en diamants hollandais.

Ce malheureux Néerlandais avait été attiré à Paris, à l'aide d'une lettre écrite par un certain Fuchs. On lui avait fait croire qu'un Américain résidant à Paris était désireux d'acquérir des diamants de la plus belle eau, pour en faire un collier pour son amie.

Le courtier partit pour la Ville Lumière et fut accueilli à la gare par Fuchs, le susnommé, et conduit à l'hôtel. Le lendemain, on trouva l'infortuné, assassiné dans sa chambre. Seul Fuchs avait pu commettre cet abominable forfait pour s'emparer des pierres précieuses, cela était évident.

La police mit tout en œuvre pour s'emparer du coupable, mais sans y parvenir. C'est alors que la préfecture de Paris me fit venir et me mit l'affaire en main. Je compris immédiatement que j'étais en présence de Renard, qui avait changé son patronyme français en un nom allemand : Fuchs.

Je ne vous accablerai pas en vous racontant comment je parvins à pincer Renard, après un temps relativement court.

En peu de mots, je vous dirai qu'au bout de huit jours de recherches ardues, j'avais acquis la conviction que Renard n'avait pas quitté la capitale de la France, qu'il s'y terrait soigneusement et qu'il ne quittait son refuge que déguisé en agent de police.

De cette façon, il avait réussi à échapper assez longtemps aux griffes de la justice, jusqu'au moment où j'entrai en scène pour l'arrêter.

Mais cet homme me réserva une rude déconvenue en parvenant à se suicider, pendant son transfert au dépôt. Durant une seconde d'inattention de ses gardiens, il se tira une balle en pleine poitrine. Il agonisait quand j'arrivai à ses côtés. Il ne mourut qu'un quart d'heure plus tard, sans avoir soufflé mot,

malgré mes questions pressantes et anxieuses.

Un examen minutieux de ses vêtements ne m'apporta aucune clarté.

Je ne découvris rien, rien des diamants, mais je relevai sur son bras gauche un tatouage, composé de quatre majuscules : F.F.M.R.

Je supposai que Renard devait appartenir à quelque association secrète et je me rendis à son domicile, que j'étais parvenu à dénicher.

Son appartement se composait d'une chambre et d'une cuisine dans le quartier des Batignolles.

J'y découvris les diamants que le bandit ne s'était même pas donné la peine de cacher soigneusement. Je les sortis du poêle que Renard se gardait bien d'allumer. Mais je trouvai également des lettres qui me prouvèrent qu'un Hollandais du nom de Van Swieten était, lui aussi, impliqué dans le meurtre. C'était lui qui était parvenu, grâce à de faux renseignements fournis sur Renard, à envoyer le crédule courtier à la mort. Je télégraphiai sur-le-champ à la police d'Amsterdam, avec prière d'arrêter Van Swieten, ce qui fut fait.

Mais voilà : Van Swieten lui aussi mit fin à son existence, en absorbant un poison foudroyant. La police hollandaise m'apprit que les quatre lettres étaient également tatouées sur le corps du suicidé.

Alors je fus certain que les deux faisaient partie d'une ligue secrète de malfaiteurs.

Mais ces lettres ne pouvaient suffire pour m'en faire connaître le nom. Toutefois l'enquête que je menai compromit également un fameux receleur parisien. J'avais découvert que cet homme était en relations suivies avec Renard et je jugeai nécessaire d'effectuer une perquisition à son domicile.

Je ne croyais pas que l'homme pût être mêlé d'aucune façon à l'assassinat du courtier en diamants, mais je comptais dénicher dans sa demeure des lettres ou des papiers de nature à me mettre sur les traces de la bande.

On acquit en effet la certitude que l'homme était en tous points innocent de l'assassinat du Hollandais, mais on trouva que Renard, s'étant rendu coupable de nombreux vols, en avait vendu le produit au receleur en question. Le butin que nous découvrîmes dans sa cave se composait principalement de plaques d'argent. Sur l'une d'elles, je lus avec étonnement les mots « Feux follets du Marais Rouge » gravés au couteau.

Renard avait-il tracé ces mots dans un moment d'égarement sur la plaque d'argent ? Je ne sais ; je sus seulement qu'une partie

du secret de la bande était devenue mienne. Car ce nom correspondait aux quatre initiales tatouées sur le bras des deux criminels défunts.

Je mis alors tout en œuvre pour en apprendre plus long au sujet de cette organisation occulte, mais le sort ne me fut pas favorable, et comme je viens de vous l'avouer, la chance ne m'a pas plus souri à New York qu'ailleurs !

Je ne désire pas y perdre plus de temps et je veux courir ma chance dans d'autres pays. J'ai donc retenu des places pour Tom Wills et pour moi, à bord du transatlantique Britannic qui part demain pour l'Angleterre.

Peut-être qu'à la fin des fins Londres pourrait bien être le siège central de cette bande qui...

Tout à coup, le détective interrompit son récit et se mit à fumer avec frénésie, comme s'il n'avait fait que cela tout au long de cette entrevue.

La porte venait de s'ouvrir, après un léger coup frappé sur le panneau, et un domestique surgit.

— Pardon, monsieur Bredford, j'espère ne pas vous avoir dérangé, dit-il. Mais on vient de me remettre cette lettre, avec prière de vous la donner sur-le-champ.

— Qui vous l'a apportée ?

— Un gamin aux cheveux rouges et, ou je me trompe fort, ce doit être un des crieurs du World.

— Je me demande ce que ce morveux peut avoir à m'apprendre d'intéressant, bougonna Bredford en prenant la lettre. Je ne pense pas qu'elle puisse avoir une importance telle que mon entretien avec mon visiteur doive être interrompu !

— Le rouquin insistait. Il disait que c'était urgent, que sinon une nouvelle sensationnelle allait échapper à notre édition du matin. Et comme vous nous avez ordonné que tout écrit doit...

— Bien, bien ! vous pouvez disposer. Je vais voir.

Une fois le serviteur parti, Mr. Bredford s'excusa brièvement et ouvrit la missive.

— Tonnerre ! s'écria-t-il, après avoir parcouru rapidement le papier. C'est incroyable ! Y aurait-il vraiment encore des gens à New York qui veulent risquer leur peau pour quelques milliers de dollars ?

Monsieur Dickson, avant votre départ, vous pourrez assister à un spectacle pas ordinaire, si nous ne perdons pas de temps, bien entendu.

— Quelle heure est-il ?

— Quelques minutes avant minuit. Nous pouvons arriver juste à temps. Chemin faisant, je vous dirai de quoi il s'agit,

répondit Mr. Bredford en prenant son chapeau.

Il appuya sur un bouton électrique et l'instant suivant le chef des informations parut.

— Mr. Bredford a-t-il sonné ?

— Holdin, il faudra laisser soixante lignes en blanc dans votre rubrique. Je crois qu'on pourra les remplir avec une nouvelle intéressante, pour l'édition du matin.

— Soixante lignes ? répondit Holdin. Mais c'est impossible ! Il faudrait alors que le compte rendu...

— Soit écourté ! coupa Mr. Bredford. Ah ! vous voilà aussi, monsieur Braton.

Par ces mots le rédacteur en chef s'adressa au dessinateur du World qui avait pour mission d'illustrer les nouvelles les plus intéressantes.

— Monsieur Braton, prenez un taxi et filez à toute vitesse à Brooklyn Bridge ; il faudra y être à minuit sonnant.

Naturellement, il vous faudra aussi prendre votre kodak et votre magnésium et que sais-je, moi. Le reste, vous verrez bien vous-même. Nous y serons d'ici peu.

Quant à vous, monsieur Goodman, dit-il au chef de l'administration qui venait d'entrer en coup de vent, vous allez me mobiliser demain toutes nos troupes disponibles. Notre journal connaîtra un tirage exceptionnel. Il faudra tirer à quatre cent mille exemplaires de plus que d'habitude.

Au travail, messieurs, notre feuille de demain publiera une nouvelle que tous les autres confrères nous envierons. Bonne nuit !

Mr. Bredford et le détective sautèrent dans le lift et, de là, dans une des splendides automobiles qui nuit et jour étaient à la disposition des rédacteurs du World.

— Où allons-nous, monsieur Bredford, demanda Harry Dickson.

— Brooklyn Bridge, fut la réponse laconique.

L'auto fila comme un bolide, vers le pont formidable, qu'on a convenu d'appeler la huitième merveille du monde.

## *2. Le saut de Brooklyn Bridge*

— Nous arriverons à temps ! s'écria Mr. Bredford en consultant son chronomètre, nous n'en sommes plus loin.

Mais dites-moi, monsieur Dickson, ajouta le journaliste en se tournant vers le célèbre détective, connaissez-vous un certain Steve Brodie ?

Dickson eut un signe d'ignorance.

— Non, je ne crois pas en avoir jamais entendu parler.

— Ni moi, répondit Mr. Bredford. Ce doit être un garçon d'environ vingt-trois ans. Cet homme a décidé d'accomplir cette nuit quelque chose qui lui coûtera la vie ou qui le rendra célèbre dans toute l'Amérique.

— Les probabilités de mort violente seront sans doute les plus grandes ? demanda Dickson en souriant.

— C'est ce que je crois aussi, répondit le chef du World. Je ne crois pas que de tous les fous qui ont tenté de sauter du haut de Brooklyn Bridge dans les eaux de l'East River un seul soit revenu vivant à la surface, et encore moins sur la rive.

Je connais le nombre des téméraires qui l'ont risqué, ils sont exactement quarante-sept. Je suppose que Steve Brodie sera le quarante-huitième et il payera de sa vie cette folle prouesse.

Mais il est de mon devoir de tenir mes lecteurs au courant de sa tentative, voire de la façon dont cet écerelé aura trouvé la mort.

Demain, au petit déjeuner, New York tout entier le lira et saura gré au World de lui avoir donné la primeur de cette nouvelle sensationnelle.

Demain New York apprendra donc la fin du quarante-huitième imbécile – le nommé Steve Brodie ! Voilà !

Mr. Bredford déplia le billet qu'il avait reçu au bureau de la rédaction et le tendit à Harry Dickson. Celui-ci se mit à lire à haute voix :

Très honorable Monsieur le rédacteur en chef,

Le soussigné prend la liberté de vous inviter à assister à un saut qu'il fera ce jour, à minuit, du haut de Brooklyn Bridge, dans l'East River.

Je suis un jeune homme de vingt-trois ans, sans grandes perspectives d'avenir, et j'ai décidé de gagner les dix mille dollars que Mr. C.M. Bergley a consignés dans son testament, au bénéfice de celui qui exécuterait cette prouesse.

Je vous prie de ne pas avertir la police de mes projets et j'ose compter sur votre proverbiale discrétion.

J'ai bien l'honneur de vous saluer, et je compte vous voir à minuit parmi mes invités.

Votre serviteur  
Steve Brodie

— Tiens, il a mis un post-scriptum, dit Harry Dickson, voyons un peu !

P. S. : Si ma prouesse pouvait réussir, je pense que le **World** voudra me récompenser pour l'article sensationnel que je lui fournirai de toute façon. En vue de cela, je n'ai averti aucun autre journal. Je vous en ai donné la primeur !

St. Br.

— Qui pourrait bien être ce Steve Brodie ? demanda Bredford en riant. Il est vraiment homme d'affaires, et il a parfaitement bien calculé son coup.

Car s'il s'en tire vivant, il peut compter sur des honoraires de deux mille dollars qui lui seront versés immédiatement à la caisse du **World**.

— De cette manière, ce saut n'est pas une mauvaise affaire, répondit Harry Dickson. Mais qu'est-ce que cette histoire de legs de dix mille dollars de feu C.M. Bergley ? Cela est-il vrai ?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai, rétorqua Mr. Bredford.

— On a dénommé l'Amérique le pays des possibilités infinies, mais on aurait pu dire aussi bien le pays des bêtises infinies.

— Certes, approuva Mr. Bredford, puisque plus de quarante téméraires y ont trouvé la mort, et quelle mort.

— Et la police new-yorkaise n'empêche-t-elle pas de semblables folies ? demanda Harry Dickson.

— Ce serait son devoir, monsieur Dickson. Et elle le ferait certainement, si elle était prévenue d'un pareil projet. Vous avez lu la lettre de Steve Brodie, et vous voyez bien qu'il me supplie de ne rien en dire à la police qui, sinon, l'en empêcherait certainement.

— Mon cher Bredford, dit le détective en posant sa main sur l'épaule de son compagnon, il me semble que votre devoir est tout dicté. Il faut prévenir la police.

— Mon cher Dickson, riposta gravement Mr. Bredford, avant tout je suis le rédacteur en chef du World et, comme tel, j'ai pour mission de mettre mes lecteurs au courant de toutes les nouvelles sensationnelles. Ce n'est qu'en second lieu que je suis philanthrope. Mais en aucune façon je ne suis le valet de la police et je n'ai pas à lui enseigner ses devoirs.

Au contraire, il me plaît d'annoncer demain dans mon journal qu'un nouvel idiot a essayé le saut de Brooklyn Bridge, sans que la police ait eu vent de la chose. Ah ! voici le pont. Je vous prie, monsieur Dickson, de ne pas empêcher ce jeune homme de faire fortune, si la chance lui sourit.

Je vous assure que vous vous heurteriez à une vive résistance de la part des assistants, et votre intervention ne serait guère utile à Steve Brodie qui recommencerait demain ou après-demain.

L'automobile stoppa.

Le journaliste et le détective s'empressèrent de gagner le milieu du pont qui rejoint Brooklyn à Manhattan.

Une centaine de personnes s'y trouvaient réunies, gesticulant et causant avec animation.

Dans la nuit lunaire et splendidement constellée d'étoiles, le pont se dressait gigantesque, irréel, baigné de lumière bleue.

À voir cette construction audacieuse, enjambant en une arche unique les deux rives de l'estuaire, on se croit devant la réalisation prodigieuse d'un cauchemar scientifique.

Défiant toutes les lois de la pesanteur, cette œuvre est la gigantesque conception d'un ingénieur allemand dont l'histoire mentionne à peine le nom. Sous l'immense tablier, qui s'élève à près de quarante mètres du niveau des eaux, les grands cargos, les puissants transatlantiques passent comme de plaisants jouets mécaniques.

Quarante mètres ! Et un courant furieux, une houle dure et hachée ; cela suffit pour transformer une chute en un écrasement final !

Steve Brodie, qui avait déjà fait les cent pas sur le pont pendant tout un temps, n'avait du reste, pas l'air rassuré.

Les amis qui l'entouraient n'étaient guère plus brillants que lui et semblaient appartenir à l'immense armée des pauvres hères de la métropole américaine.

Brodie lui-même, malgré ses muscles solides et son corps bien proportionné, portait les stigmates de jours besogneux et sans joie.

Ses cheveux blonds roux trahissaient le fils de la verte Erin ; son teint de robuste campagnard était pour le moment terreux et

livide.

Comme Bredford et Dickson s'approchaient du groupe, ils entendirent des sanglots étouffés. Ils virent alors qu'une jeune fille tenait Steve Brodie étroitement enlacé.

— Je ne veux pas ! pleurait-elle. Je ne veux pas que vous fassiez cela, Steve. Ce sera votre mort !

— Voyons, Maggie, répondit doucement le jeune homme. Soyez donc plus raisonnable. Que vaut une vie de misère, comme celle que nous sommes condamnés à connaître jusqu'à la fin de nos jours ?

Ils sont beaux, ces jours, la plupart du temps, je n'ai pas de quoi faire taire ma faim !

Et comment pourrais-je vous épouser, dans une telle misère ?

— Mais cela vaut beaucoup mieux que de n'être qu'un cadavre dans l'East River, il me semble ! s'écria-t-elle avec désespoir.

— Non, Maggie, riposta le jeune homme avec fermeté ; ce qui est décidé le reste. Je reçois immédiatement dix mille dollars, si je réussis. Alors nous pourrons nous marier et être heureux. Et puis je suis sûr de réussir le saut ! Et maintenant, mes amis, que l'on me donne les chaussures que j'ai fait faire spécialement pour la circonstance !

— Des chaussures ? Quel genre de chaussures allez-vous mettre ? demanda Bredford qui, en compagnie de Dickson, s'était faufilé au premier rang.

Je suis Bredford, le rédacteur en chef du World à qui vous avez écrit, Brodie.

— Ah ! Monsieur Bredford ! s'écria joyeusement Brodie, je suis bien content de vous voir.

— Alors tout cela est vrai ? demanda le journaliste.

— Je ne suis qu'un pauvre diable. Et c'est mon dernier atout dans la vie.

— Il se peut que le saut réussisse, dit Bredford. Tenez, tenez ! Vous avez là des chaussures aux décuples semelles !

— Monsieur Bredford, déclara Brodie en levant un pied, regardez donc : il y a une lourde plaque de fer sous chaque semelle. Oui, je crois bien avoir vingt livres de métal à chaque pied.

— Pourquoi ? demanda Dickson qui s'était approché avec intérêt.

L'Irlandais se mit à rire.

— Je crois que si mes prédécesseurs n'ont pas eu de chance, c'est parce qu'ils ne sont pas tombés perpendiculairement dans l'eau.



La plupart sont tombés sur le ventre ; quoi d'étonnant à ce que leur corps ait éclaté sous le coup ! D'autres ont donné de la tête contre l'eau et se sont brisé le crâne.

Je crois, moi, que le poids de mes chaussures me fera tomber perpendiculairement dans le flot.

Il est vrai que je descendrai profondément sous la surface des eaux, mais je compte bien remonter !

J'ai fondé de grands espoirs sur mes lourdes chaussures, continua Steve Brodie, après une minute de silence. Et maintenant, mesdames et messieurs, je vous prie de me faire place, il faut que mes amis me hissent sur le parapet.

— Steve ! Steve ! Adieu ! sanglota la malheureuse Maggie. Oh ! je vous en prie, ne le faites pas... Steve, je ne pourrais vous survivre, s'il vous arrivait malheur !

— Halte ! s'écria soudain Dickson d'une voix claire et dure. Toutes les précautions ont-elles été prises, pour recueillir ce malheureux à bord d'une embarcation, au cas où il remonterait vivant à la surface ?

Les gens rassemblés autour d'eux se jetèrent des regards surpris et consternés, comme s'ils ne comprenaient pas bien ce que leur voulait Harry Dickson.

— Voyons ! continua le détective, il faudrait tout de même qu'une barque soit prête pour voler au secours de Steve Brodie, au moment de sa remontée à la surface.

Venez, monsieur Bredford, nous allons nous-mêmes nous occuper de cela. Nous attendrons nous-mêmes dans une barquette en bas du pont pour aller immédiatement à son secours.

Quant à vous, dit-il en se tournant vers les amis du téméraire, ne le laissez pas sauter avant que nous soyons en bas, dans la barque, et attendez notre signal.

Dickson et Bredford s'élancèrent vers un des escaliers qui descendent vers le rivage, où ils trouvèrent une barque se balançant mollement sur les vagues. Ils y prirent place et en faisant force rames, ils arrivèrent sous le pont. Il virent alors Steve Brodie, se tenant debout sur le parapet.

— Que Dieu ait pitié de lui, murmura Dickson, je ne donnerais pas un sou pour sa vie.

— Je suis de votre avis, répondit le journaliste. Malgré ses vingt livres de fer, il file à sa perte.

À ce moment un coup de feu retentit – le signal que l'un des amis de Brodie devait donner et...

— Il saute ! Il tombe ! hurla Mr. Bredford.

— Voyez donc ! Il tombe en effet perpendiculairement, tout

comme il l'avait prévu ! s'écria Dickson. Ah ! le voilà qui disparaît sous les eaux !

— Pas mal calculé du tout, répondit le rédacteur en chef, se pourrait-il qu'il revienne vivant de cette folle équipée ?

À ce moment, des bulles d'air vinrent crever à la surface du fleuve, à l'endroit où Brodie avait disparu.

— Attention ! cria Dickson. Il doit remonter à présent.

— Là... là-bas ! hurla Bredford, quelque chose vient d'émerger... là... deux bras !

— En avant ! Jouons des rames, commanda Harry Dickson en donnant l'exemple. Il faut que nous l'attrapions.

Dickson se mit à ramer avec frénésie et le journaliste se pencha hors de la barque vers la surface des eaux, prêt à saisir le corps, s'il parvenait à sa portée.

— Attrapez-le ! Le voilà, monsieur Bredford, cria le détective, et Mr. Bredford saisit les deux poignets de Brodie avec une telle vigueur, qu'il semblait bien que les vagues sombres de l'East River allaient être dépouillées de leur proie. Mais c'était là chose plus vite dite que faite.

Seul, Bredford ne pouvait hisser l'homme à son bord, il sollicita l'aide de Dickson. La barquette prise dans un remous eut un mouvement giratoire des plus inquiétants, prit de la bande, menaçant de chavirer.

Mais les deux hommes qui la montaient n'étaient pas de ceux qui redoutent le danger, même au péril de leur vie.

Il s'agissait de sauver un malheureux, un homme de grand courage, pour lequel, malgré sa folie, le journaliste et le détective ressentaient un vague respect.

Harry Dickson, venu à la rescousse, se pencha à son tour et saisit l'homme par ses habits.

— Oh hisse ! ordonna-t-il.

Ils joignirent leurs efforts, la barque tournoya... mais Steve Brodie venait d'être hissé hors des eaux meurtrières !

— Mort ou vivant ? haleta le rédacteur en chef du World, en se laissant choir sur une banquette, totalement épuisé par l'effort surhumain qu'il venait de fournir.

Dickson se pencha sur Steve Brodie.

— Il vit ! répondit-il. Son cœur bat encore, je le sens distinctement et, pour autant que je puisse le constater en ce moment, il ne me semble pas qu'il ait été blessé sérieusement.

Quelques contusions, quelques bleus d'un effet esthétique déplorable... mais cela n'empêche pas qu'à l'heure qu'il est, c'est le premier mortel qui soit sorti vivant d'une pareille prouesse.

J'espère aussi que ce sera le dernier homme à tenter cette

folie.

La foule sur Brooklyn Bridge avait considérablement grossi en quelques secondes, et un murmure d'inquiétude en montait.

— Vit-il encore ? hurlèrent des centaines de voix angoissées.

Harry Dickson se dressa au milieu de la barque en train de tanguer :

— Il vit ! Il a réussi ! Vive Steve Brodie, le héros de Brooklyn Bridge.

Une formidable clameur d'enthousiasme s'éleva au-dessus de la tête des trois hommes ; un tonnerre frénétique d'acclamations et de cris de joie roula sur les eaux ténébreuses de l'East River.

— Vive le héros de Brooklyn Bridge ! hurla la foule, et même les agents de police qui venaient d'accourir firent chorus dans ce concert d'enthousiasme déchaîné.

— Nous allons le déposer à terre, dit Bredford, comme Dickson reprenait place sur le banc des rameurs.

— Est-il toujours évanoui ? demanda le détective.

— Je le crois, répondit le journaliste. Ses yeux sont toujours fermés et ses mains crispées. Ouvrons-lui les doigts, de cette façon la crampe passe plus vite.

Dickson s'agenouilla à côté de Brodie et doucement, il parvint à ouvrir ses mains crispées.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria soudain Harry Dickson ; voici que je trouve dans la main fermée de Brodie, cette capsule métallique.

— C'est probablement un objet que Brodie a saisi sous les eaux, d'un mouvement instinctif, machinal, particulier aux noyés, opina Bredford.

— En effet. C'est une capsule. Tenez, je veux voir cela d'un peu plus près.

Il prit sa lampe de poche et fit tomber le jet lumineux sur l'étrange trouvaille.

— F.F.M.R., murmura le détective... Seigneur les lettres mystérieuses que, depuis des mois et des mois, je vois devant mes yeux ! Et les voici gravées sur cet objet.

— Mais ouvrez donc la capsule, s'écria Bredford. Il n'y a pas de doute, cela signifie : « Les Feux follets du Marais Rouge ». Dieu sait, monsieur Dickson, si dans cette capsule, vous ne trouverez pas la clé de l'énigme qui ne vous laisse plus de repos. Si la piste de la bande criminelle ne va pas s'ouvrir devant vous !

Harry Dickson était devenu un peu pâle. Il brisa la capsule soudée et sa main trembla quand il en sortit un bout de papier.

— Hum ! un cryptogramme, fit-il. Quelques mots en langage secret. Quelle mirifique trouvaille !

Le journaliste se pencha sur lui.

— Racontez-moi vite ce que vous avez vu sur ce mystérieux bout de papier ! supplia-t-il. Lisez-le moi, je brûle littéralement d'impatience de l'apprendre.

Un sourire narquois plissa les lèvres du détective, quand il enroula la mince bande papier, la remit à sa place dans la capsule, puis glissa le tout dans sa poche.

— Il faut me pardonner, monsieur Bredford, répondit-il avec un peu d'ironie. Je ne puis oublier qu'avant tout vous êtes le rédacteur en chef du World et que votre principale mission consiste à pourvoir vos lecteurs de nouvelles fraîches et sensationnelles... pour leur petit déjeuner.

La tentation de leur servir cette épatante nouvelle en guise d'apéritif pourrait être trop grande pour vous.

Je préfère donc vous manquer de politesse, tout fourrer dans ma poche et... me taire. Discretion professionnelle, ne m'en veuillez pas trop, cher ami !

— Monsieur Dickson, vous êtes un être impitoyable, gémit Bredford, voilà quatre semaines au moins que vous me laissez danser devant les yeux ces quatre lettres fatidiques, et maintenant que vous pourriez soulever un tant soit peu le voile...

— Je préfère vous faire languir encore environ quatre semaines ! C'est bien cela, mon cher rédacteur en chef ! Mais je vous promets que si, d'ici ce temps-là, je parviens à tirer au clair le mystère de ces lettres, c'est le World et aucun autre journal que le World qui aura la primeur de cette nouvelle formidable, foi de Dickson !

— Allons, dans ce cas, je me résigne à vivre d'espoir, monsieur Dickson, répondit le journaliste en riant et en serrant vigoureusement la main à son compagnon, alors que la barquette venait d'aborder.

Steve Brodie qui avait lentement repris ses sens, fut immédiatement entouré par une foule en délire, clamant son nom, comme celui d'un vainqueur antique.

Sa fiancée lui sauta au cou et, cette fois-ci ce furent des larmes de bonheur qui inondèrent ses joues.

— Je vous promets, dit doucement Steve Brodie en la pressant tendrement contre son cœur, je vous promets, Maggie, que je ne sauterai pas une seconde fois de Brooklyn Bridge, même pour un million de dollars.

Ce fut une affreuse sensation. Je crois qu'un train express n'aurait pas atteint le fond du fleuve avec plus de vélocité.

Mais je crois à présent, ajouta-t-il avec une expression d'énergie sur sa face, que désormais je suis sur la voie de la

fortune.

Il respira profondément, ferma les yeux et, pendant quelques instants encore, sembla défaillir.

\*

\* \*

Quand Steve Brodie se réveilla, le lendemain matin, dans sa pauvre chambrette, il était devenu un homme célèbre.

C'est bien là la mentalité américaine qui érige souvent sur des bases bien futiles les réputations et les fortunes.

Non seulement Steve Brodie vit ses plus beaux rêves réalisés, mais ils furent surpassés au-delà de l'imaginable.

L'édition du matin du World racontait en un poignant article l'aventure de la nuit, publiant le portrait du plongeur et l'appelant « un héros magnifique ».

New York jubila. Les autres journaux étaient furieux de se voir souffler cette primeur par le World. Ils durent se rabattre sur un tas de détails secondaires qui firent pourtant encore les délices de leurs lecteurs.

La conséquence de tout cela fut que Steve Brodie devint en quelques heures l'homme du jour des États-Unis d'Amérique !

Il reçut les dix mille dollars du legs CM. Bergley.

Le World y joignit un chèque de deux mille dollars, et de tous côtés affluèrent des cadeaux en argent et en nature des admirateurs du « héros ».

Un éditeur habile publia l'autobiographie de Steve Brodie, signée par lui-même, alors que le jeune Irlandais aurait été bien incapable d'écrire une ligne sans fautes d'orthographe.

Et les droits d'auteur de cet opuscule furent des plus plantureux.

Mais le plus beau pour Brodie devait encore venir.

Un auteur entreprenant écrivit au pied levé une pièce de théâtre : Steve Brodie, le héros de Brooklyn Bridge.

Un vieil acteur fit tant et tant que Steve Brodie put paraître sur les planches, dans le rôle principal de cette œuvre dramatique.

Au dernier acte, le public pouvait voir comme fond du décor, un merveilleux pont de Brooklyn inondé de clarté lunaire. Vaillamment, Steve exécutait chaque soir le saut de la mort, devant les spectateurs horrifiés, pour retomber toutefois... sur un matelas moelleux, posé dans les coulisses.

Mais cela ne diminua en rien son succès, ni ses énormes cachets.

La pièce fit tellement fureur que Steve devint un homme plus riche encore, reprit un restaurant dont les affaires périclitaient et qui attira aussitôt une belle clientèle.

Enhardi par le succès, il ouvrit des succursales qui ne désemplirent pas, et des années plus tard des étrangers y venaient encore, pour y voir « de leurs yeux », le héros de Brooklyn Bridge.

Il n'y eut que la pauvre Maggie pour recevoir le contre coup de richesses trop rapides.

Steve Brodie fut assez vil, quand il vit sa fortune monter si vertigineusement, pour abandonner sa pauvre fiancée. Il déclara avec cynisme qu'il ne pouvait aliéner sa liberté, maintenant qu'il était en passe de devenir un homme si considérable.

Têtu comme un homme de sa race, il ne se laissa fléchir, ni par les prières, ni par les larmes de l'amoureuse éplorée.

Maggie, l'adorable Irlandaise aux cheveux de flamme, quitta son infidèle compatriote Steve Brodie, une terrible menace sur les lèvres...

### 3. *Les tziganes de la puszta*

À quelques lieues de la ville hongroise de Szegedin, là où la puszta s'étend comme un immense désert herbeux, par un beau soir de mai, deux voyageurs faisaient route ensemble.

L'un des nomades était grand et svelte, une barbe d'un noir d'ébène encadrait sa figure bronzée, tandis que l'autre semblait encore bien jeune.

Leur mise, celle des tziganes nomades, était pauvre et presque loqueteuse, tout en gardant une note bigarrée et fort pittoresque ; l'ample manteau gris du grand Bohémien surtout était caractéristique.

De la grande musette de cuir que portait le jeune homme, dépassaient le manche d'un violon ainsi que le pavillon d'une trompette.

Comme tout tzigane qui se respecte, ils étaient musiciens.

Mais où donc ces deux errants auraient-ils pu exercer leur art ?

À des milles et des milles à la ronde, il n'y avait ni village, ni hameau, et depuis des heures la puszta déroulait devant eux sa monotonie verte, sans révéler une présence vivante.

— Fatigué, Tom ? questionna l'aîné en se tournant vers son jeune compagnon.

Tom... quel nom bizarre pour un fils de la belle Hongrie ! Mais ce qui aurait semblé plus stupéfiant encore à celui qui aurait entendu la question, c'est qu'elle avait été posée dans le plus pur anglais.

Pourtant comme autour d'eux la solitude était complète, que personne ne gîtait parmi les hautes herbes et que ni les arbres ni les buissons ne donnaient asile à des curieux, les deux voyageurs se sentaient « bien entre quatre-z-yeux » !

— Je n'aime pas me plaindre, maître, fut la réponse. Mais puisque vous me le demandez, je vous dirai que mes jambes ne me supportent plus qu'à peine ! Pensez donc, depuis notre départ de Szegedin, au lever du soleil, nous n'avons pris aucun repos !

— C'est vrai, je crois que j'ai exigé trop de vos forces, mon pauvre garçon, répondit le grand, mais je ne pouvais faire autrement.

Si j'avais dû prendre chevaux ou voiture on ne nous aurait

plus tenus pour les pauvres nomades, dont nous avons adopté la mine et la mise. Pour cette raison, nous avons dû faire la route à pied, et il sera bien minuit avant que nous n'ayons atteint le lieu de notre destination.

— Minuit ! s'écria le jeune homme terrifié. Seigneur, nous en avons encore pour quatre heures devant nous ! Enfin, s'il le faut, je m'incline, bien que je ne sache toujours pas ce que signifie ce brusque départ pour la Hongrie.

— Vous allez l'apprendre, Tom. Laissons-nous prendre un peu de repos dans ce chemin creux. Nous entamerons les provisions que nous avons emportées de Szegedin. En mangeant, je vous expliquerai tout.

Il y avait une sorte de caverne dans le flanc du coteau, et, après s'être rendu compte qu'elle ne servait de refuge à aucun hôte indésirable, les deux nomades s'y installèrent aussi confortablement que possible.

Quand on parle d'hôtes fâcheux, il ne faut pas oublier que la puszta est souvent parcourue par les loups. Ces animaux creusent de gros terriers dans le flanc des collines sablonneuses, et c'était bien un pareil refuge que les voyageurs occupaient à présent, car ils y trouvèrent les ossements blanchis d'un cheval.

— Dressons la table, dit l'aîné des nomades. Qui au monde, pourrait s'imaginer que le détective Harry Dickson et son fidèle Tom Wills dînent en pleine puszta hongroise, dans un terrier à loups ?

Enfin, cela nous ravira autant qu'un fin repas au Carlton, j'imagine.

Voici de la viande froide, du pain, du lard, du lait condensé, et il y a du cognac excellent dans la gourde.

— Nous pourrions manger moins bien, maître, riposta Tom de bonne humeur en faisant honneur au festin.

Le repas achevé, Harry Dickson bourra sa pipe, aspira la fumée, puis se tourna vers son élève :

— Vous savez, Tom, que je recherche depuis longtemps déjà les membres de cette mystérieuse ligue internationale de bandits, qui s'est donné le nom des « Feux follets du Marais Rouge ».

Un heureux hasard m'a appris qu'ils se réuniront dans la nuit du 16 au 17 mai prochain ; sans doute pour tramer d'autres complots, ou pour se partager le butin, ou pour régler les différends qui ont pu surgir entre eux.

Regardez, Tom, c'est dans cette capsule métallique que j'ai arrachée à la main crispée du « héros de Brooklyn Bridge », que j'ai découvert la clé du mystère.

Harry Dickson ouvrit ladite capsule et en retira un bout de



parchemin.

— Ce qui est écrit là-dessus est en un langage conventionnel de la pègre, dit-il. La traduction ne m'a coûté nulle peine, et, vous-même, Tom, vous êtes assez versé dans de semblables choses, pour déchiffrer cette écriture secrète.

Allons, mon garçon, lisez-moi ce qui est écrit dessus. Tom Wills lut à mi-voix :

« Chavruzzo, kirelja maro Czarda Kerally U - 17 Monda majella Esserye durbi. »

F.F.M.R.

Cela signifie donc :

« Réunion de la grande ligue, dans la Czarda de la lumière, entre le 16 et le 17 mai. Affaires importantes. »

F.F.M.R.

— C'est bien, mon garçon, approuva Harry Dickson. Quant aux initiales, elles ne signifient ni plus ni moins que « Les Feux follets du Marais Rouge ». Cette nuit donc, les scélérats se réuniront à la Czarda de la lumière. Dès que j'ai lu ces mots à New York, pour la première fois, je me suis dit que la fameuse Czarda ne pouvait être située qu'en Hongrie où la puszta offre aux bandits un lieu à nul autre pareil pour leurs réunions ou leurs refuges. Rappelez-vous, Tom, que la nuit même de la prouesse de Steve Brodie, nous avons bouclé nos valises, pour repartir le lendemain pour l'Angleterre.

Nous n'avons effectué à Londres que le séjour nécessaire, pour voir si tout était en ordre dans notre home de Baker Street et pour lire le courrier et puis nous sommes partis en vitesse vers le continent. Budapest d'abord, Szegedin ensuite, d'où nous avons pris le chemin de la puszta, déguisés en tziganes nomades.

Harry Dickson fuma quelques instants en silence, puis il reprit :

— Et si je vous dis maintenant que les « Feux follets du Marais Rouge » ont l'intention de se réunir, cette nuit même, dans la Czarda Kerally, vous comprendrez aisément pourquoi nous sommes à l'heure actuelle au beau milieu de cette puszta sauvage, au lieu de résider à Berlin, à Paris, à Londres ou à New York.

— Je suppose, déclara Tom lentement, que les forbans se croient ici en toute sécurité, loin de toute police et de toute autorité.

— Pas du tout, Tom, mon petit ! Voilà où vous vous trompez singulièrement. Je vous dis, moi que de tout autres mobiles les font agir de la sorte. Je vous dis qu'ils comptent trouver ici dans

la puszta un bien riche butin !

Le jeune homme regarda son maître avec une stupeur non dissimulée.

— Comment maître ? Un riche butin dans cette effroyable solitude ?

Mais je n'y ai vu que de l'herbe, quelques huttes en ruine, parfois au loin une auberge sordide d'une pauvreté indescriptible. À moins qu'il n'y ait des trésors enfouis dans ce désert maudit...

Harry Dickson vida sa pipe d'un coup sec et se leva.

— Vers minuit, vous aurez l'occasion de le voir de vos propres yeux, my boy, dit-il. Maintenant il faut que nous nous remettions en route.

Tom Wills laissa errer ses regards sur la sombre vastitude et frissonna.

Toute vie en semblait bannie, seuls dans le ciel voyageaient les nuages et sur terre on ne voyait que les vagues ondoyantes de l'immense océan d'herbe.

— Et connaissez-vous vraiment la raison pour laquelle les « Feux follets du Marais Rouge », se réuniront ce soir, dans cette puszta de malheur ? murmura-t-il en regardant son maître avec un peu d'effroi.

— Mais certainement, mon cher Tom, et je pourrais vous le dire en un mot.

— Et ce mot ? demanda Tom anxieusement en ceignant la lourde musette de cuir à sa bretelle.

Le maître se remit en route, le regard fixé au loin sur la puszta, comme une vigie marine inspectant l'horizon.

— Ce mot, Tom, eh bien...

Il fit une courte trêve, s'amusant de la curiosité inquiète de son jeune compagnon.

— Vanderbilt ! dit-il simplement.

## 4. *L'assaut de la Czarda*

Dans la Czarda, que les deux détectives atteignirent vers onze heures, il y avait grande liesse.

Harry Dickson et son élève firent halte devant une des petites fenêtres enfumées et jetèrent un regard dans cette auberge misérable de la puszta. Une vingtaine de convives, des maquignons, qui n'entendaient guère coucher à la belle étoile dans la puszta hantée de fantômes et de vampires, y étaient réunis.

Les jeunes filles de l'aubergiste leur tenaient compagnie.

On fumait, on buvait sec, on riait, on parlait à haute voix et par la fenêtre entrouverte un brouhaha confus venait du dehors.

— Mon petit, dit doucement Dickson, je crois que je vois déjà mes doux agneaux, si je ne me trompe.

Regardez donc vers ce coin reculé de la salle, et vous y verrez cinq individus qui ne m'ont pas trop l'air d'appartenir à la maison ni d'en être des familiers. Regardez-les se pencher au-dessus de la table ronde, pour je ne sais quelle confidence.

L'un d'eux pourrait au besoin passer pour quelque trafiquant de bétail. C'est un véritable géant et son visage est bien rouge, si rouge même que je ne me tromperais sans doute pas en prétendant qu'il l'est par le truchement de quelque solide maquillage.

Celui qui lui fait face semble être un artiste allemand, le troisième un voyageur anglais. Mais tout comme les deux autres, c'est un bandit déguisé. Quant au quatrième et au dernier, il ont eu l'audace de s'affubler de l'uniforme autrichien – et celui des officiers encore !

Je pense qu'ils ont fait accroire à l'aubergiste et à ses clients qu'ils sont en tournée d'inspection dans la puszta.

Je crois aussi que ce quintette est bien la bande que je recherche par monts et par vaux et à qui je veux faire rendre des comptes, cette nuit même.

À ce moment, un des officiers aperçut les tziganes, regardant par la fenêtre.

— Hello ! Voilà des tziganes ! s'écria-t-il vivement.

— Ah messieurs, alors nous allons avoir bien du plaisir ! s'écria joyeusement l'aubergiste.

Allons entrez donc, mes amis, dit-il cordialement aux nomades, faites-nous de la belle musique et jouez-nous du violon autant que vous pourrez.

— En avant, Tom murmura Harry Dickson, à l'oreille de son élève, faites la bête et laissez-moi parler, n'est-ce pas ?

Le détective ne connaissait pas seulement parfaitement le hongrois, mais il parlait admirablement l'étrange langage tzigane qui est loin d'être facile. On leur fit donc une réception enthousiaste dans la Czarda.

Accueil d'autant plus chaleureux que Janos, l'aubergiste, venait de s'excuser à plusieurs reprises auprès de ses clients de ne pouvoir leur offrir une soirée musicale.

— On dirait que le diable s'en est mêlé, maugréa-t-il. Depuis plus de huit jours, aucun tzigane n'a fait route par ici.

Je crois ajouta-t-il qu'ils ont la vie difficile à l'heure actuelle, ces pauvres diables, et je sais ce que c'est. (Probablement que dans sa jeunesse Janos lui-même avait été un de ces pauvres errants de la plaine.)

La police les traque d'une façon imméritée ; quelques crimes sont commis et, comme toujours on suspecte ces infortunés.

Ils ne savent plus vraiment où se fourrer !

Basta Alrunkte ! Cela n'est pas de nature à faire mon affaire, car autrefois on s'amusait ferme ici ! Toute la nuit on faisait de la musique, et je n'aurais pas troqué mon auberge contre une salle de concert de Budapest, n'est-il pas vrai, mes enfants ?

Il se tourna vers ses trois filles qui présentaient elles aussi le type des plus pures tziganes : chevelure d'un bleu noir, yeux de flamme et denture d'une blancheur éclatante.

— Oui, père s'écria Dinka, qui était la plus jeune et la plus jolie. Quand il y a des Bohémiens par ici, on ne s'ennuie pas.

Puis elle se retourna vers l'un des officiers, avec qui elle semblait très bien s'entendre.

Ses sœurs s'empressaient, elles aussi, autour de leurs nouveaux hôtes, se souciant peu des maquignons, dont elles devaient accepter la compagnie tout au long de l'année.

Harry Dickson et son élève firent leur entrée dans la Czarda.

L'aubergiste et ses filles les accueillirent avec des exclamations joyeuses en venant à leur rencontre et, à toutes les tables, s'élevèrent des appels de bienvenue.

— Allons, les tziganes, jouez-nous vite quelque chose ! Il faut qu'on s'amuse ce soir !

— Mais qui êtes-vous en vérité ? demanda Janos en regardant les deux nouveaux venus avec méfiance. Il y a plus de vingt ans que j'habite ce coin et jamais je n'ai vu votre figure.

Harry Dickson s'inclina obséquieusement.

— Ce n'est pas étonnant, monsieur, fit-il. Les tziganes rôdent à travers le vaste monde. Souvent, dix, vingt années et plus se passent avant qu'ils ne revoient leur patrie. Il y a des années, je suis parti avec une grande troupe en Russie.

— C'est vrai, la musique tzigane est goûtée à travers le monde, répondit un des officiers de cavalerie. Chez nous, à Vienne également d'ailleurs et l'on n'entend qu'elle dans les cafés et dans les dancings.

Tout en s'inclinant devant l'hôte, Harry Dickson lui avait jeté un regard perçant ; il avait remarqué également qu'il parlait avec un accent faisant songer au polonais.

— Et c'est en Russie que le malheur est venu sur nous, continua Harry Dickson. Comme nous traversions les steppes, nous avons été assaillis par des Cosaques. Ils en voulaient à nos beaux chevaux ainsi qu'à nos roubles d'argent.

Une lutte violente s'est engagée entre nous et les coquins, mais ils étaient cinq fois plus forts que nous en nombre et, à l'exception de mon ami Rigo et de moi, ils sont parvenus à exterminer toute notre troupe.

Nous avons pu nous enfuir, et alors le mal du pays nous a pris, et j'ai voulu revoir la puszta où j'ai vu le jour.

J'ai dit à Rigo : « Vous êtes né à l'étranger, vous n'avez jamais vu la puszta ; mais pourtant tout votre être frémit en pensant à elle. Elle vous appelle tout comme moi, venez donc avec moi, je vous la montrerai ».

Et nous avons atteint la puszta, la très belle, et nous sommes arrivés ici dans votre Czarda. Donnez-nous à boire et à manger et, toute la nuit, nous jouerons pour vous.

— Prenez place, mes amis, prenez place ! s'écria Janos. Tout ce que j'ai dans la huche et dans le cellier vous sera servi.

Vous aurez du pain et du lard, et un vin comme on n'en boit que dans la puszta.

On désigna un coin aux deux pseudo-nomades et la noire Minka les servit.

Les deux hommes semblaient affamés comme des loups et s'empiffrèrent avec délices, mais pourtant Dickson ne perdit pas un seul instant les cinq voyageurs de vue.

Bien qu'ils fussent admirablement déguisés, Dickson reconnut deux d'entre eux comme des criminels, avec lesquels il avait déjà eu maille à partir dans le passé. Le marchand de bétail surtout attirait l'attention du détective. Harry Dickson croyait se trouver en présence d'un bandit fameux, s'appelant Pomasinski, mais connu dans les milieux de la basse pègre, sous le sobriquet

« d'oncle Tom ».

Jadis, cet homme avait été un commerçant berlinois fortuné, mais il s'était rendu coupable de nombreux délits : fraudes, faux en écritures, cambriolages, et il s'était même chargé la conscience de plusieurs assassinats.

Malheureusement, toutes les polices d'Europe avaient échoué dans leurs tentatives de s'emparer de sa personne. Depuis deux ans, « oncle Tom » avait disparu de Berlin et, depuis, son passage n'avait plus été signalé nulle part.

L'autre chenapan que Dickson croyait reconnaître était un assassin célèbre de Whitechapel. Il appartenait à la sinistre bande des « Hommes de sable », les affreux bandits nocturnes de Londres, qui à la faveur des ténèbres et du brouillard, s'approchent de leurs victimes, les assomment à coups de sacs de sable, les dépouillent et le plus souvent jettent leurs corps dans les flots de la Tamise.

On lui avait donné à Whitechapel le surnom de « Sandbox », et cela en disait assez sur son compte.

Mais l'homme qui se présentait sous les dehors d'un peintre ambulant attirait aussi l'attention du détective.

Ne serait-ce pas Garnier, l'ancien chef des apaches de Paris ? se demanda Harry Dickson. Le seul des meurtriers qui a réussi à se glisser à travers les mailles du filet, lors du grand raid de la police, dans les bas-fonds parisiens.

En tout cas, et plus que jamais, Harry Dickson sentait grandir en lui la conviction que les cinq individus groupés autour de la table ronde étaient des membres de la terrible ligue des « Feux follets du Marais Rouge » venus dans la puszta pour y commettre quelque crime abominable, dont le détective commençait à entrevoir la nature et l'envergure.

— Jouez maintenant, tziganes, jouez ! s'écria la noire Minka en battant joyeusement des mains. Alors nous pourrons danser ! approuvèrent ses sœurs, et les Hongrois poussèrent des cris de joie.

Harry Dickson et Tom se dirigèrent devant la table où ils avaient pris leur repas.

Dickson se munit de son violon, Tom tira quelques notes grêles de sa clarinette.

Le détective était un excellent violoniste et connaissait admirablement la musique tzigane. Cela lui avait du reste servi en maintes occasions, alors que, pour les besoins de la cause, il paraissait comme musicien en public. Tom aussi joua bien son rôle.

Certes, il n'était pas un virtuose, mais il suppléait à son

manque de talent par une force de souffle sans égale et, dans la liesse générale, les quelques fausses notes ne détonèrent pas trop fort.

Une folle gaieté régna bientôt dans la Czarda.

Les jeunes filles se montrèrent admirables d'entrain : c'était la bonne façon pour que le vin coulât à flots et pour que la recette paternelle fût plantureuse.

Elles allaient d'un danseur à l'autre, sautant, se trémoussant, accompagnant la musique de hautes trilles joyeuses. La danse était pour leurs fougueuses natures, un besoin réel, la plus belle jouissance que la vie pouvait leur offrir.

— Vite ! Plus vite encore, tziganes ! criait la noire Minka. Jouez plus fort ! Aussi vite, aussi fort que le sang qui me coule dans les veines, cela vous ne pourriez jamais le faire !

Jouez ! Jouez donc, tziganes ! Plus vite, toujours plus vite !

Harry Dickson allait commencer une czardas plus endiablée que jamais, quand soudain, la porte s'ouvrit brutalement.

Un grand gaillard, portant une livrée verte brodée d'or, entra.

— Où est l'aubergiste ? s'écria-t-il. Un accident vient d'arriver à notre maître, le comte de Seczeny !

Ce nom fit des merveilles...

Les danseurs restèrent immobiles, la musique se tut, tous entourèrent le domestique en l'assillant de questions diverses.

— Par mon saint patron ! s'écria l'aubergiste. Comment est-ce possible ? Monsieur le comte voyageait-il par une nuit pareille à travers la puszta, où seuls les loups se donnent rendez-vous ?

— Je ne sais ! répondit l'homme en tâchant de reprendre haleine, car il semblait avoir fourni une rude course. Ces grands seigneurs ont parfois des idées singulières. J'avais prévenu monsieur le comte ; je voulais le dissuader d'entreprendre un pareil voyage de nuit à travers cette puszta du diable.

— Prenez un verre de vin de Tokay, dit Minka en tendant un gobelet au domestique. Vous semblez être hors d'haleine.

— Il y a de quoi ! J'ai couru comme si le diable et sa mère étaient à mes trousses et j'ai la gorge sèche comme de l'amadou. Merci, ma belle enfant. Oui, j'ai fait une lieue tout entière au pas de course !

Mais je veux bien vous raconter ce qui est arrivé, dit-il après avoir vidé son verre.

Personne parmi vous, n'ignore que mon maître le comte Georgy Seczeny a épousé la belle Alice Vanderbilt.

Je l'ai accompagné en Amérique ; j'ai vu New York, et j'ai assisté au mariage. Pour une fête, c'en était une fameuse ! On jetait l'argent par portes et fenêtres ! Ce qui n'est pas étonnant,

car les Vanderbilt possèdent plus d'argent que tous les richards de Hongrie ensemble, et la dot de la nouvelle comtesse se composait de beaux dollars trébuchants.

Nous sommes revenus alors en Europe, avec la jeune mariée ; entre-temps le comte avait acheté un magnifique château près de Szegedin, vraiment le plus beau domaine de toute la Hongrie.

— Nous en avons entendu parler, dit Janos. Ce vieux manoir est, paraît-il, une véritable merveille, et est entouré de forêts et d'immenses pâturages.

— Tout cela est bel et bien, répondit le laquais ; mais quelle idée pour le comte et sa jeune femme de vouloir passer leur lune de miel dans cet antique castel perdu dans cette puszta de malheur. Et encore, cela ne serait pas trop grave si la jeune comtesse n'avait pas eu l'idée saugrenue de quitter le train pour effectuer ce voyage à travers la puszta en voiture !

— Monsieur le comte, avais-je déclaré, vous avez bien tort de faire cela. Dans la puszta rôdent pas mal de Bohémiens suspects et d'autres gens de mauvaise mine. Un gentilhomme ne peut exposer sa femme à de pareilles rencontres !... Oui, a ajouté le valet en bombant le torse et en jetant autour de lui des regards orgueilleux, moi, je puis parler de la sorte à mon maître.

Le vieux Stéphan est depuis assez longtemps au service des Seczeny, pour pouvoir dire son petit mot... Oui, pour avoir son franc-parler avec les maîtres.

— Vous avez raison, Stéphan, m'a répondu le comte Georgy ; mais ma femme désire voir la puszta sous le clair de lune, vous savez, elle est un peu romanesque... Hier, soir, ils sont arrivés sains et saufs à Edescolom, et je leur conseillai d'y passer la nuit : un bon hôtel et des lits confortables valant bien mieux qu'un désert affreux, hanté par des nomades et des loups.

Mais on ne m'a guère écouté.

Nous sommes partis à huit heures du soir. Le comte et la comtesse dans le coupé de la voiture, le cocher et moi sur le siège, et deux grooms sur l'impériale.

La voiture était attelée de quatre chevaux. Des bêtes magnifiques comme on n'en trouve pas de pareilles dans toute la Hongrie.

Je me disais déjà : demain à l'aube, nous serons à Szegedin et tout cela sera derrière nous comme un mauvais rêve.

Mais si ma nouvelle maîtresse a cru s'offrir quelques instants romanesques, elle a dû être bien déçue.

Peu après onze heures, de lourds nuages se sont amoncelés dans le ciel.

Les étoiles ont été balayées du firmament, le clair de lune,



qui, aux dires de la comtesse, devait caresser les herbes et les fleurs de la puszta, ne s'est pas montré. Nos torches et nos lanternes n'éclairaient que chichement la mauvaise route. Derrière nous, s'élevait le hurlement des loups et j'ai dû tenir mon fusil prêt pour faire feu à leur approche.

Je croyais que notre jeune maîtresse allait s'évanouir de terreur, mais je me trompais.

Elle s'est serrée plus fort contre son mari en lui disant d'une voix ravie :

— Oh ! Georgy, comme c'est merveilleux, comme c'est exquis de me sentir à vos côtés, alors que les loups hurlent derrière nous.

À peine avait-elle dit cela, qu'un formidable craquement a retenti et que j'ai été précipité au bas du siège.

Pour ma part, je croyais que mon crâne avait éclaté sous le choc ; le cocher était tombé entre les chevaux, les deux grooms avaient roulé au loin dans l'herbe, et vraiment c'est miracle que le comte et sa femme s'en soient tirés sans grand dam, car la voiture avait versé !

— Qu'est-ce qui venait donc d'arriver ? demanda l'aubergiste.

— C'est ce que je me demande, répondit le vieux Stéphan. Je n'en sais rien, vraiment rien... D'abord, j'ai dû faire feu à deux reprises pour chasser les loups qui s'étaient approchés d'une façon bien inquiétante, puis aider le comte et la comtesse à sortir du coupé.

Après cela, le cocher, les deux grooms et moi, nous avons inspecté la voiture et nous avons constaté que les deux roues arrière s'étaient détachées.

Moi, je jurerais que lors de notre halte à Edescolom, un bandit en a desserré les écrous.

Tant de mauvaises gens vivent sur la belle terre de Dieu !

Stéphan avala un second verre de tokay et reprit :

— Mais je crois que j'ai bien trop bavardé maintenant. Mon maître et son épouse m'attendent à une lieue d'ici, auprès de la voiture démolie et je devais aller quérir du secours pour que le voyage puisse être repris.

Vite, Janos, donnez-moi cette petite charrette que j'ai vue derrière les écuries, nous allons y atteler les chevaux et demain nous serons à Szegedin...

Tout à coup le laquais poussa un cri :

— Jésus-Maria, on m'a tué ! et il s'écroula sur le sol.

Le peintre allemand qui s'était tenu tranquille jusque-là s'était soudain juché sur une chaise. Il serrait dans la main un revolver qui fumait encore.

— Que l'on ne bouge pas ! tonna-t-il. Que tous ceux qui tiennent à la vie gardent leur calme. Le cabaret est en notre pouvoir et vous passerez cette nuit ligotés dans la cave, mais aucun mal ne vous sera fait.

— C'est ce que nous allons voir ! rugirent deux des maquignons.

Ils n'en dirent pas plus long.

Des coups de feu retentirent et les deux malheureux s'effondrèrent à leur tour. Les cinq bandits se jetèrent alors sur les autres qui, tombant à genoux et implorant le ciel, n'offrirent plus aucune résistance.

Dix minutes plus tard, douze personnes avaient été ligotées et descendues par une trappe dans la cave de l'auberge.

— Hé, Garnier ! cria la voix de « l'oncle Tom ». J'ai pourtant bien compté et je ne me suis pas trompé : quand le valet est entré il y avait, nous excepté, seize personnes dans la Czarda, dix-sept avec le domestique donc.

— C'est juste, riposta le chef des apaches. Il y en a trois qui sont étendus morts sur le sol, douze dans la cave... malédiction... il nous en manque deux !

— Les deux tziganes ! hurla Sandbox. Où sont-ils ? Il sont...

— Partis, répondit Garnier d'une voix furieuse. Quand le premier coup de feu a retenti, ils ont sauté par la fenêtre ouverte dans la puszta.

Mais nous n'avons rien à craindre d'eux : ils sont à pied et je me servirai du meilleur cheval de Janos pour attirer le comte et sa femme dans cette auberge.

En avant, Feux follets du Marais Rouge ! Les rôles ont été distribués, et chacun de vous sait ce qu'il lui reste à faire.

Ce soir, il s'agit de billets de banque et de pièces d'or, ainsi que du coffret de cuir qui contient les bijoux de la comtesse.

Il faut que tout cela tombe entre nos mains, cette nuit même.

Feux follets du Marais Rouge, nous avons réussi pas mal de bonnes combines, mais cette nuit-ci verra se réaliser notre chef-d'œuvre !

Cette nuit, nous nous rendrons maître des millions des Vanderbilt !

## 5. *Trahis !*

À cette minute, la porte de la Czarda s'ouvrit et une forme féminine se dressa sur le seuil, chancelante.

Était-ce une nomade ou l'esprit même de la puszta qui surgissait dans le cercle des malfaiteurs ?

Même les bandits les plus endurcis du groupe eurent un recul effrayé en voyant cette jeune femme, aux vêtements en lambeaux, sans bas ni chaussures aux pieds, qui s'approchait lentement d'eux.

Ce n'était pas une Bohémienne, car tous les signes caractéristiques de la race lui faisaient défaut.

Ses cheveux d'un blond ardent, retombant en désordre sur ses épaules, auraient seuls suffi pour démentir cette supposition.

— Qui êtes-vous ? s'écria Garnier, en levant son revolver d'un geste hésitant.

Mais la nomade lui jeta un regard ferme, où n'apparaissait aucune terreur.

— Tirez donc ! s'exclama-t-elle, tandis qu'une flamme passionnée s'allumait dans ses yeux. La vie n'est plus rien pour moi, et j'en ai assez ! Mais alors, « Feux follets du Marais Rouge », vous serez irrémédiablement perdus, car j'emporterai dans la tombe un secret qui pourrait vous sauver.

Des cris de stupeur et de frayeur s'élevèrent du groupe des bandits.

Garnier bondit vers la femme, lui prit rudement les poignets et, la couvrant d'un regard menaçant, il cria :

— Ce nom que vous venez de prononcer, sera votre condamnation à mort. Comment connaissez-vous ces mots, les « Feux follets du Marais Rouge » ?

Le jeune femme sembla un moment se complaire à l'épouvante des hommes, puis elle dit tranquillement.

— Donnez-moi de l'argent, beaucoup d'argent, donnez-moi une part de votre butin et je vous donnerai un conseil qui vous sauvera des mains de l'homme qui a juré votre perte.

— Quel est cet homme ? s'écrièrent à l'unisson les forbans.

— Cette question, vous pourriez la poser à un enfant. Je n'ai pas fait pour rien la traversée de l'océan, ni effectué le chemin en mendiant, de Hambourg à Vienne, de Vienne à Budapest et de là

vers la Czarda Kerally, dans la puszta ! L'amour ne peut plus me procurer de bonheur, mais l'argent le pourrait encore. Que me donnerez-vous pour mon secret ?

— Bien bête celui qui achète chat en poche, répondit « oncle Tom », en jetant un regard d'intelligence à ses compagnons de crime. Mais si votre secret a vraiment une telle valeur, nous sommes hommes à bien vous le payer.

— Jurez alors de me recevoir comme membre de votre ligue ; je puis vous rendre de sérieux services. Car là où un homme est appelé à être vaincu, une femme peut triompher.

— Cette petite a raison, dit Garnier. Une fois qu'elle sera lavée et convenablement mise, elle est femme à attirer plus d'un richard dans ses filets. C'est une chose entendue, ajouta-t-il. Voici ma main. Dites-nous maintenant ce que vous avez à dire.

— Si vous n'agissez pas promptement, vous êtes des hommes perdus, vous serez tous pendus ! s'écria la jeune femme. Cette nuit le plus grand détective du monde était parmi vous : Harry Dickson !

— Malédiction ! s'écria Garnier en devenant affreusement livide – et ses comparses ne manifestèrent pas une moindre terreur. J'ai de terribles soupçons... les deux tziganes...

— C'étaient Harry Dickson et son élève Tom Wills ! continua la rouquine. N'aviez-vous pas envoyé en Amérique l'ordre de vous rassembler ici cette nuit ? Cet ordre était inscrit sur un bout de parchemin.

— C'est vrai ! C'est parfaitement vrai ce que vous dites là ! gémit Garnier en tremblant de tous ses membres. C'est l'ombre de l'échafaud que vous venez de nous faire entrevoir, la même !

J'ai envoyé cet ordre dans une capsule de métal à Pat Meverton à New York, mais il n'est pas venu.

— Meverton est mort, répondit la jeune fille.

Il a été surpris pendant un cambriolage et s'est enfui devant la police, sur le pont de Brooklyn. Mais de l'autre côté du pont, il a vu surgir d'autres poursuivants.

Pour ne pas leur tomber dans les mains, il a choisi la mort et a sauté du pont dans le fleuve.

Quinze jours après un autre homme a plongé de Brooklyn Bridge ; non pour mourir, mais pour devenir un homme riche.

Cet homme, c'était Steve Brodie, mon fiancé.

— Steve Brodie, dit Sandbox, j'ai lu ce nom dans les journaux.

— Ce Brodie, continua la femme, a été repêché par deux hommes. Dans sa main crispée, il tenait un objet métallique qu'il avait dû saisir machinalement au fond de la rivière.

L'un de ses sauveteurs a ouvert la capsule et lu ce qui se trouvait sur le bout de parchemin.

Et cet homme n'était personne d'autre que Harry Dickson !

Dans quatre semaines, les « Feux follets du Marais Rouge » seront en mon pouvoir, a-t-il crié à son élève. Mais il ne lui a pas montré sa trouvaille.

Steve était revenu à lui ; il avait jeté un coup d'œil par-dessus l'épaule de son sauveur et il avait lu ce qui était écrit sur le papier. Pendant que je soignais mon fiancé, il m'a raconté toute l'histoire et bientôt il a écrit de mémoire sur un papier ce qu'il avait lu sur le parchemin sauvé des eaux.

Plus tard lorsque le misérable, aveuglé par sa soudaine fortune, m'a abandonnée, j'ai décidé de tirer profit de mon secret.

Un malfaiteur m'a traduit le mot mystérieux et bientôt j'ai quitté New York. Je me suis procuré l'argent de mon voyage en volant le portefeuille d'un riche passant. À ma grande joie, il contenait juste ce qu'il fallait pour payer mon billet et j'ai pu arriver à Hambourg.

Vous savez tout maintenant – et aussi que vous êtes en grand danger. Jurez maintenant que Maggie-la-Rouge fait partie de votre bande !

— Je le jure ! dit Garnier en lui tendant la main. Nous vous devons bien cela. Vous resterez chez nous et n'aurez pas à vous en plaindre en admettant que nous sortions de l'aventure de cette nuit, sains et saufs.

Car, dit-il en se tournant vers ses amis, nous sommes dans de beaux draps. Harry Dickson est sur nos talons et est bien près de nous pincer. Mais un homme averti en vaut deux, et un homme comme moi : dix !

Suivez-moi dans l'écurie, nous allons préparer un piège à ce détective de malheur, dans lequel il donnera tête baissée, comme un vulgaire lapin !

\*

\* \*

— Halte ! mon garçon. Cachez-vous derrière ce bosquet. Il n'y en a pas trop dans la puszta et je suis bien aise d'en rencontrer un pareil pour nous servir d'abri.

Harry Dickson saisit Tom par le bras et l'attira derrière un massif de hauts genêts qui se dressait solitaire dans la puszta.

Tom reprit haleine, car ils venaient de fournir tous les deux une rude course. Ils avaient couru comme si leur vie était en jeu ; mais il s'agissait plutôt ici d'autres vies humaines, et de celles-là le détective et son élève se souciaient souvent plus que de leur propre existence.

— Je ne vous comprends pas, maître, haleta Tom. Pourquoi restons-nous couchés à cet endroit ? Pourquoi perdons-nous de si précieuses minutes ! Ne ferions-nous pas mieux d'essayer de rejoindre aussi vite que possible le comte et sa jeune femme ?

— Cela serait vrai, Tom, répartit le détective en souriant, si au lieu de simples jambes humaines, nous avions des pattes de chameau à notre disposition. Mais tels que nous sommes, les bandits auraient tôt fait de nous rattraper, montés comme ils doivent être, sur d'excellents chevaux.

— D'accord, maître approuva Tom. Mais pourquoi restons-nous ici, l'œil aux aguets ? Pourquoi songeons-nous à notre propre salut, alors que la vie d'un jeune couple est dans la main de ces infâmes forbans ?

— Si telle était ma pensée, je serais indigne de m'appeler Harry Dickson, répondit gravement le détective.

C'est ici que je compte capturer les bandits ! Tenez votre revolver prêt à tirer, Tom, et surtout visez bien. Bon, j'entends le premier galop qui s'approche, un cavalier arrive... le voilà... c'est Garnier, ah ! le coquin. Mon vieux, ce n'est pas encore cette nuit que vous mettrez la main sur les millions des Vanderbilt ! Allons, il me le faut mort ou vivant !

Un petit cheval, très robuste, un cavalier sur son encolure, s'approchait. Harry Dickson regarda au-dessus du buisson et leva son revolver. Le coup partit.

— Touché ! jubila Tom, car le cheval venait de tomber, frappé d'une balle en plein cœur.

— Rendez-vous, Garnier ! tonna Harry Dickson. « Les Feux follets du Marais Rouge » sont démasqués et vous leur chef...

Tonnerre ! hurla soudain le détective. Nous sommes trahis ! Ce cavalier n'en est pas un, mais un mannequin de paille, revêtu des vêtements de Garnier... Voilà les autres... non, Tom, il ne faut pas fuir. Un piéton ne peut échapper à un cavalier dans la puszta. Ne tirez pas ! Épargnez vos cartouches pour plus tard.

Harry Dickson ne put en dire davantage à son élève. Cinq cavaliers les entourèrent et, peu de minutes après, les deux détectives étaient étendus dans l'herbe, pieds et poings liés.

— Si je lui brûlais la cervelle ? demanda « oncle Tom » en appuyant son revolver sur le front de Dickson.

Mais Garnier l'en empêcha.

— Cet homme, dit-il, est notre plus terrible ennemi. Il a causé la mort d'un nombre immense de nos semblables. D'autres gémissent par sa faute dans les prisons du monde entier. Aujourd'hui que la chance l'a fait tomber dans nos mains, je veux régler avec lui sérieusement nos comptes. Non, une mort aussi

prompte ne serait pas en rapport avec ce qu'il a fait souffrir à nos frères.

Emportez-moi ces deux limiers. Janos m'a montré aujourd'hui un terrier dans lequel gîte une famille de loups. Ces deux flics leur serviront de pâture. Quel beau repas pour ces bêtes affamées ! Demain, nous irons voir ce qu'ils ont laissé du grand Harry Dickson et de son benêt d'élève.

Ni Harry Dickson ni Tom ne firent un geste en entendant quel genre de mort leur réservait la ligue criminelle, et ils se laissèrent emporter sans résistance.

Chemin faisant, Dickson souffla à l'oreille de Tom Wills :

— Il vaut mieux avoir affaire à des loups véritables qu'aux Feux follets du Marais Rouge, mon garçon !

On était arrivé au terrier.

Par une sorte de tranchée, on atteignait un trou profond ; Harry Dickson fut soulevé par des mains brutales et lancé au fond du terrier.

— Allez maintenant explorer la vie des loups, grand Harry Dickson ! cria Garnier. Il se pourrait bien que vous trouviez un criminel parmi eux. Je crois bien que vous allez tomber en plein dans une association d'assassins !

Un cri aigu monta des profondeurs.

— Écoutez comme votre maître miaule ! ricana Garnier en prenant Tom par la gorge et en le jetant rudement sur le sol.

Vous avez toujours été un élève fidèle de votre maître, il faudra le suivre comme son ombre. Bonne chance, messieurs les flics ! Ce n'est pas vous qui nous empêcherez d'encaisser les millions de Vanderbilt !

Et Tom, à son tour, disparut dans les profondeurs fétides du terrier.

## 6. Dans le piège

— Stéphan ne revient-il pas ? Où peut-il bien être ?

— Non, monsieur le comte, répondit le cocher barbu qui était monté sur la voiture renversée. Je ne vois âme qui vive sur la lande et puis il faut avouer que ces torches ne donnent pas une bien vive lumière.

— Stéphan ne pourrait-il s'être égaré ? demanda le comte, un homme de grande taille, à l'allure distinguée et aristocratique. Il prétendait pourtant que la Czarda Kerally était tout près.

— À mon avis, nous n'en sommes qu'à une bonne lieue, dit l'un des grooms. Je connais l'auberge ainsi que son patron, Janos.

— Janos est-il un homme de confiance ? demanda le comte. Voilà ce qu'on ne peut certes prétendre de tous les aubergistes de la puszta.

— Ce sont tous des voleurs, monsieur le comte, répondit le domestique en souriant, et en ce qui concerne Janos, il est père de trois filles qui s'entendent fort bien à tirer l'argent des poches des hommes. Mais je ne crois pas que dans toute la puszta vous trouverez un seul aubergiste qui oserait vous faire du mal.

— Mieux aurait fallu que j'aie moi-même à la Czarda, répondit le gentilhomme. Mais maintenant il nous faut attendre le retour de Stéphan.

Ayant parlé, le comte Seczeny tourna le dos au valet et s'approcha de sa femme qui s'était assise sur un petit tertre, à quelque distance de là.

Alice Vanderbilt, qui venait de donner sa main au comte hongrois, était la fille du milliardaire John Vanderbilt de New York.

Elle était bien jeune encore et ravissante à voir dans son complet de voyage, coiffée de son petit chapeau de feutre, qui laissait échapper quelques blondes mèches rebelles.

— Je regrette bien que ce sot accident vous ait montré la puszta sous sa face la plus désagréable, ma chérie, dit le comte en prenant place à côté d'elle.

— Pourquoi désagréable ? demanda la comtesse d'une voix enjouée. Je considère au contraire que tout ceci est fort intéressant. Se trouver en pleine nuit, au milieu de cette solitude, parmi ces herbes bruissantes et ces milliers de fleurs qui



embaument, mais c'est un véritable rêve, monsieur mon mari ! Et puis n'êtes-vous pas à mes côtés ? Cela suffit amplement pour que je me sente heureuse. Cela me serait tout aussi doux, parmi les solitudes glacées des pôles ou dans quelque torride désert africain... pourquoi pas dans la puszta alors ?

La jeune femme se serra tendrement contre son mari et l'embrassa avec transport.

— Voilà Stéphane ! s'écria le cocher. Il vient à cheval !

— Vous entendez ! dit le comte à sa jeune femme, Stéphane arrive. Il aura pu nous procurer une voiture pour continuer notre voyage, et si nous y attelons nos chevaux, nous serons demain à Szegedin !

— Monsieur le comte ! s'écria le cocher, ce n'est pas Stéphane qui s'approche, mais un étranger. Mais je suis certain que c'est un envoyé de l'auberge.

Toutefois, le comte jugea plus prudent de s'approcher du cavalier, son revolver au poing.

— Pardonnez-moi mon geste, monsieur, dit le gentilhomme. Ici dans la puszta on a toujours le devoir de vérifier si l'on a affaire à un ami ou à un ennemi.

— C'est un ami ! monsieur, dit Garnier en mettant pied à terre. Mon nom est Garnier et je rends grâce au ciel de pouvoir vous rendre un léger service. Je me trouvais dans la Czarda Kerally, quand votre domestique y est arrivé. J'y étais avec quelques amis.

Mais le vieux Stéphane s'est foulé la cheville en courant et n'a pu quitter l'auberge. Il nous a néanmoins raconté votre fâcheuse aventure, monsieur le comte. Je me suis mis immédiatement en route pour vous dire que la petite voiture de l'aubergiste est déjà en chemin et qu'elle viendra vous chercher, vous et votre épouse, afin de vous conduire à la Czarda.

Le mieux que vous puissiez faire, c'est d'y attendre le jour. Entre-temps, un de mes amis, un mécanicien, mettra votre voiture en état et vous pourrez regagner votre château.

Le comte Seczeny tendit une main cordiale à l'étranger.

— Je vous suis bien reconnaissant, à vos amis et à vous, dit-il. Certes, j'aurais préféré continuer mon voyage et éviter à ma femme de passer la nuit dans une auberge de la puszta. Mais maintenant que nous savons qu'il y a de braves gens à la Czarda, nous pourrons bien y attendre le jour.

Le comte présenta l'étranger à sa femme :

— Monsieur Garnier, un Français, j'imagine qui a eu la bonté de bien vouloir nous venir en aide.

On entendit à cette minute un bruit de roues rapides et une

petite voiture attelée de deux fougueux chevaux s'avança vers le groupe.

« Oncle Tom » et Sandbox y avaient pris place, tandis que les deux scélérats affublés de l'uniforme autrichien, étaient retournés à la Czarda, pour faire disparaître les cadavres, surveiller les prisonniers dans la cave, bref tout mettre en ordre pour recevoir leurs prises.

Le comte et la comtesse montèrent dans la voiture, Garnier prit place sur le siège et saisit les rênes.

« Oncle Tom » et Sandbox restèrent en arrière, sous prétexte d'examiner la voiture – en réalité pour commettre un crime abominable.

Avant de monter dans l'attelage, le comte, avait sorti de sa voiture une caissette plaquée d'argent, sans apercevoir toutefois les regards avides que Garnier et ses amis y jetèrent.

— Dès que la voiture sera en ordre, suivez-nous avec les autres, dit le comte à son cocher. Les deux messieurs qui auront eu la bonté de vous aider à réparer la voiture, vous les ramèneront également à l'auberge. À tout à l'heure, messieurs !

Garnier fouetta les chevaux et la petite voiture fila allègrement par la puszta ténébreuse.

— Il faudra nous défaire maintenant de cette maudite valetaille, murmura « oncle Tom » à l'oreille de Sandbox, votre revolver est-il chargé ?

— Tout est en ordre, répondit l'Anglais. Nous sommes deux contre trois, ce ne sera pas ouvrage bien difficile.

— Nous allons nous mettre immédiatement à l'œuvre, dit « oncle Tom » à haute voix. Avant tout, il nous faut redresser la voiture.

Allons, nous la relevons, et vous autres, dit-il en s'adressant au cocher et aux deux grooms, vous vous glisserez en dessous et la soulèverez un tant soit peu.

C'était un piège que le bandit tendait aux malheureux domestiques.

Tout fut exécuté comme l'avait dit « oncle Tom ».

Le cocher fut le premier à se glisser sous l'attelage, puis les deux grooms suivirent. La voiture s'inclina sur le côté, et brusquement, trois coups de feu retentirent. La lourde voiture retomba, écrasant sous elle trois agonisants.

— Voilà qui est fait ! s'écria « oncle Tom » en allumant une cigarette. À mon idée, le plus difficile est accompli. Le jeune couple est au pouvoir de Garnier qui a attiré les Vanderbilt dans l'auberge pour les achever à leur tour.

Cette vermine-ci est morte et Harry Dickson et son élève...

aha ! je crois qu'il ne doit plus en rester grand-chose. Les loups de la puszta auront fait bombance cette nuit ! On ne leur sert pas tous les jours une couple de détective bien à point !

— Fouillons la voiture, proposa Sandbox, il se pourrait bien que nous trouvions encore quelque chose de valeur. Mais il ne faut pas que cela nous prenne trop de temps, car nous devons regagner la Czarda où Garnier nous attend.

Les deux misérables constatèrent que leur espoir ne les avait pas trompés.

Dans le coupé, ils découvrirent une petite malle, remplie d'argenterie et de riche vaisselle plate, aux armes du comte.

— Cela en vaut la peine, dit « oncle Tom ». Dommage que nous devions abandonner ces magnifiques chevaux. Si Garnier était malin, il nous laisserait venir chercher ces bêtes demain à l'aube et au premier marché venu, nous en tirerions une belle petite somme.

— Une bonne dose de milliers de florins, certes, approuva Sandbox. Ce sont les meilleurs chevaux de l'écurie du comte, cela se voit. Ce serait regrettable de laisser une telle valeur derrière soi !

Sans se soucier autrement des corps de leurs trois nouvelles victimes, les deux bandits se remirent en route pour la Czarda, Sandbox portant la petite malle.

Tout à coup, « oncle Tom » s'arrêta et se mit à rire.

— Nous sommes ici tout près du terrier, si nous allions voir ce qui est advenu de nos deux amis ? Hein, qu'en dites-vous Sandbox ?

— Cela me va, répondit le forban, allons toujours voir, on peut bien s'amuser un peu dans la vie.

Ils tournèrent vers la droite et s'approchèrent de la tranchée qui conduisait au repaire.

— Dites, Sandbox, n'entendez-vous rien ? demanda « oncle Tom » en se penchant autant qu'il le pouvait sur l'ouverture béante.

— Rien, répondit l'Anglais. Tout est tranquille en bas. Je crois que les loups digèrent et que du grand détective il ne doit plus rester que les os.

— Les loups ont toujours faim ! tonna tout à coup une voix formidable derrière lui.

Sandbox hurla de terreur et voulut se retourner, mais un objet lourd lui frappa le crâne avec une telle force qu'il s'écroula sous le choc.

Quant à « oncle Tom », il fut reçu d'une façon encore moins douce : une main d'acier le saisit et le jeta en l'air.

Il retomba lourdement et voulut se lever en jurant, mais un coup de pied formidable lui arriva en pleine figure, lui brisant la mâchoire.

Il grogna de fureur. Une lourde botte se mit à lui marteler la tête, laquelle bientôt ne fut plus qu'un amas de chairs sanglantes.

— Maître ! cria une voix jeune et joyeuse, si je continuais un peu ce jeu ? Le bandit ne respire déjà plus, encore un coup de talon et c'en est fini de lui.

— Pas trop de zèle, Tom, je tiens à ce que ces bandits me tombent vivants entre les mains, répondit la voix de Harry Dickson.

Celui-ci, continua-t-il en se penchant au-dessus de Sandbox, il a reçu un tel coup qu'il en a pour des heures avant de reprendre ses sens. Pour le moment, je puis le laisser là et m'occuper de votre victime.

Comment, il bouge encore ! Alors nous allons le ficeler quelque peu et en faire un petit paquet bien convenable.

Ce qui fût fait aussitôt.

« Oncle Tom », malgré ses affreuses blessures, tenta bien d'opposer quelque résistance, mais alors la botte de Tom Wills se mit à peser si lourdement sur sa gorge meurtrie qu'il préféra se tenir coi, et Harry Dickson put parfaire son ouvrage en toute sécurité.

Le bandit ne fut bientôt plus, sous leurs mains, qu'un informe paquet ligoté à souhait, d'où partaient des gémissements et des imprécations étouffées. Sandbox subit alors le même sort.

Mais cela ne suffit pas à Harry Dickson, qui voulut leur donner un abri confortable, par-dessus le marché.

— Il est regrettable, Tom, goguenarda-t-il, que ce terrier ne soit pas habité par des loups, comme l'ont cru ces messieurs. Sinon je leur aurais certes abandonné ce régal.

En tout cas, cela a été notre salut à nous deux que ces fauves aient quitté leur tanière, car je crains que les loups de la puszta ne fassent aucune distinction entre d'honnêtes détectives et d'horribles chenapans, et ils se seraient mis à table avec un appétit égal !

Harry Dickson saisit alors « oncle Tom » par les épaules, le tira vers le bord de la fosse et l'y jeta sans ménagements. Poussé à coups de pied, Sandbox suivit le même chemin.

— Et voilà aussi du bel ouvrage, mon garçon, dit joyeusement Harry Dickson. « Les Feux follets », d'ailleurs, ne semblent pas bien s'entendre à leur métier, car ils ne se sont pas aperçus qu'au moment où il me mettaient les chaînes je me suis servi du truc des deux pouces qui permet à tout prisonnier de se

défaire aisément de ses entraves.

Voilà vingt ans que je connais ce manège et que je m'en sers, quand l'occasion se présente.

Cela n'a donc été qu'un jeu d'enfant de me délivrer ainsi que vous-même, Tom, et comme il n'y avait aucun loup dans la tanière, nous avons pu remonter tout à notre aise à l'air libre de la puszta.

— Juste à temps, pour nous emparer de ces deux bandits ! ajouta Tom avec satisfaction.

— La partie la plus lourde de notre tâche nous attend encore, continua Harry Dickson.

Pendant que nous étions encore en bas, j'ai entendu le roulement d'une voiture et j'ai constaté qu'elle prenait le chemin de la Czarda Kerally.

Je crains que le comte et sa jeune femme ne s'y trouvent et que Garnier ne les ait attirés vers l'auberge solitaire. Nous n'avons plus une minute à perdre, Tom !

En avant, vers l'auberge. Il y a deux vies humaines à sauver et le reste de cette maudite vermine à anéantir !

## 7. *Le trou dans le chaume*

Après une course serrée de plus d'un quart d'heure, course que le meilleur champion eût pu leur envier, les deux détectives atteignirent l'auberge.

Usant de prudence, ils se glissèrent derrière la maison.

Ils escaladèrent une minable clôture et aboutirent dans le jardin du cabaret.

Le petite voiture s'y trouvait toujours tout attelée.

Les animaux soufflaient encore, les flancs humides de transpiration et les naseaux fumants. Harry Dickson en conclut que les bandits et leurs victimes venaient à peine d'arriver.

Le détective ne voulait pas perdre une seconde.

Il y avait une échelle dans le jardin, Dickson s'en empara et, suivi par son élève, grimpa sur le toit.

Comme toute toiture des demeures de la puszta, celle-ci était en chaume.

— Venez par ici, Tom, murmura Harry Dickson. Il nous faudra faire un trou dans cette paille. Sans nulle doute la porte sera fermée à clé et il nous importe de surprendre les bandits, si nous voulons voir nos efforts couronnés de succès.

Tous deux se mirent à l'ouvrage, arrachant par grosses poignées la paille tassée. À la fin, une ouverture se dessina, assez grande pour leur permettre de voir à l'intérieur de l'auberge.

Harry Dickson avait pensé que du toit, il serait arrivé dans un grenier, mais il constata qu'il voyait immédiatement la salle du cabaret.

Vivement intéressé, il se pencha et ce qu'il découvrit le remplit de surprise.

Il fallait croire que les bandits n'avaient pas encore jeté bas les masques, car le comte et sa femme ne semblaient encore se douter de rien et continuaient à considérer les bandits qui les entouraient comme d'honnêtes et serviables personnes.

Seczeny et sa femme avaient pris place près d'une des tables et regardaient autour d'eux.

— Où est l'aubergiste ? demanda le jeune comte. Où est Janos, il ne vient donc pas me souhaiter la bienvenue.

Garnier n'était pas homme à rester bouche bée.

— Il était tellement ivre qu'on a dû le monter dans l'écurie,

où il cuve son vin à présent.

— Et ses filles ? demanda le comte. On m'a dit qu'il y avait trois jeunes filles dans l'auberge.

— Elles y étaient... mais, que madame la comtesse me pardonne, elles sont parties dans la puszta, en promenade sentimentale avec leurs amoureux ; un maquignon, un voyageur et... un tzigane. Ce sont les mœurs de l'endroit !

Alice s'était levée et s'était mise à parcourir la pièce, regardant autour d'elle d'un air intéressé par autant de choses nouvelles pour elle. Tout à coup, elle s'arrêta et poussa un cri :

— Oh ! quelles sont ces grandes taches sombres sur le sol ?

Anxieusement, elle ajouta en anglais :

— Oh ! Giorgu, je suis certaine que ce sont des taches de sang frais !

Le comte se leva à son tour et s'approcha de sa femme.

— Seigneur, s'écria-t-il, en regardant les taches suspectes, c'est du sang ! Monsieur Garnier, quelque chose d'affreux a dû se passer ici. Regardez vous-même : le sol est trempé de sang.

— En effet, c'est du sang, répondit Garnier, d'une voix tout à fait changée et en jetant un regard ironique au jeune couple.

Et c'est même le sang de votre domestique Stéphan que j'ai tué à coups de revolver, de la même façon que je vais vous tuer, vous !

Au même moment, la porte s'ouvrit et les deux forbans affublés de l'uniforme militaire se ruèrent dans la pièce.

Trois revolvers se braquèrent sur les malheureux voyageurs.

— C'est un guet-apens ! Nous sommes tombés dans les mains de bandits ! rugit le comte en voulant saisir son revolver, mais Garnier se jeta sur lui et lui arracha son arme.

Messieurs ! supplia le comte en se tournant vers les officiers. Vous portez l'uniforme des officiers autrichiens, souffrirez-vous que mon épouse et moi nous soyons lâchement assassinés ?

Un rire sarcastique fut l'unique réponse.

— Vous êtes au pouvoir des « Feux follets du Marais Rouge », comte Seczeny, répondit Garnier. Nous sommes en effet des bandits et nous ne reculons devant rien pour atteindre notre but.

Votre femme et vous, vous êtes perdus.

Je n'ai qu'à commander « feu ! » et on vous fusille comme des lapins. Mais vous pourriez avoir la vie sauve, à certaines conditions.

— Qui sont... ? demanda le comte en devenant mortellement pâle, pendant que sa jeune femme se serrait contre lui. Prenez ma vie, mais épargnez ma femme.

— Non ! tuez-moi, misérables ! Mais laissez vivre mon mari !

s'écria Alice.

— Le beau duel ! Quels nobles sentiments en vérité ! gouailla Garnier. Cela suffit. Vous aurez la vie sauve contre un chèque d'un million de couronnes. Quelle est votre banque ?

— La Banque Austro-Hongroise à Vienne.

— Avez-vous votre carnet de chèques sur vous ?

— Il est dans le coffret qui contient les bijoux de ma femme, répondit le comte.

— Ouvrez-le !

Sans lâcher sa femme, le comte s'approcha de la table, prit une petite clé dans sa poche et ouvrit le coffret.

Les trois bandits se ruèrent littéralement sur la table.

Un cri de joie échappa à leurs lèvres quand ils virent scintiller les précieuses parures sur le fond de velours sombre.

Garnier se montra toutefois le plus pratique de la bande.

Il se rendit compte que ce butin étincelant était de nature à leur occasionner plus de difficultés que le carnet de forme allongée disposé au fond du coffret.

— Écrivez le chèque, ordonna-t-il au comte. Un million, ne l'oubliez pas !

— Et nous aurons la vie sauve ? demanda le comte.

— À quoi bon vous tuer ? Votre mort ne nous serait pas utile. Nous ne voulons que votre argent. Naturellement, nous vous retiendrons, vous et votre femme, prisonniers dans cette auberge, pour cette nuit. De cette façon, nous aurons sur vous une avance suffisant, pour aller encaisser votre chèque à Vienne.

— C'est bien, dit le comte.

Il prit son stylographe en or, marqué à son chiffre, et signa le chèque.

— Hello ! les hommes, dit Garnier en se tournant vers les deux autres, allez au jardin et mettez la voiture en ordre, veillez à ce que les chevaux aient à boire et à manger, il faut qu'ils nous mènent, cette nuit même, à la plus proche gare de chemin de fer. « Oncle Tom » et Sandbox rentreront bientôt.

— Que nous importe un million, quand notre vie est en jeu, et surtout la vôtre, ma chérie, dit le comte à sa femme... Voici le chèque.

— Il est en ordre ? demanda Garnier en se penchant par dessus l'épaule du comte.

En effet, ajouta-t-il, avec une grimace de satisfaction : un million de couronnes au porteur ! Aha ! au porteur !

Il y eut soudain un coup sourd, et de tout son poids, Garnier s'écroula, heurtant de la tête le coin de la table.

Harry Dickson s'était laissé tomber sur ses épaules.



— Brute ! tonna le grand détective en jetant autour du cou de Garnier un nœud coulant qu'il tenait tout prêt.

Je vous tiens, crapule, et je ne vous lâche plus ! À terre ! Je vous étrangle si vous essayez de vous remettre debout.

Un violent coup de pied sur les chevilles aida Garnier à s'effondrer sur le sol.

Harry Dickson lui passa les menottes et les serra sans tendresse !

Puis tendant un revolver au comte Seczeny, il lui ordonna :

— Servez-vous de l'arme, comte, si ce bandit fait mine de bouger. Et je vous prie de ne pas le rater, s'il fait le méchant.

Sans se soucier des regards stupéfaits du jeune couple, qui avait vu tomber du ciel son sauveur, le détective bondit dans le jardin.

Mais, à cette minute, deux coups de feu retentirent suivis d'une double clameur d'agonie ; puis la voix joyeuse de Tom se fit entendre du haut du toit.

— L'ouvrage est accompli, maître, les deux bandits ont reçu leur compte. Comme ils allaient se mettre à apprêter la voiture, je leur ai envoyé du plomb dans l'aile. C'était réellement amusant à voir : ils ont boulé, comme des lapins !

— Très bien ! Tom, s'écria Harry Dickson. Descendez maintenant, vous avez l'air d'une cigogne tel que vous êtes maintenant perché sur ce toit ! Les « Feux follets du Marais Rouge » se sont éteints sur la surface de la terre.

Et il en était ainsi.

Tom Wills avait bien visé, car les deux pseudo-officiers gisaient contre la voiture, morts, le crâne fracassé par les balles.

« Oncle Tom » et Sandbox furent extraits de la tanière et, en compagnie de Garnier, dirigés sur Szegedin, convenablement escortés de gendarmes.

Garnier était interloqué de revoir Harry Dickson en vie.

— J'ai perdu la partie, gronda-t-il.

Ce qui était vrai également, car les juges de Szegedin le condamnèrent à mort ainsi que ses deux comparses. Ils finirent leur triste carrière, un beau matin, au bout d'une corde, par les soins du bourreau de Budapest.

Janos et toute la compagnie du soir furent libérés de la cave par Harry Dickson lui-même et, malgré les heures tragiques que l'on venait de passer, on eut un moment de plaisir à voir toutes ces mines déconfites. Puis ce fut la joie générale de se retrouver vivants après tant d'émotions.

Maggie-la-Rouge avait disparu mais, plus tard, on retrouva son cadavre dans la puszta et l'on sut qu'elle s'était donné la

**mort.**

## ÉPILOGUE

Sur la grande terrasse du vieux manoir des Seczeny, la comtesse Alice rêve. Au loin l'horizon est bleu comme la mer : c'est la puszta – le grand désert mystérieux et tragique où elle a failli trouver la mort aux côtés de son mari et de ses serviteurs.

Malgré cela, elle sent qu'elle aimera cette vastitude, si riche en secrets, en dangers, en splendeurs. C'est là qu'elle s'est trouvée face à face avec la grande aventure et aussi le courage humain dans toute sa grandeur.

Des pas se font entendre : trois hommes s'approchent d'elle, Alice fait un geste joyeux. Son mari est devant elle, accompagné de Harry Dickson et de Tom Wills.

— Chérie, dit tristement le comte, nos deux amis vont nous quitter.

— Oh ! Monsieur Dickson, s'écrie-t-elle navrée... la puszta n'a donc plus d'attrait pour vous ?

— Si fait, comtesse, répond le grand détective, cet étrange désert pourrait bien être un bon terrain de chasse pour un détective, et je ne dis pas que vous ne m'y reverrez pas un jour. Mais pour le moment, je suis appelé vers d'autres jungles du crime. Comme celui-ci ne désarme pas, la justice ne peut que suivre son exemple.

Après un dernier festin donné à leur honneur, festin plus somptueux encore que ceux qui leur avaient été offerts, pendant leur court séjour au château, Harry Dickson s'en fut, Tom Wills dans son sillage.

Et nous allons nous permettre à ce sujet, une indiscretion à propos de laquelle le grand homme ne nous tiendra pas rigueur. On prétend que le compte en banque de notre vaillant Harry Dickson, princièrement récompensé par le seigneur de Seczeny, était soudain monté d'une façon vertigineuse...

# LA DAME AU DIAMANT BLEU

# 1. Un vol mystérieux en pleine rue

« 500 LIVRES STERLING DE RÉCOMPENSE à qui dénoncera le voleur du célèbre « Diamant Bleu » ou fournira des indications qui permettront de l'arrêter.

Le 7 courant, entre neuf et dix heures du soir, le « Diamant Bleu », monté sur une broche en or, a été volé à lady Diana Canbury, femme de lord Canbury, au cours de son trajet en voiture de son hôtel au palais du duc de Connaught.

La voiture, venant de Piccadilly, passait à l'angle de Regent Street et d'Oxford Street, lorsque tout à coup, à la faveur de la profonde obscurité et du brouillard qui régnaient alors, un homme, enveloppé dans un long manteau et la tête recouverte d'un grand chapeau mou, ouvrit la portière et se précipita sur lady Canbury.

Celle-ci resta muette d'épouvante car l'individu, lui posant d'une main un revolver sur le front, saisissait de l'autre le « Diamant Bleu » qui étincelait sur sa poitrine. Il arracha si violemment le bijou que l'étoffe du corsage en fut déchirée. Puis, il bondit hors de la voiture.

Le coup fut opéré avec une rapidité et une habileté telles que le cocher et le valet de pied sur le siège ne remarquèrent absolument rien.

Mais lorsque la voiture s'arrêta devant le palais Connaught et que le concierge ouvrit la portière, on trouva lady Canbury évanouie. »

1 000 LIVRES STERLING DE RÉCOMPENSE à celui qui mettra la main sur le voleur !

1 500 LIVRES STERLING DE RÉCOMPENSE à celui qui rapportera le précieux bijou ! »

Une affiche gigantesque, imprimée en lettres noires sur fond rouge, porta cette annonce alléchante à la connaissance des habitants de Londres et s'étala à tous les coins de la grande capitale pendant toute la journée du 8 février et les jours suivants.

Des groupes compacts se formaient et parlaient sans relâche de cette affaire sensationnelle que les journaux d'ailleurs avaient déjà divulguée.

Tout concourait à stimuler la curiosité et l'intérêt du public :

les conditions dans lesquelles ce vol audacieux avait été opéré au milieu du quartier le plus élégant de Londres, la haute personnalité qui en avait été victime et enfin le bijou lui-même, objet du vol.

Le « Diamant Bleu » de lady Canbury comptait en effet au nombre des pierres les plus célèbres du monde entier. Et de même que les Anglais sont fiers de leur flotte, de leur capitale géante, de leur city débordante d'activité et de leurs joueurs de football qui n'ont pas leurs pareils dans le monde, de même le « Diamant Bleu » était considéré comme faisant partie en quelque sorte, du patrimoine national. Tout Anglais n'en parlait qu'avec fierté et une certaine vénération.

C'était la plus belle des pierres découvertes depuis cinquante ans.

De la grosseur d'une petite noix et d'une limpidité parfaite, on l'eût prise pour un énorme saphir si elle n'eût en plus possédé les feux et l'éclat du diamant. Elle avait été taillée par un artiste de premier ordre qui avait su lui donner de magnifiques proportions et en quintupler les feux sans que son poids en eût été diminué : elle pesait encore cent vingt-sept carats. En fin de compte ce qui contribuait à sa popularité en Angleterre, c'est qu'elle avait été trouvée aux Indes et qu'elle appartenait à l'une des plus grandes familles de l'aristocratie anglaise.

Dans l'hôtel de lord Canbury régnait la plus grande consternation.

Le lord était profondément abattu. Ce n'était pas l'énorme perte matérielle qui le touchait le plus, mais surtout le fait que, depuis sa découverte, la pierre précieuse n'avait point cessé d'appartenir à sa famille et lui avait toujours porté bonheur.

La commotion que lady Canbury avait éprouvée lors de l'attentat avait été suivie d'une crise nerveuse qui l'avait forcée à s'aliter.

Trois jours après l'aventure, elle était installée dans un rocking-chair, dans un élégant boudoir.

Lady Diana était une superbe créature, encore toute jeune puisqu'elle n'avait pas vingt et un ans. Son admirable teint, ordinairement chaud et coloré, avait fait place à une pâleur mate. Elle était languissante et ses grands yeux étaient à demi clos, comme si elle n'eût pu supporter la lumière, comme si, fatiguée et frappée de lassitude, elle eût cherché à dormir ou à oublier.

— Milady, dit une femme de chambre en entrouvrant la porte, je vous demande pardon d'entrer malgré les ordres que vous m'avez donnés, mais lord Canbury désirerait vous présenter ses hommages en compagnie d'un autre monsieur.

— Mon mari ?

La jeune femme tressaillit légèrement, une ombre passa sur sa

figure, puis elle répondit :

— Nancy, dites à mon mari que je le recevrai très volontiers.

Une demi-minute plus tard, la porte s'ouvrit et lord Canbury entra, suivi d'un monsieur maigre et de haute taille, en tenue de ville.

Lord Canbury pouvait avoir sept à huit ans de plus que sa femme. Sa tournure était des plus aristocratiques. Peut-être avait-il la poitrine un peu étroite, mais tout le reste de sa personne avait de parfaites proportions et portait l'empreinte d'une suprême élégance. Son visage était très régulier mais très expressif en même temps et sa lèvre supérieure était ombragée d'une fine moustache blonde, coupée court suivant la mode anglaise.

Pendant que son compagnon restait un peu à l'écart et en profitait pour promener ses regards curieux sur l'ensemble de la pièce, le lord se hâta vers sa femme et lui prit la main qu'il porta galamment à ses lèvres.

— J'espère, ma chère Diana, que vous vous trouvez un peu mieux aujourd'hui. Le docteur Owen m'a assuré que votre accès de fièvre était maintenant passé. Il pense que ce qu'il vous faudrait à présent c'est le repos absolu.

— Le docteur Owen a raison, répondit Diana d'une voix douce et argentine. Aussi auriez-vous mieux fait, mon cher Percy, de venir me trouver tout seul. Qui est ce monsieur ? Je ne l'ai jamais vu et ce n'est sûrement pas en ce moment que j'ai envie de faire de nouvelles connaissances. Congédiez-le, Percy ! La présence d'un étranger m'est insupportable.

Mais lord Canbury ne semblait pas disposé à tenir compte de la nervosité, d'ailleurs toute naturelle, de sa femme. Il se pencha vers elle et lui murmura à l'oreille :

— Ce monsieur est le seul qui puisse peut-être retrouver notre diamant bleu. C'est... Harry Dickson, le grand détective.

À peine ces derniers mots eurent-ils été prononcés que les yeux de la jeune femme s'ouvrirent tout grands. Il eût été impossible de distinguer si ces beaux yeux de pervenche exprimaient la crainte ou un joyeux étonnement.

— Harry Dickson !... Ce monsieur est Harry Dickson ? s'écria-t-elle, en se redressant lentement sur son rocking-chair. Oh ! monsieur, pardonnez-moi mon peu d'empressement vis-à-vis de vous. Je suis absolument ravie de faire votre connaissance et je regrette seulement que ce soit dans une circonstance aussi pénible pour nous.

— Mais, milady, répondit Harry Dickson en prenant avec respect la petite main blanche qui se tendait vers lui, c'est mon métier d'apparaître toujours là où quelque chose ne va pas, là où généralement règnent l'affliction et le deuil.

Au reste, je me réjouis de tout cœur de ce que, dans le cas

présent, il ne s'agisse que d'une bagatelle.

— Comment, monsieur, vous considérez le diamant bleu comme une bagatelle ? s'écria le lord étonné. Savez-vous qu'il ne vaut pas, de l'avis des connaisseurs, moins de vingt mille livres sterling ?

— Je pense, répondit Harry Dickson en regardant fixement lord Canbury, que la vie de votre jeune épouse a pour vous une inestimable valeur. Or, tenez compte du fait que le voleur, qui a eu l'incroyable audace de sauter dans la voiture au milieu d'un quartier si fréquenté, aurait peut-être pu ne pas se borner à voler le bijou... Vous conviendrez que vous avez échappé au pire !

— Je vous remercie de cette façon d'envisager les choses, monsieur Dickson, répondit lady Diana en serrant de nouveau cordialement la main du détective. Oui, vous avez raison, ma vie et mon honneur ont couru de tels risques... et maintenant encore, quand j'y pense... Oh, mon Dieu, c'était trop affreux !

Un frisson parcourut le corps de la jeune femme qui retomba dans le fond de son rocking-chair en pleurant silencieusement.

— Ménagez les nerfs de ma femme, je vous en prie, dit le lord. Vous voyez, la voilà à nouveau toute bouleversée.

— Vous avez raison, répondit le détective, mais vous ne pouvez pas dire à un médecin qui ne peut triompher d'une maladie dangereuse qu'en pratiquant une opération : « Ne coupez pas, docteur ». Il faut tailler dans le vif et l'adresse du chirurgien consiste seulement à ne pas laisser voir son bistouri.

Le détective s'assit alors en face de lady Diana, tandis que le lord prenait place à côté d'elle.

— Voudriez-vous avoir la bonté de répondre à quelques questions ? demanda Harry Dickson. Il n'y a que vous, milady, qui puissiez faire un peu de lumière sur la question qui nous occupe. Vous avez été le seul et l'unique témoin de l'attentat.

— Interrogez-moi donc, murmura la jeune femme. Je vous répondrai volontiers. Autant que mes souvenirs me le permettront.

— Avant de vous faire habiller pour le bal du duc de Connaught, avez-vous manifesté devant qui que ce soit l'intention de porter le diamant bleu ?

— Personne n'a pu se douter que je le mettrais, répondit lady Diana presque solennellement. C'est moi-même qui, au dernier moment, ai eu l'idée, malencontreuse d'ailleurs, que ce bijou s'harmoniserait merveilleusement avec ma toilette. J'ai donc demandé à lord Percy de venir me voir et je l'ai prié de me confier le diamant.

— Ce n'était donc pas vous qui gardiez cette pierre précieuse ?

— Certainement non. Tous nos bijoux de famille sont rangés dans une armoire spéciale.

— Je vous la montrerai tout à l'heure, monsieur Dickson, dit le



lord. C'est mon père qui l'a fait construire dans l'épaisseur du mur de sa chambre à coucher et, de même qu'il était le seul à en avoir la clef, de même je ne m'en dessaisis jamais. Lorsque ma femme m'a demandé le diamant bleu, j'ai naturellement tout de suite accédé à son désir et seul je l'ai aidée à le fixer sur son corsage.

— La broche du diamant bleu était-elle prolongée par une épingle ordinaire, ou bien était-elle munie d'une chaîne de sûreté ?

— Elle portait une chaîne de sûreté, comme en ont toujours des bijoux de cette valeur, répondit lady Diana. Mais que pouvais-je faire, monsieur Dickson, en face d'une violence et d'une brutalité pareilles ?

— Ayez la bonté de me laisser continuer, demanda le détective. Comment se fait-il que vous soyez allée toute seule dans votre équipage au bal du duc de Connaught ? Pourquoi votre mari ne vous accompagnait-il pas ?

Un sourire mélancolique glissa sur les lèvres de la jeune femme.

— Voyez-vous, monsieur Dickson, c'est toujours cette déplorable vanité féminine qui cause tant de mal dans le monde. Nous n'avons pas l'habitude de nous rendre ensemble aux bals ni aux grandes réceptions... tout bonnement pour que ma toilette ne soit pas chiffonnée. D'ailleurs Percy avait ce soir-là une lettre importante à écrire et il m'a priée de partir sans l'attendre. Il devait me rejoindre dix minutes plus tard. Ce qu'il a fait du reste.

— Êtes-vous sûr du cocher et du valet de pied qui étaient sur votre voiture, milady ?

— Ils sont tous deux au-dessus de tout soupçon, répondit le lord pour sa femme. Ils étaient déjà au service de mon père. Ils touchent des gages très élevés et n'auraient eu aucune raison de s'engager dans une pareille aventure. Je me porte absolument garant de leur honnêteté.

— Mais il semble plutôt incroyable que ni le cocher ni le valet de pied n'aient rien entendu de leur siège. Pensez donc, la portière s'ouvre, tout un drame se passe dans la voiture et ils ne s'aperçoivent de rien !

— Ils n'ont certainement rien entendu, répliqua lady Diana, car tout a eu lieu avec une rapidité et dans un silence extraordinaires. Vous connaissez peut-être l'endroit d'Oxford Street où débouche Regent Street.

— Je le connais, répondit le détective. La rue y est assez étroite, deux voitures tout au plus peuvent s'y croiser.

— C'est bien cela. Mon équipage a été forcé de longer exactement le trottoir. La nuit était très obscure. De plus, il faisait un tel brouillard que l'on distinguait à peine les lanternes de la voiture.

J'étais adossée dans le fond de mon coupé et je songeais... à quoi peut bien songer une jeune femme qui se rend au bal ? Peut-être rêvais-je aux triomphes qui m'attendaient chez le duc de Connaught, peut-être pensais-je à mon cher Percy... quand soudain la portière de gauche s'est brusquement ouverte.

Avant que j'aie eu le temps de réfléchir, voici qu'un homme s'est assis à côté de moi. Une seconde après, j'ai vu luire le canon d'un revolver et une voix m'a chuchoté, à l'oreille : « Un seul cri, un seul geste, milady, et vous êtes morte. »

Naturellement l'épouvante me paralysait. L'aurais-je voulu que je n'aurais pu pousser le moindre cri, tellement j'avais la gorge serrée.

Je sens alors la main du voleur se poser sur ma poitrine, je recule avec indignation. Que me voulait cet homme ? Ce fut presque avec un sentiment de délivrance que j'ai constaté qu'il ne convoitait que le diamant bleu qui brillait sur mon corsage. En moins de deux secondes, le bijou lui a appartenu. L'étoffe et la chaîne de sûreté ont bien résisté, mais le bandit a tiré avec une telle vigueur que tout un morceau de mon corsage a été emporté en même temps que le diamant. Alors l'inconnu a rouvert la portière et est descendu à reculons, son revolver toujours braqué sur moi.

Puis, je n'ai plus rien entendu ni vu. J'ai perdu connaissance. Je ne suis revenue à moi qu'au palais du duc de Connaught, où mes amis m'ont entourée tout émus et où mon cher Percy s'est penché sur moi pour me demander d'une voix tremblante ce qui était arrivé.

— Je vous remercie de ces détails circonstanciés, répondit Harry Dickson en fixant ses yeux clairs et perçants sur le visage de lady Diana. Je reconnais maintenant qu'il est très possible que le cocher et le valet de pied n'aient rien entendu. Mais pourrais-je vous demander avant tout de me montrer le corsage que vous portiez ce soir-là ?

— Très volontiers, monsieur Dickson. Nancy va vous l'apporter à l'instant. Percy, soyez donc assez bon pour sonner la femme de chambre.

— Je vous en prie, ne bougez pas, dit vivement Harry Dickson au lord. J'attache une grande importance à ce que personne dans la maison ne se doute de ma présence. Les femmes de chambre ont de bons yeux. Veuillez donc bien vous donner la peine, milord, d'aller vous-même me chercher le corsage.

— Je vous avouerai que je n'ai jamais encore mis les pieds dans la garde-robe de ma femme, dit le lord en souriant. Mais nous nous trouvons dans des circonstances si extraordinaires qu'un lord Canbury peut bien, pour une fois, faire office de femme de chambre. C'est par cette porte, n'est-ce pas, ma chère amie, que l'on va dans votre garde-robe ?

— Par là vous arriverez d'abord dans une petite pièce où je me fais habituellement coiffer, répondit lady Diana. Au fond, il y a la garde-robe. Vous verrez sans peine le corsage, mon cher ami. J'ai ordonné à Nancy de ne pas ranger la toilette que je portais ce soir-là. Elle est encore probablement sur une chaise.

Le lord s'éloigna. À peine la porte se fut-elle refermée sur lui que le détective se leva sans bruit, se pencha vers lady Diana et lui murmura à l'oreille :

— N'ayez pas peur, milady. Le voleur du diamant bleu est retrouvé, il est devant vous. C'était moi l'homme au long manteau et au chapeau mou qui a sauté dans votre voiture à l'angle de Regent Street et d'Oxford Street...

Lady Diana se redressa en poussant un léger cri. Elle ne répondit pas mais regarda Dickson avec stupeur.

— Vous êtes fou, ou bien vous n'êtes pas réellement Harry Dickson, le détective.

— Je suis Harry Dickson, reprit celui-ci, et je vous le répète, c'est moi le voleur du diamant bleu. Vous pouvez bien penser, milady, que je ne l'ai pas volé pour m'enrichir, continua le détective en jetant un regard vers la porte et en penchant la tête de côté afin d'entendre à temps les pas du lord, quand il reviendrait. Je n'ai pas voulu vous dépouiller, j'ai voulu vous sauver.

— Me sauver ?

— Oui, ne parlez pas, le lord sait tout. Il était prévenu que le soir même, lorsque vous êtes montée dans votre voiture, une lettre d'amour vous a été remise par Fred Archer.

— Dieu miséricordieux ! Monsieur Dickson, je deviens folle d'épouvante !

— Pas de bruit, calmez-vous, le danger est passé. Le lord vous suivait de très près dans une deuxième voiture, il voulait vous rattraper et il vous aurait au moment de votre entrée au palais du duc de Connaught, repris la lettre que vous aviez cachée dans votre sein.

Lady Diana chancela et retomba dans le fond de son rocking-chair, tant elle était bouleversée par ce qu'elle venait d'entendre.

— Il n'y avait pas de temps à perdre. Comme je savais le danger que vous couriez, j'ai sauté dans votre voiture et vous ai arraché la lettre d'amour en même temps que le diamant bleu. Ce dernier malheureusement, dans ma hâte de m'emparer de la lettre, m'est resté dans la main.

## 2. Jalousie

Lady Diana ne put poser de nouvelles questions à Harry Dickson. Au même moment, la porte s'ouvrit et lord Canbury revint avec le corsage.

— Voilà, examinez le « corpus delicti », mon digne monsieur Dickson, dit le lord en étalant le corsage devant le détective sur une petite table en marbre. Voyez-vous, c'était là qu'était fixé le diamant bleu.

— Il faut que le voleur ait eu une poigne assez solide, dit Harry Dickson en paraissant examiner la pièce à conviction avec beaucoup d'attention. L'étoffe est résistante... c'est de la soie de Chine, et de la meilleure. Elle ne doit pas être facile à déchirer.

Je voudrais prendre ce corsage avec moi, si vous me le permettez, milady, demanda Dickson à la jeune femme qui, assise dans son rocking-chair, paraissait de plus en plus abattue et ne répondit que par un signe de tête.

— Je vous remercie, milady, et maintenant, je vous demanderai, milord, d'empaqueter vous-même le corsage. Je ne puis l'emporter tel quel dans la rue.

Il était clair que le lord n'était pas très satisfait d'avoir encore à faire lui-même quelque chose dont il aurait pu charger un de ses nombreux domestiques. Cependant il se rendit bien compte que le plus grand secret était nécessaire. Il se résigna donc et s'éloigna encore une fois.

— Écoutez-moi, milady, murmura aussitôt Harry Dickson, je tiens à vous expliquer ma conduite... mais pas ici, pas maintenant ; le lord ne nous laissera pas plus de deux minutes. Je vous attends cette nuit, à minuit, chez moi, Baker Street. Afin que vous puissiez vous mettre en route sans aucune crainte, mon élève Tom Wills vous attendra dans une voiture fermée ce soir à onze heures trente. Fiez-vous à lui complètement, j'en réponds comme de moi-même.

— Impossible ! soupira la jolie lady. Comment oserais-je quitter cette maison alors que le lord, mon époux, a des soupçons sur moi ?

— Lord Canbury sera cette nuit hors de Londres répliqua Harry Dickson avec assurance.

Lady Diana lui jeta un regard interrogateur.

— Je prendrai mes dispositions pour le tenir loin d'ici. Je vous

attends donc sans faute. Je vous montrerai chez moi le diamant bleu. Dans quelques jours nous le ferons parvenir à votre époux... Et ensuite voyez-vous, milady, continua Dickson à haute voix, car son oreille exercée avait perçu un bruit de pas assourdis par les tapis qui se rapprochaient de la porte, voyez-vous, le morceau de soie de Chine, qui manque à votre corsage, constituera une preuve matérielle importante et je compte bien le retrouver quelque part à Londres.

La porte s'ouvrit ; le lord entra et tendit à Harry Dickson un petit paquet enveloppé de papier.

— Oh ! mais vous vous êtes surpassé, milord. Je puis ainsi mettre tout le corsage dans ma poche. Vraiment cette soie de Chine est étonnante, on en roulerait dix mètres ensemble sans dépasser l'épaisseur de trois doigts. Milady, adieu, je vous prie encore de ne pas prendre tout cela au tragique. Ce n'est pas douteux, nous retrouverons le diamant bleu. Une pierre de cette valeur et aussi connue n'est pas d'une vente facile et si le voleur tentait de la négocier, nous mettrions tout de suite le grappin sur lui.

Harry Dickson serra cordialement la petite main que lui tendait lady Diana.

Au même moment, celle-ci murmura d'une façon imperceptible.

— Je viendrai !

Une minute plus tard, le célèbre détective avait quitté avec lord Canbury le boudoir de lady Diana.

Le lord conduisit son hôte à travers une enfilade de pièces meublées avec un luxe merveilleux et arriva dans un grand corridor.

Harry Dickson voulait se diriger vers l'escalier, mais le lord ouvrit tout à coup une porte et dit à voix basse au détective :

— Je vous prie, entrez ici encore un moment. C'est mon cabinet de travail, j'ai à vous parler.

Le détective pensa aussitôt : « Il va accuser sa propre femme. Attention ! il s'agit de parer le coup ».

— Je suis à vos ordres, milord, dit-il lorsque le lord eut refermé la porte du cabinet. Si vous pouvez encore me donner quelque détail sur la disparition du diamant bleu, je serai ravi car je n'en posséderai jamais trop.

Tout en parlant, il fut presque effrayé de l'altération profonde qui se manifesta subitement sur la figure de lord Canbury.

Le jeune lord avait soudainement pâli. Son front s'était plissé et sous les sourcils froncés ses yeux brillants avaient pris une expression mauvaise.

— Monsieur Dickson, dit-il péniblement, j'ai un soupçon épouvantable... il faut que vous le confiez... il faut que vous le sachiez.

— Parlez, milord.

— Je remets mon honneur entre vos mains... oh ! mon Dieu ! j'ai honte de parler, mais je sens qu'il faut que je vous dise tout.

— Si vous me confiez votre honneur, milord, dit Harry Dickson, vous pouvez être certain que je sacrifierai plutôt ma propre vie que ce bien précieux dont vous me rendez dépositaire.

— Eh bien ! écoutez donc, j'ai des motifs de croire... de supposer que le diamant bleu n'a pas été volé réellement.

— Quoi, pas volé ? demanda Harry Dickson, mais comment alors aurait-il disparu du corsage de lady Canbury ? Aurait-il été perdu et votre femme n'oserait-elle pas vous l'avouer ?

— Ah ! s'il n'y avait que cela ! s'écria le lord je sacrifierais bien encore la moitié de ma fortune... toute ma fortune... mais, monsieur Dickson, qui a jamais pu connaître à fond le cœur de la femme ?... Quel homme pourrait être sûr que l'amour que lui témoigne son épouse est réellement pur ?... Qui donc ?...

— Vous seriez jaloux ?

— Eh bien ! oui, j'ai des raisons de l'être... d'avoir des soupçons, murmura lord Canbury d'une voix étouffée. Ne se pourrait-il pas que lady Canbury se soit défaite de ce précieux bijou pour venir en aide à son amant qui se trouve avoir des embarras d'argent.

— N'en dites pas plus, milord ! s'écria le détective d'un ton grave et en levant la main. Un pareil soupçon... Cependant, rien ne nous empêche de suivre cette piste et je vous réponds qu'il ne nous faudra pas longtemps pour être fixés.

— Mais comment, monsieur Dickson, demanda le jeune lord d'une voix qui tremblait d'émotion.

— Si quelqu'un, qui ne fait partie ni de la corporation, ni des voleurs, ni des cambrioleurs professionnels de Londres, a vendu le bijou, le diamant bleu ne se trouve plus à Londres. Il est à Liverpool, chez un certain James Robin dont le métier consiste à faire négocier à l'étranger les bijoux de grande valeur.

Ce James Robin demeure à Liverpool, Market Street, n° 211. Malheureusement, il m'est impossible de me rendre aujourd'hui même dans cette ville. Fred Forster, de Nugget Street, m'attend cette nuit pour exécuter une rafle. La seule solution serait que vous fassiez vous-même ce voyage car il faut agir avec rapidité, si nous voulons réussir.

— Mais si je pars, lady Canbury le saura et préviendra son amant.

— Vous pouvez aller à Liverpool sans que lady Canbury s'en doute, répliqua Harry Dickson. En partant ce soir à cinq heures par l'express, vous arrivez à neuf heures, vous allez chez Robin que l'on trouve de préférence dans la soirée et vous lui offrez une somme importante pour la restitution du diamant bleu. Au matin, vous pouvez être à la gare de Liverpool et à cinq heures dans votre

chambre à coucher où vous vous reposerez de vos fatigues.

Afin que personne chez vous ne se doute de votre absence, il est nécessaire que vous prétextiez une séance importante et de longue durée à votre club.

— J'irai à Liverpool, répondit le lord et si je trouve le diamant bleu chez Robin, alors... je tuerai ma femme.

— Songez, milord, que notre grand poète a défini la jalousie comme « le monstre aux yeux verts ». Au reste, je ne sais pas si je n'agis pas comme vous dans le cas où, marié, j'obtiendrais des preuves de l'infidélité de ma femme. Portez-vous bien, milord, et demain, à cette heure-ci, je reviendrai vous voir.

— Adieu, monsieur Dickson répondit le lord d'une voix altérée en lui serrant nerveusement la main. Ne m'abandonnez pas. Il me semble que tout le monde m'a trahi et que seul vous restez mon ami.

— Je le suis, croyez-le bien, et comme tel je vous engage à conserver votre calme et votre sang-froid qui seuls vous aideront à triompher des difficultés présentes.

Lorsque Harry Dickson se retrouva dans la rue, il respira profondément puis murmura à voix basse : « Ainsi, il l'aurait tuée le 7 au soir, s'il avait trouvé sur elle la lettre de Fred Archer... Je lui ai sauvé la vie... et la sienne peut-être aussi. »

### 3. Une vitre brisée

— Y a-t-il eu des visites pour moi, madame Crown ? dit Harry Dickson en rentrant chez lui vers les dix heures du soir.

— Un monsieur a demandé plusieurs fois après vous, répondit l'honorable gouvernante, et il y a plusieurs lettres sur votre table de travail.

— Les a-t-on apportées ou bien sont-elles arrivées par la poste ?

— C'est le jeune Patty, qui remplace le facteur Shefferson pendant sa maladie, qui les a apportées.

— Merci, madame Crown. Tom est-il déjà sorti ?

— Il vient de partir à l'instant, monsieur Dickson.

Harry Dickson hocha la tête puis s'engagea dans l'escalier, arrivé à mi-chemin, il se retourna et cria à Mrs. Crown :

— Dans le cas où une dame viendrait, accompagnée de Tom, faites-la monter chez moi. Ne sortez pas de votre chambre. Je ne veux pas qu'elle puisse être gênée.

— Entendu, monsieur Dickson, répondit Mrs. Crown.

Quelques instants plus tard, le détective pénétrait dans son cabinet de travail.

« J'ai encore une demi-heure avant que lady Diana Canbury m'honore de sa visite, se dit Dickson après avoir enlevé sa redingote et revêtu un confortable veston d'intérieur. Comme je suis fatigué, je vais employer ce temps à dormir un peu. Le bruit de la sonnette de la porte d'entrée me réveillera instantanément. Faisons donc nos préparatifs. »

Ceux-ci étaient d'une nature particulière. Ainsi le détective ne pouvait pas s'endormir sans avoir eu sa pipe à la bouche.

Il fallait toujours qu'il commençât par en fumer une avant que ses nerfs se fussent calmés suffisamment pour le sommeil.

Harry Dickson bourra donc sa courte pipe, l'alluma, puis s'étendit sur son sofa. Au bout de quelques minutes passées à contempler les nuages de fumée qui se déroulaient en cercles et en spirales étranges, ses yeux se fermèrent. Il s'endormit.

Il dormait réellement. Et cependant il n'avait pas abandonné sa pipe qui s'éteignit d'elle-même entre ses dents.

Il s'était habitué à se reposer de la sorte, et la nécessité de garder sa pipe dans sa bouche le maintenait dans une sorte de demi-sommeil qui lui permettait de distinguer jusqu'aux bruits de la rue.



Tout à coup, il se réveilla, se leva et dit :

— Ils viennent d'arriver en bas, Tom aide la dame à sortir de la voiture... Ah ! maintenant on sonne... tiens, qui est-ce ? Ce n'est pas le pas de Tom... Un homme grimpe l'escalier quatre à quatre... c'est lord Percy Canbury !

On frappa à la porte et, sans même attendre de réponse, lord Canbury se précipita dans le cabinet de Harry Dickson.

Il fallait s'appeler Harry Dickson pour garder son sang-froid dans un moment pareil et pour s'avancer au devant du lord avec calme, sourire et lui tendre la main.

D'un coup d'œil rapide jeté sur l'horloge, Dickson avait constaté que son petit somme avait duré assez longtemps et qu'il était minuit vingt-cinq.

Or, lady Diana avait dû monter en voiture à minuit et il était étonnant qu'elle ne fût pas encore arrivée avec Tom, étant donné que le trajet durait vingt minutes tout au plus.

Mais qu'allait-il se passer si le lord rencontrait à pareille heure son épouse dans la maison de Harry Dickson ? N'exigerait-il pas avec raison des explications et alors... que lui raconterait-on ?

Qu'est-ce qui avait empêché le lord de partir pour Liverpool par le train de cinq heures ainsi qu'il était convenu ?

— Vous remarquez ma surprise de vous voir ici, milord, dit le détective d'un ton très calme. Je vous supposais déjà revenant de Liverpool à Londres. Vous n'êtes donc pas parti ?

— Il s'est passé quelque chose d'extraordinaire, Dickson, répondit le lord d'une voix altérée. Malheureusement, il m'a été impossible de vous voir au cours de l'après-midi. J'ai demandé plusieurs fois après vous. Votre gouvernante m'a toujours répondu que vous n'étiez pas encore rentré. J'ai erré toute la soirée dans votre quartier comme une âme en peine. À l'instant, en repassant par Baker Street, voilà que j'aperçois de la lumière chez vous. Je n'ai fait qu'un bond jusqu'ici.

— Vous avez donc quelque chose de très important à me dire au sujet de cette affaire ?

— Excusez-moi, monsieur Dickson, dit le lord en tirant de sa poche une enveloppe en papier vulgaire et très sale. Je voulais me conformer strictement à vos prescriptions et je me suis rendu à cinq heures à la gare de Victoria. Comme je n'avais pas, naturellement, emmené de domestique, j'ai dû aller moi-même au guichet pour prendre mon billet.

Alors que j'attendais mon tour derrière trois personnes, quelqu'un m'a frappé sur l'épaule. Je me suis retourné et j'ai vu derrière moi une dame très voilée qui m'a mis cette lettre dans la main en me disant :

— Lisez immédiatement, milord ! C'est important et ne perdez pas de temps !

J'ai voulu interroger cette dame, mais déjà elle s'était perdue dans la foule qui remplissait la salle des pas perdus, et, malgré tous mes efforts, je ne suis pas parvenu à la retrouver.

J'ai ouvert cette enveloppe malpropre, j'en ai retiré un papier jauni et j'ai lu ce qui suit.

Le lord, tout en parlant, avait sorti de l'enveloppe une lettre sur laquelle étaient écrits au crayon ces mots : « Milord ! Si vous voulez qu'on vous rende votre diamant bleu, venez aujourd'hui entre une heure et deux heures du matin à l'entrée du tunnel qui conduit de Finchley Road à South End. Apportez 5 000 livres sterling en billets de la banque d'Angleterre et alors le marché sera conclu. Condition expresse : pas d'escorte et ne prévenez pas la police. Ne craignez pas que l'on vous attire dans un piège. Celui qui possède actuellement le diamant bleu a intérêt à s'en défaire sans esclandre et à un bon prix ».

Pendant que le lord lisait d'une voix émue le contenu de la lettre, Harry Dickson avait penché la tête de côté et entendu distinctement le roulement d'une voiture dans la rue – une voiture à deux chevaux, il le distingua tout de suite.

C'était évidemment lady Diana. Il fallait éviter à tout prix qu'elle rencontrât son mari.

Harry Dickson se redressa. Son visage aux traits accentués prit une expression de calme encore plus profond, et l'énergie extraordinaire que le célèbre détective déployait toujours dans les instants décisifs, se manifesta par les regards étincelants que lançaient ses yeux gris qui semblaient s'être encore agrandis.

— Eh bien ! que dites-vous de ce fait étrange demanda le lord. Sans vous avoir consulté, je ne voudrais pas me rendre à ce rendez-vous qui n'est probablement pas sans danger. Mais décidons-nous rapidement. Si je faisais trop attendre le mystérieux étranger, je ne le trouverais peut-être plus à l'endroit fixé.

— Je vais vous dire tout de suite ce que je pense, répondit Harry Dickson en se rapprochant de sa table de travail. Il entendait à ce moment la voiture s'arrêter devant sa porte et Tom Wills sauter légèrement sur le trottoir. Mais auparavant, je désirerais encore étudier à la loupe l'écriture de cette lettre... tiens, mais où donc est ma loupe ? Il n'y a rien d'aussi assommant que de ne pas trouver ce que l'on cherche... Ah ! je me rappelle, ce matin j'ai déjà examiné un objet à la loupe auprès de la fenêtre. Elle doit être là... Sapristi, que je suis maladroit !

Au même moment, le détective avait subitement fait un faux pas, était tombé en avant et avait enfoncé son coude dans un carreau.

Les éclats de vitre tombèrent au dehors sur le trottoir.

Si Tom n'est pas un imbécile, se dit Harry Dickson, il comprendra ce que cela veut dire.

— Vous êtes-vous fait mal, monsieur Dickson demanda lord Canbury avec intérêt, en se précipitant vers le détective... Oh, mon Dieu ! je crois que votre bras saigne un peu.

— Ce n'est rien, répliqua le détective en chancelant de manière à empêcher le lord d'approcher. Mais, comme je ne suis pas très sanguin, je n'ai pas beaucoup de sang à perdre, et, voyez-vous, rien que pour ces quelques gouttes, je vais presque me trouver mal.

— Permettez-moi de vous soutenir, dit le lord en passant son bras autour du détective je vais vous conduire à votre sofa.

« C'est ce que je voulais », pensa Harry Dickson et, tout en s'asseyant, il entraîna le lord avec lui sur les coussins.

À ce moment, il entendit avec une extrême satisfaction la voiture s'éloigner rapidement et, comme on n'avait pas encore sonné, il en conclut que Tom avait compris son signal.

— Voyez-vous, milord, un détective a aussi ses nerfs tout comme une jolie femme ! Cependant maintenant que c'est passé parlons un peu de notre affaire, milord. Je vous déconseille absolument de vous rendre au tunnel de Finchley Road. Ce rendez-vous me paraît bien louche.

— Mais pensez donc, monsieur Dickson, reprit lord Canbury, j'ai un intérêt énorme à retrouver ce brillant et je sacrifierai avec plaisir les 5 000 livres sterling que j'ai d'ailleurs sur moi. J'ai encore une autre raison plus importante de ne pas manquer ce rendez-vous, monsieur Dickson. Je vous ai laissé lire dans mon âme, vous savez quel est mon état moral, état qui d'heure en heure s'aggrave davantage.

Oui, je suis jaloux. J'ai des motifs de me croire trompé par lady Diana. Mais si au tunnel de Finchley Road j'obtenais la certitude que le brillant a réellement été volé, cela me prouverait en même temps que toute cette histoire d'agression nocturne en voiture n'est, comme je le crains malheureusement, qu'une histoire adroitement imaginée par lady Diana pour dissimuler purement et simplement sa propre faute. Enfin, si je pouvais être sûr que j'ai eu tort envers ma jeune épouse que j'aime avec autant de passion que de tendresse, alors je redeviendrais un homme complètement heureux !

— Mais cette preuve, ce n'est pas cette nuit ni dans le tunnel de Finchley Road que vous l'obtiendrez, répondit le détective.

— N'importe, je me rendrai à l'invitation de cette lettre mystérieuse. J'y vais, monsieur Dickson, adviennne que pourra !

— Mais savez-vous que vous risquez votre vie ? demanda le détective. Le quartier de Finchley Road est très mal famé et situé à une des extrémités de Londres. Dans le voisinage immédiat du tunnel,

il y a des terrains vagues où, pendant la nuit, errent toutes sortes de malfaiteurs et de gens sans aveu pour lesquels la vie d'un homme ne pèse pas lourd.

— Et quand bien même je périrais dans l'entreprise, reprit lord Canbury avec agitation, j'aimerais mieux la mort que l'incertitude dans laquelle je me débats ! Je veux savoir si lady Diana est, oui ou non, digne de mon amour et si mon bonheur n'a été jusqu'à présent qu'une illusion ! Adieu, monsieur Dickson... je me rends en voiture au tunnel de Finchley Road.

D'un mouvement énergique, le lord se leva. Harry Dickson en fit autant.

— Je vois, lord Canbury, dit le détective, que mes avertissements ne peuvent vous détourner de votre idée ; mais faites-moi au moins la promesse de ne vous laisser, à aucun prix, attirer à l'intérieur du tunnel. Vous seriez perdu à coup sûr. À proximité du tunnel, sur la route de Finchley, il y a une taverne ; demandez à l'homme que vous devez rencontrer d'aller avec vous à la taverne du *Mulot*. Il est probable que cet individu mystérieux acceptera sans difficulté, car il doit bien savoir qu'il sera en toute sécurité dans cet endroit. Je vais vous donner quelque chose, milord qui vous assurera, quoi qu'il arrive, la protection du patron de la taverne. Ayez la bonté de prendre cette épingle et de la fixer à votre cravate.

Tout en parlant, Harry Dickson retira de sa cravate une petite épingle en or représentant une main ou plutôt un poing fermé dont le petit doigt tendu portait, enchâssé à son extrémité, un rubis minuscule.

— Merci, monsieur Dickson, s'écria le lord en fixant l'épingle sur sa cravate, je vous promets de ne traiter avec l'inconnu que dans la taverne du *Mulot*. Maintenant, adieu ! Il est grand temps que je parte. Je voulais arriver entre une heure et deux heures et il est déjà une heure moins vingt.

— Permettez-moi de vous reconduire en bas jusqu'à la porte, dit Harry Dickson en prenant sa lampe, car cette bonne Mrs. Crown a dû déjà tout éteindre dans la maison.

Ils descendirent tous deux. Le détective ouvrit la porte.

— Et maintenant, dit-il, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bonne chance, milord !

Lord Canbury serra encore une fois la main du détective puis s'enveloppa dans son manteau pour se protéger contre la neige qui tombait à gros flocons et disparut rapidement.

Harry Dickson n'avait pas refermé la porte. Il plaça la lampe sur une marche de l'escalier, puis se frotta nerveusement les mains, fit craquer ses jointures et murmura d'un air satisfait :

— La situation était plutôt critique tout à l'heure mais j'ai eu la

chance de m'en tirer. Quelle affaire, si le lord avait rencontré sa femme ! Espérons qu'il ne lui arrivera rien au tunnel de Finchley. Ah ! mon épingle lui servira de talisman s'il est assez adroit pour mener les négociations dans la taverne du *Mulot* et maintenant terminons-en avec lady Diana.

Harry Dickson se tint à la porte de façon à ce que son visage ne soit pas vu.

Puis il donna successivement trois coups de sifflets stridents.

Aussitôt, deux ombres se détachèrent d'une encoignure de porte sur le trottoir d'en face et traversèrent rapidement la rue.

C'était Tom Wills et Diana Canbury.

## 4. La table de travail du roi des détectives

— Tu as donc compris mon signal. Tom ? demanda Harry Dickson à son élève. La vitre cassée...

— Ce ne pouvait être un hasard, répondit Tom Wills. Harry Dickson ne peut briser par inadvertance un carreau entre une heure et deux heures du matin.

— Très juste, mon garçon, je te donne un bon point pour cette observation. Maintenant, va dans ta chambre et déguise-toi immédiatement en parfait rôdeur. Par-dessus tes guenilles mets un manteau convenable et coiffe-toi d'un chapeau respectable. Après quoi tu prendras une voiture et te feras conduire aussi vite que possible au tunnel de Finchley.

Là, tu verras à l'entrée un homme qui attend. C'est lord Canbury. Ne le perds pas de vue, suis-le partout et reste constamment à portée de lui pour le protéger au besoin. N'oublie pas ton revolver.

— À vos ordres, répondit le jeune homme, dans quelques minutes je serai parti.

Là-dessus Tom Wills disparut derrière une porte du rez-de-chaussée pendant que son maître accompagnait respectueusement lady Diana à l'étage supérieur.

— Personne ne m'aura vue ? Mon mari ne se doute-t-il pas de mon équipée nocturne ? demanda-t-elle, lorsque Harry Dickson ouvrit la porte de son cabinet de travail et, d'un geste de la main, la pria d'entrer.

— Soyez sans inquiétude ! répondit le détective. Vous êtes venue sans qu'on vous remarque et vous retournerez dans une demi-heure chez vous dans les mêmes conditions. Ayez la bonté de vous asseoir.

Puis-je vous aider à vous débarrasser de votre manteau ? Bien, maintenant je vous prierai de vous rapprocher du feu. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je me mettrai en face de vous et j'allumerai une petite pipe.

La ravissante jeune femme se laissa tomber dans un fauteuil auprès de la cheminée. Elle paraissait toujours agitée et inquiète.

Le détective avait bourré et allumé sa pipe ; pendant quelques minutes, il regarda d'un air songeur les nuages de fumée qui

s'envolaient vers le plafond. Lady Diana, pleine d'impatience, l'interrogeait déjà du regard.

— Je suis absolument convaincu, madame, dit Harry Dickson comme entrée en matière, que vous aimez votre mari et que vous ne mettez rien au-dessus de son propre bonheur.

— Merci pour ces paroles ! Monsieur Dickson, dit lady Canbury en tendant spontanément ses deux mains vers le détective pendant que ses beaux yeux se remplissaient de larmes.

Oh ! si vous saviez comme vous me faites du bien. Je craignais déjà d'apparaître à vos yeux comme une créature perdue, condamnée, et cependant, je vous le jure, aussi vrai qu'il y a un Dieu dans le ciel, je suis innocente !

— Personne ne le sait mieux que moi, répondit Harry Dickson, et c'est précisément pour cela que je me suis permis de vous protéger contre un danger par un acte de violence. Car je ne puis qualifier autrement l'attentat de l'autre soir.

— Vous avez fait cela ! Monsieur Dickson, oh ! je ne l'oublierai jamais, dit en sanglotant la jolie femme. Oh, mon Dieu ! que serais-je devenue si Percy avait découvert sur moi la lettre... la lettre de Fred Archer ! Je frissonne encore lorsque j'y pense. Mais ce que je ne comprends pas du tout, c'est comment vous avez pu savoir que je me trouvais dans un pareil danger.

— Si vous me permettez, madame, je vais tout vous raconter, répondit Harry Dickson. Je vais vous exposer la succession des faits et vous retracer ainsi votre petit roman qui, j'en suis absolument certain, était tout ce qu'il y a de plus innocent et que seule la canaillerie d'un misérable a pu exploiter contre vous.

— Ce n'était qu'un aveuglement passager de jeune fille, interrompit Diana en appuyant une main sur son sein palpitant et en levant l'autre pour accentuer ses paroles. Je vous le jure ! Monsieur Dickson, je n'ai pas à rougir devant vous et, par-dessus tout, je n'ai pas à baisser les yeux devant mon époux. Ce qui m'est arrivé, c'est plus ou moins l'histoire de toutes les jeunes filles avant leur mariage.

— C'est très juste, répliqua le détective. Seulement, monsieur votre père, le comte Bastione, a été un peu imprudent de prendre ce Fred Archer comme professeur d'escrime pour sa fille. Vous aviez seize ans lorsque les leçons ont commencé et vous étiez une des plus jolies jeunes filles qui soient au monde.

— Bien sûr, mon père a commis peut-être une imprudence. Lorsque j'ai vu Fred Archer avec sa tournure élégante et son adresse merveilleuse manier le sabre et le fleuret, alors... – lady Diana baissa les yeux et rougit légèrement tandis qu'un léger soupir s'exhalait de ses lèvres –, alors je suis immédiatement devenue folle de lui. Il m'apparaissait comme réalisant exactement mon idéal.

— Un charmant idéal ! reprit Dickson en se frottant les mains. Mais c'est très compréhensible, car, entre nous soit dit, il est beau comme un jeune dieu, ce Fred Archer. Dommage seulement que ce soit un coquin !

Diana tressauta à ce jugement porté sans ménagement sur l'ancienne idole de son âme de jeune fille.

— Oui, un coquin ! répéta le détective, et je vous le prouverai au cours même de notre entretien. Voyez-vous, lady Diana, si ce Fred Archer n'avait pas été un gredin, il n'aurait jamais osé vous avouer ses sentiments. Il savait bien à l'avance que cet amour était sans issue.

Entre vous, la fille du noble comte Bastione, ambassadeur d'Italie auprès de Sa Majesté la Reine d'Angleterre, et lui, un aventurier sorti je ne sais d'où, aucune union n'était possible.

Heureusement, le gaillard n'a pu pousser les choses aussi loin qu'il l'aurait voulu. Cependant vous avez été assez imprudente pour lui manifester sans retenue vos sentiments et même pour lui envoyer un jour une de vos magnifiques boucles blondes accompagnée d'une lettre tendre et passionnée.

Enfin, pour mettre le comble à l'inconséquence et à votre naïve confiance, vous parliez encore avec ravissement dans votre lettre d'un rendez-vous secret que vous aviez eu avec Fred Archer à Hyde Park.

À ces dernières paroles, Diana était devenue toute pâle. Elle leva les mains vers Harry Dickson et lui dit d'un ton suppliant.

— Oh ! mon Dieu, vous savez même cela ? Vous savez donc tout ?

— Oui, madame. Par bonheur, j'ai connu à temps tous ces détails, répondit le détective, et maintenant, pour que cette amourette, à laquelle d'ailleurs vous ne songez plus depuis longtemps, ne puisse même pas subsister à l'état de souvenir plus ou moins romantique, revenons à Fred Archer.

J'ai déjà traité cet homme de coquin, j'aurais pu aussi bien le traiter de criminel et de misérable. Savez-vous, que Fred Archer a écrit il y a huit jours à monsieur votre père une lettre dans laquelle il a eu l'audace de lui dire que, s'il ne lui payait pas immédiatement trente mille francs, lord Canbury apprendrait des détails très compromettants sur les antécédents de sa jeune épouse. Mais il se trouve que monsieur votre père a eu la bonne idée de venir immédiatement me voir et de me soumettre la lettre de ce maître chanteur.

Non ! ne tremblez pas, madame, vous pouvez être tout à fait tranquille, votre lettre ainsi que votre boucle de cheveux sont déjà entre les mains du comte Bastione qui est parti ces jours-ci pour Rome et qui voulait d'ailleurs vous laisser ignorer tous ces détails, afin de mettre votre âme à l'abri de toutes ces malpropretés.

— Mon cher père ! s'écria lady Diana. Mais comment a-t-on pu



déterminer Fred Archer à restituer cette malheureuse lettre et la boucle de cheveux ? L'a-t-on payé pour cela, le misérable ?

— Il n'a pas reçu un penny, assura Dickson en souriant. Je n'ai pas été par quatre chemins avec lui. Pendant qu'il passait son temps à festoyer, comme je m'en étais assuré auparavant, j'ai improvisé avec mon fidèle élève Tom Wills un petit vol avec effraction dans son appartement.

Le gaillard n'est pas de force à lutter avec nous. Figurez-vous que ce Fred Archer rangeait ses papiers secrets dans une petite cassette en fer dissimulée sous les cendres de la cheminée. C'est une ruse bien banale et qu'on découvre immédiatement. Nous n'avons donc pas cherché longtemps. Nous avons forcé la cassette et, au milieu d'autres lettres d'amour, nous avons découvert aussi les vôtres, madame. La boucle de cheveux n'y manquait pas non plus.

Ah ! ah ! Fred Archer a dû faire une drôle de tête le lendemain, lorsqu'il s'est aperçu du cambriolage. Mais il était trop tard, nous lui avons arraché son arme.

— Comment pourrais-je vous remercier, monsieur Dickson ?

Vous vous êtes fait mon sauveur. Si Fred Archer avait pu mettre cette lettre sous les yeux de mon mari, il m'aurait perdue... je n'aurais pu survivre à cette divulgation.

— Eh bien ! je pense toujours, reprit Dickson, qu'un détective doit être comme un médecin qui ne se contente pas de tirer d'affaire son client au cours d'une crise, mais qui redouble d'attentions et de soins pendant la convalescence afin d'éviter toutes complications ou rechutes.

J'ai eu tout de suite l'impression que ce Fred Archer, bien que je lui eusse arraché sa dent venimeuse, chercherait encore à arriver à ses fins par d'autres moyens et que, n'ayant pas réussi auprès de votre père, il tenterait quelque chose auprès de lord Canbury, votre mari.

Je n'ai pas perdu mon gaillard de vue ; je l'ai suivi sous divers déguisements et, le 7 février, j'étais précisément sur ses talons. À mon grand étonnement, il s'est dirigé vers votre demeure ; il s'est posté près de la porte devant laquelle attendait déjà votre voiture. Avant que j'aie pu prendre la moindre disposition, la porte cochère s'est ouverte subitement et vous êtes apparue, madame, vêtue de votre sortie de bal, sur le tapis que l'on avait étendu depuis le porche jusqu'à la voiture.

Au moment même où vous alliez monter dans votre équipage, Fred Archer s'est précipité sur vous. Vous ne l'avez vu que pendant un quart de seconde à la lumière tremblotante des lanternes de la voiture.

— Je n'avais plus entendu parler de Fred Archer depuis mon mariage, déclara lady Diana. Je ne savais même pas s'il était encore à Londres et, à franchement parler, monsieur Dickson, comment, vivant

aux côtés de lord Percy, aurais-je pu conserver le moindre intérêt pour ce maître d'armes que seules mon ignorance et ma naïveté de jeune fille avaient pu me faire considérer comme l'homme idéal ?

— Bien ! dit Harry Dickson, c'est exactement ce que je m'imaginai de vous. Donc, à sa vue, vous avez eu un mouvement de recul. Mais il vous a mis une lettre dans la main. Je l'ai vue très distinctement et je voulais me précipiter pour vous l'arracher, car je me doutais déjà que cet indigne Fred Archer projetait quelque sinistre manœuvre contre vous. Mais c'était trop tard, je ne pouvais plus intervenir. Je n'ai pu que vous voir glisser la lettre d'une main tremblante dans votre corsage et monter rapidement dans votre voiture. L'équipage s'est mis aussitôt en route et a disparu dans le brouillard.

Fred Archer s'était éclipsé. Pour le moment il ne m'intéressait plus. Une autre personne attirait mes regards : c'était lord Percy Canbury votre mari qui, aussitôt votre voiture partie, venait d'entrer en scène.

Un seul coup d'œil sur le visage pâle et décomposé du lord m'a convaincu qu'il avait reçu une nouvelle très éprouvante. Je le voyais agité et nerveux, criant d'un ton furieux au concierge : « Ma voiture, où est donc ma voiture ? » Alors j'ai tout deviné : Fred Archer vous avait forcée à prendre la lettre afin que le lord pût la trouver sur vous.

Évidemment, il avait dû prévenir ce dernier, par une lettre anonyme qu'il découvrirait sur vous sa missive dès que vous seriez arrivée au palais du duc de Connaught. D'où la hâte du lord à vous suivre. D'où sa colère et sa surexcitation en réclamant sa voiture.

En un clin d'œil ma détermination était prise.

Le lord ne devait à aucun prix trouver la lettre sur vous. Je n'avais plus le temps de vous avertir, ni de vous donner une explication. Je savais que vous ne me croiriez pas si je surgissais brusquement auprès de vous pour vous demander ce papier compromettant.

Je me suis jeté dans un cab et j'ai promis au cocher un bon pourboire s'il se lançait à toute vitesse à la suite de votre voiture. En route, j'ai élaboré un plan qui, à vrai dire, était un peu risqué mais qui était la seule solution possible pour arriver vite et sûrement à mon but.

Mon cocher a tenu parole. Au coin de la Regent Street, je suis descendu et je lui ai remis une pièce d'or.

Puis, j'ai couru de toutes mes forces, j'ai remonté la Regent Street et rejoint votre équipage au coin de l'Oxford Street. Heureusement que par suite d'un encombrement de voitures dans la Regent Street votre cocher avait été obligé d'avancer très lentement.

Ce qui s'est passé alors, madame, vous le savez. J'ai enfoncé

mon chapeau sur ma tête, j'ai ouvert rapidement la portière de votre voiture au moment où celle-ci longeait le trottoir et j'ai sauté à côté de vous.

J'espérais pouvoir opérer sans vous offenser, sans vous laisser deviner qu'un étranger était au courant de vos relations avec Fred Archer.

C'est pourquoi je ne vous ai pas sommée de me rendre la lettre, mais j'ai braqué mon revolver sur vous et j'ai essayé de l'autre main d'arracher le papier de votre poitrine. Malgré moi, je me rendis maître du précieux brillant.

Naturellement, je n'avais pas le temps de vous restituer galamment le bijou. Je pensais pouvoir le faire le lendemain. Pour le moment, j'avais atteint mon but, tout le reste avait peu d'importance.

Je suis descendu de votre voiture, j'ai refermé la portière et je suis rentré chez moi avec la lettre et le brillant.

Le lendemain matin, tous les journaux étaient déjà remplis du récit du vol du fameux diamant bleu. Ils annonçaient en même temps que ce vol vous avait tellement émue que vous aviez dû vous aliter, en proie à une forte fièvre.

En conséquence, il me fallut attendre que vous fussiez un peu remise et que je pusse me faire introduire auprès de vous par lord Canbury lui-même.

Harry Dickson porta la main à sa poche intérieure et en tira une enveloppe fermée.

— Voici la lettre infâme que vous a remise Fred Archer... Non ! ne la lisez pas, madame, s'écria le détective tandis que Diana tendait vers l'enveloppe une main tremblante, et laissez-moi jeter au feu devant vos yeux ce produit abject de la bassesse d'un homme.

— Oui, brûlez cela ! monsieur Dickson, dit lady Diana en se levant, et qu'il en soit de mes souvenirs d'amourette de jeune fille comme de la cendre de cette lettre !

— Allons, dans le feu ! dit le détective en la jetant au milieu des flammes du foyer qu'il venait auparavant d'attiser. Je ne veux pas garder plus longtemps chez moi de pareilles infamies.

Comme ça brûle bien, ajouta-t-il en riant. Il ne manque plus à mon bonheur que de voir Fred Archer lui-même disparaître dans un feu pareil.

Diana, transportée de reconnaissance, se précipita sur le détective, saisit sa main entre les siennes et, tandis que les larmes coulaient à flots de ses beaux yeux, elle s'écria :

— Monsieur Dickson, je ne sais pas ce qui me vaut d'avoir trouvé en vous un ami si bon et si fidèle, mais permettez-moi de considérer que cette amitié nous liera pour la vie.

— Madame, répliqua Harry Dickson en s'inclinant, ce sera pour

moi un bien grand honneur que de compter au nombre de vos amis et, maintenant, permettez-moi de vous restituer le diamant bleu. Après quoi, vous rentrerez immédiatement chez vous dans la voiture qui vous attend au coin de la rue.

Voyez-vous, continua le détective en se plaçant devant la vieille table de travail en chêne et en la caressant comme un cavalier flatte un cheval qui lui a rendu de bons services, c'est là-dedans que j'ai serré votre précieux diamant bleu. Il se trouve, il est vrai, dans une cachette secrète dont deux personnes seulement connaissent l'existence : moi et mon élève Tom Wills qui m'est entièrement dévoué.

Si vous voulez avoir la bonté de venir près de moi, vous allez voir comment j'ouvre la cachette secrète. Cette table de travail n'a pas de serrure et, par conséquent, n'a pas besoin de clef. Avec une simple pression, j'ouvre tous les tiroirs.

Harry Dickson toucha un ressort sur le côté ; immédiatement tous les tiroirs s'ouvrirent. Ils ne contenaient presque exclusivement que des papiers.

— Comme le diamant bleu a une valeur énorme et que je savais que sa perte devait vous troubler profondément ainsi que lord Canbury, je l'ai mis dans la cachette la plus secrète que contient cette table. Pour la voir, vous devez vous agenouiller comme je le fais moi-même.

Vous voyez, la table repose sur quatre pieds très courts ne dépassant pas vingt centimètres de hauteur. Examinez s'il vous plaît, le pied droit sur le devant. Ce pied est creux et s'ouvre si je presse sur un ressort. À l'intérieur, il y a actuellement votre diamant.

Je vous en prie, madame, mettez-y la main et sortez vous-même le bijou. Je presse maintenant sur le ressort...

Les mots expirèrent tout à coup sur les lèvres du détective qui devint très pâle.

Il empoigna à deux mains le pied de la table et l'arracha.

Comme un insensé, il se précipita avec ce morceau de bois contre la table sur laquelle brûlait la lampe, le tourna plusieurs fois dans tous les sens et le jeta ensuite sur le tapis avec une exclamation de colère.

— C'est une bûche, s'écria-t-il, c'est un lourd et massif morceau de bois. On l'a substitué au pied de la table que l'on a volé en même temps que votre diamant bleu, madame !

## 5. La « faute » de Mrs. Crown

— Je vous rendrai votre brillant, madame, dussé-je y laisser ma vie ! dit Harry Dickson quelques instants plus tard en reconduisant lady Diana jusqu'au coin de Baker Street où la voiture attendait.

— Oh ! ne vous affectez pas, monsieur Dickson, répondit la jeune femme, alors même que ce malheureux brillant ne se retrouverait pas, qu'importe ! Mon mari n'en serait pas beaucoup moins riche.

— Mais moi, je deviendrais sensiblement plus pauvre, si je ne réussissais pas à vous rendre le bijou, répondit Harry Dickson. Je perdrais mon estime personnelle et ma confiance en ma force. Et un détective sans confiance en lui-même, qui n'a plus la conviction d'être presque infaillible, ne peut plus rien entreprendre. Je vous restituerai le brillant ou bien je serai un homme fini. Bonne nuit ! Vous ne me reverrez que porteur du diamant bleu.

Harry Dickson referma la portière de la voiture et revint rapidement chez lui.

En passant devant la chambre de Mrs. Crown, il frappa à la porte et cria :

— Mrs. Crown, ayez la bonté de vous lever et de vous habiller, j'ai à vous parler. Je vous attends dans mon cabinet de travail.

— Qu'y a-t-il au nom du ciel ? Monsieur Dickson, dit Mrs. Crown, il n'y a pas le feu dans la maison ?

— Non, madame Crown, n'ayez aucune crainte ; mais venez tout de suite me parler !

D'un pas léger et élastique, comme s'il eût rajeuni de dix ans, Harry Dickson grimpa l'escalier.

Cette nouvelle complication décuplait l'énergie de cet homme extraordinaire.

Comme toujours, maintenant qu'il avait besoin du concours de toutes ses facultés tendues à leur limite extrême de puissance, Harry Dickson se trouvait beaucoup plus frais et plus dispos.

Aussitôt dans son cabinet de travail, il ramassa le morceau de bois qu'il avait jeté à terre dans sa colère et l'examina avec attention.

— Il n'y a pas d'erreur, c'est un morceau de bois très ordinaire, pas même en véritable chêne, c'est du bois blanc passé au brou de noix. Ce qui est important, c'est de constater que ce morceau de bois a

été préparé avec beaucoup de soin. Il a exactement la même taille que les autres pieds de la table.

Le détective avait sorti de sa poche un mètre pliant en ivoire et mesuré la grandeur du faux pied de table. Puis il le porta à son nez pour le sentir.

— La teinture est fraîche, dit-il. Je jugerais même qu'elle date d'aujourd'hui, peut-être même de cet après-midi. Bien !

Il reposa le faux pied, mit les mains derrière son dos et commença à marcher de long en large dans la chambre, tandis qu'il murmurait à mi-voix :

— Bien ! Il s'agit maintenant de déterminer qui pouvait être au courant du secret de ma cachette. En réalité, il n'y a que Tom Wills et moi. Je ne puis me voler moi-même et Tom ne l'a évidemment pas fait. De même, je suis tout aussi certain de sa discrétion.

Mrs. Crown est une bonne et simple femme sur laquelle je puis entièrement me reposer à tous les points de vue. Finalement, il faut que quelqu'un soit venu dans mon cabinet pour opérer cette substitution. Mais c'est presque impossible. Mrs. Crown a l'ordre le plus strict de ne laisser personne entrer en mon absence. Elle ne s'est jamais écartée de cette prescription. N'est-ce pas, Mrs. Crown, aucun étranger n'a pénétré dans cette pièce ?

— Dieu m'en préserve, monsieur Dickson ! répondit la vieille gouvernante qui venait d'arriver. Je sais que vous me l'avez sévèrement défendu une fois pour toutes.

— Eh bien ! Madame Crown, j'ai l'honneur de vous annoncer que, malgré tout, un étranger s'est introduit ici au cours de cet après-midi. Il faut qu'il se soit glissé à votre insu dans l'escalier.

— Oui, ce serait possible, si la porte de la maison n'était pas restée fermée à clef toute la journée.

— Dans ce cas, rassemblez vos souvenirs, madame Crown, dit le détective, en se plaçant contre la vieille dame. À qui avez-vous ouvert la porte dans le courant de l'après-midi ?

Mrs. Crown se torturait le cerveau. Elle resta une minute sans parler en se grattant le bout du nez, cherchant à remettre de l'ordre dans ses idées qui n'étaient pas bien claires, après ce brusque réveil en pleine nuit.

— Attendez, monsieur Dickson, dit-elle. J'ai ouvert d'abord au laitier qui m'a donné sa marchandise à la porte. Puis on a sonné une autre fois, c'était le sacristain Melcalf, vous le connaissez bien, monsieur Dickson, il est à l'église de la Trinité et, comme c'est mon unique parent au monde, il me rend quelquefois visite.

— Alors vous avez fait entrer le sacristain et vous l'avez mené dans votre chambre, je pense, pour causer un peu avec lui.

— Oh non ! Monsieur Dickson, je l'ai reçu sur le pas de la

porte. Je n'ai jamais pu le décider à prendre une tasse de thé ou de café, il était trop pressé. Il venait simplement pour me dire que son fils aîné, qui vit en Amérique, venait d'avoir une petite fille.

— Alors Melcalf est reparti sans être entré dans la maison ?

— Oui, vous pouvez le demander à Patty. Juste au moment où je parlais encore avec mon cousin sur le pas de la porte, il est venu apporter les lettres de la poste.

— Alors vous avez pris les lettres et il a continué sa tournée ? demanda le détective.

— Non, Patty est passé devant en disant : « Je sais que Mr. Dickson n'est pas chez lui, il a laissé pour moi sur sa table le reçu d'une lettre recommandée qui lui est arrivée hier. Je vais monter le chercher. Madame Crown, ne vous dérangez pas, en même temps je porterai les lettres là-haut ?

Le Sherlock Holmes américain tressaillit légèrement.

Puis il plissa les lèvres, ferma un instant les yeux et, quand il les ouvrit on eût dit ceux d'un tigre au moment où il se ramasse pour se précipiter sur sa proie.

— Mrs. Crown, dit-il sourdement, réfléchissez bien avant de répondre à mes questions. Lorsque Patty vous a parlé, avait-il la figure tournée de votre côté ?

— Dieu du ciel, aurais-je commis une bêtise, monsieur Dickson ? s'exclama Mrs. Crown. Le jeune homme est passé rapidement auprès de moi et j'ai cru aussi que vous l'aviez autorisé à entrer dans votre cabinet, rapport au reçu de la lettre recommandée et puis... Patty est un brave garçon que nous connaissons depuis bien longtemps et je savais qu'il remplaçait son père malade, il portait l'uniforme et ensuite...

— Vous tournait-il le dos, oui ou non ? demanda violemment le détective en frappant avec colère le sol de son pied et en se rapprochant de la vieille dame consternée.

— Je n'ai pas du tout vu sa figure. Il a grimpé aussitôt l'escalier. Mais je vous jure, il n'a pas mis plus de trois minutes pour redescendre. Juste au moment où je prenais congé de mon cousin, le sacristain... J'ai fermé la porte sur eux deux.

— Eh bien ! Madame Crown, dit tranquillement le détective, ce n'est pas Patty, le fils du facteur que vous avez laissé entrer, mais un filou qui m'a causé une énorme perte. Je dois l'avouer, le coup a été supérieurement monté – et par quelqu'un qui avait observé dans les moindres détails et ma façon de vivre et la manière dont cette maison est gardée.

— Dieu miséricordieux ! s'écria Mrs. Crown, Patty, ce n'était donc pas Patty ?

— Non, Patty n'était pas Patty, c'est évident et maintenant,

Madame Crown, retournez tranquillement vous coucher, bonne nuit !

— Mon bon monsieur Dickson, s'écria Mrs. Crown, les larmes dans les yeux, renvoyez-moi si je ne puis plus vous servir convenablement. Je suis peut-être déjà trop vieille, mais, vous le savez, pendant les longues années que j'ai passées à votre service et que j'ai vécues sous votre toit, jamais la moindre chose n'est arrivée.

— Je le sais, ma bonne dame, répondit le détective. Que cet accident ne vous fasse pas grisonner un cheveu de plus ! ajouta-t-il malicieusement en considérant la tête déjà presque blanche de sa vieille gouvernante. Mais, à l'avenir, habituez-vous à regarder chaque personne dans le blanc des yeux.

Je puis vous certifier que c'est le seul moyen de reconnaître les gens dans une certaine mesure. Le dos n'indique pas grand-chose, tandis que le visage dévoile tout. Bonne nuit, madame Crown !

Dès que la porte se fut refermée sur la digne gouvernante, Harry Dickson s'assit à sa table et, se grattant le menton de la main, murmura :

— Patty n'était pas Patty, c'est clair et net comme un axiome de géométrie. Mais, si Patty n'était pas Patty, qui était-ce donc ? Voilà ce qu'il faut éclaircir avant tout. Dès maintenant je sais à quelle porte je dois aller frapper afin de ne pas errer à l'aventure.

Je me suis trompé : il n'y a pas que deux personnes qui soient au courant du secret de cette table, non, il y en a encore une troisième que je vais, cette nuit même, interroger. Allons ! je crois que je tiendrai bientôt la bonne piste.

Dix minutes plus tard, le détective, déguisé en rôdeur, partit sans bruit de chez lui où seule Mrs. Crown demeurait.

La pauvre dame se tournait et se retournait dans son lit sans pouvoir dormir et pleurait amèrement sur sa « première faute ».



## 6. Schlomme Hersch, le brocanteur

Pendant toute la soirée, la neige était tombée sans interruption. Vers le milieu de la nuit, le vent s'était levé et un véritable ouragan s'était abattu sur la capitale endormie. Sous la violence du vent glacial qui lui soufflait dans la figure, Harry Dickson eut de la peine à rester debout, quand il tourna à l'angle de Baker Street.

Cependant, il se courba et continua à marcher rapidement. Bientôt il s'enfonça dans le dédale des rues de la Cité, dans ce quartier qui, en grande partie encore, a résisté à la pioche des démolisseurs. Des maisons petites et bossues bordaient des rues étroites et tortueuses et alternaient de loin en loin avec de hautes demeures à pignons dont l'architecture également attestait la vétusté.

Dans l'antique cité, il y a peu de maisons de plus de deux étages. La plupart des portes sont à plein cintre et, de temps en temps, ogivales. Les fenêtres, à meneaux, sont longues et étroites et, au-dessus ou à côté des portes, des figures allégoriques, plus ou moins étranges, ornent les murs et témoignent pour la plupart du métier des habitants de la maison. C'est ainsi que l'on bâtit sous le règne de la reine Elisabeth ou du temps où le dictateur Cromwell faisait tomber sous la hache du bourreau la tête couronnée de Charles 1er.

Harry Dickson enfila une petite ruelle qui était juste assez large pour donner passage à une voiture.

C'était la rue des brocanteurs. Elle portait le nom significatif d'Old Street.

« Vieille rue ». Peut-être l'appelait-on ainsi parce qu'on y trouvait à acheter tout ce qui était vieux sans être cependant hors d'état de servir.

Harry Dickson se dirigea vers une maison située à l'extrémité de la rue. Elle n'avait qu'un étage et paraissait si antique que l'on pouvait réellement craindre de la voir s'écrouler d'un moment à l'autre. Entre la boutique et la porte de cette maison, se balançait une large enseigne sur laquelle un artiste avait peint ces mots : « Vente, achat et échange de marchandises de toutes espèces. Schlomme Hersch, brocanteur ».

C'était à ce Schlomme Hersch que le détective venait rendre visite ; il frappa deux coups répétés à la porte de la vieille maison.

— Cela m'étonnerait que le vieux dorme déjà. Je sais que la

taupe Schlomme Hersch travaille la nuit, murmura-t-il. À cette heure-ci, il peut recevoir les clients qui craignent la lumière du jour.

Des pas traînants se rapprochèrent de la porte et, sans avoir la finesse d'oreille de Dickson, on eût pu reconnaître ceux d'un homme âgé, marchant clopin-clopant.

— Qui est là ? demanda une voix nasillarde en un anglais dont l'accent trahissait une origine russe. Qui vient si tard ?

— C'est moi, Schlomme Hersch, ouvre, Harry Dickson.

— Comment, c'est Harry Dickson qui vient me voir si tard ? Dieu d'Israël, j'allais justement me coucher, mais Harry Dickson est toujours le bienvenu chez moi.

Plusieurs verrous furent tirés, les rayons d'une lanterne tombèrent par la porte sur la rue couverte de neige. L'instant suivant le détective entra et secoua la neige qui recouvrait ses vêtements.

Il avait devant lui un vieux juif aux jambes flageolantes, vêtu seulement d'un pantalon et d'une chemise de flanelle de propreté douteuse. Une barbe broussailleuse et blanche encadrait son visage et une petite casquette de soie noire protégeait contre le froid son crâne complètement dénudé. Le vieillard portait sur son nez fortement recourbé des lunettes à monture de plomb à travers lesquelles ses yeux luisaient comme ceux d'un hibou.

Il tenait d'une main sa lanterne en l'air, et de l'autre il se protégeait les yeux – et ce ne fut qu'après avoir examiné longuement le détective de la tête aux pieds qu'il s'écria très étonné :

— C'est lui, Dieu secourable ! C'est Mr. Dickson. Alors, vous voilà encore en chasse. Oh ! oh ! qui est-ce qui distinguerait dans ce va-nu-pieds le célèbre détective ? Personne dans tout Londres.

— J'ai à vous parler, Schlomme Hersch, dit rapidement le détective ; entrons, excusez-moi de vous déranger si tard, mais c'est pour une affaire d'une importance exceptionnelle.

— Harry Dickson peut venir le jour ou la nuit, le vieux Schlomme Hersch sait que le grand détective lui a rendu un service inestimable. Vous rappelez-vous, monsieur Dickson, ce voleur qui m'avait vendu dans le temps un faux tableau, un Rubens d'après lui. Il m'avait réclamé 4 000 livres sterling et c'était une mauvaise copie, d'un peintre inconnu. Mais Harry Dickson m'a fait rattraper mon argent. Il a mené le gredin à l'endroit qui lui convenait, à la Tour.

— Je suis bien content, Schlomme Hersch, dit le détective, de constater que vous n'oubliez pas ce petit service. Aujourd'hui je viens vous demander votre aide, comme vous me l'avez alors offerte.

— Vous faut-il de l'argent ? demanda le juif mystérieusement, vous l'aurez... Vous êtes un brave homme, un homme honorable, Schlomme Hersch vous prêtera sur votre honnête figure.

— Je vous remercie infiniment, répondit le détective. Je n'en

veux pas à votre bourse, c'est un renseignement seulement que je désire de vous, mais que vous devez me donner en toute sincérité.

— Un renseignement ? Je vois ce que c'est, probablement sur quelqu'un d'Old Street dont les affaires ne sont pas claires, qui ne travaille pas au grand jour et chez qui la police viendra bientôt fourrer son nez ?

— Vous n'êtes pas heureux dans vos suppositions, dit Harry Dickson en s'accoudant sur le marbre d'une table de toilette, il s'agit de tout autre chose. Dites-moi, Schlomme Hersch, vous souvenez-vous m'avoir vendu un meuble ancien, un bureau de chêne qui ne possédait pas de serrures ?

— Ah ! si je me souviens, s'écria l'homme. Dieu soit loué, j'ai encore la tête solide et la mémoire fidèle, c'était une merveille que cette table de travail, aussi, en la voyant je me suis dit : « Voici quelque chose pour Mr. Dickson. » Vous me l'avez achetée et bien payée.

— Vous vous rappelez encore que cette table de travail reposait sur quatre pieds assez bas ?

— Je le sais, je le sais parfaitement. C'est moi qui ai posé le meuble dans votre cabinet de travail, et c'est moi qui vous ai montré la cachette secrète dans le pied droit de devant. Je vous ai même dit alors : « Les cambrioleurs de Londres sont malins mais ils ne découvriront jamais cette cachette ».

— Et que vous ai-je répondu. Schlomme Hersch ? Ah ! vous ne vous en souvenez plus. Je vous ai fait jurer de ne révéler à qui que ce fût le secret de cette cachette. Vous l'avez juré sur les cendres de votre père et de votre mère, et cependant vous n'avez pas tenu votre serment.

Le vieillard recula en chancelant. La lumière de la lanterne qu'il avait posée sur un piano droit éclaira son visage décomposé, dont les lèvres s'agitaient sans qu'il pût proférer une parole.

— Allons, avouez-le donc, auprès de qui avez-vous trahi le secret ? continua le détective en se rapprochant du vieil homme.

— Que la foudre de Dieu tout-puissant tombe à l'instant même sur moi, s'écria Schlomme Hersch d'un ton plaintif, si mes lèvres se sont jamais ouvertes pour trahir un secret que j'avais juré sur les cendres de mes parents de tenir caché. Que dites-vous là, monsieur Dickson ? Pour l'amour de Dieu, je n'ai pourtant pas offensé mes parents dans la tombe, moi pauvre vieillard qui suis si près d'aller les rejoindre.

Je vous le jure encore par le Dieu d'Abraham et de Jacob, et vous pouvez me traiter de chien, de gredin, de filou, de fils de chien, si je prête un faux serment, je vous jure que je suis resté muet comme la tombe au sujet du secret de votre bureau.

Harry Dickson sentit que l'autre disait vrai. Il connaissait depuis longtemps le brocanteur et savait que c'était un honnête homme. En outre Schlomme Hersch avait pour le détective un respect si profond que réellement il n'aurait jamais osé faire quelque chose que le détective lui avait interdit expressément.

— S'il en est ainsi, il ne reste plus qu'une supposition possible, dit le détective, c'est que quelqu'un vous ait épié un jour que vous ouvriez vous-même la cachette alors que la table de travail se trouvait encore dans votre magasin. Réfléchissez, Schlomme Hersch, est-ce possible ? Rassemblez tous vos souvenirs. Ce que vous vous rappellerez a une énorme importance pour moi.

— Combien y a-t-il de temps que vous m'avez acheté cette table, monsieur Dickson ? grogna Hersch. Attendez, ma fille, je le sais parfaitement, était déjà mariée... ah oui ! elle était mariée depuis longtemps, elle avait déjà son petit Nat ; Nat était alors âgé de onze ans... Hé ! j'y suis, monsieur Dickson, j'y suis... je sais maintenant qui a pu m'observer pendant que j'ouvrais la cachette.

— Et c'est ?

— C'est mon petit fils Nat Bunker. Qu'il soit damné, qu'il tombe mort à mes pieds ! Il a abjuré sa religion, il s'est fait baptiser et c'est devenu un gredin. La malédiction de Dieu pèse sur lui et l'atteindra infailliblement, car Dieu ne permet pas que l'on se moque de lui !

Harry Dickson se frotta les mains et fit craquer ses jointures – ce qui était chez lui un signe visible de satisfaction.

— Parlez-moi encore de Nat, dit-il, votre petit-fils m'intéresse.

— Pas moi, pas moi ! C'est devenu un étranger pour moi. Quand je le rencontre dans la rue, je crache trois fois devant lui et je continue mon chemin comme si c'était un étranger.

— Nat vous a-t-il donc fait tant de misères que ça ? demanda le détective en affectant une profonde compassion.

— Qu'appellez-vous des misères ? demanda Hersch d'une voix tremblante. Vous savez, monsieur Dickson, vous êtes chrétien et moi juif, pourtant nous sommes bons amis. Mais lorsqu'un jeune garçon juif se fait baptiser sans en avoir besoin, simplement pour que les chrétiens ne le regardent pas d'un œil méprisant, eh bien ! vous l'avouerez vous-même, c'est un gredin.

— Bien sûr. Mais, qu'est-il advenu de Nat, rien de bon probablement ?

— Au contraire, il est devenu un monsieur tout à fait convenable. Il a fait de bonnes études dans les écoles, car il est intelligent. Il a été à Oxford et a été étudiant. Ensuite, il est revenu à Londres et je ne sais pas, mais il fréquente la noble société et je l'ai rencontré en compagnie de gens qui ne me plaisent pas.

— Avec qui par exemple ?

— Qui sais-je ? répondit Schlomme Hersch. Connaissez-vous une dame du nom de Lydie Forster ? Elle chante dans un café-concert de Midland Street. Elle se teint les cheveux qui sont jaune d'or, bien que noirs en réalité.

C'est avec elle que je l'ai rencontré et, je vous l'affirme, cette dame est un oiseau de mauvais augure. Quand elle tient un homme dans ses griffes, cela ne dure pas longtemps, elle l'a vite mis à sec. Et puis il y en a encore un autre qui ne me dit rien de bon non plus, un certain Fred Archer, qui a gagné sa vie comme maître d'armes.

— Fred Archer !... je vous remercie, Schlomme Hersch, pour votre renseignement qui a plus d'importance que vous ne pourriez le croire. Vous m'avez aidé au-delà de toute espérance. Encore une chose... pourriez-vous me dire où demeure votre petit-fils Nat ?

— Je ne sais malheureusement pas, répondit Schlomme Hersch. Comme je vous le disais, je ne m'inquiète pas de lui, je n'ai plus rien de commun avec un renégat.

Harry Dickson n'avait pas de temps à perdre. La bonne piste était trouvée. Il s'agissait maintenant de la suivre.

Le vieux juif l'éclaira jusqu'à la porte. Le détective lui serra la main et repartit dans la tourmente de neige.

— C'est un trèfle à trois feuilles, murmura-t-il avec satisfaction, tandis que de ses longues jambes il avançait rapidement malgré le vent. Nat Bunker, Fred Archer et la chanteuse Lydie Forster. Il me semble déjà distinguer le rôle que chacun de ces trois estimables personnages a joué dans notre comédie.

Il faut que Fred Archer ait entendu dire par quelqu'un que le diamant bleu se trouvait chez moi. Ce ne sera pas trop difficile d'établir quelle est cette personne... j'ai déjà certains soupçons.

Lydie Forster est la dame qui a remis à lord Canbury, dans la gare de Victoria, la lettre dans laquelle on lui donnait rendez-vous avec 5 000 livres sterling au tunnel de Finchley Road.

Et le petit-fils de Hersch, Nathaniel Bunker, a si bien joué le rôle de Patty, le fils du facteur, que cette excellente Mrs. Crown s'est complètement laissé rouler. Ce renégat est donc entré dans mon cabinet déguisé en facteur ! Il avait sur lui le morceau de bois qui devait remplacer le pied de table et tout son travail n'a consisté qu'à opérer la substitution puis à décamper au plus tôt. Allons, j'espère bien que je prendrai, cette nuit même, les oiseaux dans mon filet.

À la lueur d'un réverbère, Harry Dickson jeta un regard sur sa montre :

— Une heure trente-cinq, dit-il, il est déjà un peu tard. Mais, si j'ai de la chance, j'arriverai au tunnel avant que lord Canbury ne rencontre ces dignes messieurs.

En vain, il regarda autour de lui, dans l'espoir de voir arriver

un taxi en maraude.

Tout à coup, au petit trot, un cab tourna le coin de la rue. Il héla aussitôt le cocher.

— Espèce de va-nu-pieds, tu veux te payer ma tête ?

Le cocher du cab qui venait de passer à côté de lui n'avait jeté qu'un seul regard sur cet homme à l'aspect misérable. Il pensait que ce n'était pas un client sérieux et se hâtait de s'éloigner de ce rôdeur peu rassurant.

Mais Dickson courut après le cab et, comme le cocher se préparait à lui lancer un coup de fouet à travers la figure, il lui cria vivement :

— Je ne suis pas ce dont j'ai l'air... Voyez ma plaque de métal... détective.

— Ah ! c'est autre chose, répondit le cocher en arrêtant ses chevaux. Que désirez-vous, sir ?

— Combien de temps mettriez-vous d'ici à Finchley Road ?

— Près d'un heure... maudit temps de neige aujourd'hui et aucune auto ne circule.

— Ne pourriez-vous m'y conduire en une demi-heure ?

— Oui, en crevant mes chevaux.

— 100 livres sterling si nous sommes à deux heures à Finchley Road.

— All right, sir, montez !

Le détective sauta dans le cab. Le cocher rassembla ses guides, fit entendre un claquement de langue, ses chevaux partirent au grand trot, puis il les enleva d'un vigoureux coup de fouet et l'attelage, avec un galop effréné, disparut rapidement dans la direction de Finchley Road.

## 7. L'homme de neige

C'était un quartier sinistre que celui où on avait donné rendez-vous à lord Canbury.

Finchley Road se trouve au nord-ouest de Londres et est une des voies qui mènent hors de la capitale géante.

Cette route n'est pas pavée et n'est que très irrégulièrement bordée de maisons entre lesquelles s'ouvrent de vastes terrains vagues.

Un tunnel mène de Finchley Road à South End. C'est par là que passe le chemin de fer de Midland qui, venant de la station de Haverstock Hill en deçà du tunnel, traverse Finchley Road et ensuite sort de Londres derrière West End.

Ce quartier est très désert et, par là même, très dangereux dès que l'obscurité est tombée.

Cette nuit-là précisément, par cette tempête de neige, Finchley Road n'avait pas un aspect rassurant.

Le vent soufflait entre les maisons avec des sifflements sinistres et se précipitait ensuite en hurlant dans le tunnel que l'on aurait pu prendre pour l'une des portes de l'enfer.

Il fallait être bien décidé et ne pas avoir froid aux yeux pour aller la nuit à un rendez-vous dans un quartier pareil.

Mais lord Canbury, à une heure vingt-cinq du matin, se tenait à l'entrée du tunnel et attendait avec impatience ce qui allait arriver.

Peut-être n'aurait-il pas eu pareil courage s'il s'était uniquement agi de la restitution du diamant. Si précieux que fût ce bijou, le lord richissime aurait pu se consoler de sa perte. Mais la jalousie grondait dans son âme et il croyait expressément qu'il allait acquérir une certitude au sujet des relations de Fred Archer avec sa femme.

Il était intimement convaincu que celui qui lui vendrait le diamant bleu n'était autre que Fred Archer lui-même ou un négociateur envoyé par lui.

En tout cas, le mystérieux étranger n'était sûrement pas en avance. Il avait fixé le rendez-vous entre une heure et deux heures : le lord avait donc la perspective désagréable d'attendre une demi-heure encore.

La neige tombait à gros flocons, il faisait un froid de loup, la tempête sifflait et, en plus, il fallait que le lord se tînt sur ces gardes, car il n'était pas impossible qu'un train débouchât subitement du

tunnel.

Vers deux heures moins le quart, le lord entendit tout à coup des coups de sifflet stridents à peu de distance. Il fit un bond en arrière et devant lui passa comme un monstre crachant flammes et fumée une locomotive suivie de nombreux wagons.

Le train se perdit rapidement dans le lointain et le lord se retrouva seul.

Le mystérieux expéditeur de la lettre avait probablement voulu attendre le passage de ce train, car, tandis qu'on apercevait encore les lumières dans le lointain, une forme s'agita à l'entrée du tunnel, et le long du mur s'avança un homme ressemblant à un chasseur.

— Ce n'est sûrement pas celui que j'attends, se dit le lord.

C'était un jeune homme élégant et mince, d'environ vingt-deux ans.

Il portait une peau de bique qui lui descendait jusqu'aux genoux, une casquette de fourrure, de hautes bottes et tenait son fusil suspendu à l'épaule par la bretelle.

Le jeune chasseur passa tout près du lord, mais, à peine l'eut-il dépassé qu'il se retourna et demanda d'une voix brève :

— Êtes-vous lord Percy Canbury ?

— Oui, c'est moi ! répondit le lord en saisissant involontairement la crosse de son revolver dans sa poche.

— Seul ? Avouez-le, où sont ceux qui vous escortent ?

— Regardez donc vous-même, répondit lord Percy avec un calme et un sang-froid dont il s'étonna lui-même. Si vous découvrez âme qui vive aux environs, je m'engage à vous payer un apéritif.

Ce qui augmentait l'assurance du lord et lui donnait le courage de parler ainsi, c'était un détail bien insignifiant mais très caractéristique. Le lord se sentait absolument rassuré, du moment qu'il avait affaire à quelqu'un de convenablement habillé.

« Un chasseur, pensait-il, ce ne peut être un voleur, encore moins un apache qui se précipite sur son semblable et le saigne simplement pour se faire la main. »

— Je savais que vous étiez tout seul, répliqua l'inconnu mais je désirais vous l'entendre dire.

En parlant, il se rapprocha de lord Canbury pour l'examiner de plus près.

La figure de ce jeune homme présentait un curieux mélange de beauté et de laideur.

Les yeux noirs et le nez fin à courbure presque imperceptibles étaient beaux. Par contre, les lèvres épaisses et le front bas sur lequel descendaient des cheveux noirs et crépus déparaient le visage.

— Parlons de notre affaire, continua le jeune homme. Avez-vous les cinq mille livres sterling sur vous ?



— Je ne les ai pas en poche, répondit lord Canbury qui avait depuis longtemps prévu la question mais il ne sont pas loin. Je puis me les procurer en moins de cinq minutes. Je les ai déposées chez le patron du *Mulot*. Si vous voulez m'accompagner dans la taverne, nous pourrions conclure le marché immédiatement.

— À la taverne du *Mulot* ? dit en riant le jeune chasseur. Ah ! je constate que vous avez envie de nous attirer dans un piège. Moi je ne suis qu'un intermédiaire et je dois me conformer strictement aux instructions que j'ai reçues.

— Et quelles sont vos instructions ? demanda tranquillement lord Canbury.

— De vous conduire à la maisonnette du gardien, de l'autre côté du tunnel. Il fait un temps de chien et nous ne pouvons pourtant pas opérer l'échange de nos valeurs au milieu de cette tempête. Vous conviendrez qu'il n'est pas possible de vérifier dehors, en pleine nuit, la somme de cinq mille livres sterling en billets de banque !

— Évidemment, c'est pourquoi je vous proposais d'aller nous abriter à la taverne.

— Cette proposition est inadmissible, répliqua le chasseur, mais... venez avec moi, vous trouverez dans la cabane du gardien quelqu'un qui non seulement vous remettra le brillant, mais qui vous communiquera en outre certains renseignements qui vous intéresseront peut-être. Ils se rapportent à la lettre anonyme que vous avez reçue dernièrement.

Le jeune lord pâlit. Puis ses yeux étincelèrent et d'une voix haute :

— Jurez-moi que si je vous suis, vous me direz la vérité sur une personne dont je ne veux pas encore prononcer le nom.

— Je vous le jure, répondit le chasseur. Venez donc tout de suite... Tenez vous près de moi et marchez avec précaution, afin que nous ne butions pas dans un train qui pourrait passer. N'est-ce pas, monsieur, ajouta le chasseur en souriant ironiquement, vous avez l'argent sur vous ? Évidemment ! Personne, jouissant encore de son bon sens, ne confierait une aussi grosse somme au patron du *Mulot*.

— Et qui est-ce qui me garantit que dans le tunnel on ne m'attaquera pas pour me dévaliser ? demanda le lord qui se souvenait des avertissements de Harry Dickson.

— La meilleure garantie, c'est que nous nous trouvons homme contre homme.

— Avec la petite différence que vous portez un fusil.

— Vous, de votre côté, vous avez sûrement un revolver. Au reste, si mon fusil vous inspire des craintes... Tenez !

D'un mouvement rapide, le chasseur décrocha son fusil de son épaule puis parut chercher autour de lui un endroit où il pourrait bien

le déposer.

— Je suis prêt à laisser mon arme ici, dit-il au lord. J'y repasserai en vous reconduisant tout à l'heure et, par cet agréable temps, ce ne sont pas les promeneurs qui viendront me le voler... Tenez, voyez donc, les gamins qui jouent par ici toute la journée ont fait un grand bonhomme de neige. Je vais lui mettre mon arme dans les bras... N'est-ce pas, milord, le bougre n'en pourra pas faire un mauvais usage ?

Tout contre l'entrée du tunnel, à vingt pas de la place où avait lieu l'entretien, se dressait un bonhomme de neige.

Il était d'ailleurs bien réussi : les enfants lui avaient donné l'aspect d'un ivrogne qui se tenait les genoux **pliés** et les bras à demi tendus.

— Là, prends mon fusil, mon ami, dit le chasseur en déposant son arme contre l'épaule du bonhomme et surtout, fais attention. Maintenant, sortez votre revolver de votre poche et venez avec moi.

Lord Canbury était tout à fait convaincu que l'on agissait sincèrement avec lui. Comme son compagnon était sans armes, alors qu'il avait lui-même son revolver, il croyait pouvoir s'engager sans crainte dans le tunnel. Ce qui l'attirait irrésistiblement, c'était la perspective d'obtenir du mystérieux inconnu des renseignements sur les relations de sa femme avec Fred Archer.

— Alors, marchons répondit le lord.

— À cause des trains qui pourraient arriver, il faut marcher l'un derrière l'autre et, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vous suivrai. Vous n'exigerez pas que je marche devant un homme porteur d'un revolver.

— C'est juste, dit le lord qui prit les devants.

La jalousie l'aveuglait et lui enlevait toute faculté de penser, sans quoi, il ne se serait jamais laissé entraîner dans le sombre gouffre avec un inconnu derrière lui.

Un quart de minute passa. Le vent s'engouffrait dans le tunnel où avaient disparu le lord et son compagnon.

Alors... le bonhomme de neige s'anima.

Il empoigna le fusil que lui avait confié le chasseur, puis il se secoua et des paquets de neige tombèrent de ses vêtements.

Le visage et le corps de Tom Wills apparurent. Harry Dickson avait prescrit à son élève d'avoir sur lord Canbury un œil vigilant : le jeune homme avait, jusqu'à présent, bien rempli sa mission.

Avant que le lord fût arrivé au tunnel, Tom s'était trouvé là et s'était rapidement transformé en bonhomme de neige en se roulant dans la couche blanche haute de plusieurs pieds, puis, il s'en était appliqué autant qu'il avait pu sur tout le corps et sur la tête et avait pris la pose que nous avons précédemment décrite.

Il comptait sur la neige qui continuait à tomber à gros flocons pour parfaire son ouvrage et lui enlever toute apparence d'être animé.

Aucune des paroles échangées au cours du précédent entretien ne lui avait échappé et il avait eu de la peine à ne pas rire lorsque le chasseur étranger lui avait remis son fusil entre les mains.

« Ils veulent le tuer, se dit-il, mais ils ont compté sans moi. Rattrapons-les vite. Je vais envoyer une décharge dans les jambes du chasseur pour le mettre hors de combat, puis je sortirai le lord du tunnel. En avant ! »

Il se précipita dans le tunnel et bientôt il y fut trop engagé pour pouvoir encore entendre trois coups de sifflet stridents qui retentirent subitement dans la solitude de Finchley Road et qui lui étaient évidemment destinés.

Près de la dernière maison de Finchley Road une ombre apparut. On eût dit un rôdeur... C'était le grand détective.

## 8. Un drame sous un tunnel

Harry Dickson courait de toutes ses forces vers le tunnel. Il n'était pas tout à fait sûr d'avoir reconnu Tom Wills dans la forme sombre qui venait de se perdre dans le gouffre béant mais il pensait bien que c'était lui.

Diab ! ne lui avait-il pas défendu de se risquer là-dedans ? Et ne lui avait-il pas enjoint d'empêcher à tout prix que le lord ne commît la bêtise de s'y laisser entraîner ?

Et maintenant, bien qu'il se rapprochât, Dickson ne pouvait apercevoir ni le lord, ni son élève.

Il commença par diriger ses regards perçants vers les alentours mais ne vit âme qui vive. Ensuite il poussa plusieurs appels de sifflets. Il savait que Tom répondrait aussitôt. Mais toujours rien.

« S'il se trouve dans le tunnel, il peut ne m'avoir pas entendu et je crains bien qu'il n'en soit ainsi », se dit le détective.

« Ah ! voici plusieurs traces de pas sur la neige, elles mènent du côté du tunnel ; lord Canbury s'y est laissé entraîner malgré mes avertissements. Tom n'avait plus rien d'autre à faire que de suivre le lord afin de veiller sur lui. Mais, malheureusement, je crains bien que non seulement Tom ne puisse pas le sauver, mais qu'il ne tombe lui aussi dans le piège que les bandits ont évidemment tendu sous ces voûtes ».

Harry Dickson n'avait plus à hésiter. Il fallait qu'il se risquât également dans le gouffre béant qui, sinistre, s'ouvrait devant lui.

Il commença par jeter un coup d'œil sur sa montre. Elle marquait deux heures et trois minutes. Il ne manquait jamais dans les circonstances importantes de contrôler soigneusement l'heure. Puis, il tira son revolver et le tint solidement à la main.

Il se demandait s'il allumerait sa lanterne électrique. Évidemment, elle lui aurait été d'un grand secours mais il renonça à s'en servir ; il n'avait pas envie de se faire reconnaître de loin par les bandits.

Pour se couvrir d'un côté, il eut soin de se tenir tout contre la paroi du tunnel.

De ses yeux de faucon, il chercha à percer l'obscurité. Au début, il y réussit, mais, à mesure qu'il avançait, les ténèbres s'épaississaient et il dut marcher à tâtons, comme un aveugle.

Rien ne bougeait. Un silence de mort régnait partout.

Il avançait toujours sans rien voir ni rien entendre. Sans le vouloir il accélérât l'allure. Il sentait que sans cela il ne rattraperait pas lord Canbury et Tom Wills.

Tout à coup, une détonation retentit et se répercuta en un grondement sinistre à travers le tunnel et, quelques secondes après, le détective perçut, grâce à la finesse de son odorat, une légère odeur de poudre apportée par le vent.

— C'était un coup de feu, dit-il à mi-voix. En avant, il n'y a plus à prendre de précautions maintenant.

Il bondit tout en longeant toujours le mur. Un appel désespéré parvint à son oreille. Et, dans sa hâte d'arriver au plus vite, il ne put même pas distinguer qui avait pu pousser ce cri.

— Tom ! Tom ! cria Harry Dickson.

En même temps, il lançait des coups de sifflet. Ils n'eurent pas le moindre succès. Rien ne répondit et Harry Dickson ne put savoir où il en était ni si ses amis étaient encore dans le tunnel.

Il supposa alors qu'ils avaient peut-être été entraînés au dehors.

Mais où ? Ah il le saurait bien quand il serait arrivé à l'autre extrémité.

— Maudite obscurité, s'écria-t-il, cela vous empêche même de penser librement. Maintenant, je n'ai plus à me gêner pour allumer ma lanterne. Les gredins peuvent me voir. Je le souhaite même si seulement cela pouvait les détourner le lord Canbury et de Tom.

Le détective s'arrêta quelques secondes, tira sa lanterne de poche, l'ouvrit, pressa sur un ressort et aussitôt les rayons de la lampe électrique se répandirent sur le sol.

Il vit les rails qui s'allongeaient comme des serpents gigantesques et les parois du tunnel noires de suie, mais rien de plus.

Sa lanterne l'éclairait à une vingtaine de pas en avant.

Tout à coup, il ressentit comme une secousse électrique. Il s'arrêta. Ses regards se fixèrent sur le sol et sur les rails. Il s'écria épouvanté :

— Là, ils sont là tous les deux... morts ! non je ne crois pas ! Mais ils ont été ligotés, bâillonnés et déposés sur la voie !

Puis il se précipita vers les deux hommes qui, en effet, gisaient immobiles en travers des rails.

— Milord, vous êtes sauvé... Tom, c'est moi, Harry Dickson... attendez, je vais vous délier rapidement et vous remettre sur pied... vous d'abord, milord. Malédiction ! Mes mains tremblent ! Je n'arrive pas à défaire ces nœuds.

Où donc est mon couteau ?... ah ! le voilà !... attendez, milord, je vais trancher vos liens !

Harry Dickson s'était accroupi près de lord Canbury. Déjà, il commençait à trancher les cordes, lorsque...

Un coup de sifflet aigu... un grondement sourd, le halètement formidable d'une locomotive. Dickson se releva avec un cri d'épouvante.

Une énorme machine apparaissait avec ses deux grands fanaux jaunes qui étincelaient dans l'obscurité comme les yeux d'un chat-tigre.

C'était l'express du chemin de fer de Midland.

Le monstre d'acier n'était plus qu'à cent pas. Dans quelques secondes, les roues puissantes allaient broyer et réduire en bouillie les deux hommes qui, après s'être cru un instant sauvés étaient condamnés à attendre, impuissants, la mort atroce qui s'avançait en grondant.

Tout ce qui se passa dans l'âme de Dickson pendant cette seconde, ou plutôt cette fraction de seconde, il devait le noter dans son journal :

« Il me sembla tout à coup que le monde était arrivé à sa fin et que je me trouvais avec lord Canbury et Tom Wills au plus profond de la terre dans le royaume des ombres.

Je crus que je recevais l'ordre de revenir à la lumière du jour, mais avec un seul de mes compagnons. Lequel devais-je sauver ? Le lord, envers lequel j'étais lié par un certain engagement moral, car je l'avais laissé se rendre à ce terrible rendez-vous, ou Tom Wills, mon élève que j'aimais tant, et dont la perte eût causé dans ma vie un vide irréparable ? Ai-je alors réfléchi, me suis-je décidé pour l'un ou pour l'autre ?... Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que, le revolver levé, je courus comme un fou au devant du train et que je tirai deux balles en visant chaque fois un des fanaux de la locomotive.

Ensuite des bruits parvinrent à mon oreille et me remplirent d'une joie, d'un ravissement sans bornes ; c'était le grincement des freins qui se bloquaient à fond, puis...

Je vis l'énorme masse s'avancer.

Malgré moi, j'avais reculé jusqu'auprès des deux hommes qui attendaient la fin de leurs souffrances et, tandis que je me jetais sur eux pour les couvrir de mon corps et mourir avec eux, tout à coup, à trois pas de nous, la locomotive stoppa. J'entendis le sifflement de la vapeur s'échappant des soupapes. Des nuages de fumée et de vapeur nous enveloppèrent pendant qu'une voix s'écriait :

— Qu'est-il arrivé ? Qui a tiré ? Holà ! de la lumière par ici ! Des hommes sur la voie !...

Nous étions sauvés ! »

## 9. Le contrôleur du Midland Railway

À peine le danger passé, Harry Dickson retrouva immédiatement le calme supérieur qui était une de ses principales forces.

Il se leva rapidement, se porta vers le mécanicien et les employés qui venaient d'arriver et leur dit :

— Je suis Harry Dickson, le détective. Il y a là deux hommes que des malfaiteurs ont attirés dans le tunnel, terrassés et jetés en travers des rails pour se débarrasser d'eux. Aidez-moi, je vous prie, à les délivrer de leurs liens.

En quelques secondes, lord Canbury et Tom Wills furent remis sur pied.

Le lord se jeta en sanglotant au cou du détective qu'il accabla de ses remerciements.

— Ne perdons pas de temps, milord ! répondit celui-ci. Vous me reparlerez de cela plus tard. Pour le moment il faut agir vite, énergiquement et suivre la trace des criminels. Jamais notre affaire n'a été en meilleure voie. Vite, milord, donnez quelques billets de banque à ces braves gens et partons.

— Des billets de banque, répliqua le lord d'un ton mélancolique. Vous oubliez que l'on m'a dévalisé complètement. Mon portefeuille avec les 5 000 livres sterling, ma montre, mes bagues, tout a disparu.

Le détective ne put s'empêcher de rire.

— Ne vous avais-je pas prévenu que le tunnel de Finchley Road était un endroit où régnaient les courants d'air. Il n'est pas étonnant que toutes vos affaires se soient envolées. En attendant, je vais donner pour vous une récompense à ces braves gens.

Harry Dickson tira de la doublure de son gilet quelques billets de banque qu'il distribua au mécanicien et aux employés enchantés.

— Vite, à vos postes, cria le chef de train. Nous avons déjà cinq minutes de retard.

— Voulez-vous monter, sir ? demanda-t-il à Dickson, ce sera le meilleur moyen de sortir du tunnel.

— Excellente idée, répondit le détective, pouvons-nous prendre place sur la machine ?

— Oui. Mais activez ! Activez ! insista le chef de train en grimant lui-même sur la locomotive.

Les trois hommes en firent autant et le train se mit lentement en marche.

Harry Dickson, toujours pressé, et qui semblait être à une seconde près, saisit Tom par le bras, l'attira contre lui et lui dit :

— Vite, raconte-moi tout en quelques mots.

— Voilà, répondit Tom, je n'ai pas pu empêcher lord Canbury de se laisser entraîner par le chasseur dans le tunnel.

— Par le chasseur ?

— Oui par un jeune homme qui était habillé en chasseur.

— Des cheveux noirs ?

— C'est bien cela. Vous le connaissez donc, monsieur Dickson ?

— Oui, je l'ai connu quand il était encore en culottes et qu'il se préparait à la digne vie qu'il mène maintenant, en volant des poires et des prunes dans les paniers des fruitières. C'est Nat Bunker, j'en suis sûr.

— Il est entré dans le tunnel, marchant derrière le lord. Je l'ai suivi avec en main un fusil qu'il avait déposé dans les bras d'un bonhomme de neige que j'étais censé représenter.

— Je comprends, dit le détective. Il me semble que jusque-là tu as bien opéré.

— La suite n'aurait pas été si mauvaise si je ne m'étais pas laissé attraper par le fusil. J'ai maintenant le sentiment que le chasseur a réellement eu l'intention de m'attirer également avec le lord dans le tunnel.

— Qu'est-ce qui te fait dire cela ?

— Vous allez le savoir, Mr. Dickson. J'ai suivi le chasseur à environ trente pas derrière. Comme nous étions arrivés à peu près au milieu du tunnel, le chasseur a tout à coup saisi le lord à la gorge ; il y a eu une courte lutte, puis ils sont tombés à terre. Le lord était sous son adversaire.

J'ai épaulé mon fusil – je m'étais assuré auparavant qu'il était chargé – et j'ai fait feu. Je pensais qu'à cette distance de trente pas ma balle fracasserait la tête du chasseur.

— J'ai entendu ton coup de feu, confirma Harry Dickson.

— Oui, il y a bien eu une détonation, soupira Tom Wills mais c'est là qu'était la ruse du gredin, c'était un coup à blanc. À peine avais-je tiré que deux hommes se sont rués sur moi. L'un d'eux m'a empoigné par derrière et m'a serré les bras contre le corps de façon à m'en interdire l'usage.

L'autre, pendant ce temps, me ligotait les pied. J'ai été jeté à terre et le lord a subi le même sort que moi. Après avoir été solidement ligotés et bâillonnés, nous avons été placés tous deux au travers des rails.

— Et vous, milord, les bandits vous ont dévalisé !



— À fond, répondit celui-ci.

— N'avez-vous reconnu aucun des voleurs, milord ?

— Le chasseur m'était inconnu. Quant aux autres ils avaient la figure barbouillée de noir. Mais, pour autant que j'aie pu le remarquer, l'un des deux avait la tournure d'un petit jeune homme élégant et mince.

— Tom, qu'as-tu fait lorsque tu étais couché sur les rails ? J'admets que tu ne pouvais ni remuer, ni parler mais j'espère que tu n'as pas oublié que tu avais des yeux ? On ne te les avait pas bandés ?

— Non, monsieur Dickson ! et je m'en suis servi de mon mieux. L'un des bandits portait une lanterne. J'ai vu qu'il la tenait constamment de telle façon qu'elle éclairait non le côté de Finchley Road, mais la direction opposée. Évidemment, comme vous étiez venus de Finchley Road, les bandits pensaient que de ce côté pourrait arriver du secours.

— Qu'ont-ils fait. Se sont-ils enfuis ?

— C'est bien ce à quoi je m'attendais, répondit Tom, mais il n'en a rien été. J'ai remarqué très distinctement que le chasseur et ses deux compagnons se sont dirigés à environ cent pas de l'endroit où nous étions étendus et qu'ils se sont collés contre le mur du tunnel.

— Tu es sûr de cela, Tom ?

— Absolument sûr. Je ne puis me tromper à ce sujet. J'étais couché de telle sorte que je ne pouvais regarder que dans la direction de Haverstock Hill Station et je suis certain que les trois bandits ne sont pas sortis du tunnel par cette extrémité.

— C'est ce que je pensais, murmura le détective d'un air satisfait.

— Mécanicien, demanda Dickson, vous savez qui je suis et que vous pouvez avoir pleine confiance en moi.

— Qui ne connaît à Londres le nom de Harry Dickson ? répondit le mécanicien.

— Eh bien, dites-moi, faut-il absolument que vous vous arrétiez à la station de Finchley Road ?

— Nous n'arrêtons que lorsqu'il y a des voyageurs, ce qui est rare pendant la nuit ; et, par cet effroyable temps, cela m'étonnerait bien qu'il y en ait.

— Et la station suivante ?

— C'est Watford.

— Watford. Combien y a-t-il de Finchley Road à Watford ?

— Un quart d'heure de trajet, sans arrêt.

— Bien. Alors voulez-vous être assez aimable pour passer à Finchley Road à une vitesse telle qu'il soit impossible de monter dans le train ou d'en descendre.

— Entendu, monsieur Dickson.

— Encore autre chose. Pourriez-vous me procurer un manteau et une casquette de contrôleur ?

— Rien de plus facile, le chauffeur va se faire un plaisir de vous fournir cela. Eddy, passe à Mr. Dickson un manteau et une casquette de contrôleur... Saprستي, vous ne devez pas avoir chaud sous les guenilles que vous portez là !

Tandis que le chauffeur se dirigeait avec précaution vers le fourgon où se tiennent les employés du train pendant le trajet. Harry Dickson répondit en riant au mécanicien :

— Ce n'est pas à cause du froid que je demande un manteau de contrôleur. Je vous assure que je ne le sens pas en ce moment. Mais j'ai bon espoir d'opérer dans le train même une capture intéressante. J'ai de sérieuses raisons de croire que vous transportez des passagers de contrebande. Ne croyez-vous pas possible que des gens aient pu sauter dans le train au milieu du tunnel sans qu'on les ait remarqués ?

— Dans presque tous les tunnels on trouve de ces vagabonds et le cas se produit assez souvent. Le train ralentit toujours et ce n'est pas très difficile d'ouvrir une portière et de pénétrer dans un compartiment. D'ailleurs, nous avons stoppé, par conséquent votre supposition est tout ce qu'il y a de plus plausible.

« Allons ! se dit le détective en souriant, plus j'y pense et plus je crois que les trois intéressants personnages ont envie de s'en aller tranquillement de Londres en chemin de fer. À Watford ils descendraient et prendraient un train qui les conduirait dans le nord de l'Angleterre. »

Pendant le chauffeur venait de revenir, rapportant casquette et manteau.

Harry Dickson sortit de sa poche une serviette et, après l'avoir mouillée, fit disparaître le fard de sa figure, avant d'ôter sa barbe grise.

— Vous permettez, dit-il au chauffeur et, avec deux doigts, il prit de la suie sur le bord de la chaudière.

— Oh ! ne vous gênez pas, il y en a suffisamment, répondit le chauffeur en riant.

Le détective se frotta légèrement le menton et les joues, ce qui lui donna l'air de quelqu'un qui ne s'est pas rasé depuis deux jours.

Puis il se noircit les sourcils, enfonça profondément la casquette sur sa tête et endossa le manteau dont il releva le col.

— Tom, dit-il à son élève, dès que le train arrivera à Watford, fais attention à mon signal. Tu te précipiteras aussitôt vers le compartiment d'où les coups de sifflet seront partis et vous, lord Canbury, vous l'accompagnerez si vous le voulez bien.

— Au nom du ciel, faites attention ! s'écria le mécanicien en voyant Harry Dickson courir rapidement le long de la locomotive pour

gagner successivement tous les compartiments.

À ce moment le train traversa la station de Finchley Road sans s'y arrêter.

Comme il l'avait promis, le mécanicien augmenta la vitesse en brûlant la station.

Harry Dickson regardait par la portière dans chacun des compartiments.

Tout à coup, il tressaillit légèrement. Il venait d'apercevoir trois hommes dans une des dernières voitures du train et l'un de ces trois personnages était habillé en chasseur.

Ce n'était pas tout. Dans l'un des deux autres, il avait reconnu Fred Archer, le maître d'armes, et dans le troisième... une femme déguisée.

« Allons ! je les tiens tous les trois, Fred Archer, Nat Bunker et la chanteuse Lydie Forster, ils ne m'échapperont plus maintenant ».

L'instant d'après, il entra dans le compartiment et refermait la portière en disant :

— Vos billets, messieurs, s'il vous plaît ! Quel chien de temps cette nuit et quel chien de métier, quand il faut constamment risquer sa vie à courir le long du train sur les marchepieds !

— Ah ! pour sûr, vous avez un sacré métier, répondit Fred Archer, aussi c'est bien le moins qu'on s'intéresse à vous. Tenez, mon ami, voici cinq shillings pour vous.

— Merci beaucoup, monsieur ! répondit le contrôleur en empochant l'argent. Mais je voudrais vos billets... Nous allons bientôt arriver à Watford et il faut que j'aie terminé mon contrôle auparavant.

Fred Archer avait compté que les cinq shillings assoupliraient le contrôleur et qu'il n'exigerait pas les tickets.

Malheureusement, ils n'en avaient pas. Ils avaient oublié d'en prendre à l'avance à la station de Haverstock Station. Peut-être, d'autre part, leur idée de filer hors de Londres par le train leur était-elle venue subitement. En tout cas, ils étaient, pour le moment, très embarrassés.

— Vous n'avez donc pas de billets, demanda le contrôleur ? Ah ! c'est ennuyeux, il faut que je vous signale.

— Mais mon ami nous nous moquons pas mal du prix insignifiant des billets. Le train nous aurait filé sous le nez, à Haverstock Hill Station, si nous avions perdu notre temps à passer par le guichet. Tenez, voici encore cinq shillings. Laissez-nous tranquilles avec ces maudits billets.

Le contrôleur empocha tranquillement l'argent, puis il s'assit en face de Fred Archer et dit :

— Oh ! ce serait parfait s'il n'y avait pas le contrôle à la sortie de la gare de Watford, mais là encore on vous les réclamera.

— N'y a-t-il aucun moyen de s'en tirer ?

— Eh bien, puisque ces messieurs ont été aussi généreux, je veux aussi faire quelque chose pour eux. Je descendrai en même temps que vous à Watford et, comme le contrôleur de la gare est un de mes amis, vous me suivrez et je m'entendrai avec lui.

— All right ! mon brave, venez alors nous rejoindre quand nous descendrons à Watford.

— Non, si vous le permettez je resterai ici, répondit le contrôleur. Nous arrivons à Watford dans deux minutes, ce n'est pas la peine que je m'en aille.

— Êtes-vous fumeur ? J'ai des cigares qui ne sont pas mauvais, demanda Nat Bunker au contrôleur en lui tendant un élégant étui.

Celui-ci accepta, prit un cigare, mais le mit soigneusement dans sa poche en disant :

— Je le garde pour dimanche prochain. Diable ! Il sent bon c'est au moins un Havane, je ne veux le fumer qu'avec recueillement, après mon déjeuner.

« Peut-être m'a-t-il reconnu et veut-il m'endormir au moyen d'un narcotique contenu dans ce cigare », se disait en même temps le détective.

Le train marchait à toute vitesse. Bientôt, on entendit le sifflement de la vapeur s'échappant par les soupapes et le bruit sourd des freins. Le train s'arrêta tout à coup et au dehors retentirent les cris de Watford, Watford !

Harry Dickson avait remarqué d'un coup d'œil rapide que sur la droite s'élevaient les bâtiments de la gare et que, de ce côté, il n'était pas facile de s'échapper.

Il ouvrit la portière et dit :

— Voilà, messieurs, nous sommes à Watford. Et maintenant je vais moi-même vous procurer des billets qui vous permettront de vous rendre, par train direct, à Newgate !

Tout en parlant, le détective était descendu du compartiment. Il resta contre la portière, lança trois coups de sifflet stridents et, rapide comme l'éclair, sortit de ses poches deux revolvers qu'il braqua sur ses compagnons de route.

— En arrière ou je tire ! gronda-t-il, tandis que Fred Archer sortait, en jurant affreusement, un poignard de sa poche et faisait mine de se jeter sur lui... Misérable ! je suis Harry Dickson et maintenant je vous tiens tous les trois.

— Allons, c'est bien, j'ai perdu la partie ! s'écria Fred Archer et il se plongeait le poignard dans le cœur.

Nat Bunker et la chanteuse se laissèrent arrêter sans résistance par Tom Wills, le lord et les agents du train qui venaient d'arriver. Les criminels comprirent que toute résistance était inutile.

Harry Dickson fouilla sur-le-champ le cadavre de Fred Archer et trouva sur lui non seulement les 5 000 livres sterling et les bijoux volés au lord, mais, ce qui était autrement important, le célèbre diamant bleu que le bandit portait dans un petit sachet sur sa poitrine.

« Voilà qui est ennuyeux, se dit Harry Dickson quand il découvrit le brillant sous les yeux du lord, car les soupçons de lord Canbury relatifs aux relations de sa jolie femme avec le gredin vont probablement ne faire que croître. By Jove ! je crois que maintenant il vaut mieux lui révéler l'entière vérité. »

Et tandis qu'en compagnie du lord et de Tom il transportait en voiture ses deux prisonniers à Londres, le détective raconta à lord Canbury ce qu'il en était du vol du diamant bleu.

— Vous avez une femme qui vous aime et même vous adore, lord Canbury, dit le détective pour conclure, et vous ne pouvez pas prendre au sérieux l'innocente amourette d'une petite fille.

— Je vous crois, monsieur Dickson, s'écria le lord en serrant cordialement les mains du détective. J'ai également foi en ma femme et je me repens maintenant d'avoir jamais douté d'elle.

— Il ne nous reste plus qu'un point à éclaircir, dit Harry Dickson. J'espère que Nat Bunker sera assez raisonnable pour me dire exactement tout ce qu'il sait. Je lui revaudrai cela au cours du procès. Hé, Nat, écoutez ! Comment avez-vous donc appris que le diamant bleu se trouvait chez moi ?

Nat Bunker sourit.

— Nous ne nous en doutions absolument pas mais nous savions qu'avec votre élève Tom Wills vous aviez perquisitionné chez Fred Archer et celui-ci voulait ravoir la lettre que vous lui aviez subtilisée. Alors, comme je connaissais le secret de votre bureau, j'ai supposé immédiatement que vous ne cachiez pas ce document important autre part que dans le pied droit de devant. Vous pouvez juger de mon étonnement lorsque à la place de la lettre j'ai déniché le diamant bleu.

— Merci ! Nat Bunker, dit en riant Harry Dickson. Votre sincérité vous vaudra certainement quelques mois de moins. Mais je reste convaincu que j'aurai encore affaire à vous, méfiez-vous, Nat Bunker !

La chanteuse Lydie Forster, qui était délicieusement jolie sous ses vêtements d'homme, pleurait sans s'arrêter et protestait de son innocence.

Mais le tribunal par la suite n'ajouta pas foi à ses dénégations.

Lorsque le procès eut lieu trois mois plus tard, Nat Bunker fut condamné à cinq ans de travaux forcés et la charmante Lydie se vit gratifier d'un engagement de deux ans pour Newgate, sans résiliation possible de contrat.

Lord Percy Canbury et sa chère Diana vécurent dès lors dans la

plus parfaite union. Aucune ombre désormais ne s'élevait plus entre eux. Après avoir, l'un et l'autre, au cours de ces dramatiques événements, accablé Harry Dickson de leurs protestations de reconnaissance, ils tinrent parole et le grand détective dut se considérer comme chez lui dans le magnifique hôtel de Piccadilly.

Le diamant bleu resplendit souvent encore sur le sein de la belle lady Diana, dans son état incomparable de saphir aux feux étincelants.

L'étrange histoire de cette célèbre pierre valut à lady Diana dans la haute société de Londres le nom de « La Dame au diamant bleu ».